7
9-E
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
6 H
47

XVIII. no. 10.

7.—9. F. 10.

HISTOIRE
DES
HELVETIENS,
Aujourd'hui connus ſous le nom
DE
SUISSES.

OU

Traité ſur leur Origine, leurs Guerres, leurs Alliances, & leur Gouvernement.

PAR

M. le BARON d'ALT *de Tieffenthal, Avoïer de la Ville & Republique de Fribourg, & Commandant Général du Militaire.*

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A FRIBOURG en SUISSE,

Chez HENRI IGNACE NICOMEDE HAUTT,
Imprimeur de la Ville,
M DCC XLIX.

Digitized by Google

HISTOIRE
Des Helvétiens aujourd'hui connus ſous le nom de Suiſſes.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUE

LIVRE I.

Berhard Comte de Kibourg & le Ballif Autrichien arrivérent à Arberg le jour de la Bataille avec quatre mille hommes; mais aiant appris la défaite des Princes, ils retournérent ſur leurs pas pénétrés de douleur, & de crainte. L'indigne Comte Pierre d'Arberg leur en avoit annoncé la triſte nouvelle. Celui-ci remarquant, que la victoire panchoit du côté des

Bernois, & qu'il y avoit toute apparence, que les Princes ſeroient vaincus, s'approcha du camp, où étoient les grandes richeſſes de tant de Seigneurs: il eut la baſeſſe de s'en ſaiſir, & en fit un butin immenſe, qu'il garda, comme s'il avoit pillé le camp ennemi. Cette infame action, que l'hiſtoire a conſervée à la honte de Pierre d'Arberg, donne un grand luſtre à celle, que fit un jeune Cavalier de la Maiſon de Blumenberg; qui voiant tant de Princes, & une ſi grande quantité de Nobleſſe tués ſur le champ de Bataille, dit, qu'il ne pouvoit pas avec honneur ſurvivre à tant de braves gens, & qu'il ſeroit au déſeſpoir de ne pas marcher ſur leurs traces; plein de ces généreux ſentimens, il pouſſa juſqu'au milieu des Bernois pour y chercher une mort glorieuſe, qu'il y trouva en effet. Action veritablement digne d'admiration, mais qui a été peu ſuivie.

Les Bernois paſſérent la nuit ſur le champ de Bataille pour conſtater leur victoire. Le lendemain ils en décampérent, & arrivérent à Berne, où ils furent reçus comme des vainqueurs méritent de l'être. Les Troupes auxiliaires n'y ſéjournérent, qu'autant de tems, qu'il leur en fallut pour ſe rafraichir, & partirent enſuite triomphantes pour leur Païs. Les Bernois leur promirent une reconnoiſſance éternelle, proteſtant de ne les oublier jamais, puiſque c'étoit par leur ſecours, que leur liberté ſubſiſtoit encore.

Loüis de Savoie apprit avec un grand regret la mort de ſon fils unique tué à la Bataille de Laupen. Il en marqua ſon reſſentiment contre les Fribourgeois, & leur déclara une inimitié mortelle les accuſant d'être la cauſe de cette mort précoce, qu'il auroit dû plûtôt attribuer au courage & à la valeur de ſon fils, à qui il ne convenoit pas d'abandonner tant de Seigneurs à la veille d'une action.

Les Bernois n'en voulurent pas moins de mal à Jordan de Bürgenſtein, qui avoit pris le parti des Princes, & qui étoit ſoupçonné d'avoir été le mobile, & l'inſtrument de la guerre. Ils allérent mettre le ſiége devant le fort de Bürgenſtein, & comme Jordan conſideroit attentivement la poſition de ſes ennemis aiant mis ſon caſque de côté; un Bernois, qui le vit, ajuſta ſi bien ſon arc, qu'il lui décocha une flêche dont il tomba roide mort. La place qui ſe rendit bientôt après, fut ruinée de fond en comble.

Pendant que la fureur de la guerre occupoit la haute Helvétie, les trois Cantons firent leur paix avec les dix Droitures en Griſons; nommément avec les Barons de Belmont & de Montalt, & le Seigneur Mapheo Ballif de Palance. L'inſtrument en fut dreſſé, & ſcelé à Diſſentis le onziéme Novembre 1339.

Albert Comte de Werdenberg, & de

Heiligenberg en tant que Seigneur de Hochentrins en Griſons entra par un Traité particulier dans l'Alliance & l'Union avec les Cantons Suiſſes. Il eſt du vint-neuviéme Novembre de la même année, jour auquel le Comte de Homberg fonda le Couvent de Wurmſpach au deſſus de Rapperſchwil.

1340 Les proſcrits de la ville de Zürich trouvérent auſſi le moien de faire leur paix par l'entremiſe de la Reine d'Hongrie Agnés d'Autriche, & du Duc Frédéric ſon Neveu. Les villes de Conſtance, Saint Gal, Fribourg en Briſgau, Schaffhauſen, Lindau, Ravenſpourg, Uberlingen, avec quelques autres s'interreſſérent pour eux. Ils juré-rent fidélité, & obéiſſance, promettant ſur tout de ne donner aucune atteinte au nouveau Gouvernement, le tout ſous la garantie des Médiateurs, & il en fut dreſſé un acte à Königsfelden le prémier Lundi après le vintiéme Janvier.

La Maiſon d'Autîrche n'eut pas le même zéle pour établir une ſolide paix entre les Bernois & les Fribourgeois. Ces derniers n'étant plus en état de ſoûtenir la guerre depuis leur défaite à la bataille de Laupen, elle leur fournit des ſécours d'hommes & d'argent ordonnant à ſes Ballifs dans ces Païs là de ne leur laiſſer manquer de rien. Auſſi les vit-on bientôt reprendre courage, & continuer à harceler les anciens Alliés,

Alliés, ce qu'il n'auroient oſé entreprendre auparavant; car depuis la Bataille perſonne ne paroiſſoit plus en campagne; on ſe contentoit de s'incommoder par des détachemens, qu'on envoioit pour ravager reciproquement les Terres de ſon ennemi: Le ſiſtéme étant toûjours de couper les vivres à la ville de Berne, ce qui ſembloit d'autant plus facile, que les Bernois qui n'avoient pas pû enſemencer leurs champs pendant la guerre, étoient obligés d'aller à main armée chercher des vivres du côté d'Arberg, de Nidau, de Thun, de Berthoud, & autres endroits, où ils croioient pouvoir s'en procurer. Ils en tiroient auſſi des Underwaldnois, & des Haslois, & alors ils y envoioient des détachemens plus conſidérables, qui étoient en état de défendre leurs convois, & qui les recevoient ordinairement à Spietz, où ceux d'Underwalden, & du Hasle les livroient.

Cette petite guerre aiant duré environ trois, ou quatre mois, les Bernois, qui ne vouloient plus être ſi reſſerrés allérent attaquer le Comte de Kibourg, & mirent le ſiége devant Hutwil, qui lui appartenoit, & qui étoit entouré de bonnes murailles & d'un large foſſé. Jean de Bubenberg Avoier de Berne en commandoit l'armée. Il fit jetter quantité de pots à feu dans la ville, qui firent un effet ſi prompt, qu'elle fut

en flammes au moment, qu'il fit donner l'aſſaut. Les aſſiégés périrent en partie par le feu; ceux qui échapérent à ce terrible élément furent paſſés au fil de l'épée, & ce qui reſta fut fait priſonnier de guerre.

Les Bernois après cette expédition retournérent chez eux chargés de butin. Mais pendant, qu'ils recommençoient les hoſtilités du côté d'Hutwil, ceux de Laupen fiers de leur victoire, hazardérent un coup de main dans le Canton de Fribourg. Ils paſſérent la Sarine, & firent quelque dégat dans les prémiers villages. Les Fribourgeois en eurent avis aſſés tôt pour pouvoir leur tomber deſſus au Dürrenberg près de Cormonde avant qu'ils euſſent repaſſé la riviére. Ils les envéloppérent, & les coupérent en piéces juſqu'au nombre de dix-huit, qui eurent le bonheur d'échapper, & de rétourner à Laupen. Les Bernois piquésdu déſavantage, que les leurs avoient eu, ſe préparérent à en tirer une prompte vengeance. Dans ce deſſein ils ſortirent de Berne à l'entrée de la nuit, & arrivérent le lendemain à la pointe du jour au Schönenberg, où ils ſe mirent en embuſcade dans deux petits bois ſitués ſur la hauteur, & aſſez peu éloignés l'un de l'autre, avec ordre de ne point paroitre juſqu'à ce que Rodolphe d'Erlach, qui les commandoit, eût tiré ſon épée, & en eut fait le tour de ſa tête. Les choſes étant ainſi

diſpo-

diſpoſées, & l'ordre donné, Rodolphe prit une partie de ſa meilleure Cavalerie, & pouſſa par le Staberg la bride abbattuë le long des Neiglen juſqu'aux portes de Fribourg, tuant tous ceux, qu'il rencontra, & enlevant le betail, que le Berger menoit paitre, dés là il reprit doucement le chemin, par où il étoit venu, ne doutant pas, que les Fribourgeois ne fiſſent en cette occaſion la même faute, que les Bernois avoient faite lorſque Albert d'Autriche par une ruſe ſemblable les engagea à ſortir de leur ville, & à donner dans l'embuſcade, qui leur fut ſi fatale. La choſe ne manqua pas d'arriver comme d'Erlach l'avoit prévûë. Les Fribourgeois donnérent l'allarme de toute part, & aiant formé un corps d'armée aſſez conſidérable, ils pourſuivirent leurs ennemis, qu'ils menérent battant juſqu'à l'endroit, où ils comptoient de prendre leur revanche. Pendant ce tems-là quelques uns de l'armée ennemie plus avides du pillage que diſpoſés à obéir aux ordres de leur Général s'avancérent dans la campagne pour ſe ſaiſir de quelques chevaux qui étoient à la pâture. Les Fribourgeois les ſabrérent au nombre de huit ſans que d'Erlach fit le moindre mouvement pour les ſécourir, affin de ne donner aux Fribourgeois aucune occaſion de pénétrer ſon deſſein. Il pourſuivit ſon chemin avec cette indifférence apparente juſqu'à ce qu'étant arrivé à

l'endroit de l'embuſcade, & voiant ſes ennemis au point où il les avoit ſouhaité, il tira ſon épée pour en donner à ſes gens le ſignal dont on étoit convenu. Au même inſtant il fit volte-face, & ſes Troupes s'avançant en bon ordre tombérent ſur les Fribourgeois avec tant de fureur, qu'elles ne leur donnérent le tems ni de ſe reconnoitre, ni de ſe mettre en défenſe, comme ils auroient pû le faire, ſi la ſurpriſe, & enſuite la fraieur compagne ordinaire de ces ſortes d'avantures, ne leur euſſent pas ôté la force & la préſence d'éſprit. Rodolphe en fit un horrible carnage, en tua ſept cens ſur la place, & chaſſa les autres juſqu'aux portes de leur ville, qui ſe trouvant fermées les obligérent de ſe jetter dans la riviére pour éviter le glaive ennemi. Les Bernois en s'en retournant s'emparérent du Château de Châtel, qui étoit ſur leur paſſage, & y trouvérent un riche butin, qu'ils conduiſirent à Berne avec celui, qu'ils avoient déja fait auparavant. A peine furent-ils arrivés dans leur Capitale, que l'on commença à délibérer s'il ne ſeroit point à propos de profiter de ces heureuſes circonſtances pour détruire entiérement les Fribourgeois, qui après la perte conſidérable, qu'ils avoient faite à Laupen, & au Schönenberg n'étoientpas en état de réſiſter aux forces Bernoiſes. Ce ſentiment fut ſuivi unanimement, & les Bernois partirent quinze jours après

avec

avec toutes leurs forces dans le deſſein d'exterminer cette inquiéte rivale; mais Dieu en diſpoſa autrement pour des raiſons qu'il n'appartient à perſonne de ſonder. Ils ſe rendirent néanmoins dabord maitres du Faubourg de la Galtren, y mirent le feu, & le réduiſirent en cendres. Le vent portoit les flammes au délà de la riviére juſques dans la ville, & déja les plus diſtingués, & les plus riches habitans penſoient à ſauver leurs meilleurs effets, & à abandonner la ville, lorſque ceux qui gardoient la tête du pont aiant eu la prévoiance d'en hauſſer le pont-levis, & de couper les poutres qui le ſoutenoient, arrêtérent par là les Bernois au plus fort de leur victoire, & les obligérent de ſe rétirer après avoir perdu beaucoup de monde.

Les efforts des Bernois contre la ville de Fribourg aiant été infructueux, il tournérent leur colére contre les Comtes de Nidau, de Kibourg & d'Arberg portant par tout ſur leurs terres le ravage & l'incendie. Par là les ſujets innocens, dont les Souverains pour la plûpart avoient été tués à la Bataille de Laupen, étoient les victimes de la guerre, que l'Empereur avoit allumée, & qu'il ne vouloit, ou ne pouvoit plus éteindre. Les autres Seigneurs, que les armes Bernoiſes avoient épargnés s'étoient retirés dans leurs Châteaux forts; il y en eut même pluſieurs, qui paſſérent dans les Païs étrangers, de

ſorte que les Bernois ne trouvérent par tout aucune réſiſtance: tout plioit devant eux, & la derniére défaite avoit tellement épouvanté la Nobleſſe, que perſonne n'oſoit plus tenir la campagne ni pour ſe défendre, ni pour attaquer.

Cette eſpece de terreur panique lui attira le mépris du paiſan qui avoit la hardieſſe de railler ouvertement ſon Seigneur, ſur ce qu'il l'abandonnoit à une poignée de monde, & qu'il voioit tranquillement augmenter l'Etat de Berne en gloire, & en force, ſans ſe mettre en peine de s'y oppoſer par des meſures de vigueur. Auſſi cette indolence fit elle dire à pluſieurs perſonnes que Dieu étoit devenu Bernois. Après tant de proſpérités & de victoires ceux de Berne rendirent au Seigneur de ſolemnelles actions de graces, & lui témoignérent leur reconnoiſſance par de pieuſes fondations que la nouvelle réforme a abolies pour en emploier le revenu à d'autres uſages. Je dois dire ici à l'honneur des Bernois, que leur valeur étoit ſoûtenuë par une Union admirable, par le bon ordre qu'ils obſervoient, par une obéiſſance exacte à l'égard de leurs Chefs, mais ſur tout par un zéle ardent pour la gloire de la Patrie, qu'ils avoient uniquement à cœur, & à laquelle ils ſacrifioient tous leur ſoins.

Parmi tous ces troubles de la guerre, les ſeuls Fribourgeois ne molliſſoient point. Les grandes

grandes pertes, qu'ils avoient ſouffertes, les avoient affoiblis, mais non pas abbatus. Soit par jalouſie contre Berne comme le dit Lauffer, ſoit par un effet de leur intrépidité comme le prétend Tſchudi, ils voulurent avoir leur revanche. Mais ſi les Bernois eurent un ſuccés plus heureux, on doit, l'attribuer à la fortune plûtôt qu'à un défaut de bon ordre, d'obéiſſance & d'attachement pour la Patrie de la part des Fribourgeois. Il y avoit de grands hommes à Fribourg, il y en avoit à Berne.

Après la Bataille de Laupen, du Schönenberg & de la Galtren, il eut été naturel, ce ſemble, que les Fribourgeois recourruſſent aux Ducs d'Autriche leurs Seigneurs pour leur demander le ſécours dont ils avoient beſoin; mais la peur ne leur fit jamais prendre ce parti, malgré l'envie que Lauffer attribüe aux Bernois de les ſubjuguer. Albert le ſage, qui avoit intérêt de conſerver la ville de Fribourg, qui lui étoit ſi inviolablement attachée, & d'empêcher, qu'elle ne devint la proie de ſes propres ennemis, envoia à ſon ſécours Bourcard d'Ellerbach, homme ſage & plein de valeur, mais ce Ballif de la Maiſon d'Autriche ne fut pas d'une grande utilité aux Fribourgeois, & il s'oppoſa conſtamment au deſſein qu'ils avoient de ſe venger de leurs ennemis, alléguant pour prétexte que la fortune leur étoit contraire, & que les Bernois s'étoient extraordinairement fortifiés. Il

pouvoit

pouvoit être d'intelligence avec la Reine d'Hongrie, qui n'ignoroit pas l'état où la guerre, qui avoit duré trois ans, avoit réduit & la ville de Berne, & celle de Fribourg. L'une & l'autre en étoient fatiguées, & en ſentoient tout le poid. Cette Princeſſe ſervit de cette circonſtance pour propoſer une Tréve, qui fut accordée pour le terme de ſept ſemaines depuis la Saint Laurent, juſqu'à la Saint Michel, après quoi les hoſtilités recommencérent, & les Bernois allérent mettre le ſiége devant la ville de Thun; parceque le Comte Eberhard de Kibourg y avoit mis des Troupes étrangéres en garniſon, pour les emploier à faire la guerre aux Bernois. Dans le tems, qu'ils étoient au plus fort du ſiége, ils apprirent, que les Fribourgeois avoient fait une irruption du côté du Sulgenbach, & qu'ils déſoloient les environs de Berne en tâchant de bruler les moulins, qui fourniſſoient la ſubſiſtance à la ville: qu'il y avoit à craindre même, qu'ils ne fiſſent une tentative en leur abſence, qui pourroit leur devenir fatale, en cas que les Bourgeois, qui étoient reſtés à Berne ne fuſſent pas aſſez forts pour défendre la ville. En effet les Fribourgeois ſous la conduite d'Ellerbach étoient ſortis au nombre de deux cens chevaux, & de quelque infanterie dans le deſſein de faire une diverſion en faveur du Comte Eber-

hard

hard leur combourgeois; ils avoient pillé la Commanderie de Künigs, & alloient tout droit à Berne pour lui rendre la pareille. Mais les Bernois, qui avoient quitté le siége de Thun à la nouvelle de cette marche, arrivérent assez à tems pour obliger les Fribourgeois à battre en retraite, & à abandonner une partie dn butin, qu'ils avoient fait à Künigs; ce qui étoit d'autant plus facile, que les Bernois étoient venus avec toutes leurs forces contre un détachement de cinq ou six cens Fribourgeois, qui néanmoins trouvérent le secret de se rendre chez eux avec le reste de leur butin sans avoir perdu un seul homme.

Les Villes de Constance, de Zurich, & de Saint Gal firent une alliance pour quatre années. Elle étoit offensive & défensive; cependant ceux de Constance, & de Saint Gal ne se trouvérent point à la prise des deux forts de Hochen-Landenberg à la Tös dans la vallée de Tur, & de Schowenberg dans l'Elgau, il n'y eut que les seuls Zuriquois à la requisition des Ducs d'Autriche, auxquels les Seigneurs de ces deux places avoient eu le malheur de déplaire. Dans ces tems là, il n'en falloit pas d'avantage pour s'attirer un puissant ennemi sur les bras.

On ne trouve pas la raison pour la- 1341
quelle l'Empereur envoia aux Cantons une Ambassade solemnelle composée du Comte Eber-

Eberhard de Nellenbourg, & de Conrad de Hochenfels. Tout ce qu'on en a, eſt la lettre de créance du 24. Fevrier 1341. qui donne aux Ambaſſadeurs un grand pouvoir de traiter avec les Suiſſes, & fait connoitre par ſes expreſſions, que l'Ambaſſade regardoit quelque choſe de conſéquence, puiſque Loüis y emploia des perſonnes de cette diſtinction. Il n'y a pas apparence, qu'elle ait intereſſé le Traité d'accommodement, que l'Abbaie d'Einſidlen commença à faire avec le Canton de Schweitz au ſujet de l'excommunication, où elle le tenoit depuis les derniers troubles, qu'ils avoient eus enſemble; ni celui, que fit l'Ordre de Malthe avec les Zuriquois par rapport à la Commanderie de Wädiſchwil, que les Chevaliers de Saint Jean poſſédoient au bord du Lac de Zurich; puiſque les actes, qui furent dreſſés pour ce ſujet ne parlent point de l'entremiſe de l'Empereur, ni que ce Monarque y ait pris aucune part. Ce fut encore moins pour travailler à la pacification entre les Comtes Hartman & Rodolphe de Werdenberg Seigneurs de Sargans & Herman Abbé de Pfeffers.

Dans la haute Helvétie les eſprits commencérent à ſe calmer. De tous côtés l'on étoit las de la guerre, & chacun ſoupiroit après la paix. Les Bernois envoiérent du côté de Thun un détachement de quarante hommes, qui eurent bien de la peine à ſauver

ver le butin, qu'ils avoient fait, aiant été vivement pourſuivis par les gens du Comte, qui ne les auroient pas épargné, s'ils n'euſſent été ſécourus par quelques uns des leurs, qui eurent avis du danger, où ils étoient, qui les délivrérent des mains de leurs ennemis.

Les Bernois firent encore une courſe dans la Seigneurie de Grasbourg, qui de la domination de l'Empire avoit paſſé dans celle de Savoie. Elle confine à l'Etat de Fribourg; dont le voiſinage plaiſoit aux Grasbourgeois, & leur avoit inſpiré une ſecrette inclination pour leurs voiſins, juſqu'à conniver ſous mains à leur paſſage par le Langenberg d'où ils entrérent dans le Territoire de Berne, y firent un grand dégat, & tuérent quelques hommes. C'eſt de quoi les Bernois voulurent avoir ſatisfaction en brulant & s'accageant le Schwartzenbourg, Walleren, & le Guggiſperg. Ce fut là le dernier acte d'hoſtilité, qui fut commis. Car la Reine d'Hongrie envoia ſes Ambaſſadeurs à Berne, où elle vint à bout de faire la paix entre ces deux rivales, que le déſir de régner avoit renduës ennemis. Elles renoüérent leurs anciens engagemens, renouvellérent les premieres Alliances, & en obſervérent les conditions avec beaucoup de fidélité & d'amitié pendant un aſſez long tems. La ville de Berne fit auſſi la même année par la médiation d'Henri d'Iſenbourg Général Autrichien,

chien, une Tréve pour dix ans avec Albert le ſage; c'eſt ainſi que ces Païs méridionaux de l'Helvétie joüirent d'une paix, dont ils avoient grand beſoin, & de laquelle ils eurent la plus grande obligation à Agnés Reine d'Hongrie, qui ſçavoit néanmoins allumer & éteindre le feu de la guerre, ſelon que ſes interêts ou ceux de la Maiſon d'Autriche l'exigeoient; ce qu'elle fit conſtamment juſqu'à ſa mort.

1342 Benoit XII. mourut le 29. Mars 1342. Clement VI. lui ſucceda. Il avoit été Archevêque de Rohan en Normandie, & paſſoit pour un ſçavant-homme; mais on l'accuſoit d'avarice, & d'avoir l'eſprit hautain ſuivant le ſtile de ſon Païs. Ce Pape ſuivit exactement à l'égard de l'Empereur Loüis les traces de Jean XXII. Il le pourſuivit à toute rigueur, & s'en tint opiniatrement à ces conditions. Prémiérement, que s'il vouloit être relevé de l'excommunication, il lui remettroit entre le mains Guillaume Occam: En ſecond lieu, qu'il retracteroit tout ce qu'il avoit fait contre le Pape: en troiſiéme lieu, qu'il déclaroit publiquement, & par écrit, que l'Empire relevoit du Saint Siége: En quatriéme lieu, qu'il ſe confeſſeroit hérétique: Cinquiémement, qu'il ſe dépoüilleroit de l'Empire, & qu'en ſuite il attendroit la ſentence du Pape. Enfin qu'il ſe remettroit à ſa diſcretion lui, ſa femme, ſes enfans, ſes Etats, & tout ſon bien. Comme

Comme il n'y avoit rien de ſi fier, que ces conditions, elles furent rejettées, & de l'Empereur & des Etats de l'Empire aſſemblés à Francfort, & il fut arrêté à la Diette d'un commun accord & de la même maniére, qu'on l'avoit déja fait autrefois ſur une ſemblable matiére; que l'Empire Romain ne dépendoit abſolument, que du choix des Electeurs, & qu'auſſi-tôt que la pluralité des voix avoit élévé quelqu'un à cette dignité, il étoit dés ce moment Roi des Romains, & Empereur légitime, ſans que le Pape eût à s'en mêler, ni que celui, qui étoit élû eut à attendre, qu'il fut couronné par le Pape, vû que cette cérémonie n'étant point eſſentielle, elle ne pouvoit rien donner, ni rien ôter à la validité de l'élection. On déclara auſſi, que pendant l'interrégne l'Empire ne dépendoit pas du Saint Siége, mais ſeulement des deux Vicaires nés de l'Empire, ſçavoir les Electeurs de Saxe, & du Palatinat. Les Etats de l'Empire firent inſinüer ces concluſions au Pape, qui étoit à Avignon.

Ce Pontife voiant qu'on ſe moquoit en Allemagne de ſon excommunication, & que *Loüis*, qui avoit demandé à en être abſous ne faiſoit, que badiner, ſans vouloir ſe ſoûmettre à aucune pénitence, & que malgré lui il étoit reſpecté comme le véritable & légitime Empereur, il crut devoir l'excom-

munier de nouveau, & le déclarer incapable de poſſéder la Couronne Impériale. Enſuite faire proceder à une nouvelle élection, en faveur de Charles de Luxembourg fils de Jean Roi de Bohéme, qui ſe fit couronner à Bonn ne l'aiant pû être à Cologne parceque cette ville n'avoit pas voulu prendre part à l'Election de ce nouvel Empereur.

1343 Au Printems de cette année les villes de Zurich, & de Schaffhauſen eurent un fâcheux différent, qui leur mit les armes à la main pendant quelques ſemaines, & qui fût la cauſe, qu'elles ſe firent beaucoup de mal. Les villes Impériales les plus à portée envoiérent leurs Députés pour prévenir les dangereuſes ſuites de cette guerre, qui commençoit à dévenir ſérieuſe. Les deux parties belligerantes ſoumirent leur difficulté à un arbitrage, qui prononça équitablement ſur le fait dont il étoit queſtion, & cette prononciation fut ſuivie d'une bonne paix.

Mais pendant qu'on travailloit à calmer les eſprits d'un côté, il ſurvenoit de nouvelles difficultés de l'autre: Sçavoir entre le Comte Rodolphe de Werdenberg, & un gentil-homme de la Maiſon d'Erenfels contre ſon Oncle Henri Baron de Ratzins, & Jean Baron de Rietberg ſon ami tous de Thumlaſco dans les dix Droitures. Le ſujet de ce démêlé étoit l'héritage de Jean de Friberg, ſur lequel les prétendus héritiers

n'étoient

n'étoient pas d'accord. Ils ſe joignirent dans la plaine de Thumlaſco, où il y eut un furieux combat, qui dura juſques bien avant dans la nuit ſans qu'aucun parti pût s'attribuer la victoire. Le Comte Rodolphe prit les deux Barons priſonniers; & les gens de ceux-ci prirent le Comte Hartman de Werdenberg, qui étoit venu au ſécours de ſon frére, & chaſſérent d'Erenfels de ſa Maiſon, & de ſes biens. Hartman de Windec, & Herman Abbé de Pfeffers emploiérent leur médiation, réconciliérent les parties, & terminérent cette affaire à la ſatisfaction des Co-Héritiers. L'acte en fut dreſſé le Vendredi le plus prochain de la Saint Jacques. La veille de la Fête de ce St. Apôtre il y eut un ſi grand débordement d'eau, que la Limat enléva tous les moulins à Zurich, & la maiſon de Godefroi de Mullner, qui eſt aujourd'hui le Logis de l'épée. On eut mille peines à empêcher, que les deux ponts ne fuſſent entrainés. Dès cette époque il fut décreté, qu'il n'y auroit plus de pont de Zurich à Baden. A Lucerne la Rüſſe devint ſi grande, qu'elle entra dans l'Egliſe des Cordeliers, & alla juſqu'au pied du maitre-autel. Le Rhin à Conſtance paſſa le pont, & emmena ceux de Lauffenbourg, de Seckingen, de Rhinfelden, & preſque tous ceux, qui étoient le long de ce fleuve. La pluie, qui continua très long-tems gâta les

fruits de la terre, & fut la cauſe d'une grande famine, qui pendant ſa durée donna occaſion à Nicolas de Käntzingen Evêque de Conſtance d'exercer ſa charité envers les pauvres, qu'il nourrit pendant deux ans, donnant trois, ou quatre fois par ſemaine à manger juſqu'à quatre mille cinq cens perſonnes. Ce Saint Prélat mourut au Château de Caſtlen, d'où les pauvres par reconnoiſſance le portérent à Conſtance pour y être enterré. On ne lit pas, que cette cherté ait regné dans la haute Helvétie, au moins les auteurs contemporains n'en parlent pas, quoiqu'ils ſoient attentifs à ne pas oublier ces ſortes de circonſtances, quand elles ſe rencontrent.

Les villes de Berne & de Païerne avec le conſentement de Loüis de Savoie Baron de Vaud, & de l'Abbé du Prieure de Paierne, qui y étoient interreſſés, l'un comme Seigneur, & l'autre par les droitures attachées à ſon Prieuré, qui ſont aujourd'hui entre les mains de L. L. E. E. de Berne, firent Alliance, affin de s'entr'aider mutuellement de leurs armes, & de leurs conſeils dans les occaſions qui pourroient ſe préſenter. *Loüis* demanda enſuite du ſécours aux Bernois pour Amedée de Savoie. Tſchudi prétend, que ce fut contre le Seigneur d'Eſcale, avec lequel il étoit en conteſtation. Stettler aſſûre que ce fut contre le Dauphin,

&

& Gui Comte du Génévois. Quoiqu'il en ſoit ces deux auteurs conviennent, que les Bernois envoiérent ſous la conduite de Nicolas de Diesbach des Troupes à Chambéri, qui conſiſtoient en trois cens fantaſſins. Suivant le prémier, la guerre contre l'Eſcale fut heureuſement terminée en faveur d'Amedée ; mais il ajoute que ce Prince retint Nicolas de Diesbach avec ſon Détachement pour l'aider à ſoumettre des ſujets rébelles, qui habitoient le Païs entre Généve & Nantua. Stettler dit, que la guerre étoit entre Amedée, le Dauphin, & Gui le Génévois, & que Philippe de Valoïs Roi de France fit la paix entre ces puiſſans Princes. Lauffer n'apporte aucune cauſe de cette guerre, & ne parle point de ceux qui la firent; il dit ſimplement, que les Bernois marchérent au ſécours du Comte de Savoie à Chambéri, & de là à Lion. Il ne nomme pas non plus celui qui commandoit les trois cens Bernois.

La Maiſon de Diesbach a probablement pris ſon origine en Helvétie. La Maiſon de naiſſance, d'où ces Seigneurs ont tiré leur nom de famille; eſt la terre de Diesbach dans le Canton de Berne poſſédée aujourd'hui par celle de Steiguer ou Zehender. Le premier dont parle Moréri eſt Rodolphe Baron de Diesbach; qui étoit au Service de l'Empereur Frédéric dit Barbe-rouſſe. Il

poſſédoit alors la Seigneurie de Diesbach, & pluſieurs autres. Pierre & Rodolphe ſes fils ou ſes Neveux ſe ſont établis à Berne environ l'année 1230. Leurs deſcendans y ont continuellement demeurés juſqu'à la Reforme, à l'occaſion de laquelle Roch l'ainé des de Diesbach quitta Berne pour aller vivre Catholique Romain à Fribourg ne voulant pas abandonner la foi de ſes Ancêtres. Sa poſtérité a poſſédé les emplois les plus éminens de la République; & dans les Services étrangers les grades les plus diſtingués.

Roch de Diesbach en s'établiſſant à Fribourg avec ſa femme Jeanne de Rive fille du Marquis de Rive Gouverneur de Neufchâtel poſſédoit déja les terres de Prangin, de Bellerive, de Heitenried, & la Baronnie de Grandcour.

George ſon fils unique fut conſeiller d'Etat, & Gouverneur de Neufchâtel. Il eut des enfans, qui ont fait pluſieurs branches, & qui ont illuſtré leur nom.

Nicolas fut Avoier de Fribourg & Ambaſſadeur au nom du Corps Helvétique auprès de S. M. T. C.

Auguſtin de Diesbach Seigneur de Torni fut auſſi Avoier, & mourut dansune grande réputation.

Dans la guerre de 1700. il y en eut quatre de cette famille, qui avoient chacun un Régiment en différens Services. *Romain* étoit

Colonel

Colonel d'un Régiment Suiſſe au Service de S. M. I. & mourut Général Veld-Maréchal Lieutenant. Il étoit Chevalier des Ordres de Saint Maurice & de Saint Lazare.

Frédéric étoit Colonel d'un Régiment Allemand au même Service. Il eſt Comte d'Empire, Prince de Sainte Agathe, & Général d'Artillerie.

Hubert avoit un Régiment Saxon au Service de S. M. Polonoiſe. Il fut fait Capitaine des cens Suiſſes de ſa garde, Général de Bataille, & mourut le troiſiéme Chevalier de l'Ordre de Saint Henri.

Philippe Comte d'Empire eſt Colonel d'un Régiment au Service de S. M. T. C. Maréchal de camp dans ſes armées, & Commandeur de l'Ordre militaire de Saint Loüis.

Voilà en peu de mots ce qui regarde la poſtérité de Roch de Diesbach ; par où l'on peut juger de l'ancienneté des familles Suiſſes, puiſque celle-ci compte à cette époque cinq cens cinquante cinq ans d'ancienne Nobleſſe, Rodolphe étant au Service de l'Empereur Frédéric Barbe-rouſſe en 1191. connus ſous le nom de Baron de Diesbach.

Ce n'eſt pas la ſeule famille, qui ſoit diſtinguée par tant d'illuſtres Ancêtres, il y en a à Fribourg, & dans chaque Canton Suiſſe, qui puiſent leur Nobleſſe dans des Siécles encore plus reculés. La Nobleſſe de Robbe n'eſt pas moins eſtimable dans un païs,

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

où elle participe à la Souveraineté, puiſque le premier Noble eſt le Prince Souverain.

Cependant les Comtes de Kibourg, d'Arberg, de Frobourg & Rodolphe d'Erlach travailloient à faire la paix entre l'Etat de Berne & les enfans mineurs du Comte de Nidau, qui avoit été tué à la Bataille de Laupen. Leur médiation ne fut pas infructueuſe. Les Bernois s'y prétérent agréablement. Les Fribourgeois accedérent à ce Traité; Rodolphe de Nidau s'étant engagé de ne faire aucun accommodement avec les ennemis ſans le conſentement des Alliés, & ſpécialement de ceux de Fribourg. D'Erlach fut chargé de la tutelle des jeunes Comtes. Ce Seigneur s'en chargea avec d'autant plus de ſatisfaction, & de plaiſir, qu'il avoit de grandes obligations au Pére. La paix ainſi rétablie entre les parties principales, les autres ſuivirent bientôt cet exemple; de façon, que la tranquillité fit renaître la joïe dans la haute Helvétie, & rétablit la ſûreté dans le commerce.

1344 En Turgovie les deux fréres de Giel s'emparérent du fort de Roſenberg appartenant au Baron de Roſchach. Le ſujet de cette invaſion étoit que ce dernier devoit une ſomme aſſez conſidérable d'argent, dont les de Giel ne pouvoient être paiés. Le Gouverneur du village, qui étoit un Paiſan, ſe roidit, lorſqu'on lui demanda la préſta-

préſtation d'hommage ; il la fit cependant à regret ; mais un jour, que les deux fréres vinrent au Château ſuivis ſeulement d'un domeſtique ; il en aſſaſſina l'un dans l'office, où il mangeoit, & aſſomma l'autre d'un coup de hâche pendant qu'il régardoit par la fenêtre ; de là deſcendant dans l'écurie, où le valet étoit, il le colleta, mais ſe trouvant plus foible que lui, il étoit ſur le point de ſuccomber, lorſque ſa fille qui vit le danger où ſon Pére étoit, lui tendit un couteau, avec lequel il tua cet infortuné domeſtique, qui n'entroit pour rien dans la querelle de ſes maitres. Ce coup fait, il rendit Roſenberg au Baron de Roſchach, qui s'en remit tranquillement en poſſeſſion par le droit du plus fort, ſuivant l'uſage de ces tems là.

En 1346. le Pape dégrada Henri de Bur- 1346
nenbourg Archevêque de Tréves, parce-qu'il avoit ſéparé Marguerite Maultaſch d'avec Jean Henri Marquis de Moravie ſon mari, & qu'il perſiſtoit dans les interêts de Loüis ; il nomma pour Electeur en ſa place Gerlachen de Naſſau, ce qui cauſa une longue guerre, qui devoit décider de l'Archevêché de Tréves.

Le Comte de Gruiéres, le Baron de la Tour de Trême, & le Baron de Rare dans le Vallais eurent un grand démêlé avec le Baron de Weiſſenbourg ; comme ce dernier

étoit Bourgeois de Berne, les Bernois allérent à ſon ſécours ; Pierre Wendſchatz portoit la Banniére, & manqua de la perdre, ſoit parcequ'il étoit moins reſpecté que Rodolphe d'Erlach, ſoit parcequ'il n'étoit pas ſi habile, que ce Général. Au lieu de contenir ſes ſoldats dans l'ordre, il en laiſſa aller une partie en maraude, & quand il ſe vit en préſence du Comte de Gruiéres, il trouva, qu'il lui manquoit beaucoup de monde. En arrivant au Loubec-Stalden, il fut fort ſurpris d'y rencontrer les ennemis très-avantageuſement poſtés & diſpoſés à le bien recevoir. Wendſchatz ne pû pas reculer ; il attaqua le Comte, dont la vigoureuſe défenſe fit plier les Bernois, & les obligea d'abandonner le champ de Bataille. Wendſchatz extrêmement preſſé par les Gruiériens, & ne pouvant éviter de perdre la Banniére, il la jetta en arriére dans le gros de ſes gens, qui s'en ſaiſirent, tandis que de ſon côté il ſe battit en lion juſqu'au moment, qu'il fut tué. Alors la déroute fut entiére, & les Bernois prirent la fuite avec perte conſidérable de leurs. Cette victoire du Comte de Gruiere les humilia pour quelque tems ; ils ne parurent plus en campagne, que pour aller chercher à Spietz leurs vivres, que les Lucernois & ceux d'Underwalden leur amenoient par un effet de la bonne amitié, qui régnoit entr'eux depuis la derniére guerre des Princes.

Les

Les Bernois ne s'occupérent qu'à bâtir, & à aggrandir leur ville, dont la Bourgeoiſie avoit beaucoup augmentée depuis la victoire de Laupen. Ils y travaillérent avec tant de ſoin & d'aſſiduité, qu'ils eurent achevé ce grand ouvrage en dix huits mois, & mirent cette cité en état de contenir un peuple nombreux qui fut le ſoutien de la République. Pour en augmenter & conſerver les forces, les Bernois par un trait d'une ſage politique firent un loi, en vertu de laquelle aucun membre de l'Etat ne pouvoit parvenir à un Balliage ſans être marié. Ce fut là le moien efficace qu'ils emploiérent pour augmenter le nombre des ſujets, pour perpetuer en quelque ſorte les familles, & pour donner à la République des Capitaines, des Magiſtrats, & des ſoldats qui ſont encore aujourd'hui le plus ferme appui de leur patrie. Ce decret contribua auſſi beaucoup à la culture des arts liberaux, à l'introduction des fabriques, & à l'établiſſement de cet ordre admirable qui régne dans l'adminiſtration des finances & dans le militaire, deux objets infiniment dignes d'attention, & qui rendent immanquablement une République floriſſante, ſur tout quand tous les membres conſpirent d'ailleurs au bien de la Patrie, & que l'on a ſoin d'éviter dans le Gouvernement ces pointelleries, & cette jalouſie qui n'ont pour

l'ordi-

l'ordinaire d'autre ſource que l'ignorance. C'eſt ainſi que la République de Berne s'eſt élevée inſenſiblement au point de Grandeur où elle eſt aujourd'hui, & qu'elle a tellement partagé l'autorité ſouveraine, que non obſtant les différentes chambres, qu'elle a établiés pour la ſoulager dans le Gouvernement, le Prince néanmoins, qui réſide dans les Deux cens, peut toûjours ſe ſaiſir de la queſtion, en diſant quand il lui plait: *Je le veux.* La Républipue de Berne a évité avec ſoin ces arrêts, ou ces loix diſpoſitives, qui embarraſſent par leurs expreſſions, qui retardent, ou qui ſont un obſtacle au bien de l'Etat. Elle a voulu, que tous les différents reſſors, qui meuvent ce grand corps, joüaſſent avec une dépendance & une indépendance meſurée, affin que rien ne pût réſiſter au maitre, & qu'aucun Magiſtrat ne pût ſe prévaloir de l'autorité que lui donne ſon poſte. Ce ſage arrangement a ſoulagé l'Etat, a maintenu l'Equilibre, & a prévenu les altercations, & le déſordre, en reüniſſant tous les Eſprits au même objet, qui eſt la gloire de la Patrie, & le reſpect pour les Prépoſez.

Pendant que les Bernois plaignoient le ſort de leurs Bourgeois, qui avoient été tués à l'affaire de Loubec-Stalden; Philippe de Valois ne regrétoit pas moins, la terrible perte, qu'il avoit faite de ſes Troupes à la Bataille de Crécy. Edoüard

Roi

Roi d'Angleterre lui tua paſſé trentre mille hommes, entre leſquels ſe trouvérent un grand nombre de Princes & de Seigneurs de la premiére Nobleſſe de France. Amedée deSavoie y commandoit l'arriére garde, & avoit conduit à l'armée du Roi mille hommes d'armes, qu'il avoit pris dans le païs de Vaud, & aux environs de Généve. Il arriva, que le Comte d'Alençon, frére du Roi, qui commandoit l'avant-garde trouvant les Génévois, ou les Helvétiens à la premiére ligne, leur fit changer de place en diſant, qu'il ne leur convenoit pas d'occuper ce poſte. Les Génévois en marquérent leur dépit par un cris douloureux, & perdirent biéntôt cette premiére ardeur qu'inſpire le pas d'honneur quand on ne s'en croit pas indigne, & qu'on peut répondre de ſon courage. Cette faute du Comte d'Alençon, & cette inſulte faite hors de ſaiſon & au moment, qu'on alloit à l'ennemi, produiſirent un effet fatal pour la France, en cauſant la perte de la Bataille. Car ce mouvement de rétrogradation des Génévois n'aiant pû ſe faire ſans déſordre & ſans confuſion, les Anglois, qui s'en apperçûrent, ne manquérent pas d'en profiter en portant en cet endroit le plus fort de leur attaque. Il ſe joignit à cette fauſſe manœuvre des François un autre événement, qui ne fut pas moins fâcheux. Il tomba ſur leur armée une pluie ſi abondante,

dante, que les cordes des arcs s'étant relâchées, elles leur devinrent preſque inutiles. Pour comble de malheur les raïons d'un ſoleil ardent qui perçoit la nuée donnérent ſur le viſage des François au lieu que les Anglois les avoient à dos. Au ſurplus chacun ſe dépitoit contre le chef, qui ordonnoit ſi mal, & le ſoldat n'étoit pas moins en colére contre lui que contre l'ennemi même, qui ſe préparoit à profiter des fautes du Comte d'Alençon. En effet le Prince Edoüard, qui n'avoit encore que quatorze ans, & que l'on appelloit le Prince noir à cauſe qu'il portoit des armes extrêmement brunies, fit attaquer les Génévois, qui n'étoient pas encore revenus de leur indignation, & les fit charger avec tant de vigueur, qu'ils furent enfoncés & mis en déroute. Le Comte d'Alençon irrité de voir les Génévois reculer dès le commencement du combat ne ſe poſſéda plus, & ſe mit à crier en homme déſeſperé: *Allons, mes amis, à cette Cavalerie Angloiſe, & pour nous faire un chemin plus facile, marchons ſur le ventre de ces Génévois, qui ſont un obſtacle à nôtre victoire.* Il n'eut pas plûtôt dit ces paroles qu'il perça l'infanterie Génévoiſe dans le tems qu'elle ſe rallioit pour faire tête aux ennemis.

Les Génévois piqués de cette nouvelle inſulte, s'ouvrirent pour faire paſſager à la Cavalerie Françoiſe, & outrés de déſeſpoir

après

après cet affront ils s'efforcérent de rompre leurs arcs pour s'en venger. Mais ils le furent bientôt d'une maniére plus éclatante par les Anglois, qui recûrent le Comte d'Alençon, & ſa Troupe avec toute la bravoure poſſible, & avec tout l'avantage qu'ils pouvoient déſirer. Une grêle de fléches qu'ils décochérent abbatit indifféremment hommes & chevaux, & les nouvelles Troupes, qui arrivérent au Prince *Edoüard*, achevérent de mettre la déroute dans l'armée Françoiſe. Philippe qui vouloit dégager ſon frére, ſe porta à l'endroit où il combattoit, fendit la preſſe, & tâcha de rétablir le bon ordre; mais le Corps de réſerve Anglois, qui vint au ſécours du Prince, ſoutint glorieuſement l'attaque ennemie, & la victoire ſe déclara entiérement en ſa faveur. Le Roi eût ſon cheval tué ſous lui; Jean Comte de Beaumont le releva auſſitôt, & les François criérent, que le Roi eût à ſe rétirer du combat. Ce cri augmenta le courage des Anglois, qui jugérent par là, que Philippe de Valois étoit en danger. Cependant le jeune *Edoüard* n'étoit pas dans un moindre embarras. Les Princes François le ſerroient de tous côtés dans l'eſpérance de le faire priſonnier pour s'aſſûrer de la victoire. Le Roi d'Angleterre inſtruit du danger, où ſe trouvoit ſon fils, dit à ceux, qui lui en portérent la nouvelle: *Qu'elle plaie a reçû*

mon

mon fils? a-t-il été porté par terre? comme on lui eût répondu que rien de ſemblable ne lui étoit arrivé. *Retournez, ajouta-t-il, & dites à mon fils, qu'il s'agit de vaincre ou de mourir: Que je ſuis témoin de ſa valeur, & que je le ſeconderai, quand il en aura beſoin.* Alors le combat, ou plûtôt le maſſacre recommença avec plus de furie, qu'auparavant. Les François, qui ne cedent, qu'à regret à la bravoure de leurs ennemis firent des prodiges de valeur, qui donnérent un luſtre infini au jeune Prince d'Angleterre, qui en fit encore de plus grands; vû que l'armée, qu'il commandoit ſous les ordres du Roi ſon Pére n'étoit que de trente mille homme, tandis que celle de France étoit de la moitié plus forte. *Edoüard* pour rendre le combat égal lui envoia de nouveaux renforts qui décidérent bientôt du ſort de la Bataille. Les François aſſaillis par des Troupes fraiches, qui n'avoient point encore été dans la mêlée, perdirent courage, & cédérent enfin la victoire au Prince, qui eût mille peines d'arrêter le carnage, que le ſoldat en furie faiſoit des François.

Le nombre des morts fut grand. On aſſûre, qu'il en demeura ſur la place plus de trente mille. La fleur de la Nobleſſe Françoiſe y périt. Les plus diſtingués furent Charles Comte d'Alençon frére du Roi, Charles de Luxembourg Roi de Bohéme, Char-

Charles Comte de Blois Neveu du Roi, Rodolphe Duc de Lorraine, Loüis Comte de Flandre, Jacques Dauphin. Les Comtes de Sancerres d'Harcourt, & plusieurs autres Comtes, Barons & gentils-hommes au nombre de quinze cens. La Bataille se donna le 26. Août.

Tschudi & Schodeler, sur la foi desquels on écrit, racontent une particularité de la mort du Roi de Bohéme, dont les autres auteurs ne font pas mention. Ce Prince, disent-ils, étoit par son grand âge devenu aveugle; mais la perte de la vûë ne diminua en rien son courage heroïque. Lorsque le Roi de France le sollicita à lui donner du sécours, il voulut malgré son état, qui naturellement ne lui permettoit plus d'aller à la guerre, s'y trouver en personne. Mais au moment, que le combat commençoit, il demanda à ses gens, qu'on lui donnât quelqu'un pour le conduire lui & son cheval; celui qu'on choisit fut un brave gentil-homme de la Maison des de Münch de Bâle, qu'on jugea le plus propre à lui rendre ce service important. Le Monarque aiant appris le nom de son conducteur se tourna de son côté en lui addressant ces paroles: *De Münch*, lui dit-il, *êtes vous du nombre de ceux, qui ont pris la fuite à la Bataille de Laupen? J'apprehende que vous n'en fassiez de même ici; c'est ce que je veux prévenir.* Là dessus il

ordonna, qu'on les liât l'un à l'autre de ſi près, qu'ils ne fuſſent point génés pour combattre, mais auſſi, que de Münch ne pût pas échapper. Pendant l'action, & dans le tems que les François commençoient déja à plier ſous les efforts des Anglois le Roi demanda: *En quel état en étoient les choſes? Dans un très mauvais état*, lui répondit de Münch, *& vôtre Majeſté feroit bien, à mon avis de ſe retirer. Je n'en garderai bien*, répondit le Monarque, *& ſçachez que Luxembourg ne doit pas mourir dans ſon lit.* A ces paroles il ſe fit conduire au milieu des ennemis, où il perdit la vie, auſſi bien que de Münch. Henri de Clingenberg fit emporter le Cadavre à Luxembourg, où il fut enſeveli.

Edoüard plaignit la mort de ce Roi, & des autres Allemans, qui étoient venus au ſécours du Roi de France, & il lui ſembla qu'ils auroient mieux fait de préférer ſon amitié à celle de *Philippe* de Valois.

Après cette mémorable victoire il s'empara de Calais, qui ſoutint un pénible & long ſiége par la valeur & la généreuſe réſiſtance de Jean de Vienne Maréchal de France, ſecondé par le Seigneur Andregſian un des grands Capitaines de ſon tems. Il ſe rendit encore maître du Comté de Guines à deux lieües de Calais, & repaſſa la mer après cette conquête.

Environ ce tems là il s'éleva une Secte

en

en Allemagne, à la quelle on donna le nom de Flagellans, parce qu'elle faiſoit profeſſion de ſe donner la diſcipline. Cette Secte, dans ſes commencemens, ne fut que l'effet d'un zéle indiſcret, & trop outré, mais qui eut des ſuites fâcheuſes. Elle commença à Perouſe vers l'an 1260. où quantité d'hommes de tout âge y étant attirés par un Hermite nommé *Rainier*, ſe mirent à marcher en proceſſion deux à deux, aiant le corps découvert, & ſe foüettant publiquement juſqu'au ſang, pour implorer la Divine Miſericorde. On les appelloit *les Dévots*, & leur Supérieur portoit le nom de Général de la *Dévotion*. Leurs proceſſions étoient précédées de Prêtres, qui portoient la Croix. Les femmes & les filles exerçoient ſur elles-mêmes dans leurs maiſons la même rigueur. Dans les commencemens ces exemples de pénitence étoient ſuivis de réconciliations, de réſtitutions, & d'œuvres de Charité. Cette coutume ſe répandit dans la ſuite, non ſeulement dans les autres Villes, mais auſſi dans l'Allemagne; & comme les hommes ſont naturellement portés à faire valoir leurs pratiques, quelques-uns de ces Flagellans prêchérent, que l'on ne pouvoit obtenir la rémiſſion de ſes péchés, qu'en ſe foüettant ainſi, & pour l'obtenir ils confeſſoient leurs péchés les uns aux autres. Les Prélats & les Princes prévoiant les abus, &

les déſordres, qui pouvoient naître de cette nouvelle Inſtitution, s'y oppoſérent, & arrêtérent pour quelque tems cette ſuperſtition. Mais elle ſe renouvella avec plus de fureur, & de déſordre dans le ſiécle ſuivant, particuliérement en Allemagne, & en Hongrie, où il ſe trouva un Impoſteur, qui publia, qu'un Ange avoit apporté une lettre du Ciel, qui promettoit le pardon de tous les péchés à ceux, qui ſe foüetteroient pendant trente quatre jours. Ce qui leur fit mépriſer l'uſage des Saints Sacremens, & les rendit plus faciles à commettre toutes ſortes de crimes. Ils n'admettoient dans leur compagnie que ceux, qui avoient de quoi vivre; ils les obligeoient de confeſſer leurs péchés, & de pardonner à leurs ennemis avant que d'y entrer, & vouloient, s'ils étoient mariés, qu'ils en euſſent obtenu le conſentement de leurs femmes.

Ils ſe portérent à de ſi grands excés, qu'ils excitoient des ſéditions, maſſacroient les Juifs, pilloient les biens des Läiques, & commettoient quantité d'autres crimes. Le Roi *Philippe* de Valois les empêcha de s'introduire dans ſon Roiaume par le conſeil des Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, qui lui remontrérent, que la pratique de cette nouvelle Secte étoit contre la Loi de Dieu, contre l'uſage de l'Egliſe, & préjudiciable au ſalut des ames. Ils en avertirent auſſi le Pape

pe *Clement VI.* qui condamna cette Secte, & défendit ces ſortes de flagellations publiques avec d'autant plus de raiſon, que pluſieurs de ces Flagellans, ſoutenus par des Prêtres & des Religieux inſenſés, enſeignoient des opinions contraires à la Doctrine de l'Egliſe, diſant que le ſang, qu'ils répandoient en ſe foüettant, étoit mêlé avec celui de JESUS-CHRIST, & avançant quantité d'autres erreurs extravagantes.

Ce fut en cette année, que Rupert Comte Palatin établit l'Univerſité d'Heidelberg, qui eſt la ſéconde de toute l'Allemagne après Vienne, ſur le modéle de celle de Paris, d'où il fit venir le prémier Recteur appellé *Marſilius ab Ingen.* On remarque, que trois ans auparavant la vendange fut ſi abondante en ces quartiers, que l'on donnoit un vaiſſeau de vin pour deux vuides, qu'en quelques endroits, on détrempoit la chaux avec le vin, & qu'à Heidelberg pour y conſerver le vin, outre pluſieurs gros vaiſſeaux, on fit ce prodigieux tonneau, que la poſtérité a eu ſoin d'entretenir juſqu'aujourd'hui, & dans lequel on pouvoit mettre cinquante ſix foudres de vin, à raiſon de cinq à ſix muis le foudre; ce qui fait trois cens trente ſix muis de contenance.

L'Egliſe étoit en danger de ſouffrir beaucoup, ſi Dieu ne l'eût délivrée des perſécutions, que l'Empereur *Loüis* préparoit au

Pape ; qui non ſeulement venoit de l'excommunier nouvellement, & de le déclarer déchû de l'Empire, mais qui avoit fait nommer en ſa place Charles de Luxembourg fils du Roi de Bohéme, qui venoit d'être tué à la Bataille de Crécy.

Mais ce Monarque étant mort dans le mois d'Octobre, il parut, que le Saint Siége avoit tout lieu d'eſpérer une grande tranquillité en Allemagne. Charles IV. fit ſçavoir au Pape la mort de *Loüis* par ſes Ambaſſadeurs, qui portérent en même tems la confirmation de tous les priviléges acquis au Saint Siége par la piété, & la magnificence des Empereurs, qui avoient été dans l'idée, que la Couronne Impériale dépendoit de la Thiare.

Clement VI. deſirant de calmer le trouble des conſciences dans la perſuaſion, qu'il ne s'agiſſoit que de cette démarche pour rendre l'élection de Charles agréable aux Allemans, & voulant faire plaiſir à celui, à qui il avoit procuré le Sceptre Impérial, lui écrivit pour le féliciter, & envoia un Plein-pouvoir à l'Archevêque de Prague, & à l'Evêque de Bamberg, d'abſoudre de toutes ſentences d'excommunication, qui avoient été fulminées en Allemagne contre les Partiſans de *Loüis* de Baviére, avec cette condition, que tous ceux, qui demanderoient l'abſolution, prêteroient ſerment ſolemnel de fidé-

fidélité au Saint Siége ſuivant la forme préſcrite. Moiennant cette précaution on devoit eſpérer, qu'après la mort de *Loüis*, la diſſention ceſſeroit dans l'Empire; d'autant 1347
plus, que les Etats aſſemblés avoient reconnu d'un conſentement général, & ſans aucune contrainte pour Empereur, Charles, qui étoit alors actuellement Roi de Bohéme. Prince puiſſant, brave, & généreux. Pluſieurs Villes, après le ſerment ordinaire de fidélité, lui avoient fait hommage, lorſque la diviſion ſe mit parmi eux. Les Electeurs, qui n'avoient point eu part à ſa premiére Election, ſçavoir *Henri* Electeur de Maïence; *Emule* de Gerlac; *Rupert* Comte Palatin; *Loüis* Margrave de Brandebourg, & *Eric* Duc de Saxe, furent ſi formaliſés de la maniére bizarre de la derniére, que ne voulant en aucune façon entendre parler de lui, ils s'aſſemblérent à Francfort, & déclarérent nulle l'Election de *Charles*, comme aiant été achetée à prix d'argent, & faite hors du lieu deſtiné à cette cérémonie, & par des Princes, dont la plûpart ne pouvoient, ſans une cauſe légitime, ou une néceſſité apparente être reconnus pour Electeurs, ſur tout pendant la vie de l'Empereur; la choſe s'étant faite contre ſon gré, & à la ſeule inſtigation du Pape: ce qui tendoit plûtôt à avilir la Dignité de l'Empire, qu'a en maintenir l'éclat. Ils offrirent la Couronne au Puiſſant

& Victorieux *Edoüard* Roi d'Angleterre, afin qu'en ſa Perſonne ils euſſent un Prince, qui pût faire tête à *Charles*. Mais quelque ambition qu'eût *Edoüard*, il remercia les Electeurs de l'honneur qu'ils lui faiſoient, comprenant bien que cette nouvelle dignité ne pouvoit manquer de lui devenir onéreuſe, parcequ'il ſe verroit obligé d'abandonner en Italie les droits de l'Empire que *Loüis* avoit maintenus juſqu'à ſa mort, où que s'il vouloit les défendre il ſe broüilleroit infailliblement avec la Cour de Rome, comme ſes Prédéceſſeurs, ce qui lui ſeroit très préjudiciable pour la guerre, & pour les prétenſions, qu'il avoit ſur le Roïaume de France.

Cependant *Charles IV.* après avoir été à Ratisbonne, Nürenberg, & autres Villes d'Allemagne paſſa en *Helvétie*, & vint à Berne & à Soleure, où on lui préta hommage. Cette premiére Ville aiant abandonné le parti de l'Empereur *Loüis* dès qu'il fut excommunié, & aiant toujours adhéré au Saint Siége, n'eut pas beſoin d'abſolution : celle de Soleure, qui n'avoit pas ſuivi cet exemple, ſe trouva dans le même cas, que tous les autres partiſans de la Maiſon de Baviére. Ainſi pour ſatisfaire aux déſirs du Pontife Romain l'Evêque de Bamberg en tant que Commiſſaire Apoſtolique, & qui comme tel voïageoit avec *Charles*, reléva les Soloriens de l'excommunication qu'on prétendoit,

doit, qu'ils euſſent encourüe. De Soleure l'Empereur ſe rendit à Bâle, dont on lui refuſa l'entrée juſqu'à ce, qu'ils fuſſent abſous comme l'avoient été ceux de Soleure. *Marquard* de Randegc Grand Prévôt de Bamberg en fit la cérémonie, mais quand il fut queſtion de jurer ſur les articles de la Bulle Papale, les Bâlois le refuſérent. Elle contenoit en ſubſtance, que puiſque *Loüis* de Baviére & ſes Adhérants avoient été ſéparés de l'Egliſe par différentes ſentences de *Jean XXII.* & déclarés hérétiques, il convenoit, que l'abſolution ne leur fut donnée, que ſous les conditions ſuivantes : 1ò. Qu'ils confeſſeront leurs péchés en avoüant qu'ils ſont tombés dans l'héréſie ; & qu'ils promettront de profeſſer & de vivre dorénavant dans la Foi Chrêtienne avec aſſûrance de ne plus adhérer à aucun Hérétique. 2ò. Qu'ils déclareront, que l'Empereur n'eſt pas en droit de dépoſer le Pape, & d'en faire nommer un autre. 3ò. Qu'ils ne reconnoitront pour légitime Empereur que celui, qui aura été confirmé par le Saint Siége en cette Dignité. 4ò. Qu'ils donnéront aucun ſécours, & ne feront aucun bien à la Veuve & aux Enfans de *Loüis* de Baviére, qu'après qu'ils auront fait leur ſoumiſſion au Souverain Pontife, & reconnu *Charles* de Bohéme, en lui promettant obéiſſance comme au légitime Empereur confirmé par *Clement VI.*

Quand cette Bulle eut paru, & que les Bâlois l'eurent entenduë lire, ils ſe récriérent contre ſon contenu, & ne voulurent point s'y ſoûmettre. Pour n'avoir rien à ſe réprocher, ils députérent *Conrad de Berenfels* leur Bourguemaître à l'Evêque de Bamberg, & lui firent dire en préſence de l'Empereur, qu'ils n'avoient jamais abandonné la Foi Catholique ; qu'ils ne croioient pas non plus, que l'Empereur *Loüis* de glorieuſe memoire eût jamais été hérétique ; qu'ils recevroient & reconnoitroient toujours pour légitime Empereur le Prince, que la pluralité des Electeurs auroit déclaré tel, quand même la confirmation du Pape en cette qualité n'y ſeroit pas intervenuë, ne leur appartenant pas d'offenſer le College Electoral, ni d'enfreindre les Droits de l'Empire. L'Evêque aiant déliberé ſur cela avec le Sécrétaire Apoſtolique *Jean de Piſtorio*, & voiant que les Bâlois s'en tenoient poſitivement à l'Evangile, qui dit : *Regnum meum non eſt de hoc mundo*, leur donna l'abſolution en ſe déſiſtant de la Bulle Papale, & ils prêtérent hommage à l'Empereur : le Service divin fut rétabli à Bâle comme auparavant, & *Charles* partit pour Strasbourg, & Worms, où tout ſe paſſa comme chés les Bâlois.

Les Electeurs, qui étoient mécontens de
1348 l'Election de *Charles de Luxembourg*, ne furent point déconcertés du refus, qu'avoit fait le

le Roi d'Angleterre de la Couronne Impériale. Ils s'adreſſérent à *Frédéric* Margrave de Miſnie. C'eſt de lui, que deſcendent les Ducs & Electeurs de Saxe d'aujourd'hui. Mais outre que ce Prince étoit hors d'état de faire la guerre, parce qu'il étoit fort incommodé de la goute, & qu'en qualité du plus proche voiſin de *Charles*, il avoit auſſi le plus à craindre, il aima mieux recevoir dix mille marcs d'argent du nouvel Empereur, & demeurer en repos, que d'accepter une dignité, qui l'auroit jetté dans l'embarras. Les choſes en reſtérent là juſqu'à l'année ſuivante, où les Electeurs voiant, qu'aucun des Princes, qui étoient puiſſans, ne vouloit ſe déclarer contre *Charles* dans la crainte d'être dépoüillés de ce qu'ils avoient, & voulant ſuivre l'exemple de leurs Prédeceſſeurs, qui élûrent *Rodolphe Comte d'Habſpourg* uniquement pour ſa valeur, ils réſolurent de choiſir un Prince, qui comme lui, étoit plus renommé par ſa bravoure, & par ſes qualités perſonnelles, que par la force de ſes armes. Dans ce deſſein ils s'adreſſérent à *Gontier Comte de Schwartzembourg*, qui avoit la réputation d'être la meilleure Epée de toute l'Allemagne. Celui-ci accepta courageuſement le Sceptre Impérial, ſous la condition néanmoins, qu'on lui vérifieroit, que ſon Election avoit été faite dans les formes, & par la pluralité des ſuffrages des Electeurs; qu'il

qu'il y avoit alors un véritable interrégne, & qu'il n'y avoit point de légitime Empereur. Les Electeurs l'aiant pleinement ſatisfait là deſſus, il ſe laiſſa perſuader, & prit les rennes de l'Empire.

Pendant ces différens au ſujet de cette Election, *Clement VI.* comme on l'à remarqué ci-devant, avoit fait tout ſon poſſible, pour établir ſon Autorité en Allemagne, & pour perſuader les Princes, que l'Empire dépendoit du Saint Siége. Il avoit fait offrir aux Partiſans de l'Empereur *Loüis* de les abſoudre de l'excommunication, qu'ils avoient encouruë, pourvû qu'ils lui donnaſſent une déclaration, qui établiſſoit en faveur du Pape un Droit inconteſtable ſur la Couronne Impériale. Mais on ne voulut point écouter des propoſitions auſſi désavantageuſes à l'Empire, & les Seigneurs particuliers y furent les plus oppoſés. Ainſi Sa Sainteté, qui n'avoit pas envie de s'attirer de mauvaiſes affaires ſur les bras, leur donna l'abſolution de bonne grace, ſans inſiſter d'avantage ſur un Droit, qui n'étoit pas des plus liquides.

Les Cantons Suiſſes n'étoient pas non plus d'accord entre eux. Il ſurvint quelque difficulté entre ceux d'Uri, & de Schweitz au ſujet des bornes entre les deux Cantons. Les Lucernois & les Underwaldnois ſuivant es Traités s'enportérent médiateurs. Ces dleux Etats envoiérent leurs Députés, qui finirent

nirent la conteſtation au contentement de leurs Confédérés. Les Fribourgeois, qui avoient ſujet de ſe plaindre du Seigneur de Werdes allérent avec les Bernois aſſiéger ſon Château, & le réduiſirent en cendres, quoiqu'il eût demandé la paix. De là ils paſſérent la riviére pour inquiéter le Comte de Gruiéres ennemi particulier des Bernois, prirent le Château de Tréme, où ils firent ſoixante priſonniers, & enlévérent la Banniére du Comte. Les Bernois à la ſollicitation de ceux de Fribourg ne ſe ſervirent point dans cette expédition des Drapeaux, qu'ils leur avoient pris à la journée de Laupen; la nouvelle Alliance qu'ils avoient faite entr'eux méritoit cette conſidération. Dans ces tems là la perte d'une Banniére devenoit un ſujet de déſolation; & ceux qui l'avoient perdüe s'en croioient déshonnorés: aujourd'hui l'on ſe contente de dire, que les armes ſont journaliéres, & l'on ne s'en fait plus un grand chagrin.

Jean de Bubenberg Avoier de Berne avoit un ſujet plus légitime de s'attriſter. C'étoit un Seigneur, qui avoit gagné l'amitié, & mérité l'éſtime du Public, mais s'étant inſenſiblement accoutumé à recevoir des penſions, & à bruſquer ceux, qui avoient à faire en conſeil, on ceſſa de lui donner des éloges, & la bonne opinion qu'on avoit de lui changea ſi fort à ſon égard, que du mépris on en vint

à lui

à lui faire ſon procés, & à le bannir pour cent ans & un jour : néanmoins au bout de quatorze ans, il rentra à Berne où il fut reçû avec tous les honneurs imaginables. Tel eſt le caprice du monde.

1349 Peu de tems après l'Europe fut ravagée par un dangereux ennemi, contre lequel la force des armes eſt inutile, & qui mit un frein aux plus acharnés à ſe faire la guerre. Une peſte la plus terrible qu'on eût peut-être jamais éprouvé, enleva ſuivant Faber les deux tiers des habitans de cette partie du monde. Il y en a, qui attribuent cette furieuſe maladie à une corruption de l'air cauſée par une fumée empoiſonnée, qui ſortit d'une ouverture de la Terre en 1345. On prétend, que cela arriva dabord dans la Chine, où l'on tomboit mort par milliers déſqu'on avoit reſpiré cette fumée, que cette peſte ſe communiqua enſuite de l'Orient à l'Occident, & qu'inſenſiblement l'Aſie, l'Afrique, & l'Europe en furent infectées. On ne connoiſſoit point encore alors l'Amérique. D'autres ont crû que les Juifs dans le deſſein d'éteindre le Chriſtianiſme avoient mis du poiſon dans les puits, dans les fontaines, & dans les cîternes. Et c'eſt ce poiſon, qui enlévoit tant de monde. En effet il fut vérifié qu'en quelques endroits, comme à Zoffingen, à Berne, même à Bâle non ſeulement les fontaines, mais encore le vin, &

le

le beure étoient empoiſonnés. On ne tarda pas de ſe venger de ce fleau ſur ces pauvres miſérables, que l'on pourſuivit à outrance par le fer & par le feu; d'où il arriva que bien ſouvent l'innocent, & celui qui n'avoit point trempé dans ce crime, ſouffroit pour le coupable; il ſuffiſoit d'être Juif pour être criminel, & condamné au feu. Ceux, qui en avoient compaſſion, & qui leur donnoient azile, courroient le riſque d'être les victimes de la fureur du peuple. *Albert* le Sage Duc d'Autrîche en avoit retiré trois cens dans ſon Château de Kibourg; Les Etats voiſins lui firent dire, que s'il ne les faiſoit pas bruler, ils iroient eux mêmes en faire l'office; ainſi ce Prince ſe vit forcé à les abandonner aux flammes pour ſe mettre à l'abri de la fureur, dont on étoit ſaiſi alors contre ces malheureux.

Il ſemble, que dans ces tems, où la colére divine ſe déclare ſi viſiblement contre le genre humain, tout le monde ne devroit plus penſer qu'à ſe couvrir de cendres, & à implorer la miſéricorde de Dieu. Mais l'on voit ordinairement le contraire, & l'expérience nous apprend, que c'eſt juſtement dans ces circonſtances, où le crime, & l'athéiſme triomphent plus impunément. Il en arriva à peu près le même pendant cette peſte. Les momeries de flagellans, ſe renouvellérent. Il y en eût, qui ſe perſuadérent,

rent ; que Dieu avoit abandonné l'homme à ſa propre conduite, & qu'il n'en vouloit plus prendre aucun ſoin. Quelques uns donnérent dans l'Epicurianiſme, s'appliquant uniquement, à boire, à manger, & à ſe réjoüir. On en trouve des exemples dans les Troupes Bernoiſes & Zugoiſes, qui firent l'année d'après la guerre au Comte de Gruieres, & au Baron de la Tour de Trême. Mille hommes tout armés montérent à l'aſſaut au fort de Mannenberg en danſant après être ſortis de même d'une débauche épicurienne. Ils paſſérent de là à Zweiſimmen, ravagérent le haut Sibental, & en alloient faire autant dans le païs de Sanen, ſi les plus riches de l'endroit n'euſſent arrêté leurs progrès par les préſens conſidérables qu'ils leur firent pour les dédommager du tort qu'ils prétendoient avoir reçu de la part des Sanois.

La Nobleſſe, qui avoit échapé au déſaſtre de Laupen, & que la peſte avoit épargnée, crut que c'étoit ici l'occaſion favorable de reprendre ſon ancien ſiſtéme. Elle fut avertie en Alſace, que la Ville de Berne étoit devenuë déſerte par la quantité d'hommes, que la maladie avoit enlevés ; mais lorſqu'elle apprit, qu'elle étoit plus fiére, que jamais, & qu'elle venoit d'en donner des preuves récentes dans le Sibental, à Laubec, & à Mannenberg, elle remit la partie à une autre fois, & ne penſa plus à inquieter un Etat, qui ſçavoit ſi bien réparer ſes pertes.

Philippe de Vulois fut abondamment dédommagé de ce qu'il avoit perdu en Flandre par l'acquiſition du Dauphiné, qui lui fut donné par Humbert ſecond Succeſſeur de Gui XIII. qui n'avoit point laiſſé d'enfans d'Iſabeau de France fille du Roi Philippe le long. Humbert avoit perdu ſon ainé à la Bataille de Créci; ſon cadet âgé de deux ou trois ans par un étrange accident tomba d'entre les bras de ſon Pére, qui le tenoit à la fenêtre, & mourut ſur le champ. Ce funeſte événement plongea Humbert dans la plus affreuſe mélancolie, & comme il avoit continuellement ſur les bras Amedée VI. Comte de Savoie ſon ennemi irréconciliable, & qu'il n'avoit d'ailleurs aucun parent à ſon gré, à qui il pût remettre ſon Etat, las du monde & affoibli d'eſprit, il réſolut de ſe jetter ſous la protection de Philippe de Valois, affin d'oppoſer un puiſſant Prince à Amedée. Il donna en effet ce beau Païs à la France ſous la condition, que l'ainé de la branche régnante porteroit le nom de Dauphin, & les armes du Dauphiné. Philippe en donna l'inveſtiture à Charles ſon petit fils, depuis Roi de France cinquiéme de ce nom.

Le nouvel Empereur *Gonthier*, qui avoit pour lui preſque tous les Etats de l'Empire, leva en fort peu de tems une très-belle armée, avec laquelle il vint camper devant

Francfort; car c'étoit alors un proverbe, qui avoit pris ſon origine du différent, qu'il y avoit eu entre Adolphe de Naſſau, & Albert d'Autriche, que quand deux Competiteurs étoient en diſpute pour la Couronne Impériale, il falloit qu'ils ſe l'ivraſſent Bataille devant Francfort, & que la ville ouvrit ſes portes à celui des deux, qui auroit été le victorieux, en le reconnoiſſant pour ſon Empereur. Après avoir campé ſix ſemaines devant cette ville, voiant qu'il ne venoit perſonne, il y entra. Cependant Charles étoit paiſible à Prague, où il laiſſoit refroidir la premiére chaleur des Etats de l'Empire, & enſuite en ſage politique, il détacha dabord du parti de Gontier, Rodolphe frére ainé de Rupert Comte Palatin, en lui donnant ſa fille en mariage, & obligea Loüis Margrave de Brandenbourg, de la Maiſon de Baviére, à s'accommoder avec lui pour le Comté de Tirol, ſur lequel il avoit de grandes prétentions du Chef de *Jean Henri* ſon frére, prémier mari de Marguerite dite *Maultaſch.*

Cette révolution chagrina ſi fort *Gonthier*, qu'il en tomba malade à Francfort. Freytanck ſon Médecin lui aiant ordonné une médecine, le Prince, ſoit qu'il eût appris qu'on en vouloit à ſa vie, ſoit qu'il n'en eût qu'un ſimple ſoupçon, refuſa de la prendre, & obligea ſon médecin à la boire à ſa ſanté; celui-

celui-ci en aiant avalé hardiment une partie, l'Empereur ne fit plus de difficulté de prendre le reſte; mais à peine l'un & l'autre l'eurent-ils dans le corps, qu'elle commença à opérer d'une façon ſi étrange, que le Médecin en mourut le troiſiéme jour. *Gouthier*, qui eut ſoin de prendre un vomitif, en échapa pour cette fois; mais il tomba enſuite dans une grande maladie, qui termina ſes jours.

On n'a jamais pû ſçavoir au vrai l'auteur de ce crime; quelques uns diſent, que le Valet de Freytanck l'avoit fait à l'inſçû de ſon Maître aiant été corrumpu par les Amis de *Charles*; ou qu'il s'étoit porté à cela de ſon propre mouvement, comme l'ont crû pluſieurs, dans l'eſpérance d'en être bien récompenſé. Quoiqu'il en ſoit, il eſt conſtant, que *Charles* ſçut admirablement bien ſe prévaloir de cette conjoncture; car pendant la maladie de *Gouthier*, il lui envoia le Margrave *Loüis*, & lui fit offrir vingt-deux mille marcs d'argent, pourvû qu'il voulut lui réſigner l'Empire. *Gouthier*, qui voioit bien, que la maladie, & la paraliſie, qui ſuivit de près, ne lui permettroient jamais de faire la guerre, y conſentit de bonne grace, & mourut le mois ſuivant.

Par ce moien *Charles* devint paiſible poſſeſſeur de l'Empire, & le Margrave *Louis* Fils de *Loüis* Empereur lui remit entre les mains les marques de la Dignité Impériale

avec les reliques. *Charles* châtia la Ville de Francfort pour avoir reconnu *Gonthier*, & lui impoſa une amende de vingt mille marcs d'argent. Mais il l'a récompenſa dans la ſuite non ſeulement en rétabliſſant ſa Foire d'Automne, qui avoit été abolie pendant les troubles précédens pour être transférée à Maïence, mais encore en confirmant l'établiſſement de celle du Printems, que *Gonthier* avoit fait pour la dédommager de la perte de l'autre.

Le régne de *Charles* fut fort paiſible. Il fit preſque toujours ſa réſidence dans ſon Roïaume héréditaire de Bohéme, & dans la Ville de Prague, n'aïant d'autre vûë que de la faire fleurir. Ce fut pour ce ſujet qu'il y fit bâtir la Ville neuve, & qu'il y érigea une Univerſité ſur le modéle de celle de Paris, où il avoit étudié, & dans laquelle il attira pluſieurs milliers d'Ecoliers, qui contribuérent beaucoup à l'embellir, & à enrichir la ville. Il obtint auſſi de la Cour de Rome, que l'Evêché de Prague ne ſeroit plus ſuffragant de Maïence, & qu'il ſeroit érigé en Archevêché. Ce Prince ne vint que très rarement dans l'Empire; il renvoia même un jour avec réfus les Députés, que les Etats lui avoient envoiés, pour le prier, à l'exemple des autres Empereurs ſes Prédéceſſeurs de faire quelques voiages en Allemagne. Il avoit une ſi grande autorité, que ſans uſer d'aucune violence, il appaiſa

toutes

toutes les querelles, qui arrivérent de ſon tems dans l'Empire.

L'infidélité & le crime ne régnoient pas ſeulement dans la Cour des Empereurs. La ville de Zurich s'en reſſentit cruellement 1350
de la part des Proſcrits, qui avoient obtenu leur grace par l'interceſſion de la Reine d'Hongrie ſous la ſimple condition de ne rentrer dans la Capitale qu'au bout de cinq ans, qui étoient prêts à finir. L'ambition, & la circonſtance de la derniére peſte leur firent concevoir l'eſpérance de pouvoir rentrer dans le Gouvernement, de le remettre ſur l'ancien pied, & de renverſer totalement le nouveau. Pour exécuter ce projet ils attirérent dans leur parti *Jean* Comte d'Habſpourg Comte de Rapperſchweil, qui charmé de trouver cette occaſion de venger la mort de ſon Pere, que les Zuriquois avoient tué à la journée de Grinau, leur promit du ſécours dans l'eſpérance, qu'en cas de réüſſite, on lui rendroit ſes biens, qui étoient affectés & hipothequés à la Ville de Zurich. Ce Prince leur gagna l'amitié d'une grande partie de la Nobleſſe, & les mit en état de pourſuivre leur deſſein avec d'autant plus de facilité, qu'ils avoient déja un parti conſidérable parmi la Bourgeoiſie. La veille de St. Mathias devoit être la nuit de l'exécution du complot meurtrier, que les Proſcrits avoient fait de ſe rendre maître de Zurich. Ils firent

rent entrer dans la Ville environ huit cens hommes, dont quelques uns étoient habillés en Pelerins, d'autres en Marchands, & une partie d'une autre façon, affin que ſous ce déguiſement ils ne donnaſſent aux Habitans aucun ſoupçon de leur entrepriſe. Ces huit cens hommes ſe diſperſérent dans les maiſons des Ligués ou chez les Parens des Proſcrits. Au moien de ces précautions tout le monde ignoroit parfaitement le complot, à l'exception de ceux, qui l'avoient trâmé. Outre les Troupes, dont nous venons de parler, il devoit encore arriver de la Cavalerie, & quelques balandres chargées de ſoldats du Comté de Rapperſchweil, & de la Marck. La choſe ainſi concertée, & les huit cens hommes actuellement logés dans la Ville; les Comtes de Habſpourg, & de Toggenbourg, le Baron Jean de Bonſtetten, Ulric Baron de Mattingen, Bérenger de Hohen-Landenberg, & pluſieurs autres Gentils-hommes entrérent en plein jour dans Zurich. On fit d'autant moins d'attention à leur arrivée, que les Zuriquois n'avoient pas ſujet de croire, qu'ils y vinſſent à mauvais deſſein, puiſqu'ils vivoient en paix avec la Nobleſſe du voiſinage. Ils remarquérent cependant dans le cortége quelques uns des Bannis, mais ils ſe perſuadérent, que le Comte les menoit avec lui pour travailler à adoucir leur exil; ainſi chacun ſe tranquilliſa, & alla ſe coucher ſans la moindre inquiétude.

Le Comte de Toggenbourg étoit plus propre à entrer dans l'idée d'un pareil complot, qu'à ſe prêter à l'exécution. Il y a d'ailleurs apparence qu'il ſe répentoit d'une démarche qui marquoit en lui une noire ingratitude à l'égard d'un peuple, qui avoit toûjours été en bonne intelligence avec ſes Ancêtres, & qui ne lui avoit jamais donné à lui même aucun ſujet de plainte; ainſi il prìa ſon hôte de lui fournir un bateau, pour pouvoir encore ſortir de Zurich cette nuit même. Il s'y mit lui troiſiéme, & dès qu'ils furent arrivés au coin du jardin d'Ottenbach, un des gentils-hommes, qui étoit avec le Comte voulut ſe défaire du batelier, affin dôter par ſa mort la connoiſſance de leur fuite. Bach (ainſi s'appelloit le batelier) ſe ſentant trop foible pour réſiſter à trois hommes armés, le prévint adroitement en donnant un coup d'aviron, qui renverſant le bateau, jetta le Comte & ſes deux amis dans la riviére, où ils périrent ne pouvant nager parcequ'ils étoient armés de pied en cap. Bach ſe ſauva à la nage, & entra dans la petite ville, où il conta ſon avanture aux Bourgeois, leur faiſant comprendre, qu'il ſe tramoit quelque choſe au déſavantage de la Patrie, qu'ainſi il étoit à propos de prendre inceſſamment les armes pour s'oppoſer aux mal-intentionnés. D'un autre côté, Dieu, qui veilloit à la conſervation de ce peuple,

permit, que dans un grand cabaret, où il y avoit pluſieurs ſoldats du Comte de Habſpourg, un jeune garçon, auquel ils ne prirent pas garde, entendit les meſures, qu'ils prenoient entr'eux pour exécuter à coup ſûr leur déteſtable entrepriſe. *Eckenweiſer* (ainſi ſe nommoit le jeune homme) frappé de ces diſcours ne perdit point le jugement. Il comprit, que les conjurés tâcheroient de s'emparer de la Maiſon de Ville environ une heure après minuit, qu'ils maſſacreroient tout ce qui voudroit s'y oppoſer, & que le mot du gûet, dont ils étoient convenus, étoit: *Je m'appelle Pierre.* Avec cette connoiſſance il ſortit du cabaret ſans être apperçû, & alla avertir le Bourguemaitre Braun de ce qu'il avoit entendu. Celui-ci s'arma ſur le champ, & ne penſa qu'à gagner la Maiſon de Ville accompagné d'un ſeul valet pour ne pas être trop remarqué. Au moment qu'il alloit ſortir de ſa maiſon ce fidéle doméſtique lui propoſa de changer d'habit avec lui pour prévenir tous les accidents qui pourroient arriver, ajoutant qu'il importoit peu au public qu'il mourût, pourvû que ſon maitre fut conſervé pour le bien & l'avantage de la ville. Braun gouta cette idée; & bien lui en valut, car il arriva heureuſement à la Maiſon de Ville à la faveur de ce deguiſement & du mot des conjurés, dont il ſe ſervit pour paſſer au travers de ceux, qui étoient déja répandus

dus dans les ruës. Le valet que l'on prit pour ſon Maitre fut impitoiablement maſſacré, & le lendemain on l'enterra avec les honneurs, qué méritoit ſon zéle pour la Patrie.

Le Bourguemaitre envoia auſſitôt ſonner le tocſin, qui éveilla la Bourgeoiſie à ſon premier ſommeil, & n'étonna pas peu l'ennemi, qui vit ſon projet découvert, avant l'heure marquée pour ſe mettre en mouvement. Braun donna l'allarme de toute part, demanda du ſécours à haute voix, & avertit tout le monde de courir aux armes pour repouſſer les ennemis dont la ville étoit remplie. Les Bourgeois de la petite ville, que le batelier avoit avertis, ſe trouvérent tous armés; ils n'entendirent pas plûtôt la cloche, & la voix de leur Bourguemaitre, qu'ils rompirent le pont d'enhaut, afin d'empêcher les conjurés de paſſer dans leur quartier, & traverſant par le pont d'en bas, ils vinrent auprès de la Maiſon de ville, où ils ſe rangérent en ordre. Les Conjurés de leur côté ſortirent des maiſons, & des cabarets, où ils étoient cachés, & allérent droit au Bourguemaitre, qu'ils crurent ſurprendre dans ſon lit; mais ne l'aiant pas trouvé; ils paſſérent par la place & par la ruë du marché, pour s'approcher de la Maiſon de ville, qu'ils trouvérent gardée par les Bourgeois de la petite ville, qui les reçûrent avec cette intrepidité & cette ardeur

martiale que leur inſpiroit naturellement l'envie de ſauver leurs femmes, leurs enfans, leurs biens, & leur Patrie. Le combat s'anima de la façon qu'on peut s'imaginer.

Les conjurés vouloient vaincre, parce-qu'ils en ſentoient la conſéquence, & les Bourgeois n'en penſoient pas moins: ainſi l'on peut dire que l'attaque & la déffenſe furent également terribles ; mais ce qui determina la victoire, fut que les Bouchers, qui heureuſement ne s'étoient point retirés de la Boucherie, ſortirent avec fureur, & prenant les Habſpourgeois par derriére, ils en firent un cruel maſſacre, & les obligérent à céder le terrain. La ruë aiant été illuminée par une infinité de flambeaux, que les Bourgeois mirent à leurs fenêtres, on diſcerna aiſément l'ami d'avec l'ennemi ; & comme pluſieurs d'entr'eux accabloient les conjurés de pierres, & de tuiles, ceux ci furent enfin obligés de prendre la fuite, & l'on en fit un horrible maſſacre.

Pendant que tout cela ſe paſſoit, les Balandres étoient prêtes à entrer dans le port, & la Cavalerie étoit à la porte de la Ville ; mais aiant appris le ſort malheureux des leurs par le petit nombre, qui en avoit échappé ; elles revirérent de bord, & s'entre-choquérent ſi lourdement, que quelques unes furent miſes en piéces, & les ſoldats perdus dans le lac. La Cavalerie ne fut pas moins

décon-

déconcertée ; ſa retraite ſe fit avec tant de précipitation, & dans un déſordre ſi épouvantable, qu'on ſe culbutoit les uns ſur les autres ; enſorte que le lendemain on trouva pluſieurs Cavaliers écraſés ſous la chûte des chevaux ou ſous la leur propre.

La victoire ne couta pas beaucoup de monde aux Zuriquois. Les Habſpourgeois furent plus maltraités comme on vient de le dire. On trouva parmi leurs morts Ulrich de Mattingen, Béranger de Hohen-Landenberg, Rodolphe Baron de Biberg, & Jean de Weyſe. Ils reſtérent trois jours ſans ſépulture, & ce ne fut que le quatriéme, qu'on leur rendit ce dernier devoir. Le Comte de Habſpourg, & le Baron de Bonſtetten furent faits priſonniers dans les foſſés de la Ville, où ils s'étoient précipités. Le Comte demeura long tems en priſon ; & le Baron fut mis en liberté à la ſollicitation de l'Abbeſſe du Münſter de Zurich, & de l'Abbé de Saint Gal, qui étoient ſes Frére & Sœur. Il lui en couta une rançon conſidérable, qu'il ne fit pas difficulté de païer.

La recherche, que le Magiſtrat fit faire des coupables, produiſit l'effet ordinaire en ces ſortes d'occaſions. Les uns furent condamnés à la roue, & les autres à avoir la tête coupée ; mais on n'accorda la ſépulture à aucun juſqu'au bout de trois jours, affin que tout le monde en eût horreur, & qu'on fût frappé pour toujours d'un exemple ſi terrible.

On

On eut ſoin de récompenſer, comme il étoit juſte, ceux qui s'étoient bien comportés, & entre autres les Bouchers, qui eurent la permiſſion tous les ans le jour de Saint Mathias de paroître en triomphe conduiſant par la Ville les trophées de leur victoire. On donna au Batelier la dépoüille du Comte de Toggenbourg, & des deux Gentilshommes, qu'il alla pêcher, & qui l'enrichirent tant par leurs bijoux, que par les ſommes conſidérables, qu'il leur trouva.

L'Etat de Zurich juſtement irrité contre le Comte de Habſpourg, & contre ceux, qui l'avoient ſecondé dans ſon entrepriſe infame, réſolut d'en tirer vengeance. Il appella à ſon ſécours ſes Alliés de Schaffhauſen, avec leſquels il alla mettre le ſiége devant Rapperſchweil ſous le commandement du Bourguemaitre *Braun*, qui preſſa le ſiége ſi vivement, que la garniſon capitula le troiſiéme jour. Les Habitans eurent la vie, & les biens ſauves; & furent conſervés dans leurs franchiſes, moiennant quoi ils prêtérent ſerment de fidélité, & promirent de ne point recevoir le Comte dans leur ville. Les Zuriquois y mirent garniſon auſſi bien que dans le château. *Godefroi de Mülner* en fut nommé Ballif. La nomination de ce Gentil-homme prouve, que les Zuriquois ne chaſſérent pas les Nobles de leur Ville, comme le dit le grand Théatre hiſtorique, puiſ-

que

que d'ailleurs le Bourguemaître *Braun* étoit lui même Chevalier. Depuis ce tems là la Nobleſſe y a continué comme ailleurs, & aujourd'hui les familles de Muralt, de Hochen-Landenberg, de Blorer, de Meis, d'Eſcher, de Hirzel & d'autres brillent dans Zurich, comme celles, qui y brilloient dans le Siécle dont nous parlons.

La Capitulation, que les Zuriquois avoient faite avec ceux de Rapperſchweil ne les raſſûra pas entiérement: une ſéconde nuit de St. Mathias leur parût toûjours à craindre pour la garniſon qu'ils avoient laiſſé dans cette ville; d'autant plus que la Nobleſſe du Païs les menaçoit fortement, & que ſi elle n'en venoit pas dabord à une levée de bouclier, c'étoit plûtôt l'occaſion qui lui manquoit que la volonté. Ces réflexions les déterminérent à faire des propoſitions de paix à *Rodolphe*, & à *Godefroi* de Habſpourg Comtes de Lauffenbourg, fréres du Comte *Jean*, qui étoit priſonnier. Mais ces avances leur furent inutiles; les Princes firent la ſourde oreille; & bien loin de ſe prêter à un accommodement, ils firent agir ſous main la Reine d'Hongrie, qui pour amuſer les Zuriquois, & donner le tems aux Comtes de Habſpourg de ſe fortifier par le ſécours qu'ils eſpéroient d'Albert le Sage, propoſa une Tréve en attendant, qu'on pût traiter d'une paix ſtable & ſolide. Mais comme la ville

de

de Zurich reçût avis de toutes parts, que la Nobleſſe n'attendoit que la fin de la Trêve pour recommencer les hoſtilités, elle reclama une ſéconde fois ſes Alliés de Schaffhauſen, de Saint Gal, & de Conſtance, avec leſquels le Bourguemaitre Braun repaſſa le Lac, & alla aſſiéger le vieux Château de Rapperſchweil, qu'il prit & réduiſit en cendres. Il obligea le Païs de la Marck à ſe rendre, & à prêter hommage à la ville de Zurich en renonçant abſolument à la domination des Comtes de Habſpourg, qui vivoient dans l'indiviſion; & ce fut par cette raiſon que les Zuriquois demandérent cette renonciation, le Comte Jean n'aiant pas plus de part aux païs conquis que ſes deux fréres. Auſſi *Rodolphe* & *Godefroi* ne voulurent-ils jamais entendre parler de paix, parceque n'aiant point participé à la derniére révolution de Zurich, il ne leur paroiſſoit pas juſte qu'ils fuſſent les victimes de l'iniquité de leur frére. Dans ces circonſtances le Commandeur de Clingnau *Rodolphe de Büttikon*, Chevalier de Malthe, & Bourgeois de Zurich vint dans cette ville, & ſe chargea des propoſitions, que les Zuriquois envoiérent aux Princes à Lauffenbourg, mais elles furent reçûës avec tant de mépris, qu'ils prirent enfin la réſolution de détruire Rapperſchweil, qui ne pouvoit leur ſervir que d'embarras. A ce ſujet ils appellérent à Zurich

rich ſoixante des plus braves Bourgeois ſous prétexte de traiter avec eux d'une affaire importante, & ils ordonnérent à *Godefroi de Mülner* de renverſer la ville de fond en comblé; ce qu'il exécuta ponctuellement après avoir donné aux habitans la liberté d'emporter leurs effets. Ainſi Rapperſchweil ne fut plus qu'un monceau de pierres; mais la Maiſon d'Autriche quelque tems après la fit rebâtir au grand chagrin des Zuriquois.

Les de Waldner alors gentils-hommes Alſatiens, aujourd'hui gentils-hommes Suiſſes par une métamorphoſe protegée, auſſi-bien que celle des de Peſtalouzi Poitevins, qui ont cela d'admirable dans leur nouvelle poſition, que leurs noms ſont connus par tout hors dans leur prétenduë Patrie, à cauſe qu'étant hommes-liges de la Maiſon d'Habſpourg en Alſace, & préſumant bien que les Zuriquois n'iroient pas ſi loin pour ſe venger des inſultes, qu'ils ſe préparoient à leur faire, maltraitérent quelques Zuriquois, qui voïageoient en Alſace. Non contens de les dépoüiller, ils en tuérent même quelques uns, ſoutenus en cela ſous mains par la ville de Strasbourg, où celle de Zurich porta ſes plaintes à cette occaſion. Elle s'enplaignit auſſi aux Bâlois, qui connivoient à ce brigandage; mais on ne fit pas beaucoup d'attention aux lamentations des Zuriquois; ce qui leur fit prendre la réſolution d'arrêter

par

par repréſſailles cent Bâlois, & environ ſoixante & dix Strasbourgeois, qui paſſoient auprès de leur Capitale pour aller en dévotion à Nôtre Dame d'Einſidlen. Ceux de Bâle & de Strasbourg vivement piqués de l'empriſonnement de leurs Bourgeois, ſe diſpoſérent à déclarer la guerre à Zurich; mais les villes voiſines s'étant mêlées de cette affaire, tout ſe réduiſit à mettre les priſonniers en liberté ſous la condition, qu'ils retourneroient en priſon en cas, qu'on ne pût parvenir à faire une paix convenable. Il ne fut pas poſſible en effet de convenir de rien, & les deux villes pour s'acquiter de leur promeſſe, renvoiérent leurs Bourgeois dans les priſons de Zurich, dans la ferme réſolution de les en tirer par force. Pour venir à ce qu'ils ſe propoſoient, ils firent Alliance avec la Maiſon d'Autriche, & avec les villes de l'Alſace, & du Briſgau. Les Zuriquois qui virent clairement, qu'ils ne reſiſtéroient que difficilement à tant d'ennemis unis enſemble, prirent très prudemment le parti de rouvrir leurs priſons, & de donner aux Strasbourgeois, & aux Bâlois la liberté de retourner chez eux. Par ce coup de politique ils ſe délivrérent d'une guerre inévitable, mais ils ne gagnérent pas pour tout cela l'amitié des Alliés, qui connurent bien, que la ſeule néceſſité avoit rendus les Zuriquois ſouples, & traitables.

Eberhard

Eberhard Chanoine de Strasbourg bâtit l'Abbaie d'Einſidlen, & en fut le prémier Abbé. Du tems d'Otton le Grand, Herman Duc d'Allemanie acheta du Comte de Rapperſchweil le Territoire, où eſt ſituée l'Abbaie & le Bourg d'Einſidlen, appellé le Deſert. Le Comte le tenoit en fief du Duc; car le Duché d'Allemanie comprend la Turgovie, le Comté de Rapperſchweil, les Cantons d'Uri, de Schweitz, Zurich, & le territoire d'Einſidlen tel qu'il eſt. Herman qui l'avoit aquis du Comte, le donna gratuitement à *Eberhard*, pour le faire valoir à ſon profit, ou à celui de ſon Abbaie à perpétuité; & fit confirmer ſa donnation par l'Empereur Otton le 27. Octobre 946. à Francfort.

L'Acte dreſſé à ce ſujet n'apprenoit pas juſqu'ou ce territoire devoit s'étendre du côté du Canton de Schweitz, & les bornes n'y étoient pas ſpecifiées. Les Suiſſes pouſſoient leurs prétenſions au delà des ſommets des hautes montagnes en deſcendant du côté du déſert. Ils poſſédoient long tems avant la conſtruction de l'Abbaie le vieux pré ſur les bords de la riviére de Biber, & le Münſterthal appellé Iberg. Les Succeſſeurs d'Eberhard avoient fait marquer dans les reconnoiſſances, que le déſert ſe limitoit du côté de Schweitz à la cime des plus hautes montagnes juſqu'à la ſource du Biber, de quoi les Suiſſes convenoient d'autant moins, qu'au-

cun Abbé depuis Eberhard pendant l'éſpace de cent & ſoixante ans n'avoit formé une pareille prétention. *Gérard* élû Abbé en 1102. commença le prémier à s'expliquer là deſſus en 1106. & il fit décider cette queſtion en 1114. par Henri III. Empereur, qui condamna les Suiſſes, les débouta de leur poſſeſſoire, & adjugea aux Moines le déſert, tel qu'ils l'avoient fait limiter dans leur reconnoiſſance, fondé ſur ce, que les déſerts & les lieux inhabités appartienent au Prince Souverain. Henri punit les deux fréres *Rodolphe*, & *Arnold de Lentzbourg*, qui avoient aſſiſté leurs bons Alliés de Schweitz. Cette ſentence mortifia les Comtes, & les Suiſſes ne voulurent pas s'y ſoumettre parce qu'ils ne la croïoient pas équitable. Ils continuérent à joüir par force de leurs anciens paturages, & Gérard les excommunia. Cela dura pendant trente ans, au bout deſquels l'Abbé *Rodolphe* obtint en 1144. un arrêt de l'Empereur *Courad*, qui confirmoit celui de Henri III. Les Suiſſes ne reſpectérent pas plus ce decret que le précédent; ils s'en tinrent à leur poſſeſſoire qu'ils défendirent à main armée; ce qui occaſionna ſouvent des priſonniers des deux côtés. Cette conteſtation dura ſoixante & treize ans, après leſquels le Comte *Rodolphe* de Rapperſchweil fit la paix entre les Suiſſes & l'Abbé *Conrad*; elle ſubſiſta juſqu'à *Anſelme*, qui affecta de

ne pas comprendre les expreſſions de l'acte. Ainſi les Zuriquois tentérent un accommodement avant, que les parties paruſſent en Cour Impériale, mais étant ſurvenu un démêlé entre quelques Religieux, & deux Suiſſes, comme on l'a dit ailleurs; la choſe en reſta là juſqu'en 1350. que cette difficulté opiniâtre fut terminée.

LIVRE SECOND.

LA Maiſon d'Autriche préparoit un cinquiéme Canton au Corps Helvétique. 1351
Elle n'avoit pas eu le tems d'oublier, qu'elle étoit la cauſe, que Lucerne étoit entré dans l'Alliance des trois villes forêtiéres, & qu'elle avoit obligé la ville de Zurich de ſuivre le même exemple en refuſant conſtamment les propoſitions de paix, qu'elle lui avoit fait offrir.

Les Zuriquois remarquoient aiſément ce qui ſe tramoit contre leur Etat. Les marchés n'étoient plus fréquentés, comme ci-devant, par les gens du païs. Les Princes avoient mis des garniſons par tout où l'on pouvoit faire quelque réſiſtance. En un mot tout annonçoit une guerre prochaine. Dans cette extrémité les Zuriquois ſe voiant entourrés d'ennemis, envoiérent une Am-

baſſade à l'Empereur Charles de Luxembourg pour lui repréſenter : „ Qu'au milieu „ de la paix & ſans avoir offenſé perſonne, „ ils avoient été attaqués par Jean Comte „ de Habſpourg : Qu'ils avoient riſqué pendant une nuit ſombre de perdre leurs vies, „ leurs femmes, leurs enfans, & leurs biens; „ qu'ils avoient eu mille peines de repouſſer un ennemis cruel, & d'échapper au „ danger évident, qui les menaçoit : Qu'indépendamment de cette trahiſon, ils avoient „ le malheur de voir, que leurs ennemis n'étoient pas encore raſſaſiés de leur ſang, „ & qu'ils ne cherchoient, que le moment „ de les ſurprendre une ſéconde fois : Qu'ils „ ſe jettoient donc aux pieds de S. M. I. „ pour implorer ſon ſécours, & ſon autorité en qualité de Chef de l'Empire, à qui „ il convenoit d'être l'appui d'une ville Impériale, & de la ſoutenir contre l'injuſtice, & la violence. *Charles* répondit aux Ambaſſadeurs : „ Qu'il ſeroit charmé de „ pouvoir travailler à une bonne paix, & „ qu'il y contribueroit de tout ſon mieux. „ Mais, qu'il n'étoit pas de la prudence „ pour lui d'endoſſer la cuiraſſe pour les „ ſoûtenir contre la Maiſon d'Autriche, „ contre tant de villes, de Seigneurs, & de „ Nobleſſe; à qui il ne ſeroit pas en état „ de faire la guerre; qu'ainſi ils devoient ſe „ tirer d'affaire, comme ils pourroient, &

„ ſe

„ ſe faire rendre juſtice de la maniére, qui „ leur paroitroit la plus convenable. „ Quand les Ambaſſadeurs de Zurich rapportérent cette réponſe de l'Empereur, Albert d'Autriche arriva à Brugg, où les Zuriquois lui envoiérent des Députés avec des préſens magnifiques, qu'il reçût gratieuſement, en les aſſûrant de ſa bienveillance. Mais lorſqu'il eut aſſemblé la Nobleſſe, & qu'il eut entendu les plaintes, qu'elle lui fit ſur la conduite des Zuriquois, qui avoient eu l'audace de détruire Rapperſchweil, de ravager la Mark, & d'obliger les ſujets de la Maiſon d'Autriche à leur prêter le ſerment d'obéiſſance, & de fidélité, il fit appeller les Députés, & leur parla ſur un ton différent, leur faiſant comprendre, qu'ils n'avoient rien à eſpérer de lui, à moins, qu'ils ne rétabliſſent dans leur prémier état les villes qu'ils avoient détruites; à moins qu'ils ne païaſſent les dommages, qu'ils avoient cauſés dans la Mark, & qu'enfin ils liberaſſent les ſujets de la Maiſon d'Autriche du ſerment, qu'ils en avoient reçû: Puiſqu'il n'étoit pas juſte, qu'on lui imputât la faute de ſon feudataire. Les Députés eurent beau le prendre par la juſtice de leur cauſe; lui faire voir l'horrible trahiſon du Comte Jean de Habſpourg, qui pour n'avoir point conſulté ſon Seigneur, n'en étoit pas moins coupable. Ils ne purent rien gagner ſur ſon eſprit. Pour-

juſtifier encore mieux leur conduite, ils lui repréſentérent, que les ſujets de la Maiſon d'Autriche qui avoient accompagné le Comte *Jean* dans ſa noire entrepriſe, ne pouvoient pas être diſculpés, puiſqu'ils avoient ſervi un traitre, qu'on prétendoit déſavoüer ſous les ſpécieux prétexte, qu'il eſt feudataire de la Maiſon d'Autriche; tout comme ſi cette qualité l'autoriſoit à faire du mal, & l'exemptoit de la juſte punition, que ſa trahiſon avoit méritée: Que leur état n'avoit rien fait dans cette rencontre, que ce, que le droit des gens permet, à tous ceux, qui ont à défendre leurs biens & leur vie. Qu'au reſte ſi cette réponſe ne pouvoit pas contenter le Duc, ils s'offroient à produire leur juſtification en Cour Impériale, ou par devant quel juge neutre l'on voudroit. A ces mots le Duc en colére ſe tournant vers les Députés. *Comment*, leur dit-il, *me ſommer à comparoitre en Droit? Il eſt notoire, que vous avez ſaccagé mon Païs, brulé mes villes; & accablé mes ſujets. Je n'ai point d'autre droit à accepter ni à vous préſenter que la pointe de mon épée dont je me ſervirai contre vous juſqu'à ce que vous m'aiez reſtitué entiérement ce qui m'a été ravi; c'eſt à quoi vous devez vous attendre.* Ce diſcours conſterna les Députés, & l'on ſe ſépara de très mauvaiſe grace.

Les Zuriquois abandonnés de l'Empereur, menacés par la Maiſon d'Autriche, &

ne

ne pouvant ſe repoſer ſur leur propres forces, cherchérent une reſſource auprès des Cantons Alliés, à qui ils s'offrirent d'entrer dans l'Alliance Helvétique, à l'exemple de Lucerne, proteſtant d'emploier leurs biens, & leurs vies pour la conſervation réciproque du bien public, & de la Patrie; qui alloit par ce concordat devenir commune. Les Cantons agréerent la propoſition avec joie, & envoiérent leurs Plenipotentiaires à Zurich, où l'Alliance fut ſolemnellement concluë ſur la fin du Mois de Mai au grand contentement de tous les peuples. Les quatre Cantons cedérent la préſéance à la Ville de Zurich à cauſe de ſon antiquité, & de l'éſtime particuliére où elle étoit parmi les Villes Impériales. Elle a conſervé cette préſéance juſqu'à nos jours.

Albert le Sage n'apprit qu'avec beaucoup de déſagrément la nouvelle de cette Alliance. En Prince prudent il prévit dans l'inſtant les difficultés, qui ſe préſentéroient dans la guerre, qu'il vouloit entreprendre, ſous le prétexte, que le Comté de Rapperſchweil, & la Mark, étoient des fiefs de ſa Maiſon. Bien des gens penſoient en effet qu'ils appartenoient en propre aux trois fréres les Comtes d'Habſpourg, & qu'Albert n'avoit jamais produit ſes titres ou vrais ou prétendus que dans le tems qu'il avoit réſolu de ſubjuguer Zurich. Ce Prince appréhendoit auſſi, que

ces fréquentes Alliances ne détachaſſent de la Maiſon d'Autriche certains peuples, qui étoient las de ſa domination, & d'autres païs, qu'il ne poſſédoit pas de bon acquis. Dans cette penſée il aſſembla toutes ſes forces pour faire le ſiége de cette importante Ville, eſpérant, qu'après s'en être rendu Maitre, il ne rencontreroit pas grand embarras à s'emparer des quatre Cantons. Il intereſſa dans ſa querelle pluſieurs Princes & Seigneurs en leur repréſentant le danger, qu'il y avoit de laiſſer le cours à ces Alliances dangereuſes, qui enlevoient à la Nobleſſe la Souveraineté pour la mettre entre les mains des gens de néant: Que la liberté avoit des attraits ſi puiſſans, que ſi on ne les prévenoit de bonne heure, on courroit le riſque de s'y prendre trop tard pour rémedier à un mal, qui par ſa communication pouvoit devenir incurable: Que l'Helvétie étoit un exemple capable d'entrainer les voiſins, ſi on leur donnoit le tems de l'examiner, & de réfléchir ſur la condition des Suiſſes.

Ce raiſonnement apparent frappa ceux, auxquels l'hiſtoire des Républiques de Rome, de Gréce & de Carthage étoit connuë; ils appréhendérent de voir arriver une revolution à peu près ſemblable en Helvétie, ne conſiderant pas aſſez la différence des païs, & l'impoſſibilité d'un pareil aggrandiſſement dans le cas dont nous parlons. Leur vûë étoit

étoit de s'oppoſer à l'augmentation d'une République naiſſante, qui leur faiſoit ombrage; mais ils ne s'appercevoient pas que ſi l'on venoit à la détruire la Maiſon d'Autriche ſeule profiteroit de ſa déſtruction. Ainſi *Albert* d'Autriche, après avoir aſſemblé ſon armée, ſe vit à la tête de ſes Troupes avec quatre Princes ſouverains, ſçavoir *Loüis* Marquis de Brandenbourg, *Frédéric* Duc de Teck, le Duc d'Urslingen, & le Margrave de Nürenberg. Les Evêques de Wirtzbourg, de Bamberg, de Freiſingen, de Coire, & de Bâle envoiérent leur contingent, & l'on compta juſqu'à vingt ſix Comtes aſſemblés avec leur monde. Ces Princes étoient *Eberhard* Comte de Wirtemberg, les Comtes d'Oetingen, d'Ortenberg, de Tetnang, de Firſtenberg, de Tierſtein, celui de Habſpourg, de Kibourg, de Werdenberg, de Nellenbourg, de Neufchâtel, de Nidau, d'Arberg, de Zolleren &c. Les Villes de Strasbourg, & de Bâle, qui ſe rappelloient encore la priſon de leurs Bourgeois, celles de Fribourg en Briſgau, de Neuenbourg, de Berne, & de Soleure, qui alors étoient alliées avec la Maiſon d'Autriche, fournirent leur contingent ſuivant les Traités. Il y avoit cependant dans l'armée du Duc une quantité de Nobleſſe, qui n'y étoit pas tant dans le deſſein de combattre, que pour avoir occaſion de moienner une paix entre les par-

ties belligerantes. Ces Seigneurs étoient entr'autres les Barons de Weiſſenbourg, de Brandis, de Krambourg, d'Uzingen, de Kien, de Bubenberg, d'Erlach, de Croltzweil, de Belp, de Blanckenberg, de Bürgenſtein, &c. qui tous enſembles épioient l'heureux moment d'une médiation.

Cette armée forte de vingt deux mille hommes décampa de Brugg, & paſſant par Baden, alla camper le treiziéme Septembre devant Zurich. Elle occupa le terrain entre Schwammendingen ſur la Glat, Verlicken, & Affoltren, le quatier Général fut à un moulin ſur le chemin de Winterthurn proche de Valaſel au pont de la Glat; aujourd'hui encore appellé le moulin Ducal. Les Zuriquois n'avoient de leur côté rien négligé pour ſe mettre en état d'une vigoureuſe défenſe. Ils avoient fait quelques nouveaux ouvrages, dont on connoit encore les traces, & avoient reçû le ſécours des Suiſſes leurs Alliés, qui étoient arrivés avec tout leur monde, à l'exception de ce qui étoit néceſſaire pour garder leurs frontiéres en cas d'une irruption de la part des Autrichiens pour faire diverſion.

Les Princes commencérent les hoſtilités par le dégat qu'ils firent dans les maiſons de campagne aux environs de la Ville, & en arrachant les vignes. Les aſſiégés faiſoient de tems en tems des ſorties, qui leur réuſſiſ-

ſoient

ſoient, & qui coutoient cher aux ennemis. Le déſir de la liberté, l'union qui régnoit parmi eux, l'obéiſſance exacte, que le ſoldat rendoit aux Chefs, l'honneur de ſoûtenir courageuſement l'Alliance, qu'ils venoient de conclure, en un mot, la gloire du nom Helvétique leur donnoit une valeur, & un courage, qui ne paroiſſoit pas dans l'armée des aſſiégeans, où l'Union, ni l'envie de combattre ne ſe faiſoit pas connoitre juſqu'à ce point.

Les Villes Impériales ouvroient les yeux, & commençoient à craindre pour leur liberté en cas, que la Maiſon d'Autriche réuſſit dans ſon projet. Les Princes, qui n'étoient de la partie que par complaiſance, & qui ne trouvoient aucun avantage perſonnel dans la priſe de Zurich, ne ſe ſoucioient pas trop d'expoſer leurs vies pour un interêt étranger, dont il ne leur revenoit rien. Ainſi *Albert* avec des troupes, qui entroient ſi peu dans ſon ſiſtéme, ne pouvoit pas ſe flatter de faire grand mal à un ennemi, qu'on attaquoit avec tant d'indolence. Il prit ſon parti, & ſe laiſſa perſuader d'en venir à une Tréve par la médiation du Comte *Frédéric de Toggenbourg*, du Commandeur de *Wädiſchweil*, de la Maiſon de *Rechberg*, de *Conrad de Berenfels* Bourguemaitre de Bâle, & de la Nobleſſe Bernoiſe, qui étoit dans l'armée. Les articles de la Tréve furent: „ Qu'*Albert*

„ léve-

„ lêveroit le ſiége, & congédieroit incontinant ſes Troupes auxiliaires : Que la conteſtation entre ce Prince & la Ville de Zurich ſeroit ſoumiſe à quatre Arbitres, dont deux ſeroient choiſis par le Duc, & les deux autres par les Zuriquois ; & qu'en cas qu'ils ne puſſent s'accorder, la Reine d'Hongrie ſeroit ſur-arbitre, & adopteroit le ſentiment, qui lui paroitroit le plus équitable : avec cette réſerve néanmoins, qu'on ne pourroit pas donner atteinte à l'Alliance, qui s'étoit faite entre eux & les Cantons, & qui ſubſiſteroit dans tout ſon contenu ſans altération, & ſans changement : Enfin que les Zuriquois choiſiroient entre les plus conſidérables de leurs Bourgeois, ſix ôtages, qui demeureroient à Baden ou à Brugg pendant que la conteſtation ſe plaideroit, & que pour leur ſûreté Albert donneroit des lettres de garantie comme il convenoit dans un cas ſemblable. Cela fait le Duc nomma pour ſes Arbitres Immer Comte de Strasberg, & Pierre de Stoffeln Commandeur de l'Ordre Teutonique à Tannenfels. Les Zuriquois & leurs Alliés choiſirent Philipppe de Kien, & Pierre de Balm Avoiers de Berne. Tout alloit bien, au ſur-Arbitre près, que les Suiſſes ne devoient jamais accepter vû la partialité de cette Princeſſe en faveur de ſa propre Maiſon ; comme elle la fit bien connoître dans la ſuite.

Le Mêcredi avant la Saint Gal les Arbitres & la ſur-Arbitre ſiégérent à Königsfelden, où la Reine faiſoit ſa réſidence. Après, qu'ils eurent oüi le plaidoier des deux parties, les Arbitres Autrîchiens ſans autre réflexion prononcérent: „ que les Zuriquois rebâtiroient „ à leurs frais les vieux & nouveau Rapperſchweil, qu'ils avoient mis en cendres, & „ qu'ils rembourſeroient tout le dégat, qu'ils „ avoient fait dans la Marck & autres terres Autrîchiennes. En ſécond lieu; que „ les Lucernois ſe remettroient ſous la Domination *d'Albert* le ſage & de ſa Poſterité, avec toutes les Droitures tant Eccleſiaſtiques, que ſéculiéres, qui appartenoient ci-devant à la Maiſon d'Autriche; „ qu'ils relevéroient les Gens du Duc du ſerment, qu'avoit accoutumé de prêter la „ Bourgeoiſie de leur Ville, puiſqu'ils n'avoient pas été en droit de les reçevoir au „ nombre de leurs Bourgeois ſans ſon conſentement; qu'ils donneroient un cours libre dans leur Ville à la monnoie de Zofſingen, qui étoit au coin d'Autriche. En „ troiſiéme lieu, que ceux d'Underwalden „ lui laiſſeroient parvenir ſans difficulté toutes les prétentions, qu'il avoit dans leur „ Canton avec les interêts retardés. En quatriéme lieu, que ceux de Schweitz & d'Art „ ne l'inquieteroient point dans ſes poſſeſ-

ſions

„ ſions de Zug & d'Aigeri, & ne donne-
„ roient aucune atteinte à ſes Droits de chaſ-
„ ſe & de pêche. En cinquiéme lieu que
„ les Villes de Zurich & de Lucerne, de mê-
„ me que les forétiéres s'abſtiendroient do-
„ rénavant de faire des Alliances avec les
„ Villes & Païs dépendants de la Maiſon d'Au-
„ triche. Enfin que les Suiſſes s'obligeroient
„ chaque année par un ſerment ſolemnel d'ob-
„ ſerver, & faire obſerver tous les points
„ contenus dans cette prononciation; & que
„ les ôtages reſteroient juſqu'à ce que tous
„ ces points euſſent été effectués, & les in-
„ ſtrumens échangés.

Les deux arbitres de Berne oppoſérent à cette prononciation l'innocence des Zuriquois, & la violence manifeſte du Comte d'Habſpourg, qui étoit la cauſe de tous les maux qui s'en étoient ſuivis; ils priérent les Arbitres de ne pas précipiter leur jugement, mais de ponderer ſérieuſement une matiére d'où dépendoit le ſalut de pluſieurs Peuples, & qui méritoit bien, qu'on y penſât, ſi l'on vouloit établir une paix ſolide entre les parties intereſſées. Ils repréſentérent enfin, que les Cantons avoient des Patentes Impériales, qu'il n'appartenoit pas aux Arbitres d'enfraindre, & qui ne ſouffroient aucune explication.

Toutes ces raiſons furent inutiles; la partie étoit liée. *Agnes* ſe ſouvint, qu'elle étoit Sœur *Albert* d'Autriche, & adhéra au ſenti-

ſentiment du Comte de *Strasberg*, & du Commandeur de *Tannenfels*. La prononciation fut dreſſée & remiſe le même jour à de *Kien* & à de *Balm*, qui promirent de la remettre entre les mains des Suiſſes, & d'envoier le réſultat des Cantons dans huit jours.

Les Eydtgnos au bout des huit jours fixés pour répondre au Decret des Arbitres Autrîchiens, ſe déterminérent à y ſatisfaire, quoiqu'il fût extrêmement à leur désavantage. Mais Dieu, qui vouloit tirer ce peuple de l'oppreſſion, comme il tira autrefois de l'Egipte le peuple d'Iſraël, permit, que le Comte de Strasberg, le Commandeur, & la Reine d'Hongrie ne penſaſſent pas au Comte Jean de Habſpourg, qui étoit toûjours priſonnier à Zurich. Ils avoient tellement précipité leur jugement, qu'ils n'eurent d'autre vûë, que celle de plaire au Duc d'Autrîche, & oubliérent tout le reſte de l'Univers. *Rodolphe* & *Godefroi* ſes fréres en prirent ombrage, ne comprenant pas, pourquoi le Comte de Rapperſchweil étoit reſté dans l'oubli. Ils s'en plaignirent à *Albert*, & lui remontrérent vivement, qu'il n'étoit pas de ſon honneur, d'abandonner ſon Parent & ſon feudataire, & de le laiſſer pourrir dans la priſon, pendant qu'il avoit en mains les moiens de lui procurer ſa liberté en arrêtant les ôtages, qui devoient en faire l'échange. Le Duc gouta

cet

cet expédient, & en conſéquence, il demanda aux Zuriquois, qu'ils euſſent à lui rendre le Comte Jean. Ceux-ci charmés, que la prononciation partiale des Arbitres s'accrochât, répondirent, qu'ils ne s'étoient engagés à autre choſe qu'à ſubir ce qui auroit été prononcé; que l'arbitrage avoit porté une deciſion bien dure pour eux, que néanmoins ils étoient prêts à y ſatisfaire pleinement, dans l'eſpérance, que le Duc n'en exigeroit pas davantage. Comme il n'étoit pas fait mention du Comte dans aucun article du Traité, il étoit par là même condamné à reſter en priſon.

Albert à cette répartie connoiſſant la précipitation de ſes Arbitres, & la faute, qu'ils avoient faite, ſe mit en colére, & ordonna contre le droit des gens & contre ſa promeſſe ſolemnelle, qu'on mit les ôtages dans le fond d'une baſſe foſſe, & ne voulut point s'en tenir à l'arbitrage. Il renvoia des garniſons dans les Châteaux aux environs de Zurich, de même que dans les villes les plus prochaines, & recommença les hoſtilités, comme auparavant. Ce Prince, qui portoit le nom de ſage de l'aveu de toute l'Europe, ſe laiſſa ſurprendre par ſa paſſion, & ne ſçut pas profiter de la bonne foi Helvétique. Il rejetta la prononciation, qui remettoit les Lucernois ſous ſon obéiſſance, qui défendoit aux Suiſſes de ne recevoir aucun

cun des ſiens pour Citoien dans leurs villes, & qui les privoit pour toûjours du droit de faire des Alliances, qui ſeules les mettoient en état de former un corps indépendant. C'eſt ainſi que par ſon aveuglement il laiſſa ſubſiſter les prémiers fondemens de la République Helvétique en faiſant connoître à la poſtérité qu'il n'y avoit qu'à vouloir pour ſe ſouſtraire au ſiſtéme de la Maiſon d'Autriche, qui y donnoit elle même occaſion en voulant toûjours trop avoir.

La guerre étant déclarée, & chacun étant occupé à chercher les moiens de ſe nuire, les Zuriquois eurent des avis certains, que le Duc alloit ſe rendre maitre de Glaris & de ſes dépendances dans le deſſein d'y mettre des Troupes pour inquiéter particuliérement ceux de Schweitz, & tenir en même tems en bride ce païs, qu'il ſçavoit ne lui être pas affectionné. Les Suiſſes, qui n'ignoroient pas l'averſion des Glaronois contre la Maiſon d'Autriche, penſérent à prévénir le deſſein d'Albert. C'étoit pour eux le coup de partie; ainſi ils ne tardérent pas de ſe mettre en campagne. Après la Saint Martin les Troupes de Zurich, d'Uri, de Schweitz, & d'Underwalden ſe joignirent au lieu du rendez-vous, & entrérent dans le territoire de Glaris, qui ſe rendit ſans coup férir, & d'un accord admirable. Ils ſe ſouvenoient de leur anciénne liberté, & n'en ſçavoient aſſez re-

grêter la perte. Ils ne pouvoient ſans indignation voir régner des Ballifs à la place de leurs Landammans, dont le ſiége avoit été occupé par quatre Autrîchiens conſécutivement, ſçavoir par Herman de Landenberg, par Jean de Halweil, par Loüis de Rothenſtein, & préſentement par Walthere de Stadian. Ils pleuroient encore amérement le triſte ſort de Burcard Baron de Schwanden leur Citoïen, à qui la Maiſon d'Autrîche avoit enlevé les biens & la vie ſans autre crime, que celui d'être parent des Meurtriers *d'Albert I.* Ainſi ils ſe ſoumirent agréablement aux Suiſſes pour être delivrez de la domination Autrîchienne. Mais ceux-ci en firent des Alliés & non pas des ſujets, eſpérant, qu'en leur donnant part à la liberté Helvétique, ils répandroient de bon cœur leur ſang pour ſa conſervation. Par là Glaris devint le ſixiéme Canton, & l'acte en fut dreſſé l'année d'après 1352.

1351 Ce fut une mortification bien ſenſible pour Albert, quand il apprit, que les Suiſſes s'étoient emparé de Glaris. Il lui ſembloit, qu'il ne convenoit pas à des paiſans, comme il les appelloit, de ſçavoir faire la guerre dans le gout des grands Capitaines. Il ne fut pas moins piqué de ce, que les Glaronois avoient été reçûs dans l'Alliance Helvétique ; c'étoit un affront, qui le regardoit perſonnellement, & qui l'offenſoit d'autant plus, qu'il prétendoit, que Glaris étoit une

Province

Province ſujette de la Maiſon d'Autriche. Il vit bien, que cette ſage conduite des Suiſſes dérangeoit ſon projet; & qu'il falloit prendre d'autres meſures. Ainſi il ordonna à la Nobleſſe & aux villes de l'Aargau de ſe tenir prêtes à marcher au prémier ordre; & mit à Baden une forte garniſon, qui jointe à deux cens chevaux, que les Villes de Strasbourg & de Bâle lui fournirent, inquiétoit les environs de Zurich par les détachemens continuels des Autrichiens, qui alloient juſqu'aux portes de la ville. Cette petite guerre occaſionna la fameuſe action de *Tettweiler*, qui peut entrer en parallele avec les faits les plus remarquables de l'antiquité, ſoit par la valeur des Troupes Zuriquoiſes, ſoit par la conduite merveilleuſe de Rudiger de Mannes, qui y commandoit. Ceux de Zurich aiant appris que les forces des ennemis augmentoient tous les jours; ennuiés d'ailleurs des courſes continuelles que les Autrichiens faiſoient ſur leurs terres, ils appellérent à leur ſécours leur Alliés, qui vinrent inceſſamment au nombre de douze cens, dont deux cens étoient de Glaris. Ils confiérent la Garde de leur Ville à ces douze cens Suiſſes, tandis qu'eux mêmes ſortirent en pareil nombre avec la Banniére du Canton le jour de Noël ſous la conduite du Bourguemaître *Braun* dans le deſſein d'aller enlever la Cavalerie, qui étoit cantonnée dans les Villages aux en- 1352

virons de Baden. Mais celle-ci aiant eu vent de la marche des Zuriquois, ſe retira dans la Ville, où elle ſe mit en ſûreté. *Braun* aiant manqué ſon coup, & voiant que perſonne ne paroiſſoit, ne voulut pas s'en retourner inutilement. Il fit mettre le feu aux bains pour ſe venger des courſes de la Garniſon ſur le territoire de Zurich. Delà il paſſa à Treidenau, dont il brula le château, en fit de même dans pluſieurs Villages, & après avoir fait un butin conſidérable, il ſe prépara à partir, très ſatisfait du mal qu'il avoit fait aux ennemis; mais comme l'incendie des Bains avoit cauſé une alarme générale dans l'Aargau, il arriva, que ceux de Mellingen, de Brugg, de Bremgarten, de Lentzbourg & d'Arau accoururent à Baden. Le brave *Burcard d'Ellerbach* y vint avec de la Cavalerie, qu'il conduiſoit de Letſchland, & aiant appris par ſes coureurs, que les Zuriquois s'en retournoient par Birmenſtorf, il leur alla couper chemin avec quatre mille hommes à *Tettweil*, & ſe mit pour les attendre dans une embuſcade, qui ne reſſembloit pas mal aux fourches caudines, où les Samnites enfermérent l'Armée Romaine; l'entrée & la ſortie en ſont extrêmement étroites & ſerrées, mais dans le milieu il y a un terrain aſſés ſpacieux pour y ranger une Armée en bataille. *Ellerbach* diſtribua ſon monde à droite & à gauche pour

pren-

prendre les Zuriquois en flanc, & en face laiſſant l'entrée libre, affin de leur cacher ſon deſſein, & de les attirer juſqu'à l'endroit, qu'il avoit prémedité. Les Zuriquois, qui ne ſoupçonnoient rien de ſemblable, donnérent dans l'embuſcade, & n'apperçurent l'ennemi, que lorſqu'ils s'en virent entourés ſans eſpérance de pouvoir reculer. *Braun* connut alors, que ſon imprudence & ſon peu de prévoiance avoit mis les douze cens hommes, qu'il commandoit, à la merci de ſes ennemis; & déſeſpérant de leur ſalut, il les abandonna lâchement, & avant qu'ils fuſſent entiérement enfermés, il ſe ſauva dans ſon château de Schönenwerd près de Dietiken, où il attendit l'iſſüe du combat. Rudiger de Mannes, qui ſeul avoit remarqué la fuite du Bourguemaitre, conſerva ſon ſang froid, & entreprit la conduite de cette affaire délicate. Il étoit Commandant en ſécond, ce qui lui donnoit l'autorité en main en l'abſence du Chef. Il appella les Capitaines, & leur fit confidence de la fuite de Braun, en les exhortant de ne la pas rendre publique, affin de ne pas épouvanter le ſoldat. Après cette précaution addreſſant la parole à ſes gens: „ Vous voiez, leur dit-il, „ mes amis! la ſituation „ où nous nous trouvons; il eſt queſtion „ de s'en tirer avec honneur, & de rappeller ici ce courage invincible que vous

„ avez marqué en tant d'occaſions. Nous „ attendons à tout moment un puiſſant ſé- „ cours qui doit arriver de Zurich ; & nôtre „ généreux Bourguemaitre eſt déja allé à ſa „ rencontre. Ne doutez pas de ſa diligen- „ ce, & ſouvenez-vous que ſi vous ſou- „ tenez avec intrepidité la prémiére atta- „ que des Autrichiens, vous êtes aſſûrez de „ la victoire, & que nous rentrerons dans „ nôtre Patrie triomphans & chargés de „ gloire.

L'eſpérance du ſécours, & la fermeté de Rudiger de Mannes, firent l'effet, que cet habile Général devoit eſpérer. Il fit de ſa Troupe un bataillon triangulaire, qui étoit l'ancien ordre de bataille des Helvétiens à l'imitation de celui des Romains, préſentant ainſi la face & la pointe de tous côtés. Il mit ſon butin au milieu pour y être en ſûreté, & ſépara les jumens, qu'il fit chaſſer vers la Cavalerie ennemie, dont les chevaux étoient entiers. Le Cavalier n'en fut plus le maitre, & cette Troupe devint bientôt inutile par cette ruſe. L'Infanterie voiant ce déſordre pouſſa en avant, & fit une vigoureuſe attaque, qui ne fut pas moins généreuſement ſoutenuë. Cependant le grand nombre alloit accabler le petit, & le combat, qui duroit depuis près de deux heures dans la nuit aiant commencé au Soleil couchant, promettoit une victoire prochaine aux Autrichiens,

trichiens, lorſque cent cinquante Zuriquois, qui n'avoient pas pû joindre leurs Camerades au ſortir de la ville, aiant entendu le bruit des armes & des combattans, & ne doutant pas, que leurs gens n'en fuſſent aux mains avec les Autrîchiens, ils ſe hâtérent de les ſécourir, & fondant avec impétuoſité ſur les ennemis en criant: *Zurich*, & *Saint Felix*, qui étoit le mot, ils épouvantérent tellement les Autrichiens, qui ne s'attendoient pas à cela, qu'ils leur firent perdre courage, & les mirent en fuite. Les douze cens Zuriquois perſuadés, que Braun étoit à la tête des nouveaux venus, redoublérent leurs efforts, & combattirent avec tant de valeur, qu'enfin ils furent victorieux. Il reſta ſept cens morts ſur la place du côté d'Ellerbach, entre leſquels ſe trouvérent ſoixante cinq caſques couronnés. Les Zuriquois eurent quantité de bleſſés, mais ils perdirent peu de monde. Ils prirent la Banniére du Général, celles de Bremgarten, de Mellingen, de Lentzbourg, & de Brugg, & l'Etendart de Bâle. La victoire fut célébrée à Zurich avec pompe & magnificence, & les guerriers furent reçus avec des acclamations de joïe inexprimables. L'Etat pour marquer à Dieu ſa juſte reconnoiſſance voüa une Procеſſion annuelle à Nôtre Dame d'Einſidlen, où chaque famille étoit obligée d'envoier une perſonne. Mais

la Réforme en 1525. abolit cette pieuſe pratique, regardant comme un abus du vieux tems le culte qu'on rendoit à la Sainte Vierge & aux Saints.

Le Bourguemaitre Braun malgré ſa lâcheté ne laiſſa pas d'avoir ſes partiſans, qui attribuérent ſa fuite à un effet de ſon zéle pour la Patrie qui avoit beſoin d'un homme tel que lui, & qui devoit lui ſçavoir bon gré de s'être ainſi conſervé. On l'alla chercher à Schönenwert avec la Banniére, & il entra dans Zurich honteux de l'honneur, qu'on lui faiſoit, & qu'il ſçavoit bien dans le fond de ſon ame, n'avoir pas mérité. Lauffer remarque que malgré ces honneurs politiques la poſtérité équitable ne lui donnera pas ſon approbation.

Les Zugois, qui étoient partiſans de la Maiſon d'Autriche, voulant profiter du ſécours, que ceux de Schweitz avoient envoié à Zurich; armérent cinq bateaux, & firent une deſcente à Arth, où ils crurent de ne rencontrer perſonne; mais ils furent bien ſurpris de trouver cette place hors d'inſulte. Ceux d'Arth, qui les avoient découverts ſur le Lac, s'étoient préparés à les bien reçevoir, & après leur avoir tué beaucoup de monde, ils les chaſſérent dans leurs bateaux, qu'ils eurent bien de la peine à regagner. *Walther* ou *Gautier de Stadian* ne fut pas plus heureux dans ſon entrepriſe contre les Glaronois,

ronois. Il ſe flattoit auſſi d'avoir trouvé l'occaſion favorable de remettre leur païs ſous la domination du Duç d'Autriche. Dans cette vûë il convint avec ceux de Zug, qu'il entreroit ſur le territoire de Glaris le même jour, qu'ils feroient irruption dans celui de Schweitz. Il choiſit pour cela le jour de la Chandeleur, mais avec ſi peu de ſuccés pour ſes Troupes, & une ſi grande fatalité pour lui même, qu'après un combat opiniâtre il perdit la victoire & la vie. Il reſta encore ſur la place Albert de Simmeringen, Jean de Wagenbourg, Belgeri de Holtzhauſen, & dix autres Gentils-hommes, qui furent fort regrêtés dans leur parti. Les Glaronois profitant de leur victoire emportérent le château de Näfels, qui étoit la Réſidance ordinaire des Ballifs Autrîchiens, & pour que le ſouvenir en fut effacé ils le réduilérent en cendres.

Au milieu de ces troubles les Lucernois journaliérement inquietés par la Nobleſſe de l'Aargau, demandérent du ſécours à leurs Alliés, qui s'empreſſérent à leur rendre ce ſervice; & comme les Troupes des Cantons étoient encore en garniſon à Zurich, ils les emploiérent à faire une courſe dans l'Aargau. Ils tombérent dans les Frey-ämbter, prirent, brulérent, & pillérent le Bourg & l'Abbaie de Münſter avec ſept gros Villages, qui eſſuiérent tous le même ſort. Cruelle façon

de faire la guerre dans ce tems là. Mais les Autrichiens ne tardérent pas à s'en venger ; ils entrérent avec un corps de quatorze cens hommes dans le bourg de Küſnacht au bord du Lac de Lucerne, appartenant à ceux de Schweitz, y mirent le feu, & en emportérent un gros butin. Trente Suiſſes hazardérent de les ſuivre, & de les attaquer dans leur rétraite ; mais cette tentative n'aboutit qu'à leur tuer dix ſept hommes, & la trop grande ſupériorité des ennemis les obligea de s'en retourner bien mortifiés de ne pouvoir s'emparer du butin, que les Autrichiens leur emmenoient. D'un autre côté les Lucernois, les Uraniens, les Suiſſes, & les Underwaldnois allérent aſſiéger le jour de la Pentecôte le fort château de Habſpourg, qui étoit au bord du Lac de Lucerne, & au bout de dix jours de ſiége, ils s'en rendirent les maîtres, paſſérent la garniſon au fil de l'épée, & à l'ordinaire détruiſirent le fort de fond en comble.

Les Suiſſes voiant enfin, que cette petite guerre, ces courſes, & ces irruptions ne décidoient de rien ou de très peu de choſe, convoquérent une Diétte à Zurich ; qui fut la prémiére en qualité de Conférence Helvétique. Ils avoient aſſés ſouvent meſuré leurs forces avec celles des Autrichiens pour pouvoir prendre un parti vigoureux en faveur de leur Alliance, & chercher à mettre un

frain

frain aux désirs *d'Albert le sage*, qui vouloit à quelque prix que ce fut, faire de la Suisse une Province Autrîchienne, malgré les Priviléges & les Patentes Impériales contraires aux vûës de ce Prince.

Pour parvenir à leur but ils ne trouvérent point de meilleur moien que d'entreprendre le siége de la Ville de Zug, où il y avoit une forte garnison d'infanterie & de Cavalerie, qui par ses courses continuelles incommodoit beaucoup les Zuriquois & les Suisses. Ce dessein fut dabord éventé par les Autrîchiens, qui ne trouvant pas la Ville suffisamment fortifiée pour faire une longue résistance, l'abandonnérent pour se rétirer à Bremgarten, où ils comptoient de pouvoir rendre de meilleurs services à leur Maître.

Les Suisses les laissérent aller tranquilement, mais ils n'en investirent pas moins la Ville, dont ils firent le siége dans les formes pendant quinze jours, au bout desquels les Habitans se sentant pressés, & voiant, que les Assiégeans étoient sur le point de donner l'assaut, ils demandérent à capituler. L'on convint avec eux, que si dans un tems marqué le Duc d'Autrîche ne venoit pas à leur sécours, ils se rendroient. On leur permit d'en aviser le Prince, qui étoit alors à Königsfelden. La Ville députa à ce sujet un nommé *Herman*, qui trouva *Albert* se promenant dans un Coridor de l'Abbaie. Il lui repré-

repréſenta l'extrémité où ſa Ville de Zug ſe trouvoit réduite ; ajoutant qu'à moins d'un prompt ſécours de ſa part, il alloit perdre un peuple, qui pour lui avoir toûjours été extrémement affectionné, étoit à la veille de tomber entre les mains de ſes ennemis. *Albert*, ſans faire attention au diſcours du Député, demanda à ſon Fauconnier, qu'il vit paſſer, ſi l'on avoit eu ſoin des faucons. *Hermann* piqué de ce mépris, *Ah ! Seigneur*, lui dit-il, *eſt-ce que les Oiſeaux vous tiennent plus au cœur, que tant de braves Sujets, qui ſont ſur le point de périr pour vôtre ſervice ?* Le Duc le regardant avec une indifférence, qui l'étonna encore davantage ; lui répondit froidement : *Laiſſés aller les choſes comme elles vont : nous reprendrons en peu de tems par la force de nos armes, ce qu'on nous aura enlevé.* Herman partit avec cette réponſe peu ſatisfaiſante, qu'il rapporta fidélement à ſes Combourgeois, qui ſentirent bien par là, que le Duc n'avoit pas envie de les ſécourir. Dans cet abandon de la part de leur Souverain ils ne virent d'autre parti à prendre que celui d'ouvrir leurs portes aux Conféderés, qui les reçurent dans leur Alliance, comme ils avoient déja reçu Glaris ; & Zug devint ainſi le ſeptiéme Canton. L'acte en fut dreſſé le Mêcredi après la Saint Jean Baptiſte 1352.

La garniſon de Bremgarten avoit fait quelques courſes dans le Zuriquois ; mais toû-

toûjours avec perte, & ſans le moindre avantage pour le Duc. Ce Prince vit bien alors, que pour couper racine au mal qui augmentoit à vûë d'œil, il étoit queſtion de partir avec toutes ſes forces. Comme la ville de Zurich étoit ſon plus formidable ennemi en Helvétie, ſon principal ſoin fut auſſi de travailler à ſon abbaiſſement ou en la ſubjuguant entiérement, ou en la fatigant de telle ſorte qu'elle fut enfin forcée de renoncer à l'Alliance Helvétique.

C'étoit beaucoup entreprendre ; mais Albert le Sage qui ne vit rien d'impoſſible dans ſon projet, aſſembla une armée de douze mille, d'autres diſent de trente quatre mille hommes, avec leſquels il mit le ſiége devant Zurich le quinziéme Juillet, & reprit ſon ancien camp.

Les Zuriquois, qui avoient prévû, à quoi cet armement étoit deſtiné, ne tardérent pas à demander le ſécours Helvétique. Les Cantons envoiérent deux mille hommes des plus leſtes, & des mieux armés, avec leſquels la Bourgeoiſie de Zurich crût pouvoir ſe défendre. Leur défenſe fut en effet ſi belle, & leurs ſorties ſi fréquentes & ſi heureuſes, qu'ils obligérent l'armée Autrichienne à s'éloigner de la ville, & à aller camper à Höngerberg. Cette retraite augmenta tellement le courage des Suiſſes, qu'ils dreſſérent leurs Tentes ſur le rempart

pour

pour être plus à portée de l'ennemi, & pour lui disputer plus aisément les approches. Comme la Cavalerie Ducale vint à manquer de fourage, on fut obligé de faire un pont sur la Limat pour en aller chercher du côté d'Altstetten, & plus bas. Mais les Zuriquois l'aiant rompu au moien des Radeaux, qu'ils laissérent descendre la riviére, les Autrichiens se virent obligés de chercher un gué, qui leur facilitât le passage. Ils le trouvérent en effet, & pendant le reste du siége ils eurent assez de fourage pour leur Cavalerie; mais ce ne fut pas sans peine; les Zuriquois étant continuellement à leurs trousses pour les inquieter & les harceler. La veille de la Saint Laurent, ou quelques jours auparavant, les ennemis aiant envoié un fort détachement pour soûtenir leurs Fourageurs. Les Lucernois en eurent bientôt avis, & passérent la Sil, pour les suivre. Mais les Autrichiens campés sur la hauteur d'où l'on découvroit ce qui se passoit dans la plaine, s'empressérent d'aller sécourir les leurs; ce qui engagea les Zuriquois à sortir en grand nombre pour se joindre aux Lucernois dans la crainte qu'ils ne fussent coupés. Après cette jonction ils fondirent sur les ennemis, qui à la vérité se défendirent bien, mais qui cependant furent obligés de ceder le terrain, & de se retirer avec perte. Ces combats étoient journaliers, & toûjours au désavantage

tage du Duc, qui n'étoit pas plus avancé que le premier jour; ce qui le détermina à lever le ſiége avec le moins de déshonneur qu'il ſeroit poſſible. Ainſi quelques jours après la Saint Laurent on vit arriver à Zurich deux Députés de la part de *Loüis* Marquis de Brandenbourg, qui propoſérent ſa médiation, pour mettre fin à cette guerre par une paix convenable; ajoutant que les Suiſſes n'avoient qu'à donner leurs conditions par écrit, & qu'il leur ſeroit dans peu envoié une réponſe catégorique. Les Cantons acceptérent la médiation, & remirent leurs conditions de paix entre les mains des Députés, qui les communiquérent à *Albert* & à *Loüis*.

Le Duc, qui ne cherchoit autre choſe, qu'à faire entrer les Suiſſes dans une négotiation, leva le ſiége dès que les Députés de Brandenbourg furent de retour au camp. Il le fit avec ſi peu de bruit, que les aſſiégés ne s'en apperçurent que le lendemain, qu'ils ne virent plus l'armée ennemie. Ils n'en furent pas fâchés. Ils abbatirent leurs Tentes, & rentrérent en ville en attendant, ce que feroit le Marquis de Brandenbourg; qui ne tarda pas de renvoier les mêmes Députés à Zurich. Au bout du quatriéme jour ils revinrent, & commencérent dès le lendemain à traiter avec les Suiſſes, qui conſentirent agréablement à paroitre à Lucerne, par devant

vant le Marquis, qui prononceroit après avoir entendu les deux parties. Le jour nommé les intereſſés plaidérent, & *Louis* de Brandenbourg prononça: „ Que le Com-„ te Jean de Habſpourg ſeroit mis en liberté „ ſans païer de rançon; que de même les „ ſeize ôtages Zuriquois ſeroient renvoiés „ chez eux ſans païer les frais de leur déten-„ tion. Que les Glaronois & les Zugois ſer-„ viroient le Maiſon d'Autriche comme du „ paſſé, ſans être obligés de renoncer à l'Al-„ liance Helvétique. Mais que les Suiſſes „ ne pourroient plus dorénavant s'allier avec „ les Autrichiens, ni avec leurs ſujets. „ Le Duc accepta la paix ſous ces conditions, & les Suiſſes en furent d'autant plus charmés, que le Marquis de Brandenbourg n'avoit pas fait attention à l'arbitrage de la Reine d'Hongrie, qui étoit annullé par ce dernier Traité. En ſécond lieu leur Alliance étoit autoriſée par la Maiſon d'Autriche même, qui y donnoit ſon agréémenten ſe ſoumettant à la prononciation du Marquis de Brandenbourg. Par où il eſt évident qu'on à tort d'accuſer les Suiſſes de s'être révolté contre cette auguſte Maiſon. Elle a conſenti au démembrement des païs, qui dépendoient d'elle, & elle n'a pas pû empécher équitablement ceux qui en étoient indépendants de faire un corps à part, puiſqu'ils en avoient la liberté par le droit naturel.

Le

Le Comte de Habſpourg, après avoir donné des aſſûrances poſitives, qu'il n'inquieteroit point les Zuriquois à l'occaſion du dégat de Rapperſchweil, & de ſes autres païs, ſortit de ſon ennuieuſe priſon ſans rançon, & de la maniére, dont on étoit convenu. Les ſeize ôtages furent auſſi relâchés, mais on leur fit païer contre l'article de la paix dix ſept cens florins d'Empire. Ce qui ſcandaliſa extrêmement le Corps Helvétique, qui avoit traité de bonne foi, comme il l'a fait de tout tems avec les autres Puiſſances. Mais on a vû très ſouvent que les plus foibles ont été les ſeuls obſervateurs de ces ſortes de Traités, que les plus forts ont regardé comme une ſimple convenance *in tempore.* La prémiére preuve en eſt la prononciation du Marquis de Brandenbourg, qui aiant la force d'un Traité ſolemnel ne fût cependant pas obſervé dans tout ſon contenu par le Duc d'Autriche.

Pendant que la guerre, comme on vient 1353
de le voir, infeſtoit la baſſe Helvétie, la haute joüiſſoit d'une profonde paix. Soleure & Fribourg ne furent point compris dans cette guerre, & Berne n'avoit d'autre ſoin, que celui d'étendre au loin ſes frontiéres par des acquiſitions avantageuſes, ou par le renouvellement des Alliances avec les Etats, & les Villes voiſines. *Pierre* Comte d'Arberg vendit ſon Comté pour quatre mille flo-

florins aux Bernois, & ſe retira enſuite dans une métairie, qui lui reſtoit aux portes de la Ville. Ils paiérent encore les deniers hypothécaires à ceux, qui avoient prêté ſurgages. Ainſi peu à peu ce beau Comté dévint un Domaine de la Ville de Berne; dont le Gouvernement & les rentes au *quot* furent données à l'Avoier, qui ſortoit de la Préſidence. Ce qui enſuite a été changé, & préſentement Arberg eſt un Balliage ſur le même pied que les autres. Les Bernois acquirent auſſi des Comtes de Brandis les terres de Milinen, Ridlein, Wenge, & la Paroiſſe d'Aſche; & s'agrandirent ainſi de tous côtés.

Les Bernois renouvellérent leur Alliance avec les Villes de Soleure, de Morat, & de Bienne. Ceux-ci réſervérent leur Evêque de Bâle, & les Bernois le Saint Empire. Au reſte l'Alliance étoit offenſive, & défenſive. Cependant malgré ces précautions il ſurvint quelques broüilleries dans l'Oberland, qui manquérent de replonger l'Helvétie dans une grande guerre. Les Paiſans des environs du Bruning & de Brientz, en partie Sujets du Prévôt d'Inderlachen, & en partie des Seigneurs de Rinckenberg, tous deux Bourgeois de Berne; ſe plaignirent contre leurs Seigneurs, de ce qu'on ne leur rendoit pas bonne juſtice, & qu'ils étoient ſurchargés d'impots. Sous ce prétexte frivole, ils refuſérent les droits de Seigneurie, la dixme,

&

& autres dettes caſuelles; non contens de ces excés, ils ne voulurent plus obéir, en vinrent à des hoſtilités ouvertes, & pouſſérent la témérité juſqu'à mettre le feu au château de Rinckenberg en l'abſence du Seigneur. Les Bernois inſtruits de ces violences allérent au ſécours de leurs Bourgeois, brulérent le village de Wilderſchweil, avec quelques hameaux des environs; & forcérent les rébelles à rentrer dans leur devoir. Mais les Bernois n'eurent pas plûtôt tourné le dos, que bien loin de ſe ſoumettre à l'autorité légitime, ils engagérent les Underwaldnois à ſe joindre à eux; & tous enſemble reprirent les armes. Les Bernois à cette nouvelle armérent auſſi de leur côté, & ſuivis de leurs Alliés de Soleure, de Bienne, de Morat, & de Thun, s'embarquérent ſur les Lacs de Thun & de Brientz, débarquérent au Kienholtz; & n'aiant pû ramener les paiſans par la douceur, ils les attaquérent ſous la conduite de leur Commandant Philippe de Finc, les battirent, les mirent en fuite, & les firent rentrer dans l'obéiſſance qu'ils devoient à leurs Seigneurs.

Cette défaite & la maniére bruſque dont s'y étoient pris les Bernois indiſpoſa contr'eux les Underwaldnois, qui s'en plaignirent hautement auprès des Cantons, en implorant leur ſécours pour tirer vengeance d'un peuple qui les païoit ſi mal des ſervi-

ces, qu'ils lui avoient rendus à la Bataille de Laupen. Les Bernois envoiérent leurs Députés à tous les Cantons, pour leur repréſenter, qu'ils étoient au déſeſpoir d'avoir trouvé les Underwaldnois parmi le nombre de leurs ennemis; qu'ils n'ignoroient pas les obligations immortelles, qu'ils leur avoient, mais qu'à leur ſentiment ils auroient mieux fait de ne ſe point allier avec des Paiſans, & de ne pas préferer des rébelles à leurs anciens & véritables amis. Qu'ils ne croioient pas qu'aucun homme de bon ſens put leur conſeiller de recompenſer les plus grands ſervices même, aux dépens de leur gloire, & en abandonnant la juſte cauſe de leurs Bourgeois. Qu'ainſi ils ne ſe regardoient ni comme ingrats, ni comme coupables dans cette rencontre; que pour preuve, qu'ils penſoient, comme ils le diſoient, ils ſe ſoumettoient à la déciſion même du Corps Helvétique. Les Suiſſes, qui avoient le ſens plus raſſis que ceux d'Underwalden, examinérent les raiſons réciproques avec plus de poids & de maturité; & après avoir fixé un jour aux Parties belligerantes à Lucerne, & les avoir entendues pour la ſéconde fois, ils prononcérent „ que les Underwaldnois renonce-
„ roient à l'Alliance des Paiſans; & que ceux-
„ ci rentreroient dans l'obéiſſance à l'égard
„ de leurs Seigneurs, en ſupportant tous
„ les frais.

Les

Les Suiſſes ne s'arrêtérent pas uniquement à cette équitable prononciation, mais s'emploiérent encore avec zéle à réünir les Bernois avec les Underwaldnois; à les faire entrer dans l'Alliance avec les trois Cantons, & enſuite dans la grande Alliance Helvétique, dont l'acte fut dreſſé le ſixiéme Mars 1353. Les Cantons cedérent aux Bernois la préſéance par la même raiſon, qu'ils l'avoient cedée aux Zuriquois; ainſi Berne eſt le deuxiéme en rang parmi les Cantons, quoiqu'il ne ſoit que le huitiéme en date. Zug fut auſſi préferé à Glaris, parce que c'eſt une Ville. Voici l'ordre, qu'ils tiennent: *Zurich*, *Berne*, *Lucerne*, *Uri*, *Schweitz*, *Underwalden*, *Zug*, & *Glaris*. C'eſt proprement à cette époque, qu'à commencé la Confédération Helvétique, ou qu'au moins elle a été en état de pouvoir ſe faire craindre & reſpecter. On a nommé ces Cantons les huit anciens, parce qu'ils ont compoſé ſeuls le Corps Helvétique pendant cent vingt huit ans; *Fribourg* & *Soleure* n'étant entrés dans l'Alliance perpétuelle qu'en 1481. & les autres plus tard.

Berne paroit déja alors avoir été le Canton le plus conſidérable par ſon étenduë, par ſes richeſſes, & par le nombre des Sujets; les autres n'en approchoient pas. A les prendre ſéparément on peut dire que ni les uns, ni les autres ne faiſoient un Etat formidable; mais dans leur réunion

ils compoſoient un Corps capable d'attaquer, & de ſe défendre avec honneur. Chaque Canton en particulier a aujourd'hui ſon Gouvernement indépendant, ſes propres loix, ſes coutumes, ſes uſages, ſans autre autorité, que celle, qu'il a par lui même, les autres n'aiant rien ni à lui préſcrire, ni à lui défendre, parce qu'il eſt ſouverain dans ſon diſtrict, & qu'il n'a à repondre qu'à Dieu ſeul de ſa Régence. Ainſi le Corps Helvétique en général n'a pas plus de Souveraineté que chaque République en particulier. Zurich, Appenzel, & les autres Cantons chacun dans leur Païs donnent la Loix à tous en général, & à chacun en particulier, ſans le conſentement de plus grand, ni d'égal, ni de moindre que ſoi. Ils déclarent la guerre, traitent de la paix, inſtituent les Officiers, & les Magiſtrats, jugent en dernier reſſort, accordent la grace à ceux, que les arrêts & la rigueur des loix ont condamnés; font battre monnoie; impoſent des tailles, établiſſent des péages & des impôts; annobliſſent; naturaliſent les étrangers; légitiment les bâtards; accordent des lettres de repréſailles, envoient des Ambaſſadeurs, & joüiſſent enfin de tous les autres priviléges légitimement acquis aux Souverains. Entre tous les Princes de la Terre Moïſe eſt le ſeul, qui n'ait jamais levé aucun impôt ſur ſon peuple; mais ſa baguette de tranſmutation

lui

lui tenoit lieu de tout, & pourvoioit abondamment à ſes beſoins. Les Rois, les Princes, & les Républiques d'aujourd'hui, qui n'ont pas le même avantage, ſont obligés de ſe ſervir d'autres moiens pour procurer le bien de l'Etat ; & s'ils recourent à des remédes extraordinaires en certaines occaſions, c'eſt à la néceſſité, qu'il faut s'en prendre plûtôt qu'à une mauvaiſe volonté de leur part. Le bien du Peuple, & celui de la République ſont tellement liés enſemble, que l'un ne peut ſubſiſter ſans l'autre ; & ils ſont par conſéquent dans l'obligation réciproque de s'entr'aider mutuellement pour leur propre conſervation ; & c'eſt ce, qui force les Souverains à tailler leurs Sujets pour ſubvenir aux dépenſes néceſſaires de l'Etat. On dit néceſſaires, ſelon Dieu, & non pas inutiles & frivoles.

La nouvelle Alliance, qui venoit de ſe conclure, ne fut pas du gout des ennemis, que les de Rinckenberg avoient à Underwalden. Les de Walterſperg ſur tout trouvérent mauvais, qu'on eût admis les Bernois dans la Confédération perpétuelle. Ils cabalérent dans le Canton, & entrainérent dans leur ſentiment la turbulente jeuneſſe, qui par ſon peu d'expérience, & parce que la calote de plomb n'avoit pas encore amorti le grand feu, qui ofuſque le diſcernement, condeſcendit à ce que les de Walterſperg

exigeoient, & trouva à propos d'exclure les Bernois de l'Alliance dont il s'agiſſoit. Mais les vieillards dont l'âge avoit mûri l'eſprit, & qui ſçavoient mieux approfondir les choſes, détournérent ce petit orage par leur prudence, & il fut conclu, que la confédération auroit lieu, & demeureroit inviolable. Malgré cette déciſion les de Walterſperg ne ceſſérent d'inquieter les Seigneurs de Rinckenberg, en ſoulevant leurs ſujets, & les portant à la rébellion. Pour obvier aux ſuites de cet inconvéniant les Bernois furent ſouvent obligés de donner du ſécours à leurs Bourgeois même contre quelques Underwaldnois, qui ſans le conſentement de l'Etat ſoutenoient les Rébelles; & le Magiſtrat fut enfin forcé d'interpoſer ſon Authorité, & de punir les de Walterſperg, comme on le verra dans la ſuite.

Albert le ſage, qui ne s'étoit ſoumis au Marquis de Brandenbourg, que pour avoir occaſion de léver le ſiége de Zurich ſous un prétexte honnorable, ne tarda pas de ſuſciter de nouvelles affaires aux confédérés qu'il accuſa de ne pas obſerver réligieuſement le Traité de Lucerne. Ce Prince ne l'obſervoit pas lui même, & l'envie ne lui en étoit jamais venuë. Il y contrevint dabord en faiſant païer les dix ſept cens florins pour la dépenſe des ôtages; il rebâtit la Ville & le Château de Rapperſchweil, que

le

le Comte Jean de Habſpourg lui avoit cedé, y mit une forte garniſon, qui peu de tems après attaqua les lignes de Zurich auprès de Meilen, & tailla en piéces cinquante hommes, qui les gardoient.

Ceux de Schweitz avoient compris ſuivant le Traité de Lucerne, que ceux de Zug & de Glaris rendroient obéiſſance au Duc d'Autriche ſans préjudice néanmoins de la confédération Helvétique. Ainſi ils envoiérent leurs Députés à Zug pour renouveller leur Alliance.

Les Autrichiens qui ſuivant le même Traité ne prétendoient pas qu'ils pûſſent s'allier avec les Sujets de la Maiſon d'Autriche, les reçûrent très mal, & les renvoïérent avec des paroles extrêmement dures. Les Suiſſes, qui l'entendoient autrement avec juſtice, puiſque l'article du Concordat ne regardoit pas les Alliances faites, mais celles, qui étoient à faire, allérent une ſeconde fois aſſiéger Zug, & après s'en être rendus maîtres, ils l'obligérent à rentrer dans la confédération. Cette voie de fait étonna *Albert*, & l'embaraſſa étrangement; mais il le fut bien davantage, quand il apprit, que la Ville de Berne étoit du nombre des Confédérés. Ce fut pour lui un coup de foudre, qui lui fit comprendre à merveille, qu'une union de cette nature renverſoit abſolument ſon ſiſtéme, ou qu'elle mettoit au moins un puiſſant obſta-

cle au deſſein, qu'il ne pouvoit quitter de vûë, d'anéantir l'Alliance perpétuelle entre les Cantons.

Après avoir déliberé avec ſon Conſeil, & connoiſſant, qu'il étoit trop foible pour entreprendre ſeul de rompre la Confédération Helvétique, il prit le parti de s'en plaindre à l'Empereur, & de l'engager comme chef du Corps Germanique à la diſſoudre. A ce ſujet il alla trouver *Charles*, & lui repréſenta „ que les Zuriquois non contens „ d'avoir ſaccagé ſes Villes & Châteaux, & „ fait d'horribles dégats ſur ſes terres, avoient „ encore ſouſtrait ſes ſujets à ſon obéiſſance, „ en les engageant dans une Alliance, qu'ils „ ne pouvoient pas contracter contre ſa volonté. Que la Confédération ſe fortifioit „ de jour en jour, affin de lui ôter à jamais „ l'eſpérance de pouvoir rentrer dans les biens „ de ſes Ancêtres. Que ſi ces ſortes de Traités devoient avoir lieu, ils ſeroient infiniment préjudiciables aux Princes ſouverains, „ & à la Nobleſſe, en cauſant des confuſions dans l'Empire, qui devenant ſans remède en entraineroient la ruine entiére. „ Qu'ainſi il étoit dans la ferme eſpérance, „ que S. M. I. pour le repos & la ſûreté de „ l'Empire, en même tems, que pour ſa „ propre gloire, ordonneroit aux deux Villes de Zurich & de Berne de ſe déſiſter de „ cette dangereuſe & odieuſe Alliance des

„ Suiſ-

„ Suiſſes pour ſe remettre dans le Corps Ger-
„ manique, à qui elles appartenoient de
„ droit ; & qu'en cas de refus S. M. les y
„ engageroit par la force des armes. Qu'au
„ reſte il ſe flatoit d'autant plus de cette gra-
„ ce, que c'étoit le ſeul moien pour parve-
„ nir ſous ſon glorieux Régne à la joüiſ-
„ ſance de ce, qui appartient à un chacun.

Il n'y avoit que trois ans, que le Duc d'Autriche avoit obligé les Zuriquois à demander le ſécours de l'Empereur contre lui même ; préſentement c'eſt ce Prince, qui fait cette démarche contre les Zuriquois. Telle eſt la révolution ordinaire des choſes humaines. Dieu, qui tient nôtre ſort entre ſes mains, ſe plait quelques fois à renverſer les projets des Grands, & à leur faire ſentir, que les Puiſſances les plus formidables ne le ſont qu'autant que ſon bras Tout-puiſſant les ſoutient ; & qu'il ne faut qu'un leger accident pour les mettre au niveau des autres hommes.

Charles donna une favorable audiance à *Albert* ; mais il ne voulut rien décider, qu'auparavant il n'eût entendu les Zuriquois, & leurs Confédérés. Il leur fixa le Mercredi avant la St. Barthelemi pour comparoître devant lui. Les Suiſſes aiant envoié leurs Députés vers ce Prince, il leur communiqua les plaintes, que le Duc d'Autriche avoit portées devant ſon Tribunal. Ils tâchérent

d'y

d'y répondre le mieux, qu'il leur fut poſſible ; mais le Monarque, qui ne vouloit pas encore expliquer ſon ſentiment, leur dit, qu'ils pouvoient s'en retourner ; & que dans peu il ſe rendroit lui même à Zurich, où il approfondiroit leurs raiſons, & celles du Duc. Il y vint en effet à la Saint Michel ; les Députés Autrîchiens & Suiſſes parurent devant l'Empereur ; mais comme il remarqua, que les prémiers au nom de leur Maître n'inſtoient uniquement, que ſur l'article de la diſſolution de l'Alliance Helvétique, & que les Confédérés ne vouloient pas y conſentir ; il leur dit, que les grandes affaires de l'Empire l'appelloient en Allemagne, qu'il ne pouvoit pas vacquer plus long tems aux leurs en cette occaſion ; mais qu'il ne tarderoit pas de revenir pour mettre fin à leur conteſtation : que cependant il leur ordonnoit de ceſſer les hoſtilités, & de vivre en paix.

1354 *Charles IV.* retourna à Zurich l'année ſuivante. *Albert II.* y vint en perſonne, & réitrera les plaintes, qu'il avoit portées à l'Empereur en Alſace. Mais ſon but principal étoit toûjours l'Alliance, qu'il ne pouvoit ſouffrir. „ On ne peut nier, *dit ce Prince*, „ que je n'aie des prétenſions réelles ſur „ Uri, Schweitz & Underwalden. Cepen„ dant ces trois Cantons non contens d'avoir „ contracté entr'eux une Alliance, ont en„ core engagé la ville de Zurich à s'y join-

dre

„ dre ſans intervention du conſentement
„ Impérial, & ſans ma permiſſion Ducale.
„ Ils ont même pouſſé la témérité juſqu'à
„ ſéduire les propres ſujets de Lucerne, de
„ Zug, & de Glaris. Je ſuis pleinement
„ convaincu qu'une conduite ſi peu régu-
„ liére ne ſera pas du gout de Vôtre Maje-
„ ſté, puiſqu'il n'appartient qu'aux ſeuls
„ Princes Souverains de faire des Alliances,
„ & que ſans leur conſentement aucun peu-
„ ple du monde ne peut ni ne doit rien con-
„ clure ſur cette matiére. Les ſujets du
„ Seigneur de Rinckenberg qui s'étoient
„ écartés de leur devoir à cet égard en con-
„ tractant contre ſon gré une Alliance avec
„ les Underwaldnois, ne ſont pas demeurés
„ impunis, & tout le monde ſçait que les
„ Bernois ont emploié contr'eux la force des
„ armes pour les faire repentir de leur impru-
„ dence. Ces ſortes de Traités ſont en ef-
„ fet directement contraires au droit légiti-
„ me des puiſſances qu'ils renverſent, & au
„ bon ordre d'un Etat, où au lieu de la ſu-
„ jettion que Dieu a ordonnée, l'on verroit
„ bientôt régner une licence ſans bornes qui
„ déſoleroit tout l'Empire. J'ôſe me flatter
„ que des raiſons auſſi ſolides feront im-
„ preſſion ſur l'éſprit de Vôtre Majéſté Im-
„ périale, & qu'elle obligera mes ſujets de
„ Lucerne, de Zug & de Glaris à renoncer
„ à la confédération Helvétique pour ren-

trer

„ trer dans leur devoir & dans la ſoûmiſſion
„ qu'ils me doivent. Les Villes de Zurich
„ & de Berne devroient ſe contenter auſſi
„ de la Protection de l'Empire, & c'eſt à
„ quoi j'eſpére Sire, que vous leur ordon-
„ nerez de s'en tenir désormais. „

L'Empereur vit bien, que le Duc n'en vouloit qu'à la confédération Helvétique; ainſi ſans attendre la réponſe des Suiſſes, il déclara aux Zuriquois que ſon intention étoit que pour préliminaire ils renonçaſſent à l'Alliance affin de pouvoir enſuite s'arranger agréablement touchant les autres difficultés entre le Duc & eux.

Ceux de Zurich rappellérent à l'Empereur les commencemens, les cauſes, & les ſuites fâcheuſes de la guerre en Helvétie. Ils lui firent comprendre: „ Que s'ils avoient
„ fait un changement total dans la forme de
„ leur Gouvernement, ce n'avoit été que
„ par force & pour s'oppoſer à une tiran-
„ nie toute prête à envahir la République.
„ Que l'Empereur *Loüis de Bavière* de glo-
„ rieuſe mémoire après en avoir fait exami-
„ ner le plan, où il n'avoit rien trouvé de
„ contraire à l'Empire & à la dignité Impé-
„ riale ni aux droits de la Maiſon d'Autriche,
„ l'avoit approuvé ſans former la moindre
„ difficulté. Que néanmoins Jean de Hab-
„ ſpourg Comte de Rapperſchweil, quoi-
„ que Bourgeois de Zurich avoit non ſeule-
ment

„ ment donné azile aux criminels d'Etat,
„ mais les avoit favoriſés dans toutes les
„ rencontres où ils avoient pû faire du tort
„ aux Zuriquois. Que ſon fils le Comte
„ Jean de Habſpourg, dans le tems d'une
„ paix profonde, au milieu de la nuit, &
„ lorſque rien ne donnoit ſujet de craindre,
„ entra dans la Ville comme ami pour en
„ faire un bucher, & un maſſacre entier de
„ ſes habitans les plus fidéles. Que les
„ Droits divins & humains leur avoient dic-
„ té la route d'une juſte vengeance contre
„ des Traitres, qui, par une action ſi noi-
„ re, s'étoient rendus indignes de la vie, &
„ de toute protection. Que les Zuriquois
„ n'avoient rien négligé pour mériter l'ami-
„ tié, & la bienveillance du Duc d'Autri-
„ che; qu'ils avoient fait toutes les avances
„ néceſſaires pour réüſſir, ſi ce Prince n'eût
„ écouté, que ſon cœur & ſes propres ſen-
„ timens; mais que malheureuſement il avoit
„ panché du côté de ceux, qu'il auroit dû
„ lui même s'aider à pourſuivre comme des
„ perturbateurs de la ſûreté publique, &
„ comme des gens coupables du crime de
„ leze Majeſté: qu'il paroiſſoit avoir pris
„ parti dans cette guerre ſans néceſſité, &
„ par la ſeule envie de faire des conquêtes.
„ Que S. M. I. n'ignoroit pas que dans cette
„ dure extrémité ils avoient pris la liberté
„ de recourir à elle, ſans en avoir reçu d'au-

„ tre

„ tre réponſe, que celle de chercher leur
„ conſolation dans les moiens, que la pru-
„ dence pourroit leur ſuggerer : qu'ils n'en
„ avoient point trouvé de meilleur ni de
„ plus aſſûré, que l'Alliance avec les quatres
„ Cantons Suiſſes : Que cette innocente con-
„ duite paroiſſoit ſuffiſamment autoriſée par
„ celle, que le Duc avoit tenuë contre eux
„ en s'alliant avec les Villes Impériales de
„ Strasbourg & de Bâle pour venir aſſiéger
„ leur ville : Qu'ainſi il avoit tort de leur re-
„ procher la faute, qu'il avoit fait commet-
„ tre lui même à ces deux Villes, & à d'au-
„ tres Etats libres de l'Empire. La Ville de
„ Zurich conclut par dire, qu'elle ſeroit in-
„ grate & indigne de voir la lumiére, ſi elle
„ étoit capable d'abandonner des Alliés, qui
„ l'avoient ſecourüe dans le tems, qu'elle
„ étoit privée de tout ſécours humain, & de
„ celui là même, qui naturellement devoit
„ le moins lui manquer.

Quelque ſolides que fuſſent ces raiſons, elles ne perſuadérent pas l'Empereur, qui pour marquer ſon mécontentement aux Zuriquois leur déclara que puiſque la confédération s'étoit faite ſans ſa participation, il la regardoit comme nulle, & qu'ainſi il les liberoit de leur ſerment à l'égard des Suiſſes. Les Zuriquois répondirent à cela : „ Qu'ils
„ convenoient, que l'Alliance ne devoit pas
„ avoir lieu ſi l'on pouvoit prouver qu'elle

„ fut

„ fut contraire à la Majeſté Impériale, & à
„ l'Empire ; mais comme elle réſervoit ex-
„ preſſément le Saint Empire & ſes interêts,
„ & qu'elle n'avoit d'ailleurs pour objet,
„ que la conſervation de leur liberté, & de
„ leurs Franchiſes, ils ne croioient pas avoir
„ outrepaſſé le pouvoir ; que toutes les Vil-
„ les Impériales ont de s'allier *proprio motu*.
„ Que les exemples en étoient fréquens en
„ Allemagne, comme il étoit aiſé à le dé-
„ montrer. Que, quant aux trois Villes
„ Forêtiéres *Uri*, *Schweitz*, & *Underwalden*,
„ qui étoient dans la même catégorie com-
„ me étant incorporées de tout tems à l'Em-
„ pire, ils ne comprenoient pas en vertu
„ de quoi le Duc prétendoit s'oppoſer à leur
„ Alliance, puiſqu'il étoit conſtant qu'elles
„ n'avoient jamais dépendu de Sa Maiſon,
„ qu'au contraire elles étoient des Païs libres
„ avant que la Maiſon d'Habſpourg ou d'Au-
„ triche ſe fut aviſée de ſe récrier contre cette
„ Alliance. Qu'à la verité, *Lucerne* & *Glia-*
„ *ris* dépendoient ci-devant des Abbaïes de
„ Murbach & de Seggingen, dont ils étoient
„ Feudataires, mais comme gens libres &
„ non pas comme ſujets ; qu'ils avoient des
„ Lettres patentes en vertu desquelles ils
„ ne pouvoient jamais être alienés ni par
„ vendition, ni autrement ; qu'ainſi la pré-
„ tention d'Albert le ſage ne pouvoit pas
„ prévaloir ſur les actes primordiaux, qui

„ les garantiſſoient contre la Maiſon d'Autri-
„ che. Que d'ailleurs Lucerne avoit été mis
„ en liberté par l'Empereur Loüis, & que
„ Glaris avoit été conquis les armes à la
„ main en guerre ouverte: Que le Duc
„ ſçavoit bien, que le Traité réſervoit ſes
„ droitures, qu'on ne lui refuſoit pas;
„ mais qu'il n'étoit pas juſte, qu'il exigeât
„ au delà, puiſqu'eux ne cherchoient, qu'à
„ ſe conſerver la liberté, telle qu'ils l'avoient
„ de leurs Ancêtres. „ Les Suiſſes produiſirent à l'Empereur les Originaux des Traités, qu'ils avoient entre eux; la confédération Helvétique, & les autres Patentes, qui devoient le convaincre, qu'il n'y avoit rien contre l'Empire, qu'ils avoient toûjours été gens libres, & qu'ils n'avoient jamais été ſujets de la Maiſon d'Autriche; qu'ils avoient été en droit de contracter librement une Alliance offenſive & défenſive pour la défenſe de leur liberté, & de leurs Franchiſes. Que puiſqu'ils avoient juré ſur ce pied là leur confédération à l'exemple des autres Etats de l'Empire, ils ne s'en départiroient pas, & qu'ils verſeroient agréablement juſqu'à la derniére goute de leur ſang, pour ſe défendre contre quiconque voudroit entreprendre de leur ravir de ſi précieux avantages.

Charles comprit parfaitement par la juſtification claire des Suiſſes, & par les Lettres con-

convaincantes, qu'ils lui avoient produites, que le Duc d'Autriche n'avoit rien à leur demander comme étant membres de l'Empire; & que ces plaintes ne pouvoient pas ſe ſoûtenir. Il ne s'agit donc plus auprès de l'Empereur, que de ſçavoir, ſi Lucerne, Zug & Glaris, qui ci-devant avoient appartenus à la Maiſon d'Autriche, ne devoient pas être exclus de la confédération Helvétique. C'eſt à quoi ce Monarque s'attendoit bien, que les confédérés ne conſentiroient jamais, & qu'il falloit inventer un autre expédient pour contenter *Albert* ſécond. Il n'en trouva point de meilleur que de propoſer au Duc de lui céder au profit de l'Empire ſes prétenſions ou par vendition ou par échange. Mais *Albert*, qui crût appercevoir un interêt caché en faveur de *Charles* dans cette propoſition; répondit avec hauteur: „ Qu'il n'avoit rien à vendre; que ſi „ l'Empereur poſſédoit quelques terres, dont „ il voulût ſe défaire, il étoit en état de les „ lui acheter. Qu'il n'avoit pas propoſé un „ marché, mais qu'il l'avoit prié de lui rendre juſtice ſur ſes juſtes ſujets de plaintes: „ Que ce n'étoit pas dès aujourd'hui, qu'on „ cherchoit à affoiblir la Maiſon d'Autriche; „ mais que quant à lui il feroit toûjours „ conſiſter ſa gloire & toute ſon ambition „ à conſerver à ſa poſtérité, ce qu'il avoit „ reçû de ſes Ancêtres. „

La vivacité du Duc d'Autriche ne déplut point à l'Empereur, qui ſe contenta de lui repréſenter avec douceur, „ qu'en lui faiſant cette propoſition: Il n'avoit eu en „ vûë, que le retour de la tranquillité & „ de la paix dans l'Empire: Qu'il n'ignoroit „ pas, que la concorde civile n'aborrhe rien „ tant, que l'égalité, & l'exces d'une pro„ portion aritmétique, où les choſes ſont „ égales ſans diſtinction de vertu, d'honneur, „ ni de mérite: Que l'égalité a toûjours pro„ duit d'étranges inégalités, & rempli l'Etat „ de troubles, & de dangereuſes diſſentions, „ quand les grands ſe ſont vûs foulés par „ les petits, & que les petits ont envié le rang „ des grands: que dans ces ſentimens il al„ loit parler ſur un autre ton aux Suiſſes. „

En effet il exigea d'eux qu'ils lui remiſſent le jugement de leur conteſtation, & qu'il eſpéroit, que le Duc ſouſcriroit volontiers à ſa déciſion. Les confédérés acceptérent la médiation de l'Empereur, pourvû qu'il ne donnât point d'atteinte à l'Alliance perpétuelle. *Charles* ne ſe contenta pas d'une ſoûmiſſion conditionelle, & les Suiſſes de leur côté n'en voulurent pas démordre. Le Monarque piqué de cette opiniâtreté s'addreſſant aux Zuriquois: „ Vous ne voulez pas „ renoncer à la confédération Helvétique, leur dit-il: „ Moi je trouverai bien le moien „ de vous y forcer. Je vous déclare que

„ j'in-

„ j'inonderai vôtre païs de toutes les forces „ de l'Empire pour vous faire rentrer ſous „ ſon obéiſſance. Vous n'avez qu'à voir ſi „ vous préferés mon indignation aux graces, „ que je ſuis diſposé à vous faire, ſi vous „ vous ſoumettez à ma volonté„ Les Zuriquois répartirent „ qu'ils ne croioient pas „ avoir mérité l'indignation de l'Empereur; „ qu'à tout evénement ils perſiſteroient avec „ fermeté dans leur réſolution plûtôt que „ d'abandonner leurs chers Alliés„ On eut beau repréſenter aux Zuriquois l'épuiſement de leurs finances, & l'état de foibleſſe, où de longues guerres les avoient réduits; en-vain leur fit-on connoître, qu'ils ne réſiſteroient jamais aux forces unies de l'Empereur, de l'Empire, & de la Maiſon d'Autriche; qu'il valoit mieux ſe prêter à un accommodement dont ils auroient lieu d'être ſatisfaits, que de s'expoſer aux maux inévitables, dont ils étoient ménacés; Rien ne fut capable d'ébranler leur fidélité. Ils mirent toute leur confiance en celui, qui connoiſſoit la juſtice de leur cauſe, & priérent *Charles* de confirmer leur Alliance, & de protéger leurs franchiſes, puiſqu'ils avoient conſtamment rempli leurs devoirs à l'égard de l'Empire. Mais l'Empereur, qui avoit compromis ſon authorité, voiant que ſa médiation n'avoit rien pû opérer, partit avec *Albert* extrêmement irrité contre les Zuriquois... Cependant avant ſon

départ il fit entre le Duc & les Suiſſes une Tréve, qui devoit encore durer un mois après qu'il auroit déclaré la guerre à ces peuples. Dès ce moment là *Albert* ne ceſſa pas de ſolliciter l'Empereur à prendre les armes contre les Suiſſes, affin de mettre à la raiſon une Nation, qui avoit oſé mépriſer ſes fortes rémontrances. Tant de ſollicitations réiterées déterminérent enfin *Charles* à envoier la déclaration de guerre aux Zuriquois le Lundi après la Saint Jacques. Ceux-ci la communiquérent ſans délai à leurs Confédérés, en leur faiſant comprendre le danger évident, où ils ſe trouvoient d'avoir bientôt toutes les forçes de l'Empire à ſoutenir pour avoir été fidéles à leurs promeſſes, & préferé la Confédération Helvétique aux grands avantages, que l'Empereur leur promettoit. Les Députés recurent la réponſe, à laquelle ils devoient naturellement s'attendre; ſçavoir que Zurich leur donnoit un exemple de fidélité, qu'ils ne manqueroient pas de ſuivre, comme il convenoit: qu'on pouvoit être aſſûré, qu'aucune Puiſſance de l'Univers ne les détourneroit jamais de l'Alliance, & que tandis, qu'il y auroit parmi eux un homme, en état de porter les armes, il courroit avec empreſſement à la défenſe de la Ville de Zurich & de ſes dépendances. Les Suiſſes envoiérent ſur le champ quinze cens hommes au ſécours des Zuriquois, & tin-

tinrent un autre corps prêt à marcher au prémier commandement. La crainte ne fut pas grande dans la Ville. Ses Habitans étoient accoutumés aux ſiéges, & le ſécours Helvétique pouvant être augmenté tous les jours, ſuivant les aſſûrances, qu'ils en avoient reçuës, ils firent tranquillement leurs diſpoſitions pour une vigoureuſe défenſe. Le Duc d'Autrîche, comme le plus intereſſé à la conquête des Suiſſes, & celui qui les aimoit le moins, parut le prémier avec ſes Troupes. L'Empereur ſuivit de près & les deux armées ſe joignirent dans un endroit nommé *la Pierre fraiche*, d'où elles deſcendirent vers la Ville, pour occuper le camp de Clus. Les Autheurs penſent différemment ſur la force de cette Armée combinée. *Tſchudi* prétend, qu'il y avoit quarante mille Fantaſſins, & quatre mille Cavaliers. *Schodeler* en fait monter le nombre juſqu'à cent mille hommes tant Infantèrie que Cavalerie : quoiqu'il en ſoit, la prodigieuſe quantité de Seigneurs & de Princes, qui accompagnoient l'Empereur en cette guerre, nous donne lieu de croire, que l'Armée étoit formidable & trop forte contre une poignée d'hommes, qui compoſoient la garniſon de Zurich ; auſſi les Allemans crioient-ils aux Suiſſes par dériſion, qu'il y avoit plus de boureaux en Empire, qu'il n'y avoit de Confédérés en Suiſſe. Paroles orgüeilleuſes, qui heureu-

ſement n'eurent pas leur effet, & qui furent pour ainſi dire d'un mauvais augure pour ceux, qui les prononcérent.

Le treize Septembre l'Empereur quitta Clus pour aller camper avec ſes Troupes au Spanweid ; celles des Villes Impériales prirent le camp de Keferberg. Les Zuriquois ne voulurent pas attendre leurs ennemis derriére leurs murailles. Ils en ſortirent pour occuper les lignes, qu'ils avoient fait au Spanweid du côté de la Ville, & s'y rangérent en bataille pour voir venir l'Empereur. Ce Prince avec les ſiens s'étoit poſté à quelque diſtance des retranchemens, & l'on s'attendoit de la part des Confédérés à un choc des plus vifs. Mais la déſunion à l'ordinaire s'étant miſe parmi les Généraux de tant de différens peuples aſſemblés ; l'Armée Impériale reſta toute la journée dans l'inaction. La cauſe de cette méſintelligence fut, que chacun vouloit avoir l'honneur d'attaquer. L'Evêque de Conſtance comme le Général des Suabes le prétendoit par la raiſon, que déja du tems de *Charles-Magne* ceux de cette Province avoient été honorés de ce poſte dans toutes les batailles & les ſiéges : *Albert* d'Autriche ne vouloit pas ceder, parce que la guerre ſe faiſoit à ſon ſujet, & que les autres Troupes n'étoient cenſées à l'égard des ſiennes, que comme Troupes auxiliaires, qui ne pouvoient pas prétendre le pas. *Charles*

les en qualité d'Empereur & de Chef de l'Empire vouloit que cet honneur lui apartînt, & que ſes Bohémiens commençaſſent l'attaque. Mais comme ils ne purent convenir de rien, il dit tout haut, que ce jour n'étoit pas d'un heureux préſage, qu'ainſi il falloit remettre le combat à une autre journée, où l'on ſeroit mieux d'accord. Les Troupes rentrérent dans le camp, & les poſtes avancés étoient à la vûë les uns des autres. Les Zuriquois aiant remarqué le côté, où les Troupes des Villes Impériales étoient, arborérent le lendemain la Banniére d'Empire à l'aigle noire double pour leur faire comprendre, que ce, qui leur arrivoit aujourd'hui pouvoit leur arriver demain, puiſqu'ils étoient tous également Membres d'Empire. Ils envoiérent encore des Députés à l'Empereur, pour lui repréſenter, de ne pas continuer les hoſtilités contre une Ville Impériale, telle que la leur étoit; qu'au reſte ils étoient prêts à s'accommoder ſuivant que l'équité l'exigeroit. *Charles* ne les rebuta pas voiant leur integrité, qui charmoit une partie des Princes & des Villes, dont les Troupes étoient dans ſon Armée. Il appella le Duc d'Autriche, & le ſollicita à ſoumettre ſa conteſtation à une médiation amiable; mais *Albert* la refuſa conſtamment à moins, que les Confédérés ne vouluſſent ſe déſiſter de toutes conditions, priant l'Em-

pereur de ne pas abandonner le ſiége. Ce Prince irrité de l'opiniâtreté, qu'il rencontroit dans l'eſprit du Duc, & ſoupçonnant de la condeſcendance de la part des Villes Impériales, il ſortit de ſa Tente avec quelques Princes, & ſe tournant du côté de Zurich, „ Voilà, dit-il, une Ville, qui oſe „ réſiſter & à moi, & à tout l'Empire„ Délà regardant le Keferberg, „ Qui peut douter, „ continuat-il, que ces gens là ne ſoient plus „ affectionnées à Zurich, qu'à la Seigneu„ rie? il ſeroit bien difficile de prendre une „ Ville Impériale avec les Troupes des Vil„ les d'Empire.

La réflexion de l'Empereur prépara tout le monde à la levée du ſiége, qui ſe fit peu de jours après; & ce Prince ſe retira inopinément avec ſes Bohémiens. Cette conduite fit préſumer, que *Charles* n'avoit pas eu grande envie de faire du mal aux Suiſſes, & qu'il étoit charmé, que la Maiſon d'Autriche fut embaraſſée en Helvétie, affin qu'elle ne ſe mêlât pas tant des affaires de l'Empire. On appuia cette conjecture, ſur ce que ce Prince aiant quelque tems après fait la paix entre le Duc & les Suiſſes, il ne fut pas fâché d'en apprendre l'inobſervation.

Albert cria beaucoup contre l'Empereur, & ſe répandit en plaintes améres de ſe voir ainſi abandonné dans une occaſion, où il croioit avoir les Suiſſes à ſa diſcretion. Il

s'opi-

s'opiniatra au ſiége avec ſes propres Troupes, qu'il avoit tirées de Fribourg en Uechtland, du Briſgau, de Rheinfelden, de l'Aargau, du Schwartzwald, & autres Païs, qui lui appartenoient. Mais lorſque ſon Armée dès ſon camp, qui étoit ſur la hauteur, vit arriver un puiſſant ſécours, que les Suiſſes envoioient à la Ville de Zurich, elle ſe débanda, & ſe diſperſa tellement, que le Duc ne put pas venir à bout de rallier ſes gens, & qu'il fut obligé pour la troiſiéme fois de lever avec peu d'honneur le ſiége, qu'il avoit entrepris toujours inutilement.

L'union des Confédérés a dèslors paru être la plus ſûre garde de la Suiſſe, & elle la ſera toûjours pendant qu'elle ſubſiſtera. Ses montagnes, & ſes défilés preſqu'impraticables n'arrêteront pas un ennemi jaloux de ſon bonheur; mais la concorde des Cantons ſera conſtamment ſon meilleur boulevart. C'eſt ainſi, que penſoient les vieux Helvétiens à longues barbes, qui diſoient, que chaque Canton devoit ſe contenter de ſon Patrimoine, & ne point anticiper ſur celui de ſon voiſin; parce qu'un bien que la violence a mis entre les mains d'autrui cauſe ordinairement un mauvais levain, qui ne peut tôt ou tard manquer d'avoir de très funeſtes ſuites.

Albert le ſage réjoignit ſes Troupes, qu'il mit dans Weſen, à Rapperſchweil, à Kibourg, à Ba-

à Baden, & autres lieux voiſins de Zurich, affin d'être toûjours en état de nuire aux Zuriquois. Il y eut de tems en tems différens petits combats, où les Autrîchiens eurent le deſſous.

1355 *Albert de Bucheim* avoit amené quinze cens Croâtes & Hongrois, qui firent un grand ravage dans le païs, quoi qu'ils fuſſent ſouvent battus par leurs ennemis. L'Empereur voiant la continuation de cette petite guerre aſſigna une journée au Duc d'Autrîche, & aux Zuriquois, pour ſe rendre à Ratisbonne, où il fit leur paix, dont les principaux articles furent „ qu'on rendroit les conquê-
„ tes faites les uns ſur les autres ; que les
„ Zuriquois n'admettroient pas au nombre
„ de leurs Bourgeois les Sujets de la Maiſon
„ d'Autrîche, qui ſeroient domiciliés riére
„ les terres appartenantes au Duc ; mais que
„ ſi quelqu'un vouloit aller habiter à Zurich,
„ ils pourroient en ce cas là le recevoir ſui-
„ vant l'ancien uſage. Que ceux, qui poſ-
„ ſederoient des fiefs, ſeroient obligés de re-
„ connoître les tenir de leur Haut Seigneur ;
„ que ceux, qui avoient des biens en Em-
„ phitheoſe, ſeroient contraints de les aban-
„ donner, en les laiſſant retourner au Sei-
„ gneur territorial ; ou au gré de la Juſti-
„ ce, qui en décideroit, exceptés les biens
„ des proſcrits, qui reſteroient au fiſc. Que
„ les Zuriquois ne feroient dorénavant au-

„ cune

„ cune Alliance avec ceux, qui dépendoient,
„ ou qui étoient ſous la Protection de la
„ Maiſon d'Autriche Le cinquiéme arti-
„ cle regardoit la maniére de proceder entre
„ le Duc & les Confédérés en cas de conteſta-
„ tion nouvelle entre eux. Enfin que les deux
„ parties reſteroient dans leurs Alliances ef-
„ fectives, & préſentement exiſtantes.

La paix étoit à peine conclüe, qu'il s'éléva déja une difficulté, *Albert de Bucheim* ſomma ceux de Zug de renoncer à l'Alliance avec les Suiſſes, & de prêter ſerment tout de nouveau à la Maiſon d'Autriche. Les Zugois refuſérent abſolument de le faire, à moins que les Suiſſes ne leur en donnaſſent la liberté; s'offrant d'ailleurs à rendre à la Maiſon d'Autriche les tributs, qui lui étoient dûs comme auparavant, puiſque l'un & l'autre n'étoient pas incompatibles. Il en fallut venir à l'explication de l'Empereur, qui contre le ſixiéme article décida en faveur *d'Albert*, & déclara, que l'Alliance de ceux de Zug avec les Suiſſes étoit annullée. Ce Prince fit aſſez comprendre par ce trait, qu'il ne ſouhaitoit pas veritablement, que les Autrichiens & les Confédérés vecuſſent en paix. Néanmoins les Zuriquois & les Lucernois, qui étoient las de la guerre, donnérent les mains à cette déciſion; mais ceux de Schweitz, qui prenoient l'article au pied de la lettre, & qui n'avoient pas encore ſi-

gné

gné la paix, s'y oppoſérent, & dirent, qu'ils n'avoient pas beſoin d'un Traité, qui étoit anéanti avant, que d'être agrée par les Parties.

Cela n'empêcha pas *Albert de Bucheim* de continuer ſes inſtances, affin que les Zugois ſe rendiſſent à ſes déſirs ; mais les Suiſſes le prévinrent en ſe rendant maîtres de leur Ville, comme ils avoient fait auparavant, & les forcérent pour la troiſiéme fois à rentrer dans la Confédération Helvétique. Le Ballif Autrîchien auroit volontiers vengé cette inſulte, mais la Nobleſſe, qui étoit auſſi épuiſée, ne voulut pas s'y prêter, ni permettre, qu'il introduiſit des Troupes étrangéres, qui ordinairement n'avoient pas plus d'égard pour les amis, que pour les ennemis. Le Comte de Toggenbourg, & Pierre de Torberg s'emploiérent à faire une Tréve ſous l'approbation du Duc d'Autrîche, qui alors étoit à Vienne malade de la goute, à laquelle il étoit fort ſujet.

L'Influence de ces tems malheureux ne ſe fit pas ſeulement reſſentir aux environs de Zurich, elle communiqua auſſi ſa malignité à Conſtance, où *Jean* Evêque de l'endroit fut aſſaſſiné par *Walther* ou *Gautier* de Stoffeln & *Eglin* d'Embs, qui le maſſacrérent en ſoupant avec lui. On ne ſçut jamais au vrai la cauſe de ce parricide ; on prétend, qu'un Comte de la Maiſon d'Homberg en étoit complice, & que ce fut lui, qui le frappa du coup mortel. Ce Prélat ſouffrit ſa mort avec une

une patience vraiement Eccléſiaſtique, & Chrêtienne; on ne l'entendit jamais plaindre, ni inſulter à ſes meurtriers; mais conſtamment appeller la Mere de Dieu à ſon ſécours. Il étoit de la Maiſon de Widlow, ou de Windek de Schaffhauſen. *Faber* dit, qu'il y eut une conteſtation entre l'Evêque & *Conrad* de Homberg au ſujet de la Ville de Martorf, que ce dernier croioit lui appartenir du Chef de ſa femme, qui l'en avoit fait héritier; mais l'Empereur *Charles* l'adjugea à l'Evêque *Henri*; ce qui peut avoir contribué à ſa mort.

Après le ſiége de Zurich Charles paſſa en Italie à la priére des Italiens, qui ne pouvoient plus ſupporter les extorſions de *Marquard* Evêque d'Augsbourg, que ce Prince avoit envoié en de là des Alpes pour y repréſenter ſa perſonne, en qualité de ſon Lieutenant, & pour y maintenir les droits de l'Empire. Comme ce Prélat étoit avide, & qu'il aimoit la magnificence, il exigea des Italiens des contributions extraordinaires, & rendit le Gouvernement des Allemans ſi odieux, qu'ils en portérent leurs plaintes à l'Empereur le priant de paſſer en Italie pour rémédier à ces déſordres, & pour y recevoir la Couronne Impériale. Les Légats lui mirent en effet ſur la tête la Couronne de fer à Milan, & il reçût à Rome la Couronne d'or, mais on lui fit promettre, qu'il ſortiroit de la Ville le même jour après la céré-

monie

monie ſans faire du tort à perſonne. Il ſe paſſa bien des choſes dans ce voïage, qui furent mal interpretées; car comme il vit, que ſur le pied où en étoient les affaires d'Italie, l'Empire n'en devoit pas eſpérer de grands avantages, il réſolut de n'y pas faire un long ſéjour, & d'en tirer tout ce qu'il pourroit. Ainſi pour quelques ſommes d'argent, il confirma aux Villes leurs franchiſes, & les indépendances, que l'on avoit obtenuës en quelque façon de l'Empereur *Rodolphe prémier*, & de quelques autres. Il confirma à la République de *Veniſe* le droit ſur les Villes Impériales de *Padoüe*, de *Veroüe*, & de *Vicenſe*, & ſur le territoire, dont elle s'étoit emparée pendant les troubles de l'Empire. Il inveſtit les *Galeati* de la Lieutenance, & du Gouvernement héréditaire de Milan. Il donna la liberté à la Ville de Florence, & conſentit auſſi non ſeulement, que *Humbert* dernier Comte du Dauphiné, léguât ſon Comté au Roi de France, mais il céda auſſi par bonne amitié à ce Roi tout le droit, qu'il avoit ſur le Roïaume d'*Arles* ſans en demander d'équivalent, & fit pluſieurs autres choſes ſemblables. Les Hiſtoriens de ce tems là ne l'épargnérent pas; *Thieri de Niem*, & *Cuſpinien* l'accuſent d'une avarice ſordide, & d'un deſir honteux de s'enrichir, tellement que l'on dit de lui, par une eſpece de proverbe: *Qu'il auroit vendu l'Empire Romain, s'il eût trouvé un acheteur, qui l'eût pû païer.*

LIVRE TROISIEME.

LES Zuriquois ne demandoient pas 1356
mieux, que de pouvoir faire une bonne paix avec la Maiſon d'Autriche; la guerre avoit abimé leur païs, & épuiſé leur Finances: il étoit tems de réparer l'un & l'autre. Ainſi ils envoiérent leurs Députés à *Vienne*, comme on en étoit convenu par la Tréve, & *Albert de Bucheim* y alla en perſonne. Le Duc n'étoit pas dans une meilleure ſituation, que ci-devant. La prodigieuſe dépenſe, que ſes armées lui avoient cauſée l'obligea à engager quelques unes de ſes Villes pour ſubvenir aux grands frais de la guerre. Entre autres il avoit engagé Winterthour aux Barons de Bonſtetten, & d'autres païs à d'autres Seigneurs, qui lui avoient fourni l'argent pour païer ſes Troupes. Néanmoins lorſque les Députés de Zurich, & Albert de Bucheim voulurent avoir audiance, & propoſer les articles de la Tréve, *Rodolphe* ſon fils ne trouva pas à propos de les introduire chez ſon Pére, craignant que la vûë des uns & des autres ne lui cauſât une émotion nuiſible à ſa ſanté. Il dit cependant aux Députés de Zurich, qu'il ſe tranſporteroit au plûtôt lui même en

Helvétie, pour terminer agréablement leurs difficultés. Qu'en attendant on devoit de part & d'autre s'en tenir aux conditions de la derniére Tréve.

Les Députés de Zurich pendant leur ſéjour à Vienne ſondérent quelques affidés de l'Empereur pour ſçavoir, à quoi ils devoient attribuer l'explication, que ce Prince avoit donnée au ſixiéme article de la paix, qu'il avoit faite entre le Duc & les Suiſſes. Ils leur expoſérent, qu'il paroiſſoit y avoir du miſtére là dedans, puiſque cet article de lui même ne ſouffroit aucune explication, & qu'ils n'avoient jamais ſoumis leurs difficultés, que ſous l'expreſſe réſerve, que l'Empereur ne toucheroit point à la Confédération Helvétique. Les Députés apprirent ſous le ſceau du ſecret, qu'on voulut bien leur révéler; que *Charles* s'étoit laiſſé aller aux ſollicitations importunes du Duc d'Autriche, aux qu'elles il avoit condeſcendu ſous la condition, que ſi les Cantons ne vouloient pas en faveur de ſa Lettre, libérer les Zugois & les Glaronois de l'Alliance, il ne devoit pas compter ſur lui, ni attendre un ſécours de ſa part, non plus que de celle de l'Empire; *Charles* avoit deux raiſons, qui le portoient à en agir de la ſorte. Son intérêt & la trop grande Puiſſance de la Maiſon d'Autriche. Son interét exigeoit, qu'elle fut toûjours occupée, & ſa

trop

trop grande Puiſſance demandoit, qu'elle fut abbaiſſée, affin de maintenir l'équilibre dans l'Empire. Cette politique favoriſoit les affaires des Suiſſes, & les mettoit dans une criſe heureuſe: Leur Alliance jettoit par là de profondes racines, & les Princes voiſins s'accoutumoient inſenſiblement à en entendre parler ſans émotion. Mais ce qui fait le plus d'honneur à *Charles*, & qui le rend le plus recommandable, c'eſt *la Bulle d'or*. Il avoit remarqué, que toutes les diſſenſions, & les ſchiſmes, qui étoient arrivés dans l'Empire, provenoient en prémier lieu de ce que dans les commencemens les Familles des Empereurs vouloient ſe rendre la Couronne héréditaire, & que comme les plus proches Parens de l'Empereur défunt, ils ne vouloient rendre les marques de la Dignité Impériale, dont ils s'étoient emparés qu'après pluſieurs conteſtations. Secondement, qu'au lieu qu'autre fois l'Election de l'Empereur ſe faiſoit dans une Diétte de l'Empire, où étoient aſſemblés tous les Etats, chacun prétendoit être maître comme en Pologne, & s'arroger l'Authorité de ne reconnoître pour Empereur que celui, à qui il auroit donné ſa voix, ſans avoir égard à la pluralité des Suffrages. En troiſiéme lieu, que comme depuis *Henri VI.* l'uſage s'étoit introduit ſans aucune loi poſitive, & par pure coutume de remettre l'Election

entre les mains de ſept Archi-Officiers de l'Empire, que l'on appelle Electeurs, tous leurs Fréres, entre leſquels on avoit coutume de partager le Païs, prétendoient avoir part à l'Election, de ſorte, que les uns panchant d'un côté, & les autres d'un autre, il ne pouvoit manquer d'arriver les mêmes troubles, qui s'étoient vûs dans la derniére Election de *Loüis* de Baviére, & de *Frédéric* d'Autriche. Pour rémédier à ces inconveniens, après avoir établi d'excellentes Loix en Bohéme, *Charles* trouva à propos d'établir une Ordonnance du conſentement de tous les Etats de l'Empire, qui ſeroit tenuë à l'avenir pour une Loi fondamentale, & pour une Régle, qui ſeroit inviolablement ſuivie à l'avenir dans l'Election des Empereurs. Il découvrit ſon deſſein à la Diette de Nürenberg, & fit écrire toutes les conſtitutions dans un livre, que l'on nomme *la Bulle d'or*, à cauſe du ſceau d'or, qui y étoit attaché. Cette Bulle, comme ſont encore aujourd'hui celles du Pape, fut ainſi nommée, à cauſe de la forme de ſon ſceau, qui à la maniére des anciens, étoit à demi rond, & à peu près ſemblable aux bouteilles, qui ſe forment ſur l'eau, & que l'on appelle *Bullæ*. Outre cette ordonnance il y en avoit encore pluſieurs autres touchant le cérémoniel, & les autres affaires de l'Empire, ſur tout touchant les prérogatives des Electeurs,

Electeurs, & toutes tendoient à faire tarir ces trois ſources de tous les malheurs de l'Empire: A déclarer, que l'Election ſeroit dorénavant pure, & qu'elle ſeroit reſtreinte au pouvoir des ſept Archi-Officiers, actuellement en poſſeſſion des païs, dont les offices dépendroient, à ſçavoir des trois Archevêchés de Maïence, Tréves, & Cologne, de Bohéme, du Palatinat, de Saxe, & de Brandenbourg; & cela à la pluralité des voix, *indubitatè*, *& per legem pragmaticam.* Il y étoit auſſi ordonné, que les ainés ſeuls y pourroient prétendre, à l'excluſion des Cadets. Tous les Etats aſſemblés à la Diétte de Nurenberg approuvérent ces ordonnances, & il n'y eut d'autre oppoſition que celle du Duc de Baviére, qui ne voulant pas être exclu du droit de ſuffrage, prétendoit au moins avoir alternative avec le Comte Palatin ſon Couſin, diſant que la reſtriction, que l'Empereur avoit faite en faveur du Palatin ſeul, n'étoit que l'effet d'une anciénne rancune, qu'il avoit contre lui, & d'une paſſion pour ce Comte, dont l'Empereur étoit Gendre. Peu de tems après on convovoqua une nouvelle Diétte à Metz, affin de mettre en pratique ces ordonnances pour la prémiére fois *ratione curialium*: Et là la Bulle d'or, qui avoit été publiée à Nurenberg, fut confirmée. Voilà ce que c'eſt que cette Bulle d'or, dont on parle tant en Eu-

rope, qui eſt regardée encore aujourd'hui comme la Loi fondamentale, & perpétuelle de l'Empire, & qui depuis quatre Siécles environ à produit de ſi bons effets, que depuis ſon inſtitution, il ne s'eſt jamais vû le moindre ſchiſme dans l'Empire, juſqu'à la mort de *Charles VI.* & de *Charles VII.* après le decés deſquels l'Empire a paru vouloir ſe partager : mais la paix de Dresde mit fin à toutes les diviſions.

Le dix huitiéme Octobre il y eut à Bâle un tremblement de Terre ſi terrible, que les Egliſes, les Tours & les Maiſons en furent abbatuës. Ce qu'il y eut de plus affreux c'eſt que dans une même nuit l'on ſentit juſqu'à dix ſecouſſes différentes. Les habitans ſe ſauvérent dans les places publiques ; une partie gagna la campagne, & cependant il reſta encore ſous les ruines des maiſons environ trois cens perſonnes. Le ſecond malheur fut, que le feu des foïers qui alors n'étoit pas éteint, embraſa pluſieurs quartiers de la Ville avec d'autant plus de rapidité, que perſonne n'oſoit s'approcher des maiſons pour l'éteindre. Ce tremblement ſe fit ſentir avec la même violence à huit lieües à la ronde, & renverſa près de ſoixante châteaux. Les Villes voiſines vinrent àleur ſécours, & leur fournirent dequoi ſe rébâtir. Le Duc d'Autriche, quoiqu'ennemi des Bâlois, ne laiſſa pas, que d'ordonner à ſes ſujets de leur tendre

dre main. Ce Prince ſollicité par quelques flatteurs de ſa Cour à profiter du malheur de cette Ville infortunée, fit paroitre une magnanimité digne de ſa haute naiſſance: „ A „ Dieu ne plaiſe, dit-il, que j'ajoute affli- „ ction ſur affliction aux malheureux; quand „ Bâle ſera en état d'être attaquée, alors je „ prendrai mes meſures.

Le Duc *Rodolphe* vint cette année en 1357
Helvétie comme il l'avoit promis, & ſe rendit à Schaffhauſen, qui appartenoit à ſa Maiſon. Ce fut pour lui une mortification bien ſenſible de voir Zug & Glaris dans l'Alliance des Suiſſes. Pour en marquer ſon mécontentement il ajourna les Confédérés par devant l'Empereur; mais ils refuſérent de comparoitre devant un Prince, qui depuis le Traité de paix conclu à Ratisbonne, avoit entrepris de donner l'explication d'un article qui n'en demandoit point.

Les Députés de Zurich, de Berne, & d'autres Villes engagérent cependant Rodolphe par leurs preſſantes ſollicitations à conſentir, qu'on s'en tînt à la Tréve, que le Baron de Torberg avoit moiennée, juſqu'à ce, qu'il eût conféré plus particuliérement là deſſus avec le Duc ſon Pére, qui étoit encore malade à Vienne; mais la mort d'*Albert*, qui arriva l'année ſuivante empêcha cette conférence du Pére avec ſon fils. 1358

Albert le ſage étoit le ſixiéme fils de l'Em-

pereur *Albert*, & fut le ſeul, qui laiſſa poſterité mâle. Il eut quatre fils & trois filles. *Rodolphe* & *Frédéric* moururent peu d'années après leur Pere, l'ainé d'une mort naturelle, & *Frédéric* d'une mort violente. *Leopold* Troiſiéme, & *Albert* Troiſiéme les deux Cadets partagérent la ſucceſſion. L'ainé eut la haute Autriche, & le Cadet la baſſe. Le Comté de Tirol reſta indivis. Il étoit parvenu à leur Maiſon par le Mariage de *Rodolphe* leur Ainé avec la Princeſſe de *Maultaſch*, comme on l'a dit ailleurs.

Les Bernois & les Underwaldnois ne vivoient pas non plus en bonne intelligence. Ces derniers avoient aggregé à leur Bourgeoiſie les Sujets du Seigneur de *Rinkenberg*, & les rendoient par là dèsobéiſſans à ſon égard, puiſqu'ils en prenoient occáſion de lui refuſer les cenſes & les devoirs ſeigneuriaux. Les Bernois en écrivirent à ceux d'Underwalden, pour les exhorter à ne les point garder au nombre de leur *Lands-Leüten*; vû qu'ils dépendoient du Seigneur de *Rinkenberg* leur légitime Maître, & que par conſéquent ils ne pouvoient pas joüir d'une Bourgeoiſie diamétralement oppoſée à la qualité de Sujets. Les Underwaldnois aſſemblérent la Communauté. Le Réſultat, à la pluralité de cinq Suffrages, porta de répondre à Berne, qu'il n'avoient rien fait contre la Confédération Helvétique, puiſqu'elle

laiſ-

laiſſoit la liberté à chaque Allié de recevoir les Bourgeois & Habitans, qui étoient de leur convenance ; qu'en particulier ils n'avoient point lezé les Bernois, avec leſquels ils ne deſiroient rien tant que de bien vivre, & qu'on pouvoit être perſuadé, qu'ils n'empêcheroient jamais les Sujets de Rinkenberg de païer tout ce, qu'ils devoient à leur Seigneur. Qu'ainſi ils prioient, qu'on ſe contentât de cette réponſe, qui n'étoit contraire ni aux Traités, ni aux interêts de l'Etat de Berne. Ce raiſonnement ne fut pas gouté des Bernois, parce que ceux d'Underwalden aiant propoſé l'arbitrage ſuivant l'Alliance, le ſur-Arbitre auroit été de leur Canton, ce qui ne faiſoit pas le compte des Bernois, qui ſçavoient, que les Maiſons de Walterſperg & de Hunwil étoient le mobile de toutes les difficultés, & que par leur credit le ſur-Arbitre ſeroit celui, qu'elles ſouhaiteroient. Ils vouloient bien ſe ſoumettre à ce qu'en feroient leurs communs Alliés d'*Uri* & de *Schweitz*; mais ceux d'Underwalden s'y oppoſoient. Ainſi cette affaire traina environ quinze ans ſans déciſion, les Bernois ne voulant plus agir par voïe de fait en conſidération des ſervices, que les Underwaldnois leur avoient rendus à Laupen. On s'y prit néanmoins d'une façon à obliger les Sujets de Rinkenberg de rendre à leur Seigneur l'obéiſſance & les tributs, qu'ils lui devoient.

1359 *Rodolphe* d'Autriche après la mort du Duc ſon Pére, confirma la Tréve avec les Suiſſes, avec cette ſeule condition, qu'elle dureroit auſſi long-tems, que les deux parties le trouveroient bon; mais que ſi l'une des deux venoit à y renoncer, alors les hoſtilités recommenceroient un Mois après; que cependant le Canton de Schweitz nommeroit le Landamman à Zug, & celui de Zurich à Glaris, & qu'ils ſiégeroient au nom de la Maiſon d'Autriche en Cour criminelle. *Godefroi de Mülner* Chevalier fut nommé Ballif à Glaris par l'Etat de Zurich. Il y conſerva la paix & la tranquillité, & Rodolphe, en faveur du nouveau Ballif, augmenta de cent florins la penſion ordinaire. Le repos, que la ceſſation de la guerre avoit ramené en Helvétie, eut l'effet ordinaire. On s'en laſſa, & le ſoldat, ou pour mieux dire le Bourgeois & le milicien accoutumés à la licence & au déſordre, ne trouvant plus d'ennemis à combattre dans les Païs étrangers, s'en firent dans le leur propre. Nous avons déja dit ci-devant, que *Jean de Bubenberg* après avoir été dépoſé de la dignité d'Avoier de Berne, céda très prudemment à la Bourgeoiſie irritée, & ſe retira dans ſon château de Bubenberg pour laiſſer paſſer l'orage; il ne fit point ſemblant de ſe mêler de la République; mais vivant dans la ſolitude il attendit tranquillement l'occaſion

de

de rentrer dans la Ville. La derniére peſte avoit ravi une partie de ſes ennemis; le tems avoit amorti la haine des autres, & ſon ambition ſubſiſtoit toûjours. Dans ces circonſtances il offrit à Berne ſon moulin & ſon droit de pêche dans le Ruiſſeau du Pré. C'étoi tun fief que la Maiſon de Bubenberg avoit eu de l'Empire: Il n'exigea pour le tout qu'une ſomme très modique, qui marquant une envie de faire plaiſir à la Bourgeoiſie, lui en regagna l'affection. Tellement que dèslors on commença dans Berne à changer de ſentimens à ſon égard. On dit publiquement, qu'on avoit eu tort de traiter ſi rigoureuſement un Seigneur d'une famille, qui avoit contribué à bâtir la Ville, & qui dans la ſuite l'avoit ſervie en différentes occaſions avec un zéle digne d'attention; que ceux, qui étoient au timon de la République, n'avoient pas les mains plus nettes, que lui; qu'ainſi on ne devoit pas héſiter un inſtant à le rappeller de ſon exil; que ſi ſes ennemis ne le vouloient pas faire de bonne grace, il falloit les y forcer, & lui permettre de renter dans ſa Patrie. Les Parens, les amis, & ceux qui étoient affectionnés à l'Avoier de Bubenberg entretinrent ces bonnes diſpoſitions en ſa faveur, & ne furent point fâchez de remarquer, qu'inſenſiblement le Peuple ſe laiſſoit conduire à vouloir le faire revenir. Mais comme ces ſortes de révolutions

tions ne ſe font jamais dans l'ordre ; & que la paſſion & le tumulte les accompagnent ordinairement ; il arriva, que quelques eſprits inquiets au mépris des Loix, & fondés ſur la bienveillance du Peuple, l'aſſemblérent avec une eſpéce de violence dans l'Egliſe des Cordeliers, où la Communauté avoit ſes ſéances ordinaires. Cette convocation tumultueuſe ſans la permiſſion du Chef, & contre les ordonnances établiés, & municipales du Gouvernement, ne pouvoit manquer d'occaſionner un grand déſordre. Un trait, que l'Hiſtoire a conſervé à la Poſterité en eſt une preuve bien convaincante. Les Bourgeois dans cette aſſemblée crioient à pleine tête, que le Chancelier eût à leur produire les Loix municipales ; & comme ce Magiſtrat ne trouvoit pas aſſez promptement celle, qu'ils ſouhaitoient ; un inſolent lui jetta au viſage une poignée de ceriſes noires, moins par mépris pour ſa perſonne, que pour le livre, qu'il qualifioit de veille paperaſſe. Cette action téméraire & rébelle trouva ſes partiſans, mais perſonne, ne ſe mit en devoir de la châtier. C'eſt ainſi qu'il arrive quelques fois certains cas qui deshonorent les Républiques par le peu de vigueur, qu'on y remarque dans le tems, qu'elle ſeroit néceſſaire pour réprimer l'inſolence, & prévenir les déſordres. Ca a été le défaut & la foibleſſe des anciennes

&

& nouvelles Ariſtocraties & Démocraties ; ni Rome, ni Carthage, ni la Gréce n'ont été exemptes de ces viciſſitudes. Lorſque le Chancelier eut lû l'article de la Loi, qui diſoit, „ Qu'un chacun devoit ſe porter à „ procurer le bien & l'avantage de l'Etat, les Mutins ſortirent avec grand bruit, & coururent à l'hôtel de *Nicolas de Schwarzenbourg*, alors Avoier de Berne, pour lui demander la Banniére, que ce Seigneur fut obligé de leur livrer ; & pendant que ce peuple furieux alloit chercher le vieux de Bubenberg pour le conduire en triomphe dans la Ville, *Nicolas de Schwartzenbourg* en ſortit pour ſe rendre à Thun, & y attendre la fin de cet orage. *Bubenberg* après ſon retour à Berne reprit ſéance au Sénat ſans aucune oppoſition : ſa prudence, qui le porta à céder au tems, & la vigueur, qu'il montra par ſon retour, lui conſervérent une dignité & un rang, que tous les efforts de ſes ennemis ne purent lui ravir.

Jean de Bubenberg étoit rentré dans Ber- 1360
ne à la faveur du Peuple ſans trop avoir juſtifié ſa conduite, ſur laquelle il n'y avoit rien à critiquer, ſi ce n'eſt à l'occaſion de la vendition politique de ſon moulin, & de ſon droit de pêche, qui lui avoit mérité ſa grace. Il finit ſa vie à Berne, & l'Hiſtoire ne décide pas, ſi l'on a eu raiſon de l'exiler ou de le rappeller. Ce qu'il y a de certain,

c'eſt

c'eſt que l'on auroit mieux fait, ou de ne le point exiler, ou de ne le point rappeller. Pendant qu'il vivoit tranquille dans la Capitale, le fameux *Rodolphe d'Erlach* s'en étoit éloigné pour aller ſour l'ombre de ſes lauriers achever la ſienne dans ſa terre de Reichenbach. Il avoit marié ſa Fille à un Cavalier de la Maiſon de Rudentz natif d'Underwalden. Le beau-Pere & le Gendre eurent à l'occaſion de la dot une conteſtation, qui eut une fin tragique & malheureuſe. De Rudentz, dont le cœur ne reſpiroit, que vengeance partit d'Underwalden à pied, & vint à Richenbach. Pour entrer dans le château il prit le moment, que les Domeſtiques étoient aux champs, & qu'il ſçavoit, que ſon beau-Pere faiſoit la méridienne. L'épée de bataille, avec laquelle *Rodolphe* avoit fait tant de belles actions, ſe trouvant à l'anti-chambre, de Rudentz s'en ſaiſit; entra où *Rodolphe* dormoit, & donna le coup parricide, qui termina la vie de l'homme du monde, qui avoit le moins mérité un ſort pareil. Rudentz, épouvanté d'une action ſi inhumaine, & abandonné à ſon remors, ſe jetta dans une forêt prochaine, où les chiens le pourſuivirent, comme s'ils avoient voulu venger la mort de leur Maître. On n'en eut jamais aucune nouvelle; apparemment, qu'il périt miſerablement dans quelque coin du monde, où Dieu châtia ſon crime. Les Bernois

furent

furent penétrés de la plus vive douleur en apprenant la mort de *d'Erlach*; ſon nom étoit en ſi grande vénération parmi eux, qu'ils en conſervent encore aujourd'hui précieuſement la mémoire.

L'Empereur, qui avoit éprouvé la valeur 1362
des Suiſſes, leur fidélité dans les Traités, & leur véritable Union, rechercha leur amitié, & confirma la Confédération Helvétique en ces termes: „ Et par grace ſpé-
„ ciale, Nous confirmons, & ratifions l'Al-
„ liance, que ceux de Zurich, de Berne,
„ de Lucerne, d'Uri, de Schweitz, d'Un-
„ derwalden, & ceux qui leur appartien-
„ nent, ont ci-devant faite entr'eux; de façon,
„ que la dite Alliance eſt reconnuë plus an-
„ ciénne, que celle, que Nous faiſons pré-
„ ſentement avec eux, ſans Dol. 1362. „
On peut juger par cette approbation Impériale de l'infidélité, ou de l'ignorance des Ecrivains Germaniques, qui oſent dire, que la confédération Helvétique a été faite contre la volonté de *Charles IV*. On eſt en état de prouver qu'après *Charles*, *Sigiſmond* ſon petit fils & tous ſes Succeſſeurs, l'ont confirmée & ratifiée juſqu'à *Rodolphe ſécond*, à quelle Epoque les Suiſſes ont ceſſé d'en demander la confirmation, leur paroiſſant inutile de faire confirmer une Alliance ſi bien établie, & qui n'en n'avoit plus beſoin, puis qu'elle ſe ſoutenoit par elle même.

Les

Les Zuriquois auroient été charmés, que *Charles* eut nommé Zug & Glaris dans l'acte qui regardoit l'Alliance; mais ce Prince leur fit connoître, qu'il ne lui conviendroit pas d'en parler, puiſqu'il avoit fait une déciſion contraire, dans l'explication; qu'*Albert* lui avoit demandé à ce ſujet quelques années avant ſa mort: Qu'ils devoient ſe contenter de cette expreſſion: *Et ceux, qui leur appartiennent*; paroles, qui comprenoient tous ceux, qui étoient dans l'Alliance des huit Cantons, dont Zug & Glaris étoient membres.

L'amitié entre l'Empereur, & la Maiſon d'Autriche étoit extrêmement ralentie. Ils avoient une difficulté au ſujet de quelques Bourgs limitrophes, qu'ils ſe diſputoient. Ce qui faiſoient, que *Charles* étoit liberal dans la diſtribution de ſes graces, & qu'il accabloit les Zuriquois de bienfaits & de priviléges. Il leur accorda la Jurisdiction ſur le Lac avec tout droit de Bannalité; en ſecond lieu un Eſclave habitué pendant une année à Zurich étoit mis en liberté, & ſon Seigneur ne pouvoit plus le réclamer. En troiſiéme lieu, il leur donna le droit rural, qui eſt une Juriſdiction territoriale, qu'ils avoient reſſerrée auparavant dans leur Ville; preſentement ils peuvent l'exercer dans le païs à eux appartenant. Enfin il leur permit de faire la conquête de la Ville de Rapperſchweil ſur la Maiſon d'Autriche, & de la garder après l'avoir

l'avoir prise. Ces priviléges donnérent une face agréable à la Ville de Zurich, & en firent un Etat respectable, parceque les conquêtes, qu'ils firent dans la suite, prirent la même forme, & la même autorité.

Il ne faut pas douter, que comme cette mésintelligence des deux Maisons de Luxembourg & d'Autriche, fut la cause des graces, que la Ville de Zurich reçût de l'Empereur, elle ne l'ait aussi été du renouvellement & de la prolongation de la Tréve, qui se fit entre *Rodolphe* & les Cantons au sujet de Zug & de Glaris, que les Princes vouloient toûjours séparer de la confédération Helvétique. L'Evêque de Gurck contracta au nom des Ducs d'Autriche; dont l'un, qui est *Frédéric*, fut peu de tems après tué à la chasse par un Cavalier de la Maison de Bottendorf, comme ce Prince n'étoit pas marié, il ne laissa point de postérité.

Ceux d'Uri profitérent de ces circonstances favorables pour s'arrondir dans leur païs. Ils acquirent de l'Abbaïe de Wettingen toutes les droitures, qu'elle avoit dans leur district pour la somme de huit mille quatre cens quarante huit florins d'Empire. Les Moines avoient été forcés à vendre par rapport aux frais de la guerre, & à ceux, que leur avoit causés *Berctolde Tutz* Abbé de Salmensweiler en leur intentant un procés à la Cour de Rome. Raison, qu'ils firent insé-

rer dans l'acte de vendition, affin de ne pas essuier le reproche d'avoir été mauvais Oeconomes, & d'être par avance justifiés auprès de la sévére postérité.

Cette année fut encore remarquable par la grande sécheresse, qu'il y eut, & par l'extrême froid, qui se fit sentir l'hiver suivant, ce qui enleva une grande quantité de bétail, & qui fit périr les poissons & les oiseaux même au moins pour la plûpart.

1364 L'année 1364. commença par l'Alliance, que le Duc de Savoie *Amedée VI.* fit pour dix ans avec les Bernois. Ce Prince s'étoit fait une grande réputation dans la guerre de Constantinople, & dans la Bulgarie.

Agnés Reine d'Hongrie Veuve du Roi *André*, & fille de l'Empereur *Albert* mourut dans le Mois de Juillet de la même année. Elle avoit passé son Veuvage à Königsfelden, d'où elle s'étoit beaucoup mêlée des affaires de l'Helvétie en faveur des ses fréres les Ducs d'Autriche, comme on la vû plus haut. Cette Princesse n'avoit pas l'estime générale, & l'on étoit fort partagé sur son compte. Sous les apparences de dévotion, elle cachoit un esprit d'intrigue, & de vengeance, qui couta beaucoup de sang coupable & innocent dans la poursuite, qu'elle fit de la mort de son Pére. Elle favorisa en tout les Princes ses fréres, & fut la cause des guerres les plus meurtriéres entre eux & les Suisses.

Cepen-

Cependant l'Empereur *Charles*, qui avoit 1365
à traiter des affaires de l'Italie avec le Pape passa par la Suisse pour l'aller trouver à Avignon, où il faisoit alors sa Résidence. C'étoit *Urbain V. Innocent VI.* étant mort deux années auparavant. Ce Monarque vint de Strasbourg à Bâle, & de là à Soleure, où il donna aux Zuriquois de nouvelles marques de sa bienveillance en leur accordant le privilége de donner asile, à quiconque auroit été banni par les Villes de Rothweil, ou autres d'Allemagne, sans qu'on pût le rechercher, ni en faire une affaire à la Ville de Zurich, que sous la condition, que l'exilé seroit jugé par le Résident d'Empire domicilié dans leur Ville. Il leur accorda encore la liberté de pouvoir donner tous les fiefs indistinctement, qui seroient vaquants à six lieües à la ronde de Zurich, réservant néanmoins, que le Vassal en feroit hommage & à lui, & à ses Successeurs, lorsqu'ils se trouveroient à portée de le recevoir. Il reserva encore les fiefs appartenant aux Princes, Comtes & Barons; à qui il ne vouloit pas ôter leurs droits. De Soleure *Charles* passa par Berne, Genéve & Chambéri, où il donna le Vicariat d'Empire à *Amedée VI.* Comte de Savoie; mais les Génévois s'y opposérent si efficacement, qu'ils en obtinrent la révocation jusqu'à la quatriéme fois, que l'Empereur s'étoit toûjours laissé gagner par

les ſollicitations du Comte, à qui cette dignité auroit donné un grand relief, & une grande autorité dans ce Païs, ſi elle lui fut reſtée.

Le Pape ſe plaignit à l'Empereur contre les Viſconti Seigneurs de Milan, dont il n'avoit pas lieu d'être ſatisfait, & voulut engager ce Prince à les en chaſſer comme étants Feudataires de l'Empire. *Charles* promit au Saint Pére tout ce qu'il voulut, & quoiqu'il en eût reçû une groſſe ſomme avec promeſſe de n'en pas reſter là, néanmoins il n'oſa rien entreprendre, parceque les fréres Viſconti Barnabé & Galeas étoient devenus trop puiſſans en Lombardie. *Urbain V.* en fut pour ſon argent, qu'il regréta fort, mais inutilement.

L'Empereur à ſon retour repaſſa par Berne, où il fut reçû ſplendidement avec le Comte de Savoie. Le Comte de Kibourg, & d'autres Seigneurs vinrent en perſonne à Berne pour s'y plaindre de ce qu'on y admettoit leurs ſujets au nombre des Bourgeois, & qu'on ſembloit chercher toutes les occaſions de leur nuire & de leur faire du tort. Les Bernois ſe juſtifiérent en préſence de l'Empereur ſur les deux articles, & firent connoitre, qu'ils recevoient au nombre de leurs Bourgeois tous ceux, qui vouloient en être par le droit, que leur en donnoit les Patentes Impériales. En ſecond lieu, qu'ils

ne

ne poſſédoient rien, qu'ils n'euſſent par bonne & valable acquiſition, par contract, ou par une juſte guerre: Qu'ainſi leurs voiſins n'avoient pas bonne grace de ſe plaindre d'eux, pendant qu'ils étoient eux mêmes dans le tort; qu'ils étoient les auteurs de tous les démêlés par la grande avidité, qu'ils faiſoient paroitre à s'emparer du bien d'autrui.

Mais celui de tous qui ſe plaignit le plus amérement fut *Antoine Baron de la Tour de Trêmes*, qui ſe récria ſur ce que les Bernois lui avoient abîmé ſon païs de Frutingen, & lui avoient manqué de parole. Et comme on lui nia le fait; il jetta ſon gant aux pieds de l'Empereur, offrant de ſoutenir ſon accuſation en champ clos par un combat particulier. *Conrad de Rinckenberg* releva le gant, & s'offrit de ſoutenir le contraire. L'Empereur, qui ſçavoit, que le ſuccès de ces ſortes de combats ne prouvoit pas toûjours la vérité, prit la choſe à lui; & après l'avoir examinée, il décida la queſtion en faveur des Bernois ſuivant le ſentiment de Lauffer; Tſchudi n'en fait aucune mention, & Stettler dit, que *Charles* appaiſa la trop grande vivacité des paroles. Le Monarque partit enſuite fort content de Berne; & cette Ville après ſon départ fit l'Alliance perpétuelle avec celle de Soleure, qui dure encore aujourd'hui.

A peine l'Empereur étoit arrivée à Salins ſur le Rhin, que l'Alſace ſe vit aſſaillie par une armée d'Anglois ſous la conduite d'un Archiprêtre nommé Springhartz. Ces Troupes, qui furent congediées après que la paix entre la France & l'Angleterre eut été conconcluë à Bretigni, ne ſçachant que faire, ni que devenir, s'aſſemblérent au nombre de ſoixante mille; & comme elles ne vivoient, que de rapine & de vol, elles firent des dégats terribles; prémiérement dans la Province de France, en Lorraine, & enſuite dans tout le plat païs en Alſace.

Ces Anglois, parce qu'ils n'avoient point de bélier, ni d'autres machines à pouvoir renverſer les murailles, n'oſoient pas s'attacher aux Villes fermées. Ils paſſoient à côté, & pilloient uniquement les Villages & les Bourgs, qui étoient ſans défenſe. Bâle ſe trouvoit dans le cas; elle n'avoit pas encore pû ſe mettre en ſûreté contre une entrepriſe ennemie depuis le tremblement de terre, qu'elle avoit ſouffert, il y avoit neuf ans. Dans cette ſituation elle demanda ſécours aux Suiſſes, qui furent charmés de lui en fournir, affin d'arrêter les Anglois dans le Sundgau & la Rauracie, & les empêcher de pénétrer dans l'Helvétie. Les Cantons y envoiérent en effet quatre mille cinq cens hommes des plus braves, & des plus leſtes, qui demandérent les poſtes avancés, & les plus

expo-

expoſés à l'ennemi. Enfin *Charles* aſſembla auſſi ſon Armée, avec laquelle il vint au ſécours de ſes Païs attaqués ; mais dés que les Anglois eurent avis de ſa marche, ils abandonnérent l'Alſace, & ſe retirérent à grandes journées. Peu de tems après la guerre entre la France & l'Angleterre aiant recommencé, ils rentrérent ſuivant toute apparence au ſervice de leur Roi, qui les retint dans ſes Armées, au moins ne les revit-on plus. Les Suiſſes retournérent chacun chés eux. Il ſe répandit dans ce tems là un bruit, que *Léopold* Duc d'Autriche avoit attiré ces gens ſans aveu dans le deſſein de les emploier à réduire les Suiſſes ſous ſon obéiſſance. Ce ſoupçon paroiſſoit d'autant mieux fondé, que ce Prince nourriſſoit contre les Cantons une haine implacable, qu'il fit connoitre peu d'années après pour ſon malheur. Néanmoins les Auteurs Suiſſes contemporains bien loin d'adopter cette idée, la condamnent au contraire comme injurieuſe à la mémoire de *Léopold*, qui dans cette époque vivoit en bonne intelligence avec les Confédérés, & les mêmes prétendent que les Anglois ne firent aucune irruption en Helvétie ; ce qui juſtifie l'opinion de ceux, qui n'attribuent point l'arrivée de ces Troupes à la Maiſon d'Autriche. Il y a bien plus d'apparence, que les Anglois vinrent en Alſace au ſujet des prétenſions, que le Sire de Couci *Enguer-*

ran VII. formoit contre la Maiſon d'Autriche par rapport à ſa Mére Catherine d'Autriche, que ſon Pére *Enguerran VI.* avoit épouſée par les ſoins du Roi de France *Philippe de Valois.* Après la priſe du Roi Jean à la Bataille de Poitiers, *Enguerran* paſſa avec d'autres ôtages en Angleterre pour la délivrance de ce Prince : Là il ſe rendit ſi agréable au Roi d'Angleterre *Edoüard III.* qu'il le choiſit pour ſon gendre, le fit Comte de Betfort, & lui donna le Comté de Soiſſons, que Gui de Blois réſigna entre les mains de ce Monarque pour ſe tirer d'ôtage. *Enguerran* s'étoit plaint pluſieurs fois à l'Empereur, de ce que les Princes d'Autriche lui retenoient ſon bien maternel. *Charles* avoit trouvé ſes prétentions juſtes & équitables; mais il n'avoit pû engager les Ducs d'Autriche à le ſatisfaire. Ainſi l'on peut conjecturer, que cette injuſte détention des biens de Catherine d'Autriche porta ſon fils à les demander à main armée de ſes Oncles, ou de ſes Couſins Germains, qui ne vouloient pas s'en déſaiſir autrement. L'Hiſtoire nous donne lieu de croire, que *Edoüard* ſans le témoigner fut bienaiſe, d'aider ſon Gendre à conquerir ſon bien, & que Sprenghartz n'étoit que le manteau, dont on ſe ſervoit pour couvrir l'entrepriſe. Tſchudi prétend, que le Roi d'Angleterre & l'Empereur étoient d'accord, mais que ce dernier fut

obligé

obligé de prendre les armes, parceque les Anglois firent le dégat aux environs de Strasbourg, & autres endroits de l'Empire; que s'ils n'avoient endommagé, que les Terres appartenantes à la Maiſon d'Autriche, ce Monarque ſeroit reſté parfaitement tranquille: Que néanmoins Springhartz ſe plaignit de ce que l'Empereur l'avoit trompé, après avoir engagé ſon Roi à cet armement. Ce qui autoriſe à croire, que ces deux Princes étoient d'intelligence, c'eſt, que l'armée de *Charles* en ſe retirant fit beaucoup plus de mal dans le païs Autrichien, que n'avoient fait les Anglois: Mais la mauvaiſe conduite de Springhartz fut la cauſe, que l'entrepriſe ne réüſſit pas à ſouhait.

Fribourg en Briſgau s'étoit mis ſous la 1366
protection du Comte *Eggen de Firſtenberg*. Ce Seigneur, qui avoit ſon Comté aux Frontiéres de Briſgau, ſe propoſa de s'aſſujettir entiérement cette Ville. Il cultiva dans cette intention le Marquis de Baden, les Comtes de Salm, & de Leiningen, le Marquis de Hochberg, les Barons de Finſtingen, d'Ochſenſtein, & de Liechtenberg. Ceux de Fribourg cherchérent un appui contre le Comte de Firſtenberg auprès des Ville de Bâle, de Neubourg, de Briſach, & de Berne; mais les Bernois, qui n'avoient point d'Alliance particuliére avec les Fribourgeois, ne voulurent pas ſe mêler de cette guerre,

dont ils appréhendoient les ſuites. Cependant le Comte après avoir aſſemblé ſes Troupes tâcha de ſurprendre la Ville de Fribourg, & de s'en rendre le maitre. Le coup lui aiant manqué par le bon ordre, & la bonne garde, que firent les Fribourgeois, il fut obligé de ſe retirer, & de remettre la partie à une autre fois. Ceux-ci voulant profiter de leur bonheur, allérent aſſiéger le Château fort de Bourghalden tout près de leur Ville, & le prirent; animés par cette conquête, ils mirent le ſiége devant la petite Ville d'Endigen. Mais le Comte, à qui ces progrés ne faiſoient pas plaiſir, marcha à eux, & leur livra une bataille. Les Fribourgeois furent battus, & perdirent plus de mille hommes; le Comte en précipita quatre cens dans le Rhin, fit trois cens priſonniers, & pourſuivit le reſte juſqu'aux portes de Briſach. La fin de cette malheureuſe guerre fut, que les Fribourgeois pour avoir la paix cédérent au Comte de Firſtenberg la Seigneurie de Badenweiler, & lui donnérent pour les frais de la guerre quinze cens rappes annuellement. Et comme ils s'étoient extrêmement endettés & appauvris, ils recourrurent à la protection de la Maiſon d'Autriche, ſous laquelle ils ſont encore aujourd'hui, quoique les Suédois les aient conquis, & que les François aient tellement démantelé leur Ville en 1744. qu'elle reſſemble

plûtôt

plûtôt à un ſimple Bourg, qu'à une forteresse, comme elle étoit auparavant, auſſi les habitans ont-ils changé le nom de Fribourg en celui de *Neüwdorf*, qui ſignifie village nouveau, & qui en même tems ouvre un paſſage libre aux François en Allemagne.

Les Bernois s'accommodérent en ce 1367
tems là avec Rodolphe de Neufchâtel au ſujet des prétentions, qu'il avoit ſur le Comté d'Arberg; cet accommodement ſe conclut au moien de huit mille ſept cens trente huit florins d'Empire, & par là ce beau Comté devint libre, en faveur des Bernois, qui vivoient alors en paix, & dans l'abondance. Ils en auroient ſouhaité la continuation, parceque ces tems heureux les mettoient en état de faire fleurir leur Ville, & leur donnoit le loiſir de ſe fortifier par les Alliances, & de s'aggrandir par les acquiſitions continuelles, qu'ils faiſoient aux dépens des Seigneurs, & des Gentils-hommes, qui ſe ruinoient à la Cour, à la guerre, ou par les folles dépenſes, qu'ils faiſoient pour ſoutenir l'éclat de leur naiſſance. Mais l'inquiet Evêque de Bâle troubla leur bonheur, & les força à reprendre les armes.

Senno Baron de Munſingen & de Bucheck Evêque de Bâle étoit mort. Ce Prélat avoit régné tranquillement, aimant la paix, & ne s'attachant qu'à réparer les grandes pertes, que le tremblement de Terre

avoit

avoit cauſées l'année 1356. On l'appelloit *totius Epiſcopatûs, Fortalitiorúmque Reſtaurator Auguſtus.* *Jean* de Vienne ſon Succeſſeur d'une des plus illuſtres Maiſons de Bourgogne, fut par la protection du Pape *Urbain V.* élû Evêque de Bâle. Il étoit Chanoine de Metz, d'où il fut tiré pour venir prendre la mitre. C'étoit un homme profond & d'une rare prudence, mais plus propre à porter une épée, qu'à ſe ſervir de la croſſe; avec cet eſprit, & cette inclination, il lui auroit été bien difficile de pouvoir vivre en paix avec ſes voiſins. Son régne fut inquiet, & belliqueux, ce qui fit beaucoup de tort à ſon Evêché. Il commença à ſe faire connoitre après la victoire, que le Comte de Firſtenberg avoit remportée ſur les Fribourgeois du Briſgau. Cet avantage avoit enflé le cœur des Princes, qui méditoient en conſéquence de réduire les Villes libres ſous leur obéiſſance. Celle de Bienne dépendoit pour le ſpirituel de l'Evêché de Lauſanne, & pour le temporel de celui de Bâle. Jean de Vienne ſe crut lezé dans ſon autorité, de ce, qu'elle avoit fait l'Alliance avec Berne, ſuppoſant qu'elle s'étoit contractée ſans le conſentement de ſes Prédeceſſeurs. Ce que les Biennois n'étoient pas en pouvoir de faire, puiſqu'ils ne devoient pas chercher un azile ailleurs, que chez leur Prince naturel, à qui ſeul il devoient obéir.

Les

Les Biennois n'étoient pas de ce ſentiment; ils prétendirent: „ Qu'en faiſant Al-
„ liance perpétuelle avec l'Etat de Berne,
„ ils n'avoient rien fait qui ne fut conforme
„ à leurs franchiſes. En ſecond lieu, qu'ils
„ s'étoient alliés par différentes fois ſans la
„ participation des Evêques de Bâle avec
„ Berne & avec d'autres Villes, ſans que
„ ces Prélats y euſſent trouvé à redire. En
„ troiſiéme lieu, qu'ils avoient réſervé l'E-
„ vêque dans l'Alliance, qu'ils avoient avec
„ Berne, & qu'ils lui ſeroient toûjours fi-
„ déles & ſoumis dans l'eſpérance, que leur
„ Prélat les laiſſeroient tranquilles dans la
„ joüiſſance de leurs anciens priviléges. „

Jean de Vienne, que cette réponſe ne ſatisfit pas, aſſembla ſes Troupes à la ſourdine, & ſurprit la Ville de Bienne, où il fit ſaiſir les Principaux d'entre les Bourgeois, pour les envoier dans ſon château eſpérant, qu'en les y tenant priſonniers, il les perſuaderoit plus aiſément de renoncer à l'Alliance de Berne. Le Comte de Nidau qui étoit dans la Ville, & qui y reſta pendant, que l'Evêque, à la nouvelle de la marche des Bernois, ſe retira dans le fort de Schloſsberg, par une cruauté impardonnable tua, & maſſacra une partie des Bourgeois, après quoi il fit mettre le feu à la Ville, & la brula entiérement ſans que l'Evêque pût l'empêcher,

Les

Les Bernois ne voulurent pas laiſſer cette inhumanité impunie, ſi l'on peut nommer inhumanité ce qui étoit d'uſage dans ce tems là auprès de toutes les Nations de l'Europe; ils avertirent leurs Alliés destrois Cantons Uri, Schweitz, & Underwalden; en attendant ils allérent au ſécours de Bienne, qu'ils trouvérent réduite en cendres. Ce malheur étant ſans réméde, ils aſſiégérent le château, qui ſe rendit par accord, & de cette façon les Bourgeois priſonniers furent remis en liberté; cependant les Troupes des Cantons étoient arrivées à Pieterlen; mais comme l'Evêque n'avoit pas jugé à propos de les attendre; elles retournérent dans leur païs, & les Bernois chez eux. Ceux-ci voulant profiter de l'abſence de l'Evêque, ſortirent ſur la fin du Mois de Novembre pour aller aſſiéger la Neu-Ville, & enſuite le château de Schloſshalden. Mais leur tentative fut inutile, parcequ'ils n'avoient ni béliers ni machines propres à abbattre les murailles. Le froid étoit d'ailleurs ſi ſenſible que pour ne pas riſquer de perdre beaucoup de monde ils levérent le ſiége, & reprirent le chemin de Berne, où ils projettérent avec leurs Alliés de Soleure une troiſiéme entrepriſe, qui leur réüſſit mieux. Les Bernois pénétrérent par le fameux paſſage de Pierre Pertuis, que *Jules Céſar* a fait tailler dans la montagne, forcérent les Rétranchemens,

que

que l'Evêque y avoit fait faire, & pillérent la Vallée de Saint Himier. Les Troupes Baloiſes s'aſſemblérent dans la vallée de Grandval, où les Soloriens les attaquérent, & les mirent en fuite avec une perte aſſez conſidérable. Ils brulérent enſuite le Bourg de Münſter ou Moutier avec pluſieurs autres Villages, & ſe retirérent de même que les Bernois chargés de gloire & d'un riche butin.

Cependant l'Evêque qui vouloit avoir ſa revanche fit venir des Troupes de Lorraine, céda la Ville d'Olte à Rodolphe Comte de Nidau pour l'attirer dans ſon parti, traita avec les Comtes de Thierſtein, & d'autres Seigneurs, arma quatre mille paiſans de hâches pour extirper la grande forêt de Brenngarten tout près de la Ville de Berne, & paſſa la montagne du Hauenſtein dans le deſſein de faire une irruption dans le Païs Bernois. Mais le Comte de Nidau lui refuſa le paſſage appréhendant de s'attirer les Bernois ſur les bras. Les pluies abondantes qui tombérent, groſſirent tellement la riviére de l'Aar, que l'Armée du Prélat ne pouvant la paſſer, une partie ſe débanda, & l'autre ſe retira par le Buchsgau; Ainſi *Jean* de Vienne ne remporta d'autre avantage de ſon entrepriſe, que celui d'avoir connu par expérience, qu'il convient mieux à un homme d'Egliſe, ſur tout à un

Evê que

Evêque de fonctionner à la tête de ſon Chapitre, qu'à la tête d'une Armée. Il ſurchargea ſon Evêché de dettes, & fut obligé d'engager les meilleures Places pour les ſommes, qu'il avoit empruntées. Enfin ne ſe voiant plus en état de continuer la guerre, on pacifia les parties belligerantes par un
1368 Traité, qui ſe fit à Balſtal, où les Arbitres prononcérent, que les Bernois donneroient à l'Evêque trente mille florins d'Empire pour tout dédommagement. Mais ils ne voulurent pas l'accepter, & n'offrirent que trois mille florins, qu'ils livreroient ſur le champ à l'Evêque.

LIVRE QUATRIEME.

QUand la Populace de Berne eut communication du Traité de Balſtal, elle s'en offença, & accuſa le Gouvernement de s'être laiſſé ſurprendre, ou d'avoir molli dans cette occaſion, ne pouvant comprendre, qu'après tant davantages, on ſe fut prêté à une paix ſi peu honorable. Le Peuple ſçachant d'ailleurs, que le tréſor public n'étoit pas en état de païer une ſomme ſi conſidérable, craignit qu'on n'eût taillé chaque Bourgeois à proportion de ſon bien, & de ſes facultés, comme l'on avoit

avoit fait ci-devant en achetant des terres au profit de la Ville; auſſi s'oppoſérent-ils vivement à un Traité qui ne leur paroiſſoit rien avoir que d'odieux & de préjudiciable pour eux. Le particulier ne regardoit, que ſon interêt, & ne vouloit point entrer dans la politique du Gouvernement, qui ne tendoit, qu'au bien de l'Etat par la raiſon, que cette paix évitoit une cruelle & ſanglante guerre, qui auroit bien autrement épuiſé le tréſor, ſi elle avoit eu des ſuites. On ne croioit pas non plus, que les Arbitres prononceroient d'une maniére ſi déſavantageuſe contre Berne, pendant que l'Evêque de Bâle, qui étoit l'aggreſſeur ne devoit point être flatté, ni trouver tant de ſupport auprès des Juges équitables.

Mais comme le peuple ne juge jamais ſelon les lumiéres & la prévoiance des Etats, ou de ceux, qui les gouvernent, mais uniquement ſuivant le ſuccès, & l'iſſuë des événemens; il ne ſe contenta pas des réflexions, qu'on lui inſinua ſur le Traité de Balſtal; il crut ſentir un mal qu'on ne lui avoit pas fait, & pour le prévenir il commença à s'attrouper, à parler haut, & à en vouloir venir à une eſpéce de révolte. La Régence voiant cette fermentation populaire, s'aſſembla ſans tarder dans l'Egliſe des Cordeliers, mit cent hommes armés dans la Maiſon de correction pour ſa ſûreté, & délibéra ſur la maniére

de prévenir la Rébellion, qu'on voioit éclore. On fit dabord des perquiſitions pour découvrir l'Auteur de la révolte, & quand on eut appris, que la garde du Wendelſtein devoit donner un coup de cloche pour aſſembler la Bourgeoiſie, lorsqu'il entendroit crier *Geltenhals*; on le fit ſaiſir, & conduire en priſon, pour tirer de lui par la violence des tourmens la vérité du fait, & connoître les complices de cette conſpiration. La torture fit avoüer quelque choſe, que le priſonnier rétracta après qu'on lui eut donné la queſtion : mais ce déſaveu n'empêcha pas qu'on ne lui fit trancher la tête. Ce coup de vigueur retint la populace dans le devoir ; néanmoins on fut en quelque ſorte forcé de lui donner une eſpéce de ſatisfaction en exilant de fort honnêtes gens pour avoir conſeillé le Traité de Balſtal; entr'autres un Seigneur de la Maiſon de Diesbach, un Stehli, Hafner & Loſi, qui étoient du conſeil; pluſieurs d'entre les coupables ſe ſauvérent pour éviter la punition de leur crime; quelques uns furent empriſonnés, & chatiés corporellement; l'unique garde fut la victime de cette émotion populaire. On voit cependant que l'innocent & le coupable eurent à ſouffrir en cette occaſion, comme il arrive ordinairement dans ces ſortes de cas, où le Gouvernement Républicain ne diſcerne peut être

pas

pas assez scrupuleusement le crime d'avec l'innocence. Ce qui ne peut provenir que d'une molle complaisance que l'exacte justice ne sçauroit approuver.

Pendant que cela se passoit à Berne ; *Léopold* Duc d'Autriche renouvella la Tréve avec les trois Cantons au sujet de Glaris & de Zug. Les Zuriquois, & les Bernois y contribuérent. Elle fut dressée sur le même pied, que celle, qu'on avoit faite peu d'années auparavant avec le Baron de Torberg au nom de la Maison d'Autriche. Rodolphe Comte de Nidau prit la place du Baron de Torberg, que Léopold emploia ailleurs. Ainsi tout fut tranquille de ce côté là. Mais l'Abbé de Richenau *Eberhard de Brandis*, & *Mangold* son frére Prévôt de l'Abbaie ne l'étoient pas. Ils eurent un différent, avec la Ville de Constance au sujet de la pêche, & en vinrent à cet excés de cruauté que d'arracher les yeux à six pêcheurs, que les gens du Prévôt avoient pris de nuit sur le Lac. Ceux de Constance pour venger cette inhumanité, s'embarquérent sur le Rhin, firent une descente dans le Richenau, & portérent la désolation dans toute l'Isle. *Wolfhard* Baron de Brandis frére de l'Abbé & du Prévôt prit sa révanche quelque tems après. Aiant eu avis, que seize Bourgeois de Constance partoient pour le Carneval de Zurich ; il leur coupa chemin avec une Troupe supérieure,

les joignit auprès de Wasserstorf à trois lieües de Zurich, & les attaqua. Il en tua dabord cinq; mais les autres se défendirent avec tant de courage & de succés, que quoiqu'obligés de céder à la force, ils ne se retirérent qu'après avoir tué le Baron de Brandis lui même, & fait quatre prisonniers, qu'ils emmenérent avec eux en triomphe. Déslors il y eut encore entre les parties quelques hostilités qui finirent peu à peu par la médiation des amis réciproques.

Il y avoit quelques Siécles, qu'on s'appercevoit, que les Ecclesiastiques tendoient insensiblement à la Monarchie universelle. Les têtes couronnées en avoient fait souvent l'expérience. Le pouvoir de l'Eglise avoit fait de si grands progrès qu'après s'être rendu maitre du Sceptre Impérial, & de la Couronne des autres Monarques, il commençoit à se mêler du civil, & à vouloir juger des causes, qui n'avoient jamais paru, que dans les Tribunaux temporels & séculiers; non contens de cela, les Ecclesiastiques déclinoient le Juge ordinaire pour trainer leurs parties par devant une justice étrangére, & prétendoient s'établir à la fin les seuls Juges pour le spirituel & le temporel: Les Suisses qui avoient soutenu leur liberté & leurs franchises avec tant de valeur, & d'effusion de sang contre la Maison d'Autriche, ne voulurent point se laisser enléver ce précieux dépôt par

les

les Tribunaux Eccleſiaſtiques ſous le prétexte de Religion, qui dans ces cas purement civils ne pouvoit avoir aucune influence. Ils firent différens Réglemens pour ſe prémunir contre ces ſentences d'excommunication, que les Tribunaux des Abbés & autres Eccleſiaſtiques lâchoient à tout bout de champ, pour faire exécuter leurs jugemens ſur les affaires temporelles, comme ſur les acquiſitions, venditions, ſubhaſtations, dettes & autres actions purement civiles, & qui n'appartenoient en rien au ſpirituel. Ils en faiſoient parfaitement la diſtinction, car ils ſçavoient fort bien que la Religion & la Police ſont fondées l'une & l'autre ſur un ordre formel de Dieu. Iſaie nous apprend : *Que ce même Dieu eſt nôtre Juge & nôtre Roi, & que c'eſt auſſi lui, qui ſauve les hommes.* Qu'ainſi c'eſt lui, qui dans l'ordre ſpirituel de la Religion établit le miniſtére des Puiſſances Eccleſiaſtiques ; comme dans l'ordre temporel de la Police il fait régner les Rois, & donne aux Souverains tout ce, qu'ils ont de Puiſſance, & d'Autorité. D'où il s'enſuit que la Religion & la Police n'aiant pour principe commun que l'ordre divin, elles doivent s'accorder, & même ſe ſoutenir mutuellement en ſorte, que les particuliers puiſſent obéir exactement, & fidélement à l'une & à l'autre : Et que ceux qui en exercent les fonctions,

puiſſent le faire dans l'eſprit & les régles, qui ſervent à les concilier.

Les Suiſſes ſçavoient, que l'eſprit de la Religion conſiſte à conduire les hommes à Dieu par la lumiére des vérités, qu'elle enſeigne, & de les tirer des égaremens de l'amour propre, pour les unir dans l'exercice des deux prémiéres Loix, qu'ainſi l'eſſentiel de la Religion regarde principalement l'intérieur de l'eſprit & du cœur de l'homme; dont les bonnes diſpoſitions devroient être le principe de l'ordre extérieur de la ſocieté. Mais comme tout le monde n'a pas cet eſprit dont nous parlons, & que pluſieurs ſe portent même à troubler l'ordre extérieur; la police s'emploie à maintenir la tranquillité publique, & à contenir tous les hommes dans cet ordre indépendamment de leurs diſpoſitions intérieures, en les y forçant même par les peines quand le beſoin l'exige: Et c'eſt pour ces deux différens uſages de la Religion, & de la Police, que Dieu a établi dans l'une & dans l'autre des Puiſſances, dont il a proportionné le Miniſtére à leur eſprit, & à leur fin. C'eſt cette diſtinction, qui porta les Suiſſes à ſe défendre, parcequ'ils connoiſſoient, que comme le but de la Religion eſt de former de bonnes diſpoſitions dans l'intérieur, Dieu donne aux Puiſſances, qui en exercent le Miniſtére une autorité ſpirituelle, qui ne tend qu'à régler

l'eſprit

l'eſprit & le cœur, & à inſinuer l'amour de la juſtice ſans l'uſage d'aucune force temporelle ſur l'extérieur. Mais le Miniſtére des Puiſſances temporelles de la Police, dont la fin eſt de régler l'ordre extérieur, s'exerce avec la force néceſſaire pour reprimer les excés de ceux qui troublent cet ordre, & qui n'aiment pas la juſtice.

Les Puiſſances ſpirituelles inſtruiſent, exhortent, lient & délient dans l'intérieur &c. Les Puiſſances temporelles commandent, décident, défendent dans l'ordre extérieur: Maintiennent chacun dans ſes droits, chaſſent les uſurpateurs: chatient les coupables, & puniſſent les crimes par l'uſage des peines, & des ſupplices proportionnés à ce que demande le repos public.

Les Suiſſes n'ignoroient pas non plus, que c'eſt à cauſe de ces différences entre l'eſprit de la Religion, & celui de la Police, que Dieu en a ſéparé les Miniſtéres, affin que l'eſprit de la Religion, qui régle l'intérieur, & qui doit s'inſinuer dans les cœurs des hommes par l'amour de la juſtice, & par le mépris des biens temporels, fut inſpiré par d'autres Miniſtres, que les Puiſſances temporelles, qui ſont armées de la terreur des peines, & des ſupplices pour maintenir l'ordre extérieur, & dont le Miniſtére regarde principalement l'uſage des biens temporels. La diſtinction de ces deux Puiſſan-

ces étoit ſi eſſentielle, que quoique Dieu les réüniſſe en lui même l'une & l'autre, il a établi ſon régne ſpirituel ſur la Terre ſans prendre aucune marque de la Puiſſance temporelle en ſe rendant viſible aux hommes. Ce Prince de paix à fait éclater ſa grandeur divine par la gloire de ſes miracles, & en éclairant de la lumiére des vérités éternelles ceux qui étoient aſſis dans les ténébres & dans l'ombre de la mort; mais il a déclaré ouvertement à ſes Apôtres & à ſes Diſciples, que ſon Roïaume n'étoit pas de ce monde; il leur a ordonné d'obéir aux Princes & aux Seigneurs temporels, & il leur a donné lui même en ce point l'exemple de la plus parfaite obéiſſance.

Les Suiſſes pénétrés des ſentimens dont nous parlons, eurent grand ſoin de ne pas ſe laiſſer déſaiſir de leur droits, comme avoient fait pluſieurs Empereurs, & pluſieurs Rois, qui par une connivence hors de ſaiſon avoient ſouffert, que l'on donnât atteinte aux leurs. En 1366. les Soloriens avoient déja ſtatué, que perſonne ne pourroit citer un Bourgeois par devant un Tribunal Eccleſiaſtique étranger ſous la peine de dix années de banniſſement. Ils ſuivoient en cela l'eſprit de la Loi de Dieu, conformément au principe, que nous venons d'établir. Néanmoins *Ver-*
1370 *nier de Reinach* Prévôt de la Collégiale de Zurich fut aſſez téméraire, que de faire arrêter le

le jour de la Fête Dieu de ſon autorité privée l'Avoier de Lucerne *Vernier de Gundelfingen*, ou *Joſſe de Malters*, & *Jean de Au*. Cette violence arrivée ſur le Territoire de Zurich, & contre la volonté de Ruggere de Mannes Bourguemaitre, & contre celle du Magiſtrat, cauſa une rumeur dans la Ville, qui fit comprendre au Prévôt & à ſes adhérans, qu'ils devoient s'en éloigner de bonne heure, avant qu'il leur fut ſignifié de ſe retirer. La choſe fut ſérieuſement agitée, & l'on prononça une ſentence de banniſſement perpétuel contre Vernier de Reinach, & ſes complices. Hottinger aſſûre, que le Prévôt obtint ſa grace, & qu'il fut rétabli dans ſon poſte après quelques années d'exil; ce qui n'eſt pas croiable, parceque les Suiſſes regardérent cette action du Prévôt de Zurich comme une infraction criante contre les droits de la Police, & un attentat intolerable contre l'autorité de l'Etat.

Les Cantons de Zurich, de Lucerne, d'Uri, de Schweitz, d'Underwalden, & de Zug s'aſſemblérent, & après avoir ponderé cette matiére, ils firent ce fameux décret appellé, *le Pfaffen-Brief*, dont le précis eſt, que les Eccleſiaſtiques ne pourront actionner perſonne hors de ſon Tribunal ordinaire, & que les Séculiers ne ſeront point ſouſtraits par aucun déclinatoire à leurs Juges temporels, par devant leſquels ſeuls ils ſeront ajournés,

ſous peine de banniſſement, & de reſtitution des frais, dommages & interêts pour les contrevenants.

Les Cantons de Berne & de Glaris entrérent dans ce Traité en l'année 1481. lorſque il fut confirmé à Stantz dans Underwalden. On obligea auſſi tous les Eccleſiaſtiques, qui vouloient s'habituer en Suiſſe de jurer aux Cantons de procurer leur profit en tout, & d'éviter tout ce qui pourroit leur nuire. Par ce *Pfaffen-Brief* on rétablit la tranquillité dans le Corps Helvétique, & on rendit aux Tribunaux leur luſtre & leur force.

Pendant que la baſſe Helvétie ſe précautionnoit contre l'ambition des Eccléſiaſtiques, la haute donnoit ſécours au Duc de Savoie contre les Vaſſaux, qui lui refuſoient hommage. *Amedée*, qui étoit dans un âge fort avancé, donna au Prince ſon fils, qui étoit alors en état de régner, le Païs de Breſſe, affin d'apprendre à gouverner les Peuples de bonne heure. Ce jeune Prince reçût dabord en entrant dans la Régence l'hommage des Seigneurs, qui dépendoient de ſa Province. Lorſqu'il le démanda d'*Edoüard* Seigneur de Forêt, Beaujeu & Beaujolois, ce Vaſſal le lui refuſa, ce qui fit prendre à *Amedée* la réſolution de le forcer par les armes à s'acquiter de ce devoir. Pour en venir à bout il ſomma ſes autres Vaſſaux, & nommément *Otton* Baron de Grandſon, de

marcher

marcher à ſon ſécours. *Otton* étoit le grand ami des Bernois. En faveur de cette amitié il leur demanda des Troupes, affin de paroitre avec plus d'éclat dans l'armée du Duc. L'Etat de Berne lui envoia ſous la conduite de *Conrad de Bubenberg* & de *Conrad de Schwartzenbourg*, qui portoit la Banniére, un ſécours conſidérable, qu'il conduiſit en Bourgogne juſqu'aux bords de la Saône, il aida à *Amedée* à prendre Beauregard, & Lent. *Edoüard* dans la triſte ſituation où il ſe trouvoit, eut le ſecret de faire une Tréve pour deux ans, & les Troupes de part & d'autre ſe retirérent. Les Bernois furent de retour chez eux à la Saint Martin; ils y trouvérent une nouvelle occupation, à l'occaſion d'un nouveau différent avec les Comtes de Kibourg, qu'ils voulurent régler dans une conférence indiquée à Bollingen. Mais lorſque les Députés de Berne furent au Breit-Feld à un quart de lieüe de la Ville, ils eurent avis, que les Comtes leur avoient dreſſé une embuſcade dans le deſſein de ſe ſaiſir de leurs perſonnes. A cette nouvelle ils retournérent ſur leurs pas, & par le récit de ce que les Comtes de Kibourg avoient voulu entreprendre contre le droit des gens, ils diſpoſérent tous les eſprits à en tirer une prompte vengeance. Les Bernois ne crurent pas pouvoir mieux le faire, qu'en tâchant de ſe rendre maitres par ſurpriſe de la

Ville

Ville de Thun. Ils firent tous les préparatifs néceſſaires pour cette expédition ; mais ils manquérent leur coup par un mésentendu, qui ſauva la Ville. Comme cependant ils ne vouloient point en avoir le démenti, ils ſe préparérent à prendre Thun les armes à la main. Mais les Cantons intervinrent, & propoſérent une Conference à Jegiſtorf, où les Députés de Berne parurent accompagnés de deux cens hommes pour n'être plus expoſés à l'affront, que les Comtes leur avoient voulu faire la prémiére fois. Ceux-ci s'y étoient auſſi rendus en grand cortege, & accompagnés par les Comtes Jean de Habſpourg, Sigmond de Thierſtein, Rodolphe de Nidau, Burckard Baron de Vinſingen, & pluſieurs autres Seigneurs, & Chevaliers. La Diétte ſe termina à peu de choſe. On y fit la paix ſimplement, ou pour mieux dire, on convint, qu'on ceſſeroit les hoſtilités de part & d'autre ſans entrer dans aucun détail.

La Tréve entre la Maiſon d'Autriche & les Cantons avoit fini. Les deux Princes *Albert* & *Léopold* n'étant pas en état de rien entreprendre au ſujet de Zug & de Glaris. Ils jugérent à propos d'en demander la continuation, & de la prolonger encore pour trois ans ; Les Cantons, qui n'avoient beſoin, que de repos y conſentirent avec plaiſir ; ils ne ſouhaitoient pas mieux, que de la voir durer

durer toûjours. Ainſi l'on convint aiſément des articles qu'on rédigea par écrit pour le terme, que les Ducs avoient deſiré.

Ces Tréves & ces Alliances ſubſiſtoient pendant le terme fixé avec une ſcrupuleuſe obſervation du côté des Suiſſes. Ces peuples ne connoiſſoient rien autre choſe, que la fidélité dans les Traités, & une obſervation réguliére, qui les caractériſoient parfaitement, & qui prouvoient cette bonne foi Helvétique, qui a été la cauſe, que les plus grands Monarques de l'Europe ont dans la ſuite recherché leur amitié, & leur Alliance. Celle, qu'ils avoient entre eux, n'étoit pas moins obſervée. Ils étoient fidéles à leurs engagemens juſqu'au point de ne faire acception de perſonne, lorſqu'il étoit queſtion de les remplir. L'exemple, qu'ils en donnérent à l'égard d'un Gentil-homme Zu- 1371
riquois, de ſa Mere, & de ſes domeſtiques, en eſt une preuve bien convaincante. *Eberhard de Braun* avoit pour Mere Catherine de Stäg d'Uri. Le frére de celle-ci nommé *Jean* fut aſſaſſiné par les domeſtiques de Braun, qui de concert avec ſa Mere le leur avoit ordonné. Les Uraniens en eurent bientôt connoiſſance, & comme *Jean* étoit de leur Canton, ils tinrent le Droit Impérial contre les coupables, quoiqu'ils ne les euſſent pas entre leurs mains, & condamnérent Eberhard, Catherine, & les domeſtiques

ques à la peine, que leur crime méritoit, les dénonçant comme meurtriers aux Cantons confédérés, affin qu'il fut procédé à leur égard ſuivant l'Article de l'Alliance, qui porte, qu'une perſonne condamnée dans un Canton ne doit pas trouver azile dans un autre, quand le Magiſtrat, qui a jugé en requiert les autres ſes Alliés. Auſſi cette requiſition de la part des Uraniens ne ſouffrit aucune difficulté, auprès des ſept Cantons; qui firent publier l'arrêt porté à Uri contre Eberhard, ſa Mere & ſes domeſtiques, auxquels il fut défendu de jamais rentrer dans leur Patrie, s'ils ne vouloient s'expoſer à ſubir la peine, dûë à leur crime. La tradition du criminel eſt ſtipulée dans le même article pour des cas même moins graves, affin de contribuer à la ſûreté publique, autant qu'il convint aux Souverains de le faire pour le bien de leurs peuples. C'eſt ainſi, que les Helvétiens poſérent les fondemens d'un bon & ſage gouvernement, non ſeulement quant au criminel, mais auſſi pour le civil, aiant créé des Loix, qui indiquoient à chacun un Tribunal où on lui rendoit juſtice ſur ſa plainte. Mais pour ne point anticiper ſur la juriſdiction les uns des autres, chaque défendeur devoit être aſſigné par devant ſon juge naturel dans l'endroit de ſon domicile, & jugé ſuivant les Loix du païs, où il réſidoit. Il y avoit cependant appellation

tion pour certains cas devant les huit Cantons aſſemblés. On convint auſſi d'un état militaire, qui ne fut dabord point régle; mais uniquement proviſionnel, & ſuivant l'exigence & la néceſſité; bien entendu, qu'en ce dernier cas on devoit marcher avec toutes les forces de la République. Ce fut ſeulement en 1668. à l'occaſion de la conquête de la Franche-Comté par *Loüis XIV.* que l'on régla ce qui concerne le militaire, en ſorte que chaque Canton ſçavoit ce qu'il devoit fournir pour ſon contingent. Le prémier armément eſt de 13400. hommes. Le ſécond de 26800. Le troiſiéme de 80400. Ces quatrevint mille hommes forment deux Armées: dont l'une eſt compoſée des Troupes de Zurich, de Lucerne, de Schweitz, de Zug, de Bâle, de Soleure, d'Appenzell, de la Ville de Saint Gal, de la Turgovie, de Lugan & des Balliages libres. La ſéconde conſiſte dans les Troupes de Berne, d'Uri, d'Underwalden, de Glaris, de Fribourg, de Schaffhauſen, de l'Abbé de Saint Gal, de Bienne, de Luggaris, de Mendris, de Meïenthal, de Baden, & du Rhintal. Chaque Armée à deux Généraux Commandans en chef; un Lieutenant Général, deux Maréchaux de camp, Brigadiers, & autres Officiers Généraux néceſſaires à proportion. Zurich, Lucerne, Berne & Uri fourniſſent les Généraux Commandans. Bâle & Fribourg les

Lieu-

Lieutenans Généraux. François de Fiva Conſeiller d'Etat ancien Officier, qui a bien ſervi l'Empereur *Joſeph*, & *Loüis XIV.* eſt le Lieutenant Général ou Général d'Artillerie, pour parler en terme Suiſſe, nommé de ce dernier Canton. Cette famille de Fiva eſt une Nobleſſe du Païs de Vaud. *Fiva*, dit le Manuſcrit : *Nobiles progenie, ſed nobiliores in fide.*

Au moindre bruit de guerre ces Troupes ſont prêtes á marcher. Chaque milicien ſçait ſon poſte, ſon rendés-vous, & la place où il doit s'aſſembler. On a établi ſur les hautes montagnes des Corps de gardes, où en cas, que l'ennemi approche des frontiéres de la Suiſſe, où qu'il veüille forcer le paſſage en un tems, où il convient à la Nation de garder une exacte Neutralité, on allume des feux, qui ſervent de ſignal, d'un endroit à un autre, pour prendre les armes; & en moins de trois fois vint quatre heures toute la Suiſſe eſt armée. Pendant que les Cantons les plus à portée s'avançent du côté où le danger eſt le plus preſſant, les autres arrivent conſécutivement, & forment ces Corps d'armée dont on vient de parler.

Quelques jours après, que l'arrêt fut publié contre *Eberhard Braun*; ceux d'Uri ſurprirent dans Einſidlen le Comte *Godefroi* de Habſpourg, qui avoit fait piller les marchandiſes à un de leurs Reſſortiſſans, nommé

mé Scheitler, en passant par Lauffenbourg, c'étoit par un effet de la haine, qu'il avoit contre les Suisses, dont il donnoit des marques dans toutes les occasions qui se présentoient. L'Abbé d'Einsidlen ne pût l'ignorer, mais comme il n'étoit pas en état de rendre la liberté au Comte par ses propres forces, parceque les Uraniens étoient en grand nombre, il les pria de ne point emmener *Godefroi*, ajoutant qu'il en répondoit, & qu'il le garderoit dans son Abbaie jusqu'à ce, qu'ils fussent satisfaits. Les Uraniens y donnérent les mains, & convinrent avec l'Abbé, que les marchandises seroient restituées, ou en nature ou en argent comptant, & que le Comte de Habspourg leur païeroit deux cens florins d'Empire pour leurs frais; qu'il promettroit de ne point se venger de son empriſonnement, ni par lui même, ni par ses parens, par ses amis, ou par ses Sujets; & que dorénavant les Marchands d'Uri, & autres Suisses pourroient en toute sûreté voïager dans son Païs. La paix ainsi concluë sous la garantie de l'Abbé d'Einsidlen *Godefroi* partit pour Lauffenbourg, & les Uraniens se retirérent chez eux.

La guerre finie dans un endroit, elle recommença dans une autre cette année là. Le Comte *Rodolphe de Montfort* Seigneur de Feldkirch attaqua vivement le Baron Ulric de Belmont dans ses terres de Flims en haut Gri-

ſon, lui enleva Flims & d'autres villages, & l'obligea à ſe retirer dans la vallée de Lugnitz juſqu'à Ilantz, où ils en vinrent aux mains. Le Comte fut battu & pris priſonnier. La perte fut grande de ſon côté. Eberhard Helwer, Rodolphe de Ramſperg, Albert de Steineg, Herman de Grünenſtein, Herman Horwer, Henri Nuſplinger, Herman de Landenberg, Jean de Lindiberg, Loup Sigbant reſtérent ſur la place avec pluſieurs autres Gentils-hommes, qui furent extrêmement regrétés. Le Comte Burckard de Danchartzweil, Jean Riſchli de Meldec & 38. autres Cavaliers furent faits priſonniers.

Les Bernois & les Underwaldnois eurent un nouveau démêlé à l'occaſion des Sujets du Seigneur de Rinkenberg, que ces derniers avoient reçûs au nombre de leurs Reſſortiſſans. Les Bernois prirent le parti de leur Bourgeois Pierre de Rinkenberg; mais comme il leur fâchoit d'en venir à une guerre ouverte avec ceux d'Underwalden leurs Confédérés, ils envoiérent une Ambaſſade aux Cantons d'Uri & de Schweitz pour leur repréſenter la peine, que cela leur faiſoit, & combien peu ils étoient inclinés à prendre les armes contre des Alliés, qu'ils cheriſſoient, & avec leſquels ils ne demandoient pas mieux, que de vivre en bonne intelligence: Qu'ainſi ils les prioient de s'emploier auprès du Canton d'Underwalden pour les détourner d'une

ne pratique qui ne pouvoit manquer de cauſer quelque broüillerie entre les Confédérés. Une repréſentation auſſi ſage & auſſi raiſonnable engagea les deux Cantons à indiquer une Diétte à Lucerne, où l'on conclut d'envoier des Députés à Underwalden, dont le Magiſtrat, aumoins en partie n'approuvoit pas l'aggrégation des Rinkenbergois, qui ne pouvoit produire que beaucoup de déſagrément pour le Canton. C'étoient les de Valterſperg & les de Hunweil, qui l'avoient occaſionnée pour chagriner la Maiſon de Rinkenberg. Cependant les Députés de Zurich, Lucerne, Uri & Schweitz, au nombre de douze, arrivérent à Underwalden, ſe préſentérent au *Lands-gemein*, & firent ſi bien connoitre le préjudice qui arriveroit à la Patrie, & à la Confédération Helvétique par cette aggrégation, que les Underwaldnois y renoncérent de bonne grace, & renouvellérent leur amitié avec les Bernois. C'eſt ainſi que Pierre de Rinkenberg rentra dans la poſſeſſion de ſes droits ſur ſes Sujets, qui ſe virent forcés de lui prêter obéiſſance.

Après que cette affaire eut été heureuſement terminée, les Bernois admirent dans leur Bourgeoiſie le Commandeur & la Commanderie de Sumiswald qu'ils prirent en même tems ſous leur protection moiennant cinq florins d'Empire, qu'il devoit païer annuel-

lement pour la ſauve-garde. Ils donnérent dèslors tous leurs ſoins à l'avancement de leur République ſans s'embarraſſer de leur voiſinage qui étoit en guerre au ſujet du pillage, que les Comtes de Thierſtein, Burcard Baron de Buchec, & Herman de Bechbourg, avoient fait ſur les Marchands de Bâle, de Strasbourg, de Cologne, & autres Villes, à qui ils avoient enlevé outre beaucoup d'autres marchandiſes, huit quintaux de Saffran, qu'ils conduiſoient de Lion ſous une eſcorte du Comte de Nidau en paſſant par le Neuchtland. Cette rapine, que le Comte de Thierſtein avoit fait mettre dans le Château de Falkenſtein, outra le Comte de Nidau, qui pour en marquer ſon vif reſſentiment, alla avec ſes Alliés, le Comte de Kibourg, & les Bâlois, mettre le ſiége devant Falkenſtein, qu'ils prirent d'aſſaut: Ils en firent pendre la garniſon, comme elle le méritoit, pardonnérent aux Seigneurs, & partagérent entre eux le butin & le ſaffran pour en faire part aux marchands, à qui ſuivant juſtice il devoit néanmoins être rendu. Une action auſſi indigne & auſſi peu conforme à l'équité n'eſt pas moins blamable que le pardon accordé par les Alliés au Comte de Thierſtein, Buchec, & Bechbourg, pendant qu'ils firent perdre la vie à ceux, qui n'avoient fait, que d'exécuter leurs ordres. Ce ſont là des traits qu'on ne peut mieux caracteriſer que par le vers ſuivant:

Dat veniam corvis vexat censurâ columbas.

Cet exemple n'intimida point le Seigneur 1372
de Herisheim en Alsace. Il fit la même manœuvre, qu'avoit fait le Comte de Thierstein, & ses complices. *Valsée*, qui étoit Ballif en cette Province pour les Ducs d'Autrîche, alla avec les Troupes des Villes de Strasbourg, de Colmar, & le Schéleſtat, qui étoient Alliés avec la Maison d'Autrîche, mettre le siége devant cette forteresse, la prit, & la ruina totalement, fit mourir la garnison, ou pour mieux dire, les voleurs, qui la composoient, & rendit par cette exécution la sûreté au Païs.

La guerre, que l'Evêque de Bâle avoit 1373
eüe avec les Bernois, l'avoit obligé comme on l'a vû a engager ses plus belles terres; non content de cela, il vendit encore à la Ville de Bâle, avec le consentement de son Chapitre, le droit de battre monnoie pour la somme de trente mille écus. Les Bâlois après cette acquisition mirent sur les monnoies la crosse Episcopale, qui n'y étoit pas empreinte auparavant. Ils achetérent encore de leur Evêque d'autres droits, dont la vendition appauvrissoit de jour en jour l'Evêché, ou en diminuoit aumoins considérablement les rentes. Il falloit, que ce Evêché fut extrêmement riche dans ces tems là, puisque non obstant la Réformation, il lui reste encore un revenu de passé cent mille

écus, qu'il tire du Païs, où il eſt Evéque & Prince ſouverain, & dans celui où il n'eſt que Prince territorial; dépendant pour cette partie là de la Chambre de Wetzlar, & enſuite de celle de Vienne en Autriche, en qualité de Prince d'Empire.

Pendant que *Jean* de Vienne œconomioit ſi mal les biens de ſon Evêché, la Ville de Berne fleuriſſoit & augmentoit à vûë d'œil; l'Empereur *Charles* lui accorda des grands priviléges, & entre autres celui de pouvoir rédimer les terres engagées par l'Empire à douze lieües de la Ville; de conſerver celles, que les Bernois avoient déja acquiſes des Comtes de Buchegg, d'Otton de Grandſon, & de Weiſſenbourg auxquels l'Empereur *Henri* les avoit engagées, comme Laupen, Hasle, & le Péage, ou l'impôt, qui étoit mis ſur les Juifs, & qui auparavant appartenoit aux Empereurs. *Amedée* de Savoie fit auſſi une Alliance perpétuelle avec Berne, en ſorte qu'il ſembloit que les Princes travailloient à l'envi à aggrandir cette Ville par leurs liberalités & par leur magnificence.

Urbain V. étant mort en 1370. *Grégoire XI.* lui avoit ſuccédé. Ce Pape étoit en guerre avec les Viſconti Seigneurs de Milan, *Galeas* & *Barnabas*. Ces derniers étoient grands amis des Suiſſes, & en faveur de cette amitié, ils demandérent des Troupes aux Confédérés pour faire tête au Pontife,

& à

& à Nicolas d'Eſte Marquis de Ferrare. Les Cantons ne voulurent pas prendre ouvertement parti en cette guerre; néanmoins quoique Grégoire les eût fait avertir, que les fréres Viſconti étoient excommuniés, de même que ceux, qui leur donneroient ſécours, ils ne laiſſérent pas de permettre à trois mille des leurs de paſſer au ſervice des Seigneurs de Milan, à qui ils furent d'une grande utilité en pluſieurs rencontres. Ce ſont les prémiers Suiſſes, qui aient été à la ſolde d'un Prince étranger, & les prémiéres Troupes Nationales, qui comme celles d'aujourd'hui, au ſervice de *Philippe V.* & alors de *Ferdinand VI.* Rois d'Eſpagne, aient oſé ſervir ſans Capitulation approuvée des Etats par Traité ſolemnel, & unanime du Corps Helvétique. Ce mauvais exemple a été ſuivi quelques fois au grand déſavantage de la Patrie par les inconveniens, qui en ont reſultés, & par l'intruſion des Etrangers, dans les Troupes Suiſſes. La plûpart de ces intrus étant des gens ſans aveu les ont déshonnorées en bien des occaſions, où leur mauvaiſe conduite à été imputée à la Nation qui en étoit innocente.

Grégoire envoia un Bref fort preſſant aux Suiſſes pour les empêcher de prendre part à cette guerre, qu'il faiſoit aux Viſconti. Il eſt du cinquiéme Septembre 1373. & leur fut préſenté par ſes Nonces *Manfrede de*

Ripa Chanoine, & *François de Ponte Civi.* Qui vinrent en Helvétie pour agir au nom de ſa Sainteté. Mais ils ne purent obtenir autre choſe, ſinon que les fréres Viſconti ne ſeroient point ſécourus, & que les Suiſſes ne paroitroient point avoir pris de part à cette guerre.

1374 Dans le tems que le Pape faiſoit la guerre en Italie, *Jean* de Vienne Evêque de Bâle la faiſoit aux Bâlois. Il en vint avec eux à une ſi cruelle hoſtilité, qu'il aſſiégea leur Ville avec le ſécours de *Léopold* d'Autriche. Les Bâlois lui avoient brulé Ferrete, Béfort, Pourrentrui, Hafenbourg, & Pfeffingen. La paix fut néanmoins faite après beaucoup de perte de part & d'autre, & l'Evêque, qui avoit fait des dépenſes conſidérables, engagea à *Léopold* la petite Ville de Bâle pour ſes frais, & pour l'argent, qu'il en avoit reçû. Ce qui déplut extrémement aux Bâlois, qui n'aimoient pas avoir un Prince ſi près d'eux, & dans leur Ville même, parcequ'ils appréhendoient qu'il ne leur arrivât comme aux Villes de Schaffhauſen, de Neubourg & de Briſac, qui par un engagement pareil étoient devenuës ſujettes de la Maiſon d'Autriche après avoir été des Villes Impériales.

Le vieux Stettler raconte un événement aſſez ſingulier, qui ſe paſſa cette année à Bâle. Un garçon tonnelier fit un vol de conſéquence dans le comptoir d'un Banquier. La Juſtice

ſtice ſe ſaiſit du voleur, & le condamna à être pendu. La maitriſe obtint du Juge la permiſſion de pouvoir le faire enterrer après l'exécution, ce qui lui fut accordé. Quand le bourreau eut jetté le voleur de deſſus l'échelle, croiant qu'il étoit mort, il ſe tourna du côté du Juge criminel, & lui demanda, s'il avoit fait ſon devoir; le Juge lui répondit, qu'oüi. Alors il livra le cadavre aux tonneliers, qui le reçûrent pour l'aller enterrer. Au moment qu'ils alloient le mettre en terre, le voleur commença à reſpirer, & à donner des marques, qu'il vivoit encore. Il ſe leva de la biére, dans laquelle on l'avoit mis, & parut plein de vie au grand étonnement des aſſiſtans. L'avide Banquier plein de rage à la nouvelle de la reſurrection du garçon tonnelier, courut à la maiſon du bourreau, & lui paſſa ſon épée au travers du corps. Stettler ne dit pas, qu'elle ſatisfaction la juſtice prit de cette barbare action.

Enguerran de Couſſi ſous prétexte de re- 1375
chercher les biens dotaux de ſa Mére Catherine d'Autriche aſſembla une Armée d'Anglois tiré de la Bretagne, de la Normandie, de la Flandre, & de la Picardie, au nombre de ſoixante, ou quatre vints mille, paſſa les montagnes de la Lorraine, & entra en Alſace, où il fit un ravage des plus étranges. Il menaça de mettre tout à feu & à ſang, ſi on ne lui païoit pas des contributions à

contentement. On lui demanda, ce qu'il falloit pour le ſatisfaire, & pour garantir le Païs de ce malheur. Pas moins de ſoixante mille florins d'Empire, répondit-il, avec ſoixante piéces de drap d'or, & ſoixante chevaux entier. L'on jugea bien que cette exorbitante contribution, quand même on la lui fourniroit, ne ſauveroit pas la Province de ſes menaces: Ainſi comme l'on avoit à faire à des gens ſans foi & ſans loi, on refuſa tout net ſa demande. En effet les Anglois pendant ſix ſemaines, qu'ils reſtérent en Alſace, traitérent cette Province avec une barbarie inoüie. Les hommes étoient mis à la taxe. Ils abuſoient des femmes & des filles, & emmenoient avec eux les jeunes garçons, pour s'en ſervir de valets. Les riches ſe rachetoient moiennant des bonnes ſommes d'argent, & en livrant des chevaux, ou des Etoffes de ſoïe, tandis que les pauvres étoient obligés de leur donner des ſouliers, des fers des chevaux, des cloux & autres choſes ſemblables.

Les Suiſſes envoiérent de bonnes Troupes au ſécours de l'Alſace ſuivant leur engagement avec *Léopold* d'Autriche, qui épouvanté par l'arrivée des Anglois, avoit renouvellé l'Alliance pour douze ans avec les Confédérés, au Canton de Schweitz près, qui ne voulut pas y entrer. Mais ce Prince, qui étoit enfermé dans Briſac avec le Comte

de

de Wirtemberg, & pluſieurs autres Seigneurs de conſidération, manqua de courage, ou de volonté, & ne jugea pas à propos de hazarder une Bataille. Il ſe contenta de retirer dans les places fortes tous les vivres, & les fourages de la campagne, après quoi il fit mettre le feu aux villages pour ôter aux Anglois le moien de pouvoir ſubſiſter dans le Païs. Ce qui fit dire, qu'il avoit beaucoup plus fait de mal à la Province, que n'avoit fait *Enguerran.* Les Suiſſes ſe voiant inutiles en Alſace retournérent chez eux.

Quand les Anglois n'eurent plus rien à piller, ni à prendre dans ce Païs là, ils s'approchérent environ la Saint Martin des frontiéres de l'Helvétie. Ils paſſérent devant les portes de Bâle ſans commettre aucune hoſtilité. Ce qui fit ſoupçonner, avec raiſon, que l'Evêque *Jean* étoit d'accord avec *Enguerran* de Couſſi, charmé de lui donner libre paſſage en haine des Bernois, dont il étoit bien aiſe de ſe venger par les armes Angloiſes. Il auroit été facile cependant de les empêcher d'entrer en Suiſſe, ſi l'on avoit été uni dans intérieur de l'Helvétie. Il n'y avoit, qu'à garder ſuffiſamment les défilés, & la montagne de Leber. Mais la Maiſon d'Autriche malgré ſon Alliance étoit charmée par l'effet d'un ancien levain d'animoſité, que les Anglois vinſſent troubler, & inquiéter un païs, qu'elle n'aimoit pas. Les Comtes de Kibourg,

bourg, & de Nidau jaloux de la gloire des Bernois, & de leur aggrandiſſement, ne ſe donnérent pas le moindre mouvement pour la défenſe des paſſages, perſuadés fauſſement que les Anglois s'attacheroient particuliérement aux Bernois.

Cette diviſion & cette jalouſie donna beau jeu à *Enguerran* de Couſſi, qui ne trouvant ni Troupes, ni paſſage gardé, entra avec la plus grande ſécurité dans un Païs, qui d'ordinaire ne ſouffroit pas, qu'on vint l'attaquer chez lui. Il s'empara de Waldenbourg, & du château de la Clus auprès de Balſtal, força par le Hauenſtein, & tomba dans le Buchsgau. Il ſe rendit maitre des ponts ſur l'Aar, & par ce moien il le fut de tout le Païs. Le peuple ſe ſauva, & emporta tout ce qu'il pût de ſes effets dans les Villes & dans les châteaux forts, abandonnant ainſi la campagne à l'ennemi. Mais comme une ſi puiſſante Armée ne pouvoit pas trouver de quoi ſubſiſter tandis qu'elle étoit unie, elle fut obligée de ſe ſéparer; & une partie ſe jetta dans la Neuchtlandie, l'autre dans l'Aargau, & *Enguerran* prit ſon Quartier général à Saint Urbain. Après avoir détruit Fridenau, Altreu, & Williſau, les Anglois allérent du côté de Lucerne; les autres traverſérent le milieu du Païs par Hertzogen-Buchſi, & Fraubrunnen, & ſe rendirent droit à Berne. Le troiſiéme Corps défilant le long de l'Aar & du Leberberg

alla

alla aſſiéger Büren, appartenant au Comte de Nidau, qui par là devint la victime de ſa mauvaiſe conduite, & qui fut puni de ſon infidélité envers ſa Patrie; car étant allé au ſécours de ſa Ville, il fut tué en voulant faire lever le ſiége. Il étoit fils du Comte *Rodolphe*, qui étoit mort à la Bataille de Laupen. Il ne laiſſa point d'enfans, & par là la Maiſon de Nidau fut éteinte. Ses deux Sœurs avoient été mariées, l'une au Comte de Kibourg, & l'autre à celui de Thierſtein, qui eurent enſuite une conteſtation avec l'Evêque de Bâle à cauſe de la ſucceſſion de leur frére défunt.

Après la priſe de Büren les Anglois avancérent du côté de Gotſtat dans le Inthal juſqu'à Ins, & y continuérent leur courſe & leur pillage. Mais ceux de Laupen, de Nidau, d'Aarberg & quelques Bourgeois de Berne s'étant aſſemblés formérent un corps aſſez puiſſant pour ôſer attaquer ces Troupes auprès d'un bois proche du village d'Ins, en tuérent trois cens, chaſſérent les autres, & firent ſur eux un grand butin. Ils ne réüſſirent pas mieux du côté de Lucerne. Ils voulurent pénétrer dans l'Endlibuch, où ils trouvérent un Corps d'Underwalden, de l'Endlibuch, & de Lucerne, qui s'oppoſa à leur paſſage, & les reçût avec tant de bravoure, que ces Troupes Helvétiques en firent un grand maſſacre, & leur reprirent à peu près

tout

tout le butin, qu'ils avoient fait dans ces diſtricts. Leur fureur contre ces étrangers, qu'ils n'avoient point offençés, étoit extrême. Le Seigneur de Thorbourg aiant paru ſenſible envoiant un caſque couronné entre les mains d'un ſoldat Suiſſe, & plaignant la défaite des Anglois, ſe vit dans l'inſtant aſſailli dans ſon Château, & tellement pourſuivi, qu'il eut de la peine à ſauver ſa vie après avoir vû détruire le lieu de ſa Réſidence. Les Bernois étoient ſortis avec la Banniére, & étoient déja à München-Buchſé, lorſqu'ils furent avertis par le Baron Pierre de Thorberg de ne pas tant s'éloigner de la Ville de Berne; qu'il y avoit du danger à l'abandonner, qu'ils feroient mieux d'y rentrer, & de la garder ſûrement. Ils ſuivirent ce prudent avis. Mais aiant appris, que les ennemis s'étoient rendus maitres de Fraubrunnen; une partie des Bourgeois opina à bruler les maiſons aux portes de la Ville; l'autre à attendre les Troupes de l'Oberland, & la troiſiéme à ne les point attendre derriére les murailles, mais à les aller combattre. Ce dernier ſentiment l'emporta, & les Bernois, après avoir appris la poſition des Anglois, ſortirent à l'entrée de la nuit, & arrivérent ſans bruit environ la minuit à Fraubrunnen, où il les attaquérent vivement, & les pourſuivirent dans le couvent, où *Ivo* jeune Prince de Galles étoit avec une partie des Seigneurs,

qui

qui l'accompagnoient dans cette guerre. Le combat devint furieux en cet endroit ; les Anglois ſe défendirent en gens de cœur, mais les Bernois les pouſſérent avec une ardeur incroïable. Ceux-ci aiant mis le feu au cloitre, le Prince fut obligé de prendre la fuite, & il eut le bonheur d'échaper aux flammes, laiſſant une partie des ſiens à la merci de ce cruel élement, & environ huits cens morts ſur la place. Les Bernois prirent trois étendarts, & firent un grand butin, avec lequel ils rentrérent triomphans dans leur Capitale. Leur perte ne fut pas conſidérable ; ils y perdirent le fameux *Jean Rieder*, qui fut tué en combattant le Prince de Galles. Bullinger écrit, que les Anglois eurent leur revanche ſur les Bernois, dont ils défirent un détachement de deux cens hommes, qu'ils écharperent à Hertzogenbuchſé ; mais comme c'eſt le ſeul Hiſtorien, qui en parle, il nous ſera bien permis d'en douter.

Cependant le Sire de Couſſi, qui étoit toûjours à Saint Urbain, voiant que ſes affaires ne réüſſiſſoient pas en Helvétie, que le grand froid accabloit ſes Troupes, & que les vivres commençoient à manquer, il prit le parti de plier bagage, & de retourner d'où il étoit venu. Il repaſſa en Alſace, où il ſe diſperſa de façon, qu'on en n'entendit plus parler. Vint ans après il fut fait priſonnier par les Turcs avec pluſieurs Seigneurs François

çois à la Bataille de Nicopolis, & conduit à Burſia en Bithinie, où il mourut dans une affreuſe priſon, vengeant par ſa mort celle de tant de miſérables, qu'il avoit fait périr dans l'injuſte guerre, qu'il entreprit en Europe.

Pendant que l'Aargau, & le Neuchtland eſſuïoient la fureur des Anglois, *Antoine Baron de la Tour* Neveu de *Guichard de Gradetſch* de la Maiſon de Tavel Evêque de Sion, eût un démêlé avec ce Prélat au ſujet de quelques droits, dont ils ne pouvoient convenir amiablement. Le Baron trouvant l'Evêque inflexible ſur cet article, alla le ſurprendre dans ſon Château de Seona près de Sion, où il le trouva, qui prioit Dieu dans ſa Chapelle avec ſon Aumonier. Cet inſenſé Neveu ſe ſaiſit de l'un & de l'autre, & ſans autre forme de procés les précipita en bas de ce rocher. Le peuple n'eut pas plûtôt appris ce meurtre, qu'il pourſuivit par les armes ces parricides, & les joignit au pont de Saint Léonard à deux lieuës de Sion; où il les attaqua ſi vigoureuſement, qu'après un combat très rude, le Baron de la Tour fut enfin obligé de prendre la fuite, & le Comte de Blandra avec quantité de monde reſta ſur la place: Les Valaiſans s'emparérent enſuite des Châteaux d'Aieto, de Gundis, & de quelques autres, qui appartenoient à Antoine de la Tour, &

ſui-

ſuivant le ſtile de ce tems là, qui revient à la mode aujourd'hui, ils les détruiſirent ſans en laiſſer les moindres veſtiges.

Dans ce même tems Hartman Comte de Kibourg engagea la Ville & Comté de Thun aux Bernois pour la ſomme de vint mille florins d'Empire. Mais pour ſe mettre au fait de ce qui ſuit; il eſt bon de ſçavoir, qu'*Eberhard* de Kibourg, qui s'étoit fait recevoir Bourgeois de Fribourg en Suiſſe, affin d'avoir une plus belle occaſion de faire éclater la haine qu'il portoit aux Bernois, avoit laiſſé en mourant cinq fils; dont l'ainé le Comte *Rodolphe* fut adminiſtrateur de tous les biens de ſon Pére, & avoit épouſé la Sœur de Rodolphe Comte de Nidau, qui perdit la vie en voulant faire lever le ſiége de Büren. *Jean* le ſécond étoit Prévôt de l'Egliſe Cathedrale de Strasbourg. *Eberhard* le troiſiéme étoit Chanoine de celle de Bâle. *Hartman*, auquel *Rodolphe* avoit apparemment cedé le Comté de Thun, étoit Chevalier de l'Ordre Teutonique, & *Berthold* le Cadet l'étoit auſſi.

Après la mort du Comte de Nidau, ſes deux beaufréres le Comte Rodolphe de Kibourg & celui de Thierſtein partagérent ſa ſucceſſion par égales portions. L'Evêque de Bâle, dans le Diœcéſe & dans le territoire duquel étoit Nidau, ſous prétexte, que ce Comté étoit un fief mâle, qui par conſéquent

ne pouvoit pas tomber en quenoüille, s'empara de la Ville & du Château par une intelligence, qui lui en facilita la priſe. Mais comme il prévît, que les deux Comtes prendroient ſans doute leurs meſures, & qu'ils lui ſuſciteroient une guerre, il chercha à s'accommoder avec la République de Berne, avec laquelle il n'étoit pas encore en trop bonne intelligence, & ſe contenta de trois mille florins d'Empire, au lieu de trente mille, dont les Arbitres étoient convenus par le Traité de Balſtal en 1367.

Les deux Comtes, qui ne voïoient qu'à régret la Ville de Nidau entre les mains de l'Evêque, gagnérent à leur tour quelques Bourgeois, qui n'aimoient pas la domination Epiſcopale, & convinrent avec eux, qu'ils leur livreroient une porte; ce qu'ils firent une nuit, qu'il y avoit un grand broüillard. La guerre s'alluma alors avec plus de violence, qu'auparavant. On ne chercha des deux côtés qu'à déſoler le Païs de ſon ennemi. A la fin on en vint à une eſpéce de combat particulier de cinquante ſix maitres d'un côté, & d'autant de l'autre. Ils ſe rencontrérent dans la plaine de Schwadernau; mais affin de combattre avec plus d'égalité, ils mirent tous pied à terre, & ne ſe ſervirent que de leurs épées. Le combat fut de plus furieux. Ils ſe battirent pendant deux heures avec un avantage égal, mais leur extrême laſſitude

les

les obligea de faire Tréve pour quelques momens, affin de reprendre haleine, & de recommencer le combat avec plus de vigueur. Cela leur arriva juſqu'à la troiſiéme fois, que les Epiſcopaux furent enfin vaincus : une partie reſta ſur le champ de Bataille, les autres furent faits priſonniers, entre leſquels ſe trouva le Seigneur de Nann Neveu de l'Evêque.

Le Prélat ne pût rançonner ſes gens, que par la médiation de *Léopold* Duc d'Autriche ſous les conditions, qu'il abandonneroit ſes prétentions ſur Nidau & Büren en faveur des Comtes de Kibourg & de Thierſtein, & qu'il païeroit de groſſes ſommes. Ces deux Seigneurs, qui en devoient de conſidérables aux Bâlois, & à Ville de Fribourg en Suiſſe; engagérent les deux Villes à la Maiſon d'Autriche, & aux Fribourgeois pour la ſomme de quarante huit mille florins d'Empire, avec une partie deſquels ils païérent quelques unes de leurs dettes, & le Comte Rodolphe de Kibourg ſe garda l'autre pour faire ſon voiage de Milan, où il la depenſa.

Les Hiſtoriens Suiſſes prétendent, qu'après cette époque, le Duc *Léopold* s'accommoda avec ſon Couſin Enguerran de Couſſi, au ſujet de la dot de ſa Mére, qui fut aſſignée ſur Nidau, & ſur Büren, qui lui reſtérent en proprieté; mais que le Duc s'engagea en faveur des Fribourgeois à leur païer annuellement ſept mille florins, juſqu'à ce, que la

ſomme qu'ils avoient prétée aux deux Comtes fut rembourſée. Il peut ſe faire que le Maréchal de Couſſi ait porté le titre de Comte de Nidau, mais il n'eſt pas moins vrai, que ces deux Villes ont appartenu à la Maiſon d'Autriche pendant douze années conſécutives, après leſquelles les Bernois en firent la conquête, comme on le verra dans la ſuite.

1376 On a déja dit, que *Jean* de Vienne Evêque de Bâle avoit engagé la petite Ville de Bâle à *Léopold* Duc d'Autriche au grand regrêt de la Bourgeoiſie, qui en prévoioit les inconveniens; le Duc y venoit ſouvent faire ſon ſéjour, comme dans un endroit fort agréable, &où il ſe plaiſoit beaucoup. Il y vint pendant le Carnaval avec une nombreuſe Nobleſſe, & s'y divertit, ſuivant l'uſage ordinaire dans ces tems là. Il y avoit grande aſſemblée des deux ſexes, & les Loix de la plus parfaite bienſéance n'y furent pas réguliérement obſervées. Il y eut des courſes & des tournois à l'honneur des Dames, qui ne firent pas de la peine à la Bourgeoiſie de la grande Ville, pendant qu'ils ſe firent dans la petite; mais les Chevaliers aiant paſſé le Rhin, enſuite inſulté & maltraité quelques Bourgeois, ceux-ci en furent ſi outrés, que ſans balancer un inſtant ils allérent tumultueuſement, & à main armée aſſaillir l'Hôtel d'Eptingen, où ils aſſommérent pluſieurs Gentils-hommes entre les bras de leurs maitreſſes,

ſes, & en firent quelques autres priſonniers malgré leur vigoureuſe réſiſtance. *Pierre de Louſſen* Bourguemaitre de Bâle arriva tout à propos ſur ces entrefaites & leur ſauva la vie mais non pas la liberté. Le Comte Rodolphe de Habſpurg, le Comte Henri de Montfort Seigneur de Tetnang, deux Comtes de Zollern, Rodolphe Marquis de Hochberg Seigneur de Rötelen & Suſenbourg, le Baron de Haſenbourg, Engelhard de Winſperg, & beaucoup d'autres Cavaliers furent arrêtés, le ſeul Comte Eggen de Fribourg eut le bonheur d'échaper à la fureur de cette Bourgeoiſie irritée. La grande quantité de Nobleſſe, qui étoit priſonniére, fut la cauſe, qu'on n'en vint pas à une guerre. Le Duc d'Autriche ſe laiſſa adoucir, & conſentit à un accommodement affin d'obtenir la liberté de tant de Seigneurs. Par un des articles il renonça aux prétenſions qu'il avoit ſur la petite Ville de Bâle, comme l'on peut en juger par la quittance, que ce Prince donna en 1393. & qui fut enſuite ratifiée en 1395. par le Duc *Albert* d'Autriche, en vertu de laquelle il ſe tient pour ſatisfait de la part du Bourguemaitre & du Conſeil au nom de la Ville de la ſomme de 22000. florins, qui étoit celle du réachat ſuivant le Traité de 1375. entre *Léopold* & la Ville de Bâle. Dans ce même Traité il eſt fait une mention expreſſe de la Tragédie du Carnaval en ces

termes : „ Nous *Léopold* par la grace de „ Dieu Duc d'Autrîche &c. confeſſons que „ le Bourguemaitre & Conſeil de la Ville de „ Bâle ſont entiérement convenus avec Nous „ tant au ſujet de ce qui s'eſt paſſé au tems „ de Carnaval, il y a déja pluſieurs années „ qu'à l'égard des prétentions, que Nous „ avions, ou pouvions avoir ſur la petite „ Ville. Ainſi &c. fait à Enſisheim le Di- „ manche après la Saint Martin en 1393. & „ confirmé à Vienne en Autrîche le Diman- „ che *Lætare* 1395.

Cependant comme la révolution dont on vient de parler s'étoit faite ſans l'aveu du Magiſtrat, & que les Bourgeois avoient pris les armes de leur Chef, ceux qui en avoient été les auteurs furent décapités au milieu de la place du marché aux herbes, qui dès cette exécution à pris le nom du *Heis-Stein.* Les moins coupables furent bannis, & l'on tâcha d'appaiſer les Parens des morts par des ſommes d'argent, qu'on leur fit donner pour contribuer en quelque maniére à leur conſolation. Mais ce reméde ne guerit point leur plaie, & ils n'en devinrent pas meilleurs amis des Bâlois.

Il y eut encore environ ce tems ici une étrange peſte, qui aiant commencé dans le Païs-Bas parcourut toute l'Allemagne. Le poiſon dont l'air étoit infecté avoit à peu près les mêmes effets que la morſure de la Tarentule:

tule : Ceux qui en étoient atteints commençoient à danſer & à ſauter comme des perſonnes, qui auroient perdu l'eſprit : Toutes les places publiques & les cimetiéres étoient pleins de ces ſortes de gens, & cet exercice duroit juſqu'à ce qu'ils tombaſſent par terre de foibleſſe. Le ſeul reméde qu'on trouva à cela fut de leur lier les pieds & les mains ; ce qui les faiſoit enfler de telle maniére que l'on étoit obligé de les ceindre fortement avec une ſerviette de peur qu'ils ne crevaſſent. Cette maladie, que l'on appelloit la dance des Veitz dura quatre ans, après avoir commençé en 1374. Elle n'enleva cependant pas beaucoup de monde, parceque la plûpart eurent ſoin de ſe purger du poiſon à force de danſer.

La Comteſſe de Thierſtein vendit aux 1377
Bernois ſes droits ſur le Comté d'Arberg, & comme la Maiſon de Kibourg avoit engagé les ſiens pour 4000. florins. Les Bernois les païérent aux Creanciers, & par ce moien ils eurent la proprieté de ce beau Comté, dont ils firent un Balliage, qui ne leur couta en tout que ſeize mille ſept cens trente huit florins d'Empire.

Pendant que le Canton de Berne s'aggrandiſſoit de jour en jour, les Comtes de Wittemberg faiſoient la guerre à quelques Villes Impériales voiſines de leur Païs. Celle de Reitlingen fit une irruption dans le

Wittemberg, & enleva une grande quantité de bétail dans le Bourg d'Urach. *Ulric* le Cadet des Comtes ſe trouvant à portée avec ſes Troupes pourſuivit les Reitlingiens juſqu'auprès de leur Ville dans l'eſpérance de leur reprendre le bétail, qu'ils avoient enlevé. Mais les Bourgeois firent une ſortie avec les Suiſſes, qui étoient à leur ſolde, & attaquérent ſi vivement le Comte *Ulric*, qu'ils lui taillérent en piéces une partie de ſon Armée. Il eut lui même bien de la peine à ſe ſauver. Le Viconte de Tuwingen, le Comte Frédéric de Zollern, le Comte Jean de Schwartzenbourg, & quatre vints trois caſques couronnés reſtérent ſur la place. Thuring Baron de Brandis ne fut pas plus heureux dans ſon entrepriſe contre les Valaiſans; il y perdit la vie, quoique ſes braves Sibentaux ſoutinſſent l'attaque avec une valeur, qui les vengea parfaitement de la perte de leur Seigneur. Mais après la mort de leur Chef ils ne remportérent chez eux, que le triſte ſouvenir d'une victoire, qu'ils avoient acheté bien cher en perdant leur Souverain.

Dans ce tems là le Pape *Grégoire XI.* transfera le Saint Siége à Rome, après avoir été dans Avignon environ ſoixante & dix ans à cauſe des troubles d'Italie, qu'il avoit calmé en partie par ſa prudence. L'Empereur *Charles* voulut aller en perſonne le féliciter

liciter à Rome, ſuivi d'un ſi grand nombre de Seigneurs de ſa Cour, & d'une ſi belle Infanterie, que *Barnabas*, qui étoit le ſeul rebelle de ce Païs, aiant cru, que cette Armée venoit fondre ſur lui, ſe hâta de faire ſa paix, en ſe ſoumettant au Pape par la médiation d'*Etienne* Duc de Baviére ſon Gendre.

Charles IV. fut rappellé en Allemagne par les guerres civiles, & étrangéres, qu'y alluma *Caſimir* Roi de Pologne, irrité contre l'Empereur, de ce qu'il avoit rompu le mariage entre *Wenceslas* ſon fils, & *Cunigonde* fille de ce Prince. Le Roi d'Hongrie ſe joignit à lui; mais la préſence de *Charles* calma ces mouvemens; en ſorte, qu'il ne lui reſtoit rien à faire de conſidérable, que d'aſſûrer le Trône Impérial à ſon fils. Il propoſa ſon deſſein aux Electeurs flatté par le conſeil d'*Erneſt* Archevêque de Prague, & par le crédit, qu'il avoit dans le Collége Electoral. Mais il y rencontra une plus forte réſiſtance qu'il ne s'étoit imaginé; parcequ'une partie des Electeurs & les Principaux de l'Etat ne pouvoient conſentir, que *Wenceslas* fut reconnu pour ſon Succeſſeur tant à cauſe de ſon bas âge, n'aiant que douze ans, qu'eu égard à la dépravation de ſes mœurs. Outre qu'on n'avoit pas grande éſpérance de lui, parceque ſa Mére étoit morte en couches en le mettant au monde;

& que quand on voulut faire chauffer l'eau pour le baptiſer, l'Egliſe Paroiſſiale de Saint Sebalde à Nürenberg, où il étoit né, fut réduite en cendres, & qu'enfin lui même ſalit les fonds baptiſmaux, comme autrefois Copronime. L'Empereur pour vaincre cette difficulté ébloüit les yeux de ceux, qui lui étoient contraires, avec cent mille écus d'or, qu'il leur fit diſtribuer, moiennant quoi ils ne virent plus les défauts de ſon fils, puiſqu'il fut nommé Empereur par les ſuffrages de tous les Electeurs. D'autres diſent, ce qui eſt aſſez probable, qu'il leur promit à chacun cent mille florins d'or, & que dans la ſuite ſe voiant hors d'Etat de ſatisfaire à ſa promeſſe, il leur hipotéqua les péages & gabelles de l'Empire, dont ils ont toûjours joüi depuis.

1378 Le Régne de *Charles IV.* eſt encore remarquable par l'invention de la poudre à canon, que l'on dit, avoir été trouvée en ce tems là en Europe. La tradition commune eſt, qu'un certain Moine Cordelier, appellé *Berctolde Schwartz*, d'autres le nomment *Conſtantin Anklitzen*, qui s'appliquoit à la Chimie, aiant un jour voulu faire une mixtion de ſoufre & de ſalpêtre dans un mortier, qui étoit couvert d'une pierre, il y tomba par hazard une étincelle, qui aiant mis le feu à cette compoſition, jetta la pierre en l'air avec beaucoup de force: que ce Moine travail-

travailla depuis à la perfection de ſon ouvrage, & qu'enfin vers la fin du Régne de *Charles quatriéme*, ou au commencement de celui de *Wenceslas*, il trouva l'art de compoſer la poudre à canon avec du ſouphre, du ſalpêtre, & de la poudre de charbon, & de pouſſer bien loin avec cette compoſition, des boulets de fer par le moien d'un canon. Depuis ce tems là chacun y ajouta quelque choſe du ſien, juſques à ce qu'enfin & la poudre & l'Artillerie ont été conduites à ce degré de perfection, où nous les voions aujourd hui. Cependant cette Tradition ſe trouve ſans fondement dans la Cronologie; car les Hiſtoires font mention de l'uſage du canon longtems auparavant dans les guerres des François. Il en eſt parlé dans la deſcription du ſiége d'Algariſa en Eſpagne en 1342. où l'on raconte que par l'uſage de cette piece d'Artillerie l'on fit beaucoup de mal aux Sarrazins. En 1372. ceux d'Augſpourg avoient trente piéces de canon. En 1373. la Ville de Spire en fit fondre quelques uns. En 1380. dans la guerre des Vénitiens, & des Génois, les prémiers remportérent la victoire ſur mer par le moien de leur Artillerie. On voit encore aujourd'hui dans l'Arſenal d'Amberg, Capitale du haut Palatinat une piéce de canon de l'année 1303. qui eſt peut-être une des plus anciénnes de l'Europe. Quelques auteurs aſſûrent, que le Cordelier

pour

pour recompenſe de ſon invention fut mis dans un canon par ordre du cruel Wenceslas qui l'envoia ainſi dans l'autre monde. Mais cette opinion n'eſt pas ſuivie non plus que le ſentiment de ceux qui prétendent qu'il fut brulé.

Comme le nombre des infirmités, jointes à la vieilleſſe de l'Empereur, lui annonçoient une mort prochaine, il voulut s'y diſpoſer en s'acquitant d'un voiage de dévotion, qu'il avoit voüé de faire en France, pour y viſiter certaines Egliſes. *Charles V.* Roi de France le fit recevoir avec beaucoup de magnificence à St. Denis. Son ſéjour fut aſſez long à cauſe de ſon incommodité, qui ne lui permit pas de ſe mettre en chemin pendant l'hiver. Peu de tems après ſon retour il mourut à Prague le 29. Novembre âgé de ſoixante trois ans. Ce Prince introduiſit autant qu'il lui fut poſſible en Allemagne, les loix & les coutumes qu'il avoit puiſſées à la Cour de France où il avoit été élevé. On dit, que comme il avoit ruiné ſa Maiſon pour acquerir l'Empire; il ruina enſuite l'Empire pour pouvoir rétablir ſa Maiſon. Il eut quatre femmes. La prémiére fut *Agnés*, fille de Rodolphe Palatin, dont il n'eut point d'enfans. La ſéconde *Blanche* fille de *Charles de Valois*, dont il eut quatre filles. La troiſiéme *Anne* fille du Duc de Schweidnitz, de laquelle il eut *Wenceslas* & *Sigismond*,

mond, tous deux Empereurs, & en quatriéme nôces *Eliſabeth* fille de Rodolphe Duc de Stettin.

Wenceslas étoit une copie fidéle des anciens Tirans, qui ſe croiant tout permis, lâchoient la bride à leurs paſſions les plus déréglées, & ſans ſe ſoucier ni de Dieu, ni des hommes s'abandonnoient aux actions les plus criminelles ; ce fut à cauſe de ſes débauches qu'on le compara à Sardanapale, & à Neron à cauſe de ſa cruauté On dit, que l'année 1362. quand on voulut le couronner Roi de Bohéme, il gâta l'autel, ſur lequel on l'avoit mis n'étant encore qu'un enfant. Son Pére avoit aliéne les meilleurs revenus de l'Empire, pour lui acheter les ſuffrages des Electeurs, & avoit par là rendu odieux à tout le monde ſon avénement à la Couronne. A peine avoit-il atteint l'âge de majorité que par la mort de ſon Pére il ſe vit tout à la fois Empereur & Roi. Il donna de beaux priviléges aux Villes de 1379
Zurich, & de Lucerne. Il accorda à la prémiére l'exemption de tous péages, tant pour les perſonnes que pour leurs marchandiſes, & à la derniére le droit de Péage & de l'umguelt : enfin il permit que Jean Baron de Bonſtetten fut nommé Ballif dans l'Ergau pour la Maiſon d'Autriche.

L'année d'après *Ulric de Hertenſtein* ven- 1380
dit à l'Etat de Lucerne le Balliage de Wäggis

gis & de Huſen avec toutes leurs droitures ne ſe réſervant rien, qui pût dans la ſuite cauſer la moindre conteſtation au ſujet de la Souve-
1381 raineté. Et l'Abbé de Saint Gal *Conrad* Baron de Stoffen rédima d'entre les mains d'*Ulric de Kungſec* le Bourgs & Villages de Trogen, de Tuuffen, d'Appenzel, de Guntweil, de Goſſau & d'Heriſau, que ſes Prédéceſſeurs avoient engagés pour la ſomme de 2400. florins.

La méſintelligence, qui régnoit depuis longtems entre l'Abbé & la Ville de Saint Gal, ceſſa par la médiation des Villes de la Suabe, qui bordent le Lac de Conſtance. Elles s'aſſemblérent en cet endroit après en avoir reçû l'ordre de la part de la Diétte d'Ulm, où Conrad avoit porté ſes plaintes. Elles projettérent un formulaire de ſerment d'obéiſſance que la Ville prêteroit dorénavant à l'Abbé, affin que les termes y étant meſurés, & convenables aux droits réciproques, il n'y eût plus dans la ſuite aucune piérre d'achoppement ni aucune explication à demander; conformément à cet axiome: *Interpretationi locus non eſt, ubi verba ſunt clara.* Les parties acceptérent amiablement la prononciation, & le ſerment, que les Villes préſcrivirent. Elles en reçûrent chacune un double, & il parut qu'on en étoit ſatisfait & du côté de Conrad, & de celui de la Ville de Saint Gal. L'acte eſt daté de la veille de Saint Ambroiſe en Avril 1381.

D'un autre côté les Sujets de Pierre de Rinkenberg au delà du Brunig engagérent les Etats de Berne & d'Underwalden dans une nouvelle guerre; ils ſe plaignirent aux Underwaldnois contre leur Seigneur, de ce qu'il n'obſervoit point à leur égard les articles, dont on étoit convenu par la derniére paix, qu'il les maltraitoit ſans raiſon, & qu'il parloit avec mépris, & contre l'honneur de ceux du Canton d'Underwalden, ajoûtant qu'il leur étoit impoſſible de vivre plus long tems ſous une domination ſi dure; qu'ainſi ils les prioient de vouloir les admettre tout de nouveau dans le nombre de leurs Reſſortiſſans; quelques Mutins de Thun s'étoient joints à ceux du Brunig, faiſant les mêmes plaintes contre leurs Seigneurs, & ſe ſervant réciproquement de témoins de la vérité de ce qu'ils avançoient. Jean de Walterſperg Landamman de deſſous le Bois, & Henri de Hunweil Landamman d'au deſſus avoient fomenté cette nouvelle révolution, & engagé ſous main ceux de Thun & du Brunig à faire cette démarche. Walther de Tetticon la favoriſoit auſſi de ſon côté: Ainſi ces trois hommes portérent par leur credit la communauté à recevoir de nouveau non ſeulement ceux du Brunig, mais auſſi ceux de Thun au rang de leurs Bourgeois ou *Land-Leutten*. Ils l'emportérent néanmoins pour peu de ſuffrages, parceque les plus ſages prévoioient bien,

Walter de Tetticon avec ceux de leur parti ſans l'aveu ni la participation de la Communauté paſſérent le Bruhig, ſe joignirent aux rébelles, & ſe mirent en embuſcade auprès de la fortereſſe de Rinkenberg, & lorſque Pierre, qui ne ſçavoit rien de ce qui ſe paſſoit, ſortit le matin avec ſes domeſtiques pour aller pêcher ſur le Lac, les Underwaldnois ſe ſaiſirent de ſa perſonne, l'envoiérent ſur le champ dans leur Païs, & entrérent par force dans Rinkenberg, d'où ils chaſſérent la Dame avec ſes enfans; & pour achever la tragédie après en avoir fait le pillage, ils y mirent le feu. Les Bernois à cette nouvelle retournérent avec plus de monde, que la prémiére fois, marchérent droit à Brientz, & ſans perdre de tems attaquérent les Underwaldnois, & les rébelles. Ceux-ci lâchérent dabord le pied, & ſe retirérent au delà du Brunig; ceux d'Underwalden firent quelque peu de réſiſtance, ce qui fut cauſe qu'il y en eut pluſieurs de bleſſés. On prit néanmoins dans la fuite un grand nombre de paiſans rébelles, qui furent envoiés à Berne, où ils reçûrent le châtiment, qu'ils méritoient. On n'étoit cependant pas fâché à Underwalden de la déroute des de Walterſperg; il y en avoit, qui leur en auroit encore ſouhaité davantage. Le Magiſtrat ſurtout étoit offenſé de cette levée de boucliers, qui s'étoit faite ſans le conſentement du

Lands-gemein. Mais le mal étoit fait ; il étoit difficile d'y trouver un reméde ; Walterſperg, Hunweil, & Tetticon ſe donnérent même tant de mouvemens que par le moien de leurs partiſans qui étoient en grand nombre, ils vinrent à bout dans l'aſſemblée des Etats de faire demander le ſécours ſtipulé dans la confédération Helvétique comptant de pouvoir ſe venger des Bernois en emploiant contr'eux les forces des Cantons.

Mais les Suiſſes à qui les Bernois demandérent juſtice ſur ce qui s'étoit paſſé, parfaitement inſtruits du tort de leurs Alliés, avertirent ceux d'Underwalden de demeurer en paix, & d'envoier leurs Députés à Lucerne, où les Cantons s'aſſemblérent. Les Underwaldnois ſentant leur fauſſe démarche en rejettérent toute la faute ſur les deux Land-Ammans & Tetticon, & leur en marquérent leur reſſentiment en ſoumettant le reſte à la déciſion de leurs confédérés communs. Ceux-ci ſtatuérent le jour de la Féte Dieu :

„ 1mò. Que Pierre de Rinkenberg & les „ ſiens, que ceux d'Underwalden avoient „ fait priſonniers ſeroient à l'inſtant même „ mis en liberté, & rétablis dans leurs biens. „ 2dò. Qu'il ſeroit liberé du ſerment qu'il „ leur avoit prêté avant & pendant ſa pri- „ ſon. 3tiò. Que ſa femme & ſes enfans, „ de même, que tout ce qu'on avoit enlevé „ dans le Château de Rinkenberg ſeroit remis

„ &

„ & rendus. 4tò. Que les Sujets du Sei-
„ gneur de Rinkenberg & ceux de Thun,
„ qui avoient juré fidélité aux Underwald-
„ nois rentréroient dans l'obéiſſance de leurs
„ Seigneurs naturels, ſans que le Canton
„ d'Underwalden pût rien exiger deux à
„ l'avenir. 5tò. Que les Underwaldnois ne
„ recevroient plus dorénavant au nombre de
„ leurs Reſſortiſſans aucun homme au delà
„ du Brunig, ou appartenant aux Bernois
„ ſoit par engagement, ſoit par inféoda-
„ tion, ou propriété. 6tò. Que les dom-
„ mages réciproquement cauſés ſeroient ſup-
„ portés par chacune des parties ſans con-
„ tradiction quelconque. 7mò. Que tous
„ les priſonniers en deçà & en delà du Bru-
„ nig ſeroient mis en liberté, au cas qu'il y
„ en eût encore dans les priſons d'Underwal-
„ den. 8vò. Enfin que généralement toute
„ conteſtation & toute animoſité de part &
„ d'autre ceſſeroit par le préſent accord, ou
„ déciſion Helvétique. „ Signé au nom de tous les Députés par Pierre de Gundelfingen Avoier de Lucerne, & muni de ſon ſceau.

La Communauté d'Underwalden aſſemblée à Viſerlen porta un arrêt contre Jean de Walterſperg, Walter Henri de Hunweil, & Walter de Tetticon, par lequel eux & leur poſtérité furent exclus pour toûjours du Conſeil & de l'Etat pour avoir pris les armes ſans le conſentement du Canton, & parcequ'ils

avoient occaſionné par une injuſte guerre des frais conſidérables qu'ils n'étoient pas en état de réparer. L'arrêt eſt ſigné de la veille de St. Valentin.

1382 C'eſt ainſi, que les Suiſſes cherchoient à fonder une ſolide & véritable amitié entr'eux en rendaut bonne juſtice dans toutes les circonſtances qui l'exigeoient, affin de prévenir les ſuites dangereuſes, qui pouvoient naitre d'une fauſſe complaiſance, & d'une politique hors de ſaiſon. Cette ſage conduite fit leur bonheur, comme on le verra dans la ſuite: L'union & l'amitié ſincére qu'ils eurent ſoin de conſerver entr'eux les garantirent toûjours des entrepriſes de la Maiſon d'Autrîche, qui commençérent par celle de la Maiſon de Kibourg contre la Ville de Soleure. Elle fut la ſource de pluſieurs guerres qui occaſionnérent enfin la fameuſe Bataille de Sempach ſi fatale au Duc *Léopold*.

Après la mort de *Berctolde* cinquiéme dernier Duc de Zähringen, la Maiſon de Kibourg prit le haut bout en Neuchtlandie, & dans la petite Bourgogne. L'aggrandiſſement de la Ville de Berne diminuoit viſiblement la gloire & la proſpérité des Comtes de Kibourg, qui ne voïoient qu'à régret & avec une extrême jalouſie, que les Bernois s'élevoient à leurs dépens. Auſſi ces Princes firent-ils tous leurs efforts pour s'oppoſer à cette puiſſance naiſſante, mais ce fut toû-

toûjours inutilement. Berne ſe trouvoit à cette époque en poſſeſſion de la Ville de Laupen & de ſon diſtrict, du Comté d'Arberg, de celui de Thun, & de pluſieurs autres Seigneuries, qui abbaiſſoient la Maiſon de Kibourg pour ne lui laiſſer, que l'ombre d'une Souveraineté, qu'elle avoit le chagrin de voir paſſer en d'autres mains. Elle craignoit avec raiſon de ſe voir inſenſiblement ſubjuguer par un peuple, qu'elle avoit vû naitre, & qui ſe fortifioit de jour en jour par des nouvelles Alliances, qui le mettoit en état non ſeulement de ſe ſoûtenir, mais encore de pouſſer loin ſes conquêtes.

Léopold d'Autrîche, & quantité d'autres Seigneurs, à qui la force, & la bonne harmonie des Confédérés commençoient à déplaire & à cauſer de l'ombrage depuis long-tems mettoient tout en œuvre pour leur ſuſciter des ennemis. Ils furent charmés de voir arriver auprès d'eux les Comtes de Kibourg, qui vinrent les conſulter ſur la maniére dont on pourroit s'y prendre pour parvenir à les abaiſſer. Après une mûre délibération l'on convint que puiſque la Maiſon de Kibourg n'étoit pas aſſez puiſſante pour oſer attaquer les Bernois en face, & que *Léopold* ne vouloit pas ouvertement prendre parti dans cette guerre, il falloit tâcher de ſurprendre la Ville de Soleure, & de ſe rendre enſuite maitre de Thun & d'Arberg. Les Comtes gagnérent *Jean de*

Stein Chanoine de la Collégiale de Soleure, qui aiant ſa Maiſon attenante aux murailles de la Ville, devoit leur en faciliter l'entrée pendant une nuit ſombre. Au moment même de cette entrepriſe, les Autrîchiens devoient s'emparer de Thun & d'Arberg. C'étoit là le complot; qui auroit peut-être réuſſi, s'ils avoient pris garde en préſence de qui ils l'avoient formé. Un paiſan du village de Rumiſperg, nommé Jean Rot, en eut connoiſſance. Ce manant en avertit environ minuit la ſentinelle, qui étoit à la porte de chêne, & qui en fit ſur le champ donner avis à *Conrad de Durrach* Avoier de Soleure. Celui-ci ne tarda pas de faire donner l'allarme, affin que les Bourgeois ſe miſſent en état de défenſe; mais lorſqu'on voulut ſonner le tocſin, on trouva la cloche enveloppée de linges pour empêcher qu'elle ne ſonna. On la développa ſur le champ, & les Comtes de Kibourg ne tardérent pas de comprendre par le ſon de la cloche, que leur complot étoit découvert. Ils ſe retirérent en tuant quelques païſans, qui furent par l'effuſion de leur ſang innocent les victimes de leur trahiſon. Les Autrîchiens ne furent pas plus heureux de leur côté, & l'on apprit, que la vigilance des Villes d'Arberg & de Thun avoit fait déchoüer leur entrepriſe. Le Chanoine dont nous avons parlé fut pris & condamné à être tiré à quatre chevaux.

Et

Et le Chapitre de Soleure fut privé de la grande dixme de Selzach. Jean Rot fut recompenſé ſuivant ſon mérite, & l'ainé de ſa famille pour éterniſer la mémoire de ce fait reçoit tous les ans un habit à la livrée de la Ville. Le Comte Rodolphe de Kibourg mourut bientôt après cette malheureuſe entrepriſe, qui fut la derniére action de ſa vie.

Les Soloriens & les Bernois comprirent aiſément, que les Comtes de Kibourg n'étoient pas les ſeuls auteurs de cette démarche, & qu'il y en avoit bien d'autres qui étoient entré dans cette intrigue. Pour ne rien faire à la legére, & pour ſe mettre en état de faire face de tous côtés, ils convinrent enſemble, que les Bernois porteroient leurs plaintes aux Cantons confédérés; affin de les preſſentir ſur le ſécours, qu'ils en devoient eſpérer. Les Suiſſes tinrent une Diéte à Lucerne, où il fut fut réſolu avant que de commencer la guerre avec la Maiſon de Kibourg, d'envoier une Députation au Duc d'Autriche pour ſçavoir de lui, ſi en cas, qu'ils vouluſſent prendre vengeance de l'entrepriſe des Comtes ſur les Villes de Soleure, Thun & d'Arberg, il garderoit la neutralité comme Allié également des deux parties belligérantes. *Léopold* répondit, qu'il n'avoit aucune connoiſſance de ce qui s'étoit paſſé à cet égard, & qu'en cas, qu'on en vint à ſe faire la guerre, il n'embraſſeroit

le parti ni des Comtes, ni des Soloriens étant avec les uns, & les autres dans une Alliance, qui ne lui permettoit pas de favoriſer aucune des parties. Les Suiſſes ajoûtérent au Duc, que puiſqu'il vouloit être neutre dans cette occaſion. Ils eſpéroient, qu'il ne donneroit ni vivres, ni paſſage aux Troupes des Comtes, & qu'il ne feroit rien, qui pût marquer la moindre partialité. *Léopold* promit tout ce qu'on voulut, & les Députés partirent dans la ferme perſuaſion, qu'il garderoit exactement ſa promeſſe; mais ce Prince non content de permettre aux ſiens de ſe jetter dans l'armée des Comtes, laiſſa paſſer au travers de ſon païs un corps de 1300. hommes, qui ſe joignirent aux Troupes de Kibourg.

Le Baron de Torberg & celui de Birgenſtein ſous prétexte, qu'ils tenoient des terres en fief de la Maiſon de Kibourg, & même d'autres Seigneurs, qui approchoient de plus près la perſonne du Duc d'Autriche prirent parti contre les Bernois & les Soloriens. Ce fut ainſi que l'on commença une cruelle guerre, en ruinant à l'ordinaire les campagnes, & brulant tout ce qui ſe rencontroit ſur la route des armées. *Hartman de Bechbourg*, à qui les Comtes avoient pris ſon Château fort de Buchegg envoia un manifeſte à ces Seigneurs, qui y étoient enfermés, & qui ne s'y croiant pas en ſûreté, l'abandonnérent après y avoir

mis

mis le feu. Les Alliés ſurprirent Grunenberg, qu'ils firent raſer. Delà ils ſe rendirent devant Frieſenberg, qui appartenoit à Pierre de Matſtetten. Le Seigneur de Birgenſtein, & Pierre de Torberg deux braves Cavaliers défendoient ce Château. Les Bernois donnérent l'aſſaut, & pendant que les aſſiégés étoient en conteſtation ſur la reddition de la place, le fort fut emporté, Birgenſtein, & Torberg jettés par les murailles, & la garniſon paſſée au fil de l'épée.

Les Comtes de Kibourg d'une autre part accompagnés de deux Comtes de Tierſtein, d'une nombreuſe Nobleſſe & des Bourgeois de Berthoud allérent du côté de Rötenbach dans le deſſein de piller, & de déſoler cette contrée; mais les païſans aiant pris les armes, allérent au devant de leurs ennemis pour les combattre, & les chaſſérent avec perte, & une grande effuſion de ſang. Pendant ce tems là les Bernois arrivérent devant le Château de Trachſelwald, qui appartenoit à Burchard de Sumiswald feudataire de la Maiſon de Kibourg. Le Gentil-homme ne jugeant pas à propos d'attendre l'extrémité, ſe rendit, & déclara vouloir tenir ſon Château en fief des Bernois, & être mis au nombre de leurs Bourgeois. Pierre de Rormos ſuivit cet exemple; & ſe rendit avec ſa famille, & ſon Château de Grimmenſtein. Après un ſi bon ſuccès les Bernois traverſant le

Buchsgau vinrent devant Olten, qui après la mort du dernier Comte de Nidau étoit tombée en partage à la Maiſon de Kibourg; celle-ci l'avoit enſuite hipothequée pour quatre mille florins à la Maiſon d'Autrîche, & déslors elle fut rédimée par l'Evêché de Bâle, dont on l'avoit démembrée. Le débordement des riviéres arrêta les Bernois, qui ne pûrent pas paſſer plus loin, parceque le Pont avoit été entrainé par la rapidité des eaux.

La fortune s'étoit déclarée pour les Alliés, & la plûpart de leurs expéditions avoient réüſſi à ſouhait; cependant ce n'étoit toûjours rien faire, pendant qu'on n'étoit pas maitre de Berthoud, qui étoit la Réſidance des Comtes de Kibourg, & la Ville la plus conſidérable de la petite Bourgogne. *Léopold* d'Autrîche ne pouvoit s'empêcher de favoriſer ſous mains les ennemis des Suiſſes. Il avoit toûjours ſon ſiſtéme, qu'il n'abandonnoit pas, & dans cette idée, il avoit voulu ſurprendre la Ville de Rappersweil un jour de marché; mais ce fut infructueuſement. Toutes ces circonſtances occaſion-
1383 nérent une Diétte à Lucerne, où à la ſollicitation, & Remontrance des Bernois & des Soloriens le ſiége de Berthoud fut réſolu.

Les quatre Cantons de Lucerne, Uri, Schweitz & Underwalden s'y rendirent avec toutes leurs forces, Zurich ne donna que ſix

cens

cens hommes. Les Soloriens & les Bernois y amenérent le raier toutes leurs Troupes ; & le vieux Comte Amedée de Savoie y envoia de ſon côté beaucoup de monde en conſidération de l'amitié, qu'il avoit conſtamment portée à ces derniers ; en ſorte, que l'armée qui faiſoit le ſiége étoit forte de vint mille hommes.

Les Comtes Rodolphe & Berctolde de Kibourg apprirent à Bâle, la marche des Cantons dans le tems qu'ils étoient occupés à chercher de l'argent, & à ſe procurer du ſécours. Berctolde partit ſur le champ pour ſe rendre à Berthoud ; Rodolphe, qui étoit dangereuſement malade, mourut quelques jours après, qu'ils eurent reçû la nouvelle du ſiége. Il laiſſa deux fils l'ainé nommé *Eggan*, & le Cadet *Berctold.*

Les Alliés preſſoient vivement le ſiége, & n'épargnoient rien de tout ce qui pouvoit contribuer à le faire avancer ; mais les opérations alloient aſſez lentement, parceque manquant de machines par le défaut des Bernois & des Soloriens, qui n'y avoient pas pourvû, ils ne pouvoient pas non plus hazarder un aſſaut, les murailles n'étant point entamées. Le Comte Berctolde au bout de ſix ſemaines, que le ſiége duroit manquant de ſon côté de vivres, propoſa une Tréve ſous les conditions ; que s'il n'étoit pas ſécouru dans trois ſemaines, il rendroit la Ville.

Mais

Mais que pendant cet intervalle, le Comte ne laiſſeroit entrer dans la place aucun ſécours ni de vivres, ni d'hommes.

Les Alliés conſentirent à ces propoſitions, & ſe laiſſérent amuſer par les belles promeſſes du Comte, qui n'avoit pas envie de les tenir. Car le Comte de Tetnang, qui remarqua la non chalance, avec laquelle les aſſiégeans gardoient les avenuës de la Ville ſe repoſant ſur la foi du Traité, s'y jetta avec huit cens hommes, & d'abondantes proviſions. Après quoi il ne fut plus queſtion de ſe rendre.

Les Helvétiens furent encore trompés en cette occaſion. L'idée d'un pareil Traité fait avec le Duc d'Autriche *Albert le ſage* en 1352. par la médiation du Marquis de Brandenbourg, & le peu de foi, que ce Prince avoit gardé n'étoit plus dans leur mémoire. Ils auroient dû néanmoins après l'expérience qu'ils en avoient faite, ſe rappeller, que la plûpart de ces Traités, ou de ces Tréves ſont fondées uniquement ſur le Principes des Généraux Cartaginois: *Dolus an virtus quis in hoſte requirat?* A tout prendre, les Cantons ne devoient pas s'attendre à autre choſe à cauſe de leur extrême indolence, & ils méritoient bien la confuſion, qu'ils eurent de ſe voir obligés de lever le ſiége. On auroit dit, qu'ils étoient plûtôt venus devant Berthoud, pour faire oſtentation de leurs forces, que

pour

pour tirer une juſte vengeance du tort, que les Comtes de Kibourg & la Maiſon d'Autrîche leur avoient fait. Les Bernois, qui dans les autres ſiéges avoient tant fait de bruit avec leur maitre Burckard, ne préſentérent pas ſon ombre dans celui-ci, où il s'agiſſoit pourtant du coup de partie. C'eſt ainſi que les Etats les mieux gouvernés ſe laiſſent ébloüir par la proſpérité.

Mais comme la deſtinée vouloit achever ſon ouvrage; les Cantons profitérent habilement de la minorité des enfans du Comte Rodolphe, & de la grande quantité des dettes, dont ils étoient chargés. Ils engagérent les deux Oncles *Hartman* & *Berctolde*, Chevaliers Teutonique, & les Bernois à ſe ſoumette, à ce que deux Députés de chaque Canton régleroient, & ordonneroient. L'on convint que ces derniers païeroient une ſomme à la Maiſon de Kibourg pour qu'elle leur abandonnât Berthoud, & le Balliage nommé Kaiſerlin. Les Bernois, qui ne ſouhaitoient pas mieux, qui d'avoir cette importante place, qui les ſerroit de trop près dans un tems, où ils étendoient de plus en plus les limites de leur Capitale, ſollicitérent ſous mains, affin que le prix de la paix fut la Ville de Berthoud avec ſes dépendances. Les Comtes auroient bien voulu éviter ce démembrement, & ſatisfaire les Bernois & Soloriens par d'autres moiens, ou en promettant des groſſes

groſſes ſommes, que tout le monde prévoïoit bien, qu'ils ne ſeroient jamais en état de païer. Cela détermina les Arbitres à pro-
1384 noncer: „ Que puiſque le Comté, & la „ Ville de Thun avoient déja été engagés en „ 1375. à la Ville de Berne par le Comte „ Eberhard; l'un & l'autre ceſſeroient d'ê- „ tre hipotequés, & ſeroient dorénavant „ regardés comme un bien propre de l'Etat „ de Berne. 2dò. Que le Balliage de Grieſ- „ ſenberg, dit Kaiſerlin, avec la Ville & le „ Château de Berthoud ſeroient cedés au „ même Etat moiennant la ſomme de trente „ ſept mille huit cens florins d'Empire, que „ les Bernois païeroient aux jeunes Comtes „ de Kibourg. A ce prix là les parties intereſſées devoient vivre enſemble en bonne paix. Du côté des Princes furent préſents pour & au nom des mineurs les deux Oncles *Berchtolde* & *Hartman*. Le prémier comme Tuteur établi, le ſécond comme Proche-Parent. Les Comtes *Eberhard* & *Jean* de Kibourg Chanoines du haut Chapitre de Bâle y aſſiſtérent pour eux mêmes, avec une grande quantité de Nobleſſe.

Il n'y avoit rien de plus avantageux pour les Bernois, que cette prononciation. La Maiſon de Kibourg devoit de grandes ſommes à pluſieurs particuliers de leur Ville; c'étoit autant de païé, ou au moins une grande facilité pour l'Etat. Le reſte ſe trouvoit

voit dans la bourſe de leurs amis, car dans ce tems là ils n'avoient rien dans le Tréſor public. Néanmoins ils païérent les Troupes des Cantons ſuivant les Traités ; ſur le pied d'un ſol & demi tournois par jour à chaque Soldat, & remerciérent les Députés avec une grande démonſtration de joïe.

Tant de guerres, & d'incendies réitérés dans leur Ville, de même que l'acquiſition ou l'affranchiſſement de tant de beaux Païs, ſurchargérent tellement de dettes les Bernois, que la Bourgeoiſie épouvantée fut ſur le point d'en venir à un ſoulevement, qui auroit renverſé la République, ſi Dieu n'eût veillé à ſa conſervation en ſuſcitant d'habiles gens, qui parérent le coup en ſa faveur.

Voilà le ſort ordinaire des Républiques. Quand les affaires paroiſſent être dans le déſordre, le peuple ne manque pas d'en attribuer la faute au Gouvernement. Dans cette prévention non ſeulement les raiſons juſtificatives ne ſont point écoutées, mais on les regarde au contraire ſouvent comme ſuſpectes & dignes d'un ſevére examen ; la plûpart du tems même on s'aviſe de les condamner ſans les avoir compriſes. Tel eſt le génie du peuple qui n'écoutant que ſon étourderie & ſa paſſion voudroit s'élever au deſſus de ſa Sphére, & perſuader qu'il penſe bien. Cette conduite irréguliére peut devenir dangereuſe pour ceux qui ſont à la tête des affaires ;

s'ils

s'ils n'ont pas le bonheur de disparoitre, c'en est toûjours fait d'eux ou de leur réputation, qu'on ne manque pas de noircir.

Le Magistrat avoit acheté le Comté de Thun, & rédimé celui d'Arberg ; les frais de la guerre, qu'il avoit soutenus, sans que la Bourgeoisie eût voulu fournir le moindre dénier, montoient suivant Stettler à la somme de cent mille florins d'Empire y compris celle, qu'il avoit paiée à la Maison de Kibourg pour le Comté & la Ville de Berthoud. Ainsi, il avoit été impossible de faire tant de choses sans puiser dans une bourse étrangére. On avoit emprunté de l'argent à Zurich, à Soleure, à Lucerne, & à Fribourg en Brisgau, où il falloit païer le dix pour cent; ce qui paroissoit énorme à une communauté, qui ne voulant entrer dans aucun raisonnement, ne pensoit qu'à suivre ses imprudentes idées.

La Bourgeoisie craignit qu'on ne l'obligeât à contribuer au païement des dettes, que le Magistrat avoit faites, selon elle, sans nécessité; & qu'on ne fut contraint comme dans d'autres occasions de se tailler pour satisfaire aux dépenses de l'Etat. Cette imagination, que l'intérêt particulier, & l'esprit échauffé par l'envie de critiquer le Gouvernement, offusquoit, porta insensiblement la révolte dans le cœur des Bourgeois. Ils s'assemblérent dabord dans leurs maisons de

Socie-

Societés, enſuite aux Cordeliers, où ſans autre examen, ils changérent de leur propre mouvement l'ancienne forme de la Régence. Ils firent de leurs Societés des Tribus, d'où ils tirérent les Magiſtrats pour remplacer le conſeil, qu'ils avoient eu la hardieſſe de dépoſer, & par cette démarche inconſiderée ils mirent l'Etat à deux doigts de ſa perte. Aiant cependant réflêchi peu de jours après ſur l'extravagance de leur entrepriſe, ils rappellérent au Conſeil l'Avoier & quatre Senateurs ſans que ce changement produiſit aucune effuſion de ſang. Ce qu'on doit attribuer à l'habileté de ceux, qui étoient alors à la tête de la République. Leur prétenduë inſenſibilité désarma en effet la Bourgeoiſie, à laquelle on eut ſoin de ne fournir aucune occaſion qui pût fomenter ſa rébellion; au lieu que ſi l'on avoit voulu uſer d'autorité; on auroit immanquablement courru le riſque de faire de la Ville de Berne un monceau de cendres, ou au moins le cimetiére de la plûpart de ſes habitans. On les prit par la douceur, & l'on fit comprendre aux moins mutins l'irrégularité de leur entrepriſe; à quel danger une pareille déſunion expoſoit la Patrie puiſqu'elle ouvroit à leurs ennemis le chemin pour s'en rendre maitre, & pour les réduire dans l'Etat, où eux mêmes les avoient mis par tant de glorieuſes campagnes, & par une valeur, qui devoit être emploïée contre

les ennemis du nom Bernois, & non pas contre les Concitoiens : Que les Etats les mieux affermis étoient tombés en décadence par la diſcorde ; que l'union ſeule pouvoit conſerver celui de Berne : Que Dieu avoit ordonné la ſubordination, & avoit établi certaines perſonnes pour commander, & d'autres pour obéir : Que quelle forme de Gouvernement, qu'ils priſſent, ils trouveroient toûjours un Supérieur, parcequ'il en falloit abſolument un pour vivre dans l'ordre, & pour rendre à chacun la juſtice qu'il mérite. Ces ſages repréſentations appaiſérent peu à peu ce feu impétueux & l'aveugle fureur, qui animoit la Bourgeoiſie, & enfin d'un commun accord entre elle & le Conſeil on convint :
„ Que dorénavant tout le ſoin de la Républi-
„ que ſeroit entre les mains de deux cens
„ perſonnes, dont on choiſit les plus capa-
„ bles entre les Bourgeois. 2dò. Que tout
„ le paſſé ſeroit entiérement oublié.

On dreſſa des actes de réconciliation, & de la nouvelle forme du Gouvernement ; dont les Deux cens donnérent un double à la Bourgeoiſie. Le ſecond fut mis entre les mains des Deux cens par les Seizeniers, & ceux-ci en reçurent le troiſiéme du Conſeil & des Bourgeois. De cette façon la paix fut rétablie, & la Ville de Berne prit le Gouvernement Ariſtocratique dès ce moment là, au lieu qu'auparavant il étoit Démocratique.

Après

Après cet établiſſement l'on vit renaitre le bon ordre, l'amitié & la concorde dans l'Etat; en ſorte que l'année ſuivante le Magiſtrat aiant ſtatué que chaque particulier païeroit au Tréſor public le quarantiéme dénier de ſes biens, tout le monde le fit avec tant de zéle qu'au bout de dix ans, toutes les dettes qui avoient occaſionné la révolution dont on vient de parler, ſe trouvérent heureuſement acquitées.

L'ancien uſage de completer le nombre des Deux cens par la Bourgeoiſie, ſubſiſte encore de nos jours dans Berne. Tout ce qui eſt Citoien Bernois a droit d'être admis dans le grand Conſeil; par là l'Etat acquiert des Sujets, & des caractéres pour tous les différens emplois, qui conviennent dans une République. Les Avoiers ont la nomination à ce grade conjointement avec les Banderets, les Secrets, les Seizeniers & quelques autres. Chaque tribu en nomme ſuivant le privilége, que ſuivant toute apparence elles ſe ſont réſervé en abandonnant le Gouvernement aux Deux cens. Ordinairement la nomination s'en fait tous les dix ans; lorſque le nombre des morts, qu'il faut remplacer, excede les quatre-vints. L'année, qui la précéde, eſt une année politique. Les Miniſtres ſe taiſent en faveur des brigues, qu'ils n'oſent ou ne voulent pas empêcher, & en faveur des mariages, qui donnent le *Barétli* aux Candidats, qui ſe mettent ſur

les rangs. C'eſt l'Empire de Cithére : Et en même tems une époque inquiete pour l'Etat. Les Avoiers ſont nommés par les Deux cens à la pluralité des ſuffrages. Les Conſeillers par une eſpéce de ſort, qui tient du viſible & de l'inviſible ; mais on voit preſque toûjours, que celui qu'on ſouhaite parvient à cette dignité. Ce ſort a cela de particulier, qu'il ſemble avoir le talent de diſcerner le mérite. Quant aux Ballifs ils ſont véritablement élûs par le ſort. Ils ſe nomment pour ainſi dire eux mêmes en tirant la Balotte d'or, qu'on leur préſente dans un ſac, où elle eſt confonduë avec pluſieurs blanches qui n'aboutiſſent qu'à chagriner celui qui a manqué le Balliage en les tirant. Pour éviter toute ſupercherie, les prétendans qui vont tirer au ſort ſont obligés de mettre un gand qui leur ſert à tous conſécutivement pour prendre la prémiére Balotte qui ſe rencontre ; d'où il arrive quelques fois que celle d'or reſte la derniére.

Depuis la Conquête du Pais de Vaud les Bernois ont partagé leurs Tribunaux. Il y en a pour le Pais Allemand, & pour le Romand. Dans les prémiers on plaide en langue Allemande, & dans les derniers en François. Ils ont auſſi différens coutumiers ou codes de loix, dont ils ſe ſervent, & ſur les Ordonnances deſquels ils portent leurs Decrets. Ils ont encore des loix particuliéres

res pour la Ville de Berne, qui regardent préciſément les Bourgeois, & ſuivant leſquelles un étranger eſt obligé d'agir pour parvenir à avoir ſatisfaction de ſa demande. Ils ont en outre vint quatre chambres particuliéres compoſées d'un, ou de deux Conſeillers d'Etat, avec cinq ou ſix & quelques fois même neuf menbres des Deux cens & un Secrétaire. Ces Chambres, qui ſont une eſpéce de Tribunal, ont chacune leur département, & leurs affaires à part. Elles ne dépendent point l'une de l'autre, mais elles ſe ſoutiennent réciproquement, lorsqu'il eſt queſtion de faire approuver leurs projets, ou leurs repréſentations, qu'on peut bien qualifier de déciſions, parcequ'il eſt rare, qu'elles ne ſoient pas goutées, & approuvées par le Souverain. Il faut avoüer, que ces Chambres ont rendu l'Etat de Berne très floriſſant, comme on le voit aujourd'hui, par le ſoin, qu'elles ont d'en procurer l'avantage en toute ſorte de maniéres. L'autorité, qu'elles ont, fait, que les membres, qui les compoſent, s'appliquent ſérieuſement au bien & au profit de la République, & le revenu, qu'ils en tirent les dédommages de leurs peines & de leur travail. Ces prodigieuſes rentes, dont l'Etat joüit, & le grand détail du Gouvernement, partent de leur génie, & de leur application. Rien n'échappe à la vigilance de ces Cham-

bres, & le gout naturel, que les Bernois ont pour l'étude joint au desir de se surpasser, leur donne une émulation, qui les met en état de tout entreprendre. Ils réüssissent, parcequ'ils trouvent dans leurs propres fonds, & dans ceux de la République le moien d'exécuter leurs grands desseins autant que la chose est possible, & que la situation de leur Païs peut le permettre.

Les Biens de l'Eglise, qu'ils possédent, font le plus grand & le plus clair de leurs revenus. L'Evêché de Lausanne, dont ils ont toutes les rentes sans exception rapporte aux Bernois des sommes immenses. Les Balliages de Königsfelden, de Fraubrunnen, de Romainmoutier, d'Interlappen, Gotstadt, & d'autres Abbaies, qu'ils ont sécularisées par la permission de la Réforme, avec les biens de tant de Couvens, qu'ils se sont appropriés, les ont mis en état de faire non seulement un Balliage au milieu de Londres, mais encore de faire des prêts considérables à plusieurs Princes & Villes de l'Europe; où ils ont répandu leurs argent à bon intérêt. Cependant la Religion Catholique y avoit toûjours fleuri, & les Bernois avoient constamment marqué leur zéle ardent pour la Religion Romaine; mais ils changérent de sentimens en 1528. comme il sera remarqué dans la suite; car suivant l'exemple de ceux de Zurich, ils reçûrent la doctrine de Zwingle;

Zwingle; & après avoir publié quelques Decrets touchant la Religion, ils abolirent entiérement dans leurs terres l'autorité du Pape. Depuis ce tems là ils ont toûjours fait profeſſion de cette même doctrine, accommodée aux ſentimens de Calvin.

Il y a une ſaiſon dans Berne pendant les Féries d'Automne, où les Avoiers quittent la Préſidence, pour la remettre entre les mains des Sénateurs, qui gouvernent alternativement. C'eſt apparamment un délaſſement pour les Chefs.

Outre les ſix familles, dont on a déja parlé dans le prémier Tome; il y en a de fort conſidérables à Berne, entre leſquelles ſont le Comte de Dohna, les de Büren, Friſching, de Goumoëns, de Graffenried, de Graviſet, Hackbret, Lentulus, Manuel, Mey, de Muralt, Steiger, de Tavel, de Werdt, Willading, & autres.

La révolution n'empêcha pas les Bernois d'envoier la même année un corps conſidérable de Troupes au ſécours de leur bon ami le Comte *Amedée* de Savoie, qui faiſoit la guerre aux Valaiſans, parcequ'ils avoient chaſſé *Edoüard* leur Evêque, qu'ils accuſoient d'une conduite peu réguliére. Les Bernois voulurent pénétrer par le Gandec, mais les Valaiſans s'y oppoſérent; & les arrêtérent là; pendant qu'*Amedée VII.* entra dans le Païs, prit, & mit le feu à la Ville de Sion, & fit

décapiter Peterman, & Heinzman de Raron les Chefs des habitans du Païs. *Edoüard* aiant enſuite été promû à l'Archevêché de Tarantaiſe, Humbert de Filiens fut élû Evêque de Sion; mais les Vallaiſans ne lui furent pas plus ſoûmis qu'à ſon Prédéceſſeur. Le Comte Rodolphe de Gruiéres, Oncle d'Humbert pria Amedée de vouloir ranger les Vallaiſans à leur devoir. Il l'entreprit une ſéconde fois, mais avec un ſuccés bien différent de la prémiére. Car ceux de Valais reçûrent les Savoiards près de Viſp avec tant de valeur, qu'ils en tuérent quatre mille, & la plûpart de la Nobleſſe y périt.

1384 Les deux fréres Berctolde & Hartman de Kibourg, & Anne née Comteſſe de Nidau leur belle Sœur, achevérent de s'accommoder avec les Bernois, autant par le motif du dernier engagement de Berthoud, que par néceſſité, étant les uns & les autres ſi mal à leur aiſe, qu'ils ſe contentérent de pouvoir être reçûs Bourgeois de la petite Ville de Laupen, pendant que la Républîque de Berne profitoit de tous leurs biens. Rodolphe avoit laiſſé deux fils, *Eggon*, qui fut Landgraf en Bourgogne, & *Henri* ſon frére; ils aſſiſtérent tous les deux en 1415. au Concile de Conſtance, mais avec ſi peu de gloire, qu'on ne reconnut plus en eux celle de leurs Ancêtres. Ils moururent peu de tems après ſans poſtérité. Ainſi finit cette puiſſante Branche

Branche de la Maiſon d'Habſpourg, ſur les ruines de laquelle s'élévérent les deux Cantons de Zurich & de Berne.

LIVRE CINQUIEME.

EN l'An 1385. l'Helvétie commença à 1385
dévenir le Théatre d'une ſanglante guerre, qui eut des ſuites très fâcheuſes pendant le cours de quatre années conſécutives. *Léopold* troiſiéme Duc d'Autriche n'étoit encore que dans ſa trente ſixiéme année; âge auquel les Princes ſont ſujets à faire les plus grandes entrepriſes, & à former les deſſeins les plus ambitieux. Il avoit déja attaqué & vaincu les Vénitiens, il voulut s'eſſaier auſſi avec les Suiſſes, dans la flatteuſe eſpérance de parvenir, où ſes Ancêtres n'avoient jamais pû atteindre. Ce Prince avoit hérité & des Biens & de l'ambition d'*Albert prémier*. Une preuve convaincante de cela c'eſt, qu'il avoit obligé ſon frére à ſe contenter pour tout Patrimoine de la haute & baſſe Autriche, pendant qu'il avoit tout le reſte de la prodigieuſe ſucceſſion du Duc leur Pére.

Léopold avoit fait Alliance avec le Corps Helvétique dans le tems, qu'il craignoit les Anglois, qui venoient chercher la dot de leur Mére, mais ni le cœur, ni l'inclination

n'eurent part à ce Traité. Ce Prince regardoit les Lucernois, les Zugois & les Glaronois comme des Sujets rébelles, & Zurich, Berne, Uri, Schweitz & Underwalden comme les Protecteurs de la rébellion. Il n'étoit pas moins ſenſible à la décadence de la Maiſon de Kibourg, qui comme lui deſcendoit de l'illuſtre Archinoalde, & d'avoir vû paſſer la plus grande partie de ſes biens dans des mains étrangéres. Ce prodigieux changement de la fortune intereſſoit toute la Nobleſſe. Elle n'avoit pas tort d'appréhender, parceque les Suiſſes ne pouvoient s'aggrandir qu'à ſes dépens. Ce mouvement de jalouſie, & de crainte l'engageoit à ſolliciter continuellement *Léopold* de détruire la Confédération Helvétique, qui lui étoit ſi préjudiciable.

D'un autre côté les Suiſſes n'avoient pas lieu d'être ſatisfaits de la conduite du Duc d'Autriche, & des Seigneurs, qui contre leur parole donnée avoient viſiblement pris parti contre eux en faveur des Comtes de Kibourg dans la derniére guerre. On n'avoit pas même lieu de douter, que *Léopold* n'eut eu part à la ſurpriſe de la Ville de Soleure. Toutes ces diſpoſitions préparoient les eſprits à une prochaine rupture. Il arriva ſur ces entrefaites un inconvenient pour *Léopold*, qui faillit de rompre toutes ſes meſures. L'Empereur *Wenceslas* avoit abandonné le ſoin de l'Empire,

l'Empire, & demeuroit à Prague plongé dans ſes infames plaiſirs. On ne pouvoit eſpérer, de ce Monarque ni ſécours, ni juſtice. Dans ces triſtes conjonctures, les Villes de Franconie, de la Suabe, & du Rhin, qui avoient auſſi lieu d'être mécontentes de la Maiſon d'Autriche ſollicitérent les Suiſſes de les recevoir dans la Confédération Helvétique. On ne ſçait pas pourquoi le Canton de Schweitz s'y oppoſa, & ne voulut jamais conſentir, que ceux de Lucerne, d'Uri, d'Underwalden & de Glaris entraſſent dans l'Alliance de ces Villes Impériales. La politique ne paroiſſoit pas bonne, puiſque ce Traité ſe faiſoit pour mortifier la Maiſon d'Autriche, & ſe fortifier contr'elle. Les Cantons de Zurich, de Berne, de Zug & la Ville de Soleure ne furent pas ſi ſcrupuleux. Ils acceptérent agréablement l'Alliance, qui fut ſignée à Conſtance le Mardi avant la Saint Mathias 1385.

Léopold ne perdit point la tramontane, quoi qu'il vît ſon projet extrêmement déconcerté par cette grande Alliance, qui concourroit à ſa perte. Cet habile Prince n'oublia rien pour perſuader les Villes de Franconie & de Suabe, de ſe retirer d'une Alliance, qui ne pouvoit leur être d'aucune utilité, & qui au contraire leur deviendroit nuiſible, ſi *Wenceslas* en avoit connoiſſance, parcequ'il regarderoit leur démarche comme

comme une atteinte donnée à ſon autorité ſuprême, & à celle de l'Empire, auquel il ſembloit, qu'elles vouluſſent ſe ſouſtraire. Lorſque *Léopold* eut dérangé ce projet d'Alliance, il marcha avec une forte Armée en Alſace, où il attaqua les Troupes des Villes ſur le Rhin, qui n'avoient point renoncé à l'Alliance avec les Suiſſes. Il les battit totalement, & les obligea enſuite à faire la paix ſous les conditions, qu'il leur prèſcrivit. Par là les Helvétiens reſtérent ſeuls comme auparavant, n'aiant que leurs propres forces pour ſoutenir tout le poids de la guerre, qui devenoit inévitable. Car les Autrîchiens publioient ouvertement la victoire qu'ils venoient de remporter, uſant de menaces contre le Corps Helvétique, dont ils promettoient de rompre la Confédération avec la même épée, qui en avoit ſéparé les Villes Impériales d'Allemagne; ajoutant qu'il n'avoit qu'à ſe préparer à rentrer de bonne grace ſous l'obéiſſance de ſes anciens & légitimes maitres, s'il ne vouloit y être forcé par les armes. Des ménaces ils en vinrent au fait, & ils commencérent les hoſtilités non ſeulement contre les Suiſſes, mais ils traitérent les propres Sujets de la Maiſon d'Autrîche avec tant de dureté, qu'un grand nombre ſe réfugia en Helvétie pour chercher un aſile contre les mauvais traitemens des Autrîchiens. Ce fut là le commencement de

la guerre, dans laquelle *Léopold* périt avec une nombreuſe Nobleſſe.

De Birken Auteur Autrîchien en parlant de cette guerre, en rejette également la cauſe, & ſur ceux de ſa Nation & ſur les Helvétiens : Enſuite faiſant mention de la Nobleſſe & de ceux qui gouvernoient pour la Maiſon d'Autriche, il continuë en ces termes : „ Ils maltraitérent dabord extrême-
„ ment leurs propres Sujets affin de leur
„ imprimer de la crainte à leur égard ; en
„ quoi certainement ils manquerent de pru-
„ dence, puiſqu'au contraire ils auroient dû
„ s'attacher à adoucir par les bienfaits les
„ cœurs ulcerés de leurs Sujets. C'eſt ainſi
„ qu'ils éloignoient l'amour des peuples par
„ des rigueurs hors deſaiſon qui les faiſoient
„ ſoupirer après la liberté, ſinguliérement
„ les Villes, qu'ils ſurchargeoient d'impôts,
„ & dont ils mépriſoient les Bourgeois,
„ comme s'ils euſſent été des éſclaves. Ni
„ l'amour de Dieu, ni l'appas de la vertu
„ n'étoit capable de leur inſpirer de la com-
„ paſſion. Il n'eſt donc pas ſurprenant,
„ qu'ils ſe ſoient attiré la vengeance du Ciel
„ par une conduite ſi inhumaine, & qu'ils
„ n'aient emporté de cette guerre, que des
„ coups, & de la confuſion. Une barba-
„ rie de cette nature que leurs Sujets avoient
„ continuellement devant les yeux, les ob-
„ ligea à ſe réfugier auprès des Suiſſes, à

„ ſe

„ ſe faire recevoir au nombre de leurs Bour-
„ geois, & à refuſer toute obéiſſance à leurs
„ Seigneurs naturels. C'eſt ce qui arrive
„ ordinairement, quand on prétend forcer
„ la fidélité des Sujets par la rigueur & par
„ les chatimens exceſſifs; c'eſt une erreur
„ groſſiére, dit le ſage Romain, de croire,
„ qu'un Prince puiſſe être en ſûreté dans un
„ endroit, où perſonne n'eſt aſſûré devant
„ lui. Mais comme le faſte & la vanité
„ ſurpaſſoient leurs revenus, il a bien fallu
„ ſuçcer les peuples juſques au ſang, & les
„ accabler de toutes façons pour en tirer
„ de quoi ſatisfaire à leurs folles dépenſes.
„ Quant aux Suiſſes, continuë de Birken,
„ ils ont acquis leur liberté l'épée à la main,
„ & ils ne pouvoient la conſerver d'une au-
„ tre maniére. Pour l'affermir encore d'a-
„ vantage, ils ne negligérent aucune occa-
„ ſion de faire des Alliances; ils s'étudié-
„ rent même à y engager leurs voiſins en
„ leur dépeignant la douceur d'un Etat li-
„ bre, & la dure condition de celui, qui
„ ne l'étoit pas. Ils tendoient une main ſé-
„ courable aux malheureux, leur accor-
„ doient un aſile gratieux, & les rece-
„ voient avec joïe dans leurs Villes, & dans
„ leur Païs. Au reſte dès qu'on vouloit les
„ inquieter, ils endoſſoient la cuiraſſe, ſe
„ mettoient promptement en campagne, &
„ emportoient tout ce, qui leur faiſoit ré-
„ ſiſtance.

On verra par la ſuite de cette cruelle guerre, que de Birken a fait un fidéle tableau des eſprits de ce tems là. La prémiére rencontre, qui ouvrit la ſcene, ſe fit aux environs de Lucerne. Les Autrichiens ne ſe contentoient pas de faire violence aux Suiſſes, ils maltraitoient leurs propres Sujets, encore parcequ'ils ne marquoient pas grande envie de prendre les armes contre les Confédérés.

Léopold avoit engagé à Pierre de Thorberg la Ville & le Château de Wolhauſen avec tout l'Entlibuch; & à Herman de Grünenberg la Ville & le Château de Rotenbourg. Ces deux Seigneurs tiranniſſoient leurs nouveaux Sujets d'une étrange maniére. Non ſeulement ils leur enlevoient leurs biens par force, mais ils les faiſoient empriſonner, & bient ſouvent mourir ſans autre forme de procés. Une pareille tirannie engagea ces pauvres gens à demander conſeil, & à implorer la protection des Lucernois; mais ce fut pour leur malheur, car à leur retour, leur démarche aiant été connuë, les Seigneurs les firent tous pendre. Les Lucernois n'étoient plus en ſûreté à une portée de fléche de leur Ville; la Nobleſſe les maltraitoit en toutes rencontres; & les Suiſſes en général recevoient mille avanies. On les accabloit de nouveaux péages, que la Maiſon d'Autriche avoit établi à Rotenbourg; & quoiqu'ils euſſent ſollicité fortement pour

les

les faire abolir, on ne daigna pas les écouter là deſſus ſous prétexte qu'ils avoient refuſé de renouveller l'Alliance avec le Duc *Léopold*, lorſque les Villes Impériales s'étoient liquées contre lui.

Le Corps Helvétique avoit trouvé cette demande de *Léopold* trop captieuſe pour s'expoſer une ſéconde fois à en être leurré. C'eſt ce qui irrita tellement ce Prince, que ſe voiant victorieux des Alſatiens, & en paix avec les Villes de Franconie, & de Suabe, il n'héſita pas un moment à ſe déclarer, pour ſon malheur, contre les Suiſſes. Il ordonna à ſes Intendans, Gouverneurs, & autres Officiers de ſe tenir ſur leurs gardes, renforça ſes garniſons, & voulut que tout le monde regardât les Confédérés avec hauteur & avec dédain pour leur faire comprendre le peu de cas, qu'il en faiſoit. Et affin, qu'ils n'en doutaſſent pas, il envoia à Zurich, comme étant le prémier des Cantons une lettre, dans laquelle il leur déclaroit, qu'il ne vouloit point leur faire grace ni ſur les péages de Rotenbourg, ni ſur les impôts, qu'ils devoient païer à Rapperſchweil, à l'excluſion de ceux de Schweitz, quoiqu'ils les en eut gratifiées en paſſant par Zurich le Mêcredi après le Dimanche des Ramaux.

La Nobleſſe Suiſſe, & les Confédérés, qui tous enſemble avoient pour le moins le courage auſſi grand, & le cœur auſſi bien placé,

placé, que la Nobleſſe Autrichienne, ne ſe laiſſérent pas intimider par ces airs de fierté, qui'ls trouvérent au deſſous de leur valeur. Quand ils virent le Duc d'Autriche au point où ils le ſouhaitoient, ils ſortirent avec leurs Banniéres le dixiéme Décembre jour de la Dédicace de l'Egliſe de Rotenbourg; s'emparérent de la Ville, dont ils démolirent les murailles, & en remplirent les foſſés du Château, affin que cette place ne fut plus en état de les arrêter pour exiger le péage. Ils ne firent aucun tort aux Habitans, ni en leurs perſonnes ni en leurs biens; ſe contentant de faire voir au Duc d'Autriche, qu'ils oſoient ſe rendre la juſtice, qu'il leur avoit refuſée. Le Baron Herman de Grünenberg eut de la peine à ſe ſauver; peut-être ne l'auroient-ils pas épargné, s'il s'étoit mis ſur la défenſive. Il n'y eut dans cette expédition, que les Cantons de Lucerne, d'Uri, de Schweitz, & d'Underwalden. Cette action de vigueur fut une déclaration de guerre entre les Suiſſes & la Maiſon d'Autriche. Ceux de Sempach, & de l'Entlibuch ſe rendirent aux Lucernois dabord après, & furent inſcrits dans le rolle de leurs Bourgeois. Reichenſée en fit de même. Les Confédérés y avoient mis une garniſon de deux cens hommes pour la défendre contre les Autrichiens; mais ils ne ſuffirent pas. La Nobleſſe voiſine s'aſſembla, & ſurprit la Ville, qui

n'étoit pas fortifiée, maſſacra la garniſon, tailla en piéces toute la Bourgeoiſie ſans diſtinction d'âge, ni de ſexe, mit le feu aux maiſons, qu'elle ſe donna le plaiſir de voir bruler juſqu'à la derniére, & ne quitta point ce ſpectacle, qu'elle n'eût vû tous les habitans, ou tués, ou dévorés par les flammes, ou enfin noiés dans le Lac, où elle pouſſoit ceux, qui s'efforçoient d'échaper à l'incendie. Les Autrichiens par cette barbarie crurent empêcher les endroits circonvoiſins d'entrer dans la Confédération ou dans l'Alliance avec les Suiſſes en les épouvantant en toute ſorte de maniéres.

Les Zuriquois, les Lucernois, & les Uraniens à la triſte nouvelle du ſort de Reichenſée, allérent aſſiéger Meïenberg, dont ils ſe rendirent les maitres, & y mirent garniſon. Les gens du Duc après, que les Suiſſes furent retirés, dreſſérent une embuſcade à la garniſon, qui ſe laiſſa ſurprendre. Il y eut quatre vints Zuriquois tués, & les autres eurent bien de la peine à regagner la Ville. Les *Eidgnoß* s'en vengérent ſur l'innocent, & mirent le feu aux maiſons, qui aiant été toutes conſumées ne pûrent plus ſervir, de retraite ni à l'une ni à l'autre des parties belligérantes. Ainſi finit l'année 1385. qui fut le prélude de la Campagne de Sempach.

Schodeler accuſe les Zuriquois, & les Glaronois d'avoir voulu ſurprendre Rapperſ-

perſweil le jour de Saint Thomas, auquel il y avoit une grande foire cette même année. Mais ceux-ci n'en ont jamais convenu, quoique les Princes d'Autriche aient fait tout leur poſſible pour le perſuader au public; juſqu'à ordonner des priéres & des aumones en action de graces d'avoir été préſervé; mais ces momeries ont été inutiles, & n'ont point fait leur cauſe meilleure.

Comme tout ſe diſpoſoit à la guerre, 1386
& que les cœurs étoient aigris, chacun choiſit le parti, qui convenoit à ſes interêts, & cette année 1386. devoit décider entre la domination Autrîchienne & la Liberté Helvétique. A peine le Mois de Janvier fut venu que *Leopold* bruloit déja d'impatience de ſe voir aux mains avec les Suiſſes. Tout flattoit ſon eſpérance, & ſon imagination nourrie par tant davantages, qu'il avoit remportés ſur différens peuples, ne lui permettoit pas de douter un inſtant de celui, qu'il comptoit d'avoir ſur un ennemi, qu'il mépriſoit.

Pluſieurs Princes, Comtes, Barons, & autres Gentils-hommes envoiérent le cartel aux Confédérés; il ſembloit, que toute la Terre conſpiroit leur perte. Néanmoins les Suiſſes ne ſe laiſſérent point abatre ni par ces cartels, ni par les grands préparatifs du Duc d'Autrîche. Ils avoient ſi ſouvent meſuré leurs épées avec les uns & avec les autres, qu'ils ne craignirent pas d'en courre

encore le risque. Ils se préparérent, comme il convient, & attendirent tranquillement, qu'il plût au Duc de faire retentir le bruit de ses armes.

Cependant les Bernois auroient assez voulu ne pas entrer dans cette guerre: Celle, qu'ils venoient de finir avec la Maison de Kibourg, leur paroissoit bien devoir mériter un peu de repos. Mais les trois Cantons les sommérent de se rencontrer à la Diétte, qu'ils avoient indiquée au Kienholtz. C'étoit la Confédération. Ils s'y rendirent en effet. Le langage des Députés des trois Cantons à ceux de Berne fut bref & patétique: „ La guerre, que Nous sommes obligés de „ soutenir, (dirent-ils) est la suite de celle, que Nous vous avons aidé à faire à la „ Maison de Kibourg. *Léopold* d'Autriche „ a manqué à la parole, qu'il vous avoit „ donnée de ne pas prendre parti contre vous. „ Nôtre dessein est de vous venger. Est-il „ naturel, que vous restiés en repos chez „ vous? Quand cela ne seroit pas, vous êtes „ nos Alliés; comme tels, Nous avons été „ avec joïe à vôtre sécours; en venant au „ nôtre, vous ne faites, que de satisfaire à „ la Confédération, comme Nous y avons „ satisfait.

Ceux de Berne répondirent en peu de mots: „ Nous avons à nos portes la puis„ sante Ville de Fribourg, celles de Büren,

„ de

„ de Nidau, de Wangen, & autres lieux,
„ qui Nous ſont ennemis; mais vous trou-
„ vés de la juſtice à faire la guerre au Duc
„ d'Autrîche; cela Nous ſuffit pour que
„ Nous ſatisfaſſions à l'Alliance.

Après avoir ainſi conclu les Bernois envoiérent leur cartel à *Léopold.* Les Villes Impériales voiſines, qui craignoient, que le voiſinage ne les enveloppât dans cette guerre, moiennérent une Tréve depuis la Saint Mathias juſqu'à la Pentecôte, qui étoit le vint deuxiéme de Juin. Mais les cœurs étoient tellement ulcerés, que malgré la Tréve on ſe harcela ſans ceſſe de part & d'autre pendant qu'elle dura, ce qui fit bien comprendre, qu'on en viendroit aux derniéres extrêmités quand elle ſeroit écoulée. *Ulric de Landenberg* avoit préſenté aux Zuriquois ſon Château fort de Regensberg pour en faire une place d'armes. Ceux-ci profitant de ces offres y envoiérent tout ce qui étoit néceſſaire pour le mettre en état de défenſe, & pour y ſoutenir un long ſiége. Mais au moment qu'ils voulurent y mettre garniſon après la Tréve finie, Landenberg les prévint, & ce traitre introduiſit dans la place une forte garniſon d'Autrîchiens qui fit bien du mal aux Suiſſes pendant la guerre.

Ceux de Glaris, qui avoient fait une paix particuliére avec la Maiſon d'Autrîche en 1369. à Zurich par l'entremiſe des Confé-

dérés, & qui l'avoient enſuite renouvellée en 1372. à la ſollicitation de l'Abbeſſe de Seggingen ne parurent point dans la guerre de l'année 1385. & les Suiſſes ne les appellérent pas. Ils y trouvoient leur compte, parceque ceux d'Uri, & de Schweitz étoient de ce côté là en ſûreté contre la Maiſon d'Autriche, & contre ceux de Walaſtet, Weſen, Gaſtren & la Marck, vû qu'il avoit été ſtipulé, que pendant ce Traité tout ce Païs garderoit une exacte neutralité, quand même les Autrîchiens & le Corps Helvétique ſeroient en guerre; mais dans celle-ci il fut convenu à la Diétte, qu'on aſſembla à Zurich le prémier de Mai pendant la Tréve, que tous les Cantons s'uniroient, dabord qu'elle ſeroit finie, pour combattre en corps les ennemis de la Confédération Helvétique.

Ainſi les Glaronois à l'iſſuë de la Diétte envoiérent leur cartel au Duc *Léopold*, & le dix huitiéme Juin les Suiſſes furent prêts à ſe mettre en campagne, comme ils le firent en effet dèsque la Tréve fut expirée; le cartel qu'ils reçûrent de pluſieurs Seigneurs n'aiant fait que de hâter leur marche. Les Lucernois avec les trois Cantons d'Uri, Schweitz, & Underwalden allérent former le ſiége de Wolhauſen, qu'ils prirent, & raſérent de fond en comble. Enſuite ils s'emparérent de Liel, de Reinach, & de Baldec, qui appartenoient à Rodolphe de Grünenberg. Les Zuriquois

les

les vinrent joindre en cet endroit ; & ils marchérent enſemble à Münſter, ravagérent l'Argau, & retournérent chez eux chargés de butin. Ces derniers non contents de cette expédition firent encore le ſiége de la forte place de Rümlang ſur la riviére de Glat, s'en rendirent maitres, & emportérent tout ce qu'ils trouvérent dans la fortereſſe.

Léopold mortifié d'avoir été ainſi prévenu par les Suiſſes, vint environ la Saint Jean en Helvétie. Il aſſembla ſon Armée entre Brug & Baden, & fit courir le bruit, qu'il alloit faire le ſiége de Zurich. Cela engagea les Zuriquois à demander du ſécours aux Lucernois, & aux autres trois Cantons Uri, Schweitz & Underwalden, qui envoiérent ſur le champ ſeize cens hommes en garniſon à Zurich, après en avoir laiſſé ſuffiſamment à Sempach, & autres Villes, dont ils appréhendoient l'invaſion.

Le tems paroiſſant long à ces jeunes guerriers, qui ne demandoient qu'à combattre ; & ſe laſſant de reſter dans l'inaction enfermés dans une Ville ; ils entreprirent une courſe dans le Comté de Kibourg, qui appartenoit dans ce tems là au Duc *Léopold*. Ils pillérent, & ſaccagérent le Village de Pfefficon ; mais lorſqu'ils en ſortoient, & qu'ils paſſoient près du Château, qui appartenoit à *Albert de Landenberg*, la garniſon les chargea d'injures. Les Suiſſes qui n'étoient

pas d'humeur à ſe laiſſer inſulter ; quoiqu'ils n'euſſent ni Bélier, ni machines propres à faire bréche, ne laiſſérent pas d'attaquer le Château avec tant de courage & d'opiniatreté, qu'enfin ils vinrent à bout d'en rompre les portes & de ſe rendre maitre du fort, où ils paſſérent au fil de l'épée vint huit Soldats, qui en faiſoient la garde, & emportérent tout ce qu'on y avoit ſauvé de pluſieurs endroits.

Pendant ce tems là *Léopold* étoit à Brug, où il apprit, que les Zuriquois avoient obtenu le ſécours, qu'ils avoient ſouhaité, qu'ainſi il ne lui reſtoit pas grande eſpérance de pouvoir ſe rendre maitre d'une Ville, que le Duc *Albert* ſon Pére avoit eu pareille rencontre aſſiégée deux fois en vain. Il tint conſeil de guerre, dont le réſultat fut, que le Baron de Bonſtetten iroit avec un petit Corps d'armée faire ſemblant d'inveſtir Zurich, affin de tenir la garniſon en reſpect, pendant que le Duc avec l'élite de ſes Troupes iroit réduire en cendres Sempach, & en maſſacrer tous les habitans pour donner un exemple terrible à ſes Sujets, & les empêcher par cette horrible exécution de lui devenir infidéles ; & pour jetter l'épouvante parmi les Suiſſes en les menaçant d'un traitement pareil. Qu'en ſuite l'on tomberoit ſur Lucerne, dont il ſeroit aiſé de s'emparer vû que les fortifications n'en étoient pas conſidérables.

Les

Les Zuriquois furent dabord avertis par les eſpions, qu'ils avoient dans l'Armée du Duc, de la réſolution, qu'il avoit priſe. Les Suiſſes, qui étoient en garniſon dans leur Ville, & les Confédérés eux mêmes voiant, qu'il n'y avoit rien à craindre préſentement pour elle, les Suiſſes, dis-je, demandérent à aller au ſécours de Sempach; ce que les Zuriquois leur aiant accordé, ils partirent ſans délai, & firent tant de diligence, qu'ils arrivérent devant Sempach le neuviéme Juillet au nombre de treize cens, à peu après au même moment, que le Duc d'Autriche venoit d'arriver lui même.

Cette journée du neuviéme Juillet 1386. 1386
ſi fatale à l'Autriche par la mort de ſon Duc, par celle de tant de Princes, de Comtes, & d'une ſi nombreuſe Nobleſſe, ſe paſſa dans un petit coin du monde entre deux petites Armées; mais avec tant de valeur, & des actions ſi remarquables, qu'on ne peut ſe diſpenſer de les transmettre à la poſtérité avec toutes les circonſtances & tout le détail que mérite une ſi mémorable Bataille. Journée, ou la ſimplicité & la bravoure triomphérent de l'orgueil & de la fierté. Affin qu'on ne me taxe pas de partialité, j'aurai ſoin de rapporter fidélement les différens traits qui regardent cette Bataille, tels que je les ai trouvé épars tant dans les Hiſtoriens Autrichiens, qu'Helvétiens.

Léopold Duc d'Autriche, & les Confédérés marchoient avec une diligence égale du côté de Sempach; le Duc dans l'idée d'immoler à ſa vengeance & la Ville & ſes habitans; les Suiſſes dans la vûë d'empêcher, qu'elle ne devînt la victime de la colére de leurs ennemis. Ils y arrivérent à peu près à la même heure. L'avant-garde des Autrîchiens étoit compoſée de gens extraordinairement libertins, qui dans leur marche donnérent des preuves d'une impudicité, qui paroit avoir attiré ſur eux la colére du Ciel. Les femmes & les filles, qu'ils déshabillérent d'une maniére indécente & ſcandaleuſe les en maudirent dans leur paſſage, & priérent le Seigneur, d'être le vengeur de leur pudicité leſée. Le Baron de Reinach, qui commandoit ces quatorze cens hommes, étant arrivé devant Sempach monta ſur un chariot chargé de cordes, & en tenant une à la main, il cria aux Bourgeois, & à la garniſon en la leur montrant, qu'avant le Soleil couché, ils en auroient chacun une au col, avec laquelle il les feroit étrangler. Cette fanfaronade attira au Baron une huée mépriſante de la part de la garniſon.

Peu après on vit paroitre *Léopold* avec le gros de ſon Armée, qui venoit par la route de Surſée. Les Suiſſes aiant paſſé à gauche au travers d'un Bois parûrent en même tems en préſence de l'Armée Autrîchienne forte de

quatre

quatre mille hommes. On tint alors des deux côtés un conſeil de guerre, où l'on délibéra ſur la maniére de commencer l'attaque. Les Autrîchiens aveuglés par leur colére, & par leur vanité prirent un parti tout propre à les perdre & à les précipiter dans le dernier malheur. La Cavalerie qui n'étoit compoſée, que de la Nobleſſe voulut combattre à pied, armée de pied en cap, ſans faire attention, que la peſanteur de leurs armes les embarraſſeroit dans le combat, & leur feroit perdre l'avantage qu'ils auroient en étant à cheval : que le Soleil, dont ils ne pourroient ſoutenir la grande chaleur, les étoufferoit ſous la cuiraſſe; & qu'en cas, que la victoire penchât du côté des Suiſſes, ils ne ſeroient pas en état de chercher leur ſalut dans la fuite.

Le Baron de Haſenbourg vieux guerrier d'une expérience conſommée, & qui s'étoit rencontré en pluſieurs occaſions pareilles, blama ce deſſein en leur repréſentant, qu'ils avoient tort de mépriſer le petit nombre des ennemis; qu'une fauſſe ſécurité, & un vain mépris avoient ſouvent arraché la vie & la victoire à ceux, qui s'y étoient trop imprudemment livrés : Qu'il étoit de la prudence de choiſir toûjours la maniére de combattre la plus aſſûrée, & de ſaiſir le moment le plus favorable pour cela. Que puiſque l'on n'avoit pas pû réüſſir à arréter les Suiſſes

dans

dans Zurich, on devoit attendre la jonction du Corps, que commandoit le Baron de Bonſtetten, & attaquer alors l'ennemi avec toutes les forces de l'Armée.

Le prudent avis du Baron de Haſenbourg fut attribué à une poltronnerie de ſa part, & l'on en fit des railleries. Tous lui répondirent unanimement qu'ils ſe croioient indignes de leur naiſſance, s'ils molliſoient en préſence, d'une petite Troupe de païſans mal armés; & qu'ils ſe couvriroient d'une honte éternelle, s'ils manquoient de courage dans une occaſion de cette nature. Le Baron d'*Ochſenſtein* en particulier lui dit en le raillant, qu'on voïoit bien que ſon nom correſpondoit à ſon cœur, qui tenoit de la timidité du liévre. Puis ſe tournant vers le Duc, Seigneur! lui dit-il, ne faites pas attention aux diſcours de ce timide vieillard. Nous vous répondons, que ce ſoir avant le coucher du Soleil vous aurés cette petite Troupe de païſans ou cuits ou rôtis entre vos mains. Haſenbourg répartit avec un grand ſang froid: „ Qu'il ſçavoit dès long-
„ tems, manier l'épée, & s'en ſervir pour les
„ interêts de ſon maitre: Qu'il le feroit con-
„ noitre quand on ſeroit dans l'action:
„ Qu'il ſouhaitoit, que ceux, qui l'accu-
„ ſoient de poltronerie fiſſent leur devoir
„ comme lui. Mais qu'il craignoit, que
„ leur vanité ne fut funeſte à la Maiſon d'Au-
„ triche.

Ce

Ce brave Gentil-homme tint exactement ſa parole; & vendit chérement ſa vie en combattant avec une intrepidité ſurprenante pour la gloire de ſon Prince. *Léopold*, ſuivant l'uſage de ce tems là, avoit dans ſon Armée un fou, natif d'Uri; quelques jeunes Cavaliers dont la tête n'étoit guéres plus ſaine l'engagérent à paſſer à l'Armée ennemie, pour leur rapporter enſuite ce qu'on y faiſoit. Il y alla, & fut pris par les Suiſſes comme un eſpion; mais aiant reconnu ſa folie, ils le relâchérent. Une lueur de raiſon & de bon ſens lui fit néanmoins remarquer, que les Confédérés le prenoient ſur un autre ton, que les Autrîchiens; qu'ils s'humilioient devant Dieu; qu'ils imploroient ſon ſécours à genoux, & les mains élevées vers le Ciel; qu'ils ſe promettoient par ſerment de ne ſe point abandonner, & de combattre juſqu'à la derniére goute de leur ſang pour la Liberté & pour la Patrie. Il revint ſaiſi de crainte, & prenant le Duc à part, il lui dit en tremblant, qu'il lui conſeilloit de ſe retirer, parceque ſes compatriotes avoient promis à Dieu de le tuer lui & tous les ſiens. Il preſſa ſi fort, & fit tant de bruit, qu'on fut obligé de le renvoier à Surſée.

Comme la Nobleſſe n'avoit pas voulu entendre raiſon ni changer de ſentiment touchant la maniére de combattre affin de ne pas laiſſer à l'infânterie l'honneur de la victoire,

toire, ceux qui compoſoient ce Corps endoſſérent la cuiraſſe, & pour pouvoir marcher plus commodément ils firent couper la pointe abaiſſée de leurs ſouliers, tels qu'on les portoit alors à cheval. Un jeune Cavalier de la Maiſon d'*Eptingen* aiant coupé le ſien trop avant ſe bleſſa au doigt du milieu. Comme la douleur lui arracha des larmes malgré lui, ſes fréres, qui étoient préſens, lui dirent en colére de ſe retirer auprès des équipages. Il y alla en effet par bonheur pour lui; car la Bataille étant perduë, & ſes fréres aiant tous été tués au combat, il eut l'avantage de ſe ſauver, & de continuer ſa poſtérité.

Les deux Armées, ſi l'on peut appeller armées quatre mille hommes d'un côté, & treize cens de l'autre, ſe rangérent en Bataille. Les Autrichiens formérent un quarré long. Ils étoient tous bien armés; leurs cuiraſſes étoient à l'épreuve, & ils avoient des lances avec leſquelles ils tenoient l'ennemi toûjours éloigné. Les Suiſſes au contraire étoient ſans cuiraſſes, armés d'une courte hallebarde, & d'une épée aiant, ſuivant Stettler, une eſpéce de faſcine attachée au bras pour parer les premiers coups. Ainſi leſtes & dégagés, ils firent ſelon leur uſage un Bataillon triangulaire, à la pointe duquel ils mirent Peterman de Gundelfingen brave Gentil-homme Avoier de Lucerne. Cette

façon

façon de combattre avoit cet avantage, qu'à meſure, que le triangle, ou celui, qui étoit le chef de file pénétroit dans l'Armée ennemie, l'ouverture s'en faiſoit, & elle ſe trouvoit coupée d'une façon à ne plus pouvoir tenir. Dans cet ordre les Suiſſes attaquérent les Autrîchiens, & tachérent de les entamer; mais les commencemens ne répondirent pas à leur courage. Les Ennemis étoient fermes & ferrés préſentant de longues lances, qui tenoient les Confédérés dans une diſtance à ne pouvoir pas ſe ſervir de leurs hallebardes; ce qui les obligea de ceſſer l'attaque. Ils la recommencérent à différentes repriſes, mais toûjours inutilement, parce que les Autrîchiens étoient inébranlables. Le vaillant *Peterman de Gundelfingen* venoit de périr avec ſoixante hommes, ſans avoir pu tuer un ſeul ennemi. Ce fut alors que *Léopold* crut avoir la victoire entre ſes mains; & il n'en doutoit déja plus lorſqu'enfin un ſeul Suiſſe rétablit la bataille en faveur de ſa Patrie. *Arnold de Winckelried* du Canton d'Underwalden fut ce brave Gentil-homme, qui à l'imitation de *Publius Decius* offrit ſa vie pour le ſalut de tant de milliers d'hommes, qui auroient été maſſacrés, ſi la Maiſon d'Autrîche avoit été victorieuſe en cette occaſion. Il comprit dabord, qu'il étoit inutile de continuer à attaquer l'Ennemi dans la poſition, où il étoit;

qu'il

qu'il falloit uſer de ruſe, & que cette ruſe ne pouvoit réüſſir, que par ſa mort. Dans cette idée, après avoir formé ſon plan, il ſe tourna vers ſes Compatriotes, & leur dit : „ J'ai réſolu, mes chers amis, de courir à „ une mort certaine pour vous mettre la „ victoire entre les mains. Je me croirai „ trop heureux ſi, comme je l'eſpére, je „ viens à bout de vous ſauver la vie de mê- „ me, qu'à tant d'innocens, par le ſacrifice „ de la mienne. Mon ſang ſera le prix de „ la Liberté Helvétique, & le mélange, „ que j'en ferai avec celui des Ennemis, les „ empêchera de tremper leurs mains dans „ celui de vos enfans. Souvenés-vous des „ miens, protegés ma femme, n'oubliés „ pas la memoire d'*Arnold de Winckelried*, „ qui s'immole généreuſement pour ſa Pa- „ trie, & ſuivés moi.

Arnolde s'étant mis à la pointe du triangle, & marchant à la tête des Confédérés, au moment, qu'il fut à la portée des lances ennemies, il laiſſa tomber ſes armes comme par inadvertance, & embraſſant adroitement autant de lances, qu'il en put ſaiſir, il les preſſa contre terre, & les tenant baiſſées, il ſe laiſſa hâcher juſqu'à ce qu'il tomba mort par la quantité de bleſſures, qu'il avoit reçû. Les Suiſſes eurent le tems de percer dans les Bataillons Autrîchiens, & comme ils purent alors ſe ſervir librement

de

de leurs hallebardes la fortune changea bientôt de face. Ils étoient accoutumés aux fatigues de la guerre; la chaleur & le travail ne les incommodoient point; armés à la légere, ils voltigeoient au milieu des Autrichiens, ſi l'on peut ainſi parler, & frappoient à droite & à gauche en portant la mort de tout côté à chaque coup, qu'ils donnoient. Les Autrichiens au contraire armés de pied en cap fondoient ſous leurs cuiraſſes; & pluſieurs en furent étouffés, ſans avoir reçû un ſeul coup. D'ailleurs les lances par leur longueur leur devinrent inutiles, & leurs armes furent la cauſe de leur ruine. Ils furent en peu de tems entiérement rompus, & mis en déſordre. En vain cherchérent-ils à ſe ſauver, & à prendre la fuite. Les valets infidéles ſe retirérent comme des lâches; & abandonnérent leurs maitres à toute la fureur des Suiſſes; qui en firent un horrible maſſacre. *Léopold* d'Autriche reſta ſur la place avec Otton Marquis de Hochberg, Ulric Vicomte de Tübingen; Jean Comte de Firſtenberg, Richard Comte de Montbeillard, Jean Comte de Schwartzenberg, trois Comtes de Thierſtein, Donat Comte de Toggenbourg, Frédéric, dit le noir, Comte de Zollern, ſix cens ſoixante & ſeize Gentils-hommes parmi leſquels il y avoit trois cens cinquante caſques couronnés. Il reſta en tout deux mille hommes

ſur le champ de Bataille. Les Suiſſes ne perdirent que deux cens hommes. Le grand *de Winckelried* en mourant ſe fit un nom, qui ne le céde à aucun Héros de l'Univers.

Pour ce, qui regarde *Léopold*, on ne ſçauroit dire préciſément, de quelle maniére il mourut. Quelques uns prétendent, qu'il combattit à pied au prémier rang; & avec beaucoup de valeur. D'autres aſſûrent, qu'il reſta à cheval pour être plus à portée de donner ſes ordres par tout où la néceſſité l'exigeoit; mais qu'aiant vû la victoire pancher du côté des Ennemis, il avoit mis pied à terre, & s'étoit jetté au plus fort de la mêlée où il périt. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il fut trouvé mort à la tête de ſon Armée. *Cruſius* dit, qu'un ſimple Soldat du Canton de Schweitz aiant trouvé le Duc pâmé ſous le poids de ſa cuiraſſe, lui avoit voulu enfoncer ſon poignard dans la gorge, mais que *Léopold* étant revenu à ſoi, ſe nomma, & qu'alors le Soldat furieux coupa la courroie de ſa cuiraſſe, & étrangla ce Grand Prince. Le même Auteur ajoute, que le Suiſſe s'étant enſuite vanté de ce qu'il avoit fait, fut livré entre les mains du bourreau de Berne, qui le fit mourir avec infamie en punition de ſon crime. Mais on ne trouve point ce petit conte dans l'Hiſtoire Suiſſe, non plus que ce, que le même *Cruſius* ajoute, ſçavoir que l'année

d'après

d'après il crut une fleur de lis dans l'endroit, où le ſang de ce Prince avoit arroſé la terre. La bonne Antiquité aimoit aſſés à ſe repaitre de ces ſortes de fables.

Les Confédérés demeurérent trois jours ſur le champ de Bataille; au bout deſquels ils permirent d'enlever les cadavres. Celui de *Léopold* avec vingt ſept des principaux Seigneurs fut enterré à Königsfelden après avoir été embaumé. On le reconnu encore trois cens ans après ſa mort. Pluſieurs autres furent enlevés par leurs Domeſtiques, & conduits dans leur Patrie, pour être mis dans les tombeaux de leurs Ancétres. Le reſte fut enterré pêle mêle ſur le champ de Bataille, où l'on fit bâtir une chapelle *ad æternam rei memoriam.* Stumphius dit, qu'on trouva parmi les morts *Nicolas Düth* Avoïer de la Ville de Zoffingen avec dix-huit de ſes Combourgeois. Lorſqu'il vit, que la Bataille étoit perdüe, & qu'il étoit ſur le point de périr lui même, craignant que la Banniére, qu'il portoit, ne tombât entre les mains des Ennemis, il la prit entre ſes dents, & les Suiſſes ne purent s'en emparer qu'après ſa mort.

Cette action de valeur obligea ceux de Zoffingen à faire prêter ſerment à leurs Bannerets, que dans une pareille rencontre ils en feroient de même. Ce trait fait honneur à la memoire de *Nicolas Düth.*

Les Confédérés donnérent avis de leur victoire à leurs Alliés de Berne, de Zug, & de Glaris, après quoi chargés de gloire & de richeſſes ils retournérent chacun chez eux. Ils emportérent quinze Banniéres, entre leſquelles étoient celles d'Autriche, du Tirol, du Marquis de Hochenberg, du Comte de Montbéliard, du Comte d'Habspourg, du Comte de Salm, des Comtes de Thierſtein, des Barons d'Ochſenſtein, des Villes de Conſtance, d'Uberlingen, de Schaffhauſen, de Lentzbourg, & de Mellingen.

Les Morts les plus conſidérables du côté des Suiſſes de la part *de Lucerne* ſont Peterman de Gundelfingen Avoier régnant, Henri de Mos Avoier, Etienne de Silinen, Loüis Schlierer, Henri de Glaris, Jacques Sutter, Henri Späni, Henri Ott, Hartman Cramer, Walther Lirer, Ulric de Mat, Pierre Buechman, Berctolde de Bonmat, Walter Bernhart, Vernier d'Yberg, Henri Antoni, Rodolphe Gros, & Rodolphe Meyer.

D'Uri, Conrad de Frowen Landamman, Jean Scolar, Conrad de Untzingen, Thierri de Maggingen, Henri de Maggingen & ſon Fils, Walter d'Albenſcheit, Nicolas Clauſer, Conrad & Jean de Hof, Vernier Moſer, Jean de Zweyer, Pierre Jutz de Siſicon, Jean Weis, Pierre Luſli, Vernier d'Iſental, Conrad Burgli, Conrad Huter, Antoine Schötz, Henri Aerni, Rodolphe de

Bern,

Bern, Pierre Schmid, Conrad in der Gas, Vernier Aſcher, Vernier Oyſter, Henri Briſi, Jean Ebnet, Pierre Claus, Waltere Frum, Jean Räni, Vernier Kufferſchmid, Pierre Tütlo, Rodolphe Cuntz.

De Schweitz, Arnold de Werd, Nicolas Stos, Jean Holtzach, Rodolphe Bruſter, Jean Bül, Vernier Hag, Loüis Oberiſt, Henri Lützli, Vernier Betzel, Vernier Wil, Antoine Betſchart, Jacques Helbling, Joſſe Heſſi, Conrad Wirtinnin, Ulric Zubring, Jean Zingli, Conrad Imsling, Jean Riti, Henri de Steinen, Jean Sigriſt, Ulric Biſchoffhuſer, Rodolphe Hön, Henri Hartman, Henri de Mutachtal, Jean de Bach, Conrad de Riemenſtalden, Rodolphe Matmenſtetten.

D'Underwalden ſur le Bois, Walter Iſner, Henri Infanger, Erhard Ottenhauſer, Nicolas Sibenhas, Jean Kiſer, Henri Hentzen, Henri Wibſering, Jean de Weniphauſen, Jean Bach, Henri de Breütenloo, Valter de Breitenloo, Valter Sigriſt de Teiſelbach Landamman, Valter de Æſch-holtz, Henri Wil, Valter Amſtalden, Valter Sigriſt, Nicolas Steinibach.

De deſſous le Bois, Arnold de Winkelried, Frédéric de Wolfenſchieſſen, Aerni Niderwiler, Nicolas Ackerman, Jean Brenli Landamman, Nicolas de Benkenried Landamman, André Andachers, Jean Blüsli, Rodolphe Bertſchi, Jean Schweiger, Ulric

Schmid, Nicolas Wildreich, Jean d'Obſtalden, André Baumgarten, Henri Schlierli, Jean Nivenhaus, Jean Stein, Jean Möderli, Henri Zieſach, & Henri Obſée.

Ces illuſtres Morts méritent bien d'être connus & inſcrits dans le temple de mémoire. Il y a encore aujourd'hui pluſieurs de ces Nobles Familles, qui ſubſiſtent, & qui ſervent la République avec zéle, & avec diſtinction.

Les plus conſidérables de ceux, qui ont été tués à la Bataille de Sempach de la part des Autrîchiens outre ceux, qu'on a déja nommé ci-devant, ſont Jean Baron d'Ochſenſtein Prévôt de la Cathédrale de Strasbourg, Jean Ulric Baron de Haſenbourg, Valter Baron de la Tick, Valter Baron de Geroltzegg, Eggon Baron de Rötelen, le Baron de Grinenberg, Pierre Baron de Bolweiler. *Les ſuivans portoient les Bannieres :* Otton de Waltbourg, Frédéric de Griffenſtein, Frédéric de Mimſtral, Ulric de Stauffen, Albert de Rechberg, Guillaume d'End, Vernier Wafler de Hatſtat, Burcard Maſminſter *De Suabe*, Eglof d'Empts, Ulric d'Empts, Jean de Haus, Rodolphe de Wähingen, Henri de Schellenberg, Frédéric d'Erntzingen, Herman de Wiſweile, Burcard de Freiberg, Jean de Liechtenſtein, Bruno de Haus, Jean de Wiſweiler, Lutolde de Milheim, Conrad de Stein, Jean de Randegg Chanoine

du

du Haut Chapitre de Conſtance, Burcard Saltzfas, Herman de Grinenſtein, Felix de Ravensbourg, Herman de Liechtenfels, Loup de Betmeringen, avec deux autres du même nom, Ulric de Tierberg, Jean Hilwer, Jean Luſe, Stan de Hesleberg, Conrad Dietrich, Jean de Hochdorf, Herman Haus, Herman de Brandegg, Guillaume de Clair, Jean de Boſweil, Aberlin de Maidingen, Jean Lächler, Hartman de Stein, Jean & François de Liechtenfels, Frédéric Bâtard de Brandis, Fils d'Henri Abbé de Richenau, qui fut le prémier tué à la Bataille, Ulric d'Arburger, qui portoit la Banniére d'Autriche, Henri de Kele, qui portoit celle de Tirol, Pierre de Schlanderſperger, Conrad im Thurn ou de la Tour, Nicolas d'Hötſch & ſon Frére Chriſtophe, un Chevalier de Florenſtein, un de Hottenbourg, un de Huſenecgg, un de Schröffenſtein. *De l'Alſace*, Nicolas de Bebenheim, Herman de Wittenheim, Herman de Stuffner, Pierre de Ratzenhauſen, Herman de Waldner, Pierre d'Andlau, Conrad d'Apenſtein, Bernard de Grat, Rodolphe de Lobgaſſen, Valter de Nifren; Valter Wentzel, & Pierre de Mörſperg, Jean de Wetzelheim, Brugger de Bergheim, un de Kaggenec, Hugues & Frédéric de Glät, Conrad de Mülheim, Adelberg de Bärenfels, Guillaume de Raatbach, Henri Stocker de Pourrentrui, Stucki de Waltkilch, Rodol-

phe de Landſperg, Jean de Haguénau, Rodolphe de Monſtral deſcendant de Thierri de Monſtral Avoier de Fribourg en Suiſſe l'an 1240. un Chevalier de Hatſtatt, Hugues de Schönau. *Du Brisgau*, Herman de Kapfenbach, Martin de Maltrer, qui portoit la Banniére de Fribourg en Briſgau, & tomba mort ſur le corps de Léopold d'Autriche, Heitzman de Küchli, Conrad de Schatz, Eglof de Schüslingen, Conrad & Pierre de Beſſenheim, Conrad de Lochenheim, Henri de Weltheim, Lutfrid de Tiſcher, Thomas de Schideler, Frédéric de Goſolt, Henri de Ertzingen, Jean & Thierri Schnewli, Thomas de Bärenlap. *De Bâle*, Vernier, Conrad, & Lutolde de Berenfels, Rodolphe de Schönau appellé le Chevalier Hüris, Vernier de Flachslanden, Vernier & Conrad de Ratberg freres, Conrad, Thüring, & Pierre d'Eptingen. *De la Turgovie & de l'Ergau*, Thuring & Jean de Halweil, Henri de Stein, Marquard de Baldeg, Rodolphe d'Huneberg, Romain de Küngſtein, Hartman de Séhen, George Mülner de Fridberg de Zurich, Henri de Reinach, Albert de Milinen, Vernier de Schenck, Hartman de Bütikon, Herman d'Aeſchentz, & ſes deux Fils Hartman & Heitzman, François, Ulric & Sigiſmond de Tägerfelden, Jean de Schwandeg, Conrad de Wagenhauſen, Ulric, Rützchman, Gontier & Frédéric de Reinach, au nombre

deſquels étoit celui, qui conduiſoit l'Avant-Garde. Les autres ſe trouvent par ordre alphabétique dans les Ouvrages de *Birken* liv. 3. chap. 11.

Le Baron de Gray en Franche-Comté ſe trouva dans cette Bataille pour aſſiſter ſon Couſin le Comte de Monbéliard. Il eut le bonheur d'échaper au danger, & de ſe ſauver avec beaucoup d'autres. Il ſuivit les bords du Lac de Sempach, où il rencontra un de ſes Domeſtiques à pied, parce que leurs chevaux avoient été pris par les Seigneurs, qui avoient gagné les prémiers la route de l'Eergau. Un Pêcheur le prit dans ſa nacelle pour le paſſer à l'autre bord, au moment qu'il alloit prendre l'aviron, le Baron fit un ſigne à ſon Domeſtique, qui prenant l'épée de ſon Maître, fit croire au Pêcheur, qu'il en vouloit à ſa vie. Dans cette idée il tourna le bateau, & jetta l'un & l'autre dans le Lac, où ils ſe noiérent. Le Batelier ſe tira d'affaire.

La grande défaite des Autrichiens loin d'éteindre le feu de la guerre, l'alluma encore davantage. Le déſir de venger la mort de tant de Nobleſſe paſſa bientôt dans toute l'Allemagne. On regrétoit en Bourgogne, en Alſace, en Suabe, dans le Tirol, & dans le fond de la Germanie, les uns la perte de leur Pere, les autres celle de leurs Fils, les troiſiémes celle de leur Frére, & tous

généralement juroient la perte des païſans, qui étoient la cauſe de tant de malheurs.

Léopold IV. dit le Superbe, Fils de celui, qui venoit de perdre la vie à Sempach; *Adolphe de Naſſau* Archevêque de Maïence; l'Evêque de Bamberg; *Frédéric* Vi-Comte de Nurenberg, & pluſieurs autres Gentils-hommes envoïérent leurs cartels aux Suiſſes ſix jours après la Bataille. Mais comme le Duc d'Autriche ne ſe trouvoit pas en état de raſſembler ſitôt une nouvelle Armée; les Suiſſes, qui étoient victorieux, & qui ne manquoient pas de monde, ne voulurent pas perdre les fruits de leur Victoire. La Comteſſe de Valangin, qui étoit du nombre de ceux, qui avoient déclaré la guerre aux Corps Helvétique, & qui venoit de renoncer à ſa Bourgeoiſie de Berne, éprouva la prémiére, qu'elle auroit mieux fait de reſter dans la neutralité.

Elle refuſa de païer les douze cens florins, qui ſervoient d'hipoteque pour ſon droit de Bourgeoiſie. Ce refus détermina les Bernois à ſe mettre en campagne, & ils furent les prémiers, qui endoſſérent la cuiraſſe après la journée de Sempach. Ils entrérent dans la vallée de Travers, y mirent tout à feu & à ſang. Delà retournant ſur leurs pas, ils attaquérent Pierre de Torberg grand partiſan de la Maiſon d'Autriche; lui prirent ſes Châteaux de Torberg & de Coppingen;

pingen; enſuite paſſérent à Williſau, qui appartenoit à la Comteſſe de Valangin, ſe rendirent maitres de cette Ville, & après avoir réduit en cendres la fortereſſe de Haſenbourg, ils reprirent le chemin de Berne, où ils trouvérent d'autres ennemis à combattre; car la guerre étant allumée dans toute l'Helvétie, où le Duc d'Autriche avoit grand nombre de partiſans, les Bernois trouvérent par tout de quoi s'occuper glorieuſement. Leur genie étoit ſupérieur à tous les accidens dans ces diſtricts.

La Ville Autrîchienne de Fribourg, qui avoit une fidélité inviolable pour ſes Princes, ne négligeoit rien pour leur marquer en toute occaſion ſon attachement ſincére. Et comme les Bernois faiſoient un horrible ravage de toutes parts ſans qu'aucun des amis de *Léopold* pût être en ſûreté devant eux, les Fribourgeois entrérent ſur leurs terres, & y firent de leur côté un grand dégat. Les Bernois ne manquoient pas d'uſer de repréſſailles en ruinant la moiſſon de leurs ennemis qui reçûrent enfin du ſécours de la part du Duc. Les Seigneurs de Roi, de Vergi, de Banquenbourg, de Neufchâtel, de l'Ile, & de Mörsberg leur amenérent deux cens gens-d'armes, avec leſquels ils firent une irruption dans le territoire Bernois, pouſſérent juſques aux portes de la Capitale, & ne furent apperçûs, que lorſqu'on pût les diſcer-

diſcerner dès la grande terraſſe, qui ſervoit alors de cimetiere. Dans l'inſtant on fit ſonner le tocſin, & donner l'allarme par toute la Ville, la Bourgeoiſie ne tarda pas à faire une vigoureuſe ſortie, qui obligea les Fribourgeois de ſe replier en mettant leur Cavalerie dans l'arriére garde pour couvrir l'Infanterie, & lui faciliter la retraite. Les Bernois les pourſuivirent, leur tuérent cent hommes, & ne perdirent de leur côté qu'Ives de Bollingen, qui reſta priſonnier à Fribourg pendant près de trois ans, au bout deſquels il fut échangé contre Ulric de Tatelried, que les Bernois prirent à Büren. Une partie des Troupes auxiliaires, épouvantée par la bravoure de ces derniers demanda ſa ſolde, & s'en alla. Les Fribourgeois ne les regrêtérent point, parcequ'ils n'avoient pas lieu d'être contens de leur conduite.

Berne profita de ſon avantage; ſes Troupes entrérent dans le Balliage de Planfayon, qui appartenoit à Guillaume de Didingen, illuſtre famille préſentement éteinte. Tſchudi rapporte qu'elles le ravagérent; Lauffer au contraire aſſûré que les Bernois s'en rendirent maitres, & exigérent des Sujets le ſerment de fidélité. Il ajoute avec Stettler le jeune, que les Bernois s'emparérent des Châteaux de Châtel, de Tachsfeld, de Maggenbourg, & de Schönenfels. Tſchudi n'en parle pas, non plus que le vieux Stettler,

qui

qui paſſé légérement ſur cette opération, qu'il ne croit pas mériter ſon attention, ou qui ne lui a pas paruë auſſi conſidérable, comme aux autres auteurs. Chacun en penſera ce qu'il voudra.

Quoiqu'il en ſoit, les Bernois après cette expédition firent une irruption dans l'Oberland; ſe ſaiſirent d'Underſée, & reçûrent l'hommage des Sujets. En 1397. ils achetérent de Frédéric de Zollern & de Verene de Kibourg ſa femme les droitures que Marguerite femme de Thuring de Brandis avoit eües de *Léopold Troiſiéme* ſon Oncle ſur les Seigneuries d'Unſpunnen, de Balm & d'Oberhoffen, dont ils firent un bon Balliage.

Les autres Confédérés ne reſtérent pas les bras croiſés. Les Autrîchiens ne paroiſſoient point en campagne; leurs forces étoient épuiſées, & ils n'étoient plus en état de rien entreprendre. Les Suiſſes au contraire penſérent à ſe mettre en ſûreté contre les violences de pluſieurs Gentils-hommes partiſans du Duc *Léopold*, dont les Châteaux & les fortereſſes étoient plûtôt des retraites de voleurs, que des Réſidances Seigneuriales; vû qu'ils infeſtoient les chemins, & troubloient le repos public. Les Lucernois allérent détruire le Château de Hohen-Rynach auprès de Hitzkilch; les Zuriquois celui de Mersbourg près de Winterthour, & la fortereſſe de Sultz. Il y avoit dans la

Ville

Ville de Weſen une garniſon Autrîchienne, qui incommodoit extrêmement le Païs par ſes courſes continuelles. Les *Eidgnoß* jugérent, qu'il falloit ſe rendre maitre de la place pour mettre en ſûreté les Cantons voiſins. Ils y conduiſirent les Troupes de Zurich, de Lucerne, d'Uri, de Schweitz, d'Underwalden, de Zug & de Glaris. Berne faiſant la guerre dans la haute Helvétie ne pouvoit pas ſe multiplier. Ils en firent le ſiége dans les formes, & obligérent Weſen à ſubir le joug. Les Habitans prétérent hommage aux Suiſſes des Sept Cantons; mais on les traita comme autre fois ceux de Zug; au lieu d'en faire des Sujets, on les reçut au nombre des Alliés, & on les admit à la Confédération Helvétique en leur conſervant les mêmes priviléges, dont ils jouiſſoient ſous la Maiſon d'Autrîche. Magnanimité de la part des Suiſſes, que ceux de Weſen païérent d'une extrême ingratitude, comme on le verra dans la ſuite. On leur laiſſa pour leur ſûreté une garniſon compoſée des Troupes des Cantons.

Après ce Siége quelques uns des Zuriquois allérent du côté du Neuf-Regensberg, les autres entrérent dans la Vallée de Wehnt, où ils firent un butin conſidérable, qu'ils conduiſirent au camp. *Jean* Baron de Walbourg, qui commandoit dans ces contrées les Troupes de *Léopold*, avoit aſſemblé quin-

ze cens hommes pour tâcher de faire lever le Siége de Weſen. Il apprit en chemin, que la Ville étoit renduë, & que les Zuriquois en aſſés petit nombre étoient à Regensberg prêts à en partir avec le butin, qu'ils vouloient conduire à Zurich. Le Baron ſe crut aſſez fort pour les attaquer à ſon avantage, & pour leur enlever environ mille piéces de Bétail, qu'ils avoient priſes dans la Vallée de Wehnt.

Dans cette vûë il leur coupa chemin, & tomba inopinément ſur eux près de Krähenſtein. Pierre de Thürr & les autres Capitaines Zuriquois ne ſe laiſſérent point démonter; ils rangérent leur Troupes le mieux, qu'ils purent, & repouſſérent juſqu'à trois fois le Baron de Walbourg toûjours avec perte. Enfin les Zuriquois aiant reçu du ſécours après cinq heures de combat, les Autrîchiens furent obligés de plier, & d'abandonner le champ de bataille avec le butin aux Ennemis de leur nom.

Les Suiſſes s'emparérent encore des Châteaux de Buren au bord du Lac de Surſée, de Schenken & Tannenfels. Les Lucernois & Zugois en particulier prirent le Château fort d'Ariſtau entre Meriſchand & la Ville de Bremgarten.

Les Villes d'Empire, qui étoient alliées avec lès Suiſſes, craignant d'être à la fin envelopées dans cette guerre, en cas, qu'on

leur

leur demandât de ſatisfaire aux engagemens de l'Alliance, emploïérent tous leurs ſoins pour parvenir à faire la Paix entre les Parties belligérantes. Elles y réüſſirent en effet, & la Tréve fut concluë le ſeize d'*Octobre* 1386. pour durer juſqu'à la Chandeleur de l'année ſuivante. Elle fut enſuite renouvellée juſqu'à la Chandaleur de 1388. & enfin prolongée juſqu'au Régne de *Maximilien* I. mais elle fut ſi mal obſervée, que les hoſtilités continuérent toûjours avec une fureur, dont les ſuites n'étoient guéres moins fâcheuſes, que celles d'une Bataille rangée.

La Comteſſe de Valangin, qui avoit été ſi fort maltraitée par les Bernois, ſe jetta entre les bras de la Maiſon d'Autrîche, dont les Miniſtres conjointement avec les Fribourgeois, moiennérent ſa paix après la concluſion de la Tréve; & par là elle fut parfaitement raccommodée avec les Bernois.

1387 D'un autre côté, comme il n'y avoit point de Paix entre la Maiſon d'Autrîche, & les Suiſſes, mais uniquement des Tréves d'une courte durée, qui ordinairement étoient ſuivies par des guerres plus meurtrieres, qu'auparavant, les Glaronois ne voulurent plus permettre, que les appellations de leur juſtice ſe fiſſent par devant celle de l'Abbeſſe de Seggingen, où de droit elles devoient parvenir. La raiſon en étoit, que cette Abbaïe étoit ſous la Domination de *Léopold*, dont

dont ils ne vouloient dépendre en aucune façon comme étant l'ennemi déclaré du Corps Helvétique. Ainſi par l'avis des Confédérés ils firent un Tribunal, compoſé de quinze Juges naturels du Païs, qui dorénavant devoient juger les cauſes dont il y auroit appel. Ils laiſſérent néanmoins parvenir à l'Abbeſſe les droitures, qui lui appartenoient, mais ils ne voulurent plus permettre que le receveur fut un Glaronois, affin que la Maiſon d'Autriche ne pût pas ſe flatter d'une ombre d'adhérence dans le Canton. En dépit des Suiſſes l'Abbeſſe nomma cependant Vernier de Holtzhauſen, qui étoit Glaronois; mais cette nomination bien loin de lui donner le moindre relief lui fit perdre au contraire l'amitié de ſes compatriotes.

Ceux de Schweitz & de Zug avoient pris en 1386. le fort Saint André appartenant à George de Mullern, qui quoique Zuriquois étoit Autrîchien outré, & grand ennemi des Suiſſes. Cela n'eſt pas ſans exemple; il y a eu des traitres en tout tems, & dans tous les Païs de l'Univers ſans exception. Ce George de Mullern fut tué à l'affaire de Sempach, où il reçût la recompenſe de ſa trahiſon. Les Suiſſes après avoir remis le fort Saint André aux Zugois, s'emparérent d'Einſidlen, & obligérent les Religieux, avec tout le territoire à leur prêter hommage. Ils en firent de même à l'égard de ceux

de la Marck, dont la baſſe ſe rendit de bonne grace, & intercéda pour les Habitans de la haute, affin qu'on épargnât, & leurs perſonnes & leur païs.

Il eſt à propos, ce me ſemble, pour l'intelligence de l'Hiſtoire, que l'on faſſe ici une petite digreſſion avant que de parler de la guerre, que ceux de Weſen firent renaître; & que l'on découvre le ſujet, qui cauſa la grande Ligue en Allemagne: parce qu'il paroit, qu'elle fut formée à l'imitation de celle des Suiſſes, & dans la même vûe. Je dirai donc, qu'un peu après, que *Wenceslas* fut parvenu à l'Empire, ce Prince établit un Tribunal, que l'on peut appeller *les grands Jours*; & que par cet établiſſement il prétendoit rémédier aux déſordres de l'Empire, où tous les Grands Seigneurs prétendant avoir droit de ſe faire Juſtice, envahiſſoient le bien de leurs voiſins, accabloient les plus foibles, & ſe faiſoient des guerres les uns aux autres, en portant de tous côtés la déſolation & le pillage. Mais comme l'Empereur ſuivant ſon naturel libertin, s'abandonna pendant ces *grands Jours* à toutes ſortes de débauches, ſans aucune application aux affaires même les plus preſſantes, & que par connivence il ſouffroit, que les anciennes violances ſe commiſſent encore impunément; la plûpart des Villes voiant, que leurs marchandiſes n'étoient plus en ſûreté, que

leur

leur négoce étoit interrompu par les voleurs des grands chemins, & qu'elles ſouffroient le plus de ces déſordres, elles reprirent le deſſein, qu'elles avoient déja eu autre fois ſous *Charles* IV. qui étoit de ſe défendre elles mêmes contre ces violances : ce qui les y encouragea encore davantage, fut de voir que non ſeulement les Villes Anſéatiques retiroient un grand avantage de leur Ligue, mais auſſi, que le peu de Villes, qui s'étoient liguées en Suiſſe, s'étoient maintenuës dans leur liberté contre toutes les Puiſſances étrangéres par le moien de leur bonne intelligence. Ces Confédérations les por- 1382
térent à ſe liguer enſemble pour ſe défendre réciproquement en toutes ſortes d'occaſions.

Cette Ligue fut ſignée par ſoixante & dix Villes Impériales, & fut appellée à cauſe de cela, la grande Ligue des Villes. Les Princes, & Seigneurs voiſins, qui voioient bien où cela tendoit, firent auſſi une Alliance entr'eux, & ſe mirent en état de défenſe : Et comme les deux partis étoient ſous les armes, il ne ſe paſſa pas beaucoup de tems, ſans que l'un ou l'autre n'eût ſujet de ſe plaindre. A la fin les Villes commencérent, & ſous prétexte, que les Ducs Etienne & Frédéric de Baviére avoient arrêtés, & confiſqués quelques effets, ou marchandiſes qui appartenoient à certaines Villes & à certains Bourgeois, elles leur déclarérent la guerre.

Wenceslas ravi de voir abbatre l'orgueïl des Princes, qui commençoient à le mépriſer, fut bien aiſe de cette entrepriſe des Villes. Il y donna ſon approbation, & les anima encore davantage en les ſécourant de ſes propres forces. Ainſi les Villes appuiées de la protection de l'Empereur, commencérent la guerre tout de bon. Elles y intereſſérent l'Electeur Comte Palatin du Rhin; les Comtes de Wirtemberg, & les autres Princes leurs voiſins. Mais les Ducs de Baviére, & les Comtes de Wirtemberg commencérent à trouver, ce fardeau trop peſant pour eux, parceque c'étoit eux, qui en ſouffroient le plus; en effet dans le ſeul païs de Wirtemberg, il y eut plus de douze cens Villages brulés dans un an. Cela les détermina à ſe ranger du côté de *Wenceslas*; & ils l'obligérent adroitement à ſe ſéparer des Villes, & à leur commander de mettre les armes bas pour ſe prêter à un accommodement dont le précis fut que les Villes romproient leur Ligue, & les Princes leur Alliance, & que l'on renouvelleroit *les grands jours*. Cet accommodement fut tout à fait au préjudice des Villes, qui furent obligés de païer aux Princes, & aux Seigneurs la perte qu'ils avoient faite, & tout le dommage qu'ils avoient ſouffert.

388 La Tréve entre la Maiſon d'Autriche & les Suiſſes étoit écoulée. Ces derniers l'avoient

voient obſervée avec cette bonne foi qui a toûjours fait leur caractére. Mais les Partiſans de la Maiſon d'Autriche l'avoient violée en différentes rencontres par les incendies, par les aſſaſſinats, & par les pillages. Ceux de Rapperſchweil avoient tué cinq Zuriquois dans le Hurderfeld, & avoient fait autant de priſonniers, ce que les Suiſſes enduroient avec patience pour ne pas être accuſés d'avoir manqué aux conditions d'un Traité, que toutes les parties intereſſées doivent obſerver inviolablement, puiſqu'il n'y a rien de ſi ſacré, que les promeſſes, que l'on fait à Dieu par l'attouchement des Saints Evangiles, quoiqu'en puiſſent dire certains Miniſtres libertins qui prétendent, que les Traités ne ſont faites, que pour amuſer les ignorans.

Ceux de Weſen, que les Suiſſes avoient reçûs au nombre de leurs Alliés, en leur laiſſant la joüiſſance de leurs priviléges, tandis, qu'ils auroient pû les aſſujettir par droit de conquête, furent les ingrats, qui fomentérent une guerre, qui cauſa des maux innombrables, & qui cauſa la deſtruction de leur Patrie par leur propre fureur en punition de leur ingratitude, & de leur trahiſon. A la priſe de Weſen une partie des Weſois avoient abandonné la Ville pour ſuivre les Autrîchiens, & n'avoient point voulu reſter avec les Alliés. Ceux là projettérent avec leurs Combourgeois le retour de l'anciénne domi-

nation. Le façon dont ils vouloient s'y prendre ne pouvoit étre innocente. Il falloit ſe défaire de la garniſon, ce qui étoit une circonſtance criminelle. Ils convinrent néanmoins entr'eux du jour, & de la maniére de l'entreprendre. Ils en eurent tout le tems pendant les dix huit mois, que la Tréve dura. Les Autrîchiens envoiérent beaucoup de monde de Gaſtren, & de Walaſtat dans la Ville, & les firent entrer dans des tonneaux, les deux derniers jours avant que la Tréve expirât. Les Bourgeois les cachérent avec d'autant plus de ſûreté, que les Suiſſes, qui y étoient en garniſon n'avoient pas lieu de ſoupçonner la moindre perfidie de la part de ceux, à qui ils avoient fait tant de bien, & qu'ils avoient traités comme leurs fréres. Ils choiſirent la nuit de la Saint Mathias pour cette ſanglante exécution, & eurent la précaution d'avertir les Troupes Autrichiennes, qui étoient à Rapperſchweil, Grüningen, Kibourg & Winterthour de ſe rencontrer à minuit aux portes de la Ville de Weſen. Le Comte Jean de Werdenberg Seigneur de Sargans & Arnolde Bruchin conduiſoient l'entrepriſe. Le prémier étoit Capitaine Général dans le Païs pour le Duc *Léopold*, & l'autre étoit Commandant du fort de Windegg en Gaſtren. Le complot eut tout le ſuccés qu'ils avoient eſpérer. La garniſon fut égorgée à quelques hommes près, qui eurent le bonheur de

prendre

prendre la fuite pendant qu'on maſſacroit leurs Camerades.

Conrad d'Undereyen Landamman d'Uri, qui étoit dans Weſen au nom du Corps Helvétique, & qui y commandoit fut tué dans ſon lit avec ſon fils, qui n'étoit encore, qu'un enfant. Rodolphe Schiblenbach Capitaine de Glaris fut maſſacré, étant de garde à la porte avec Henri, & Herman de Tſchudi ſes deux Officiers.

Les Glaronois comme les plus proches voiſins, & qui avoient perdu le plus de monde, ne ſe trouvant pas aſſez forts pour venger eux ſeuls cette noire action des Autrîchiens, qui étoient entrés au nombre de ſix mille dans Weſen, en aviſérent ſur le champ leurs Confédérés, pour implorer leur ſécours. Les Suiſſes s'aſſemblérent auſſitôt aux environs du Lac de Zurich, mais aiant connu l'impoſſibilité qu'il y avoit pour eux de forcer les ennemis dans Weſen, ils remirent à regret la partie à une autre fois.

La Maiſon d'Autrîche convaincuë que les Suiſſes ne diſſimuleroient pas aiſément une perfidie de cette nature, ne tarda pas à aſſembler une Armée de quinze mille hommes avec une nombreuſe Nobleſſe, dans le deſſein de s'emparer du Canton de Glaris. *Rhan* prétend, qu'il n'y en avoit que huit mille, contre le ſentiment de *Bullinger*, qui cependant paroit le plus s'accorder là deſſus avec les

contemporains. Les Glaronois furent épouvantés de cette formidable armée, qui ſe préparoit à les ſubjuguer. Ce qui augmentoit leur crainte c'eſt qu'ils ne pouvoient eſpérer aucun ſécours de la part des Cantons, qui leur firent comprendre le danger où ils étoient eux mêmes de voir bientôt la Maiſon d'Autriche ſur leurs frontiéres; qu'ainſi ils leur conſeilloient de tâcher de s'accommoder avec le Comte de Werdenberg, & en cas de refus, de ſe défendre le mieux, qu'ils pourroient en attendant, qu'ils puſſent les aller ſécourir. Ce parti leur parut le meilleur qu'ils euſſent à prendre dans cette preſſante néceſſité. Il eſt vrai, qu'une partie des Troupes Autrîchiennes étoit ſortie de Weſen; il n'y avoit plus dans cette Ville que quinze cens hommes ſous le commandement du Comte de Werdenberg; mais il y en avoit autant à Schönis, ce qui les tenoit dans un mouvement perpétuel.

Tantôt ils étoient obligés de ſe reſſerrer dans leurs lignes, tantôt il falloit marcher à Kirchentzen, ou à Urnen, par où les ennemis ménaçoient d'entrer dans leur Païs. Ces marches & contremarches aiant duré pendant trois ſemaines, comme ils ne ſe ſentoient pas aſſez forts pour réſiſter, ni pour empêcher, qu'on ne fit le dégat dans leur Canton, ils prirent le parti d'envoïer une Députation au Comte de Werdenberg, & au

Baron

Baron de Torberg, qui étoient à Weſen, pour leur faire des propoſitions de paix. Ces deux Seigneurs reçûrent les Députés de Glaris avec beaucoup de fierté & de hauteur, ſur tout Pierre de Torberg, qui les inſulta ouvertement. Ils crurent naturellement que les Glaronois ne cherchoient, qu'à gagner du tems, & à engager les Troupes de *Léopold*, ſe retirer de leur voiſinage, pour ſe prévaloir enſuite de leur abſence. Ainſi Ils leur déclarérent, qu'il n'y avoit point d'autres conditions de paix à eſpérer pour eux, que de ſe ſoumettre entiérement à la Maiſon d'Autriche, s'ils vouloient éviter leur perte, & leur ruine totale : Que cette ſoumiſſion volontaire empêcheroit la déſolation de leur Païs, & que c'étoit le ſeul moien de conſerver leurs biens, & leurs perſonnes ; au lieu qu'une autre route les expoſeroit infailliblement à tous les malheurs de la guerre, puiſqu'on étoit en état de les forcer, & de les réduire par la voïe des armes. Les Députés trouvérent ces conditions ſi dures, qu'ils priérent ces deux Seigneurs de les adoucir, & de propoſer un Traité qu'on pût accepter, promettant d'obſerver religieuſement tout ce qui auroit été réglé. Le Comte de Werdenberg leur repartit, qu'il feroit ſes reflexions là deſſus ; qu'au reſte ils n'avoient qu'à s'en aller, & que dans peu il envoieroit à Glaris ſa derniére re-

ſolution. Il le fit en effet quelques jours après ; mais ſon mémoire préſcrivoit des conditions ſi extravagantes, qu'il n'étoit pas poſſible aux Glaronois de s'y ſoumettre, à moins de vouloir ſe réduire dans un état mille fois pire que celui où ils étoient avant la Confédération Helvétique. Ces conditions étoient „ 1ò. Que les Glaronois ne reconnoitroient „ dorénavant d'autre Souverain que la Maiſon d'Autriche à qui ils prêteroient hom„ mage en cette qualité, & lui feroient ſer„ ment de fidélité avec promeſſe de n'obéir „ qu'à elle, ſe regardant déſormais comme „ ſes eſclaves. 2dò. Qu'ils renonceroient à „ la Confédération Helvétique, & promet„ troient de ne donner aux Confédérés, ni „ aide ni conſeil, mais de les pourſuivre „ comme les ennemis de la Maiſon d'Autri„ che, & de leur déclarer une éternelle guer„ re ; de livrer entre les mains de la Seigneu„ rie un extrait des lettres de l'Alliance, & „ de ne s'allier à l'avenir avec qui que ce ſoit, „ que par l'ordre ou le conſentement de la „ Maiſon d'Autriche. 3tiò. Qu'ils remet„ troient à la Seigneurie toutes les Lettres „ & Patentes, qui concernoient leurs privi„ léges, franchiſes & droitures, & qu'ils „ attendroient humblement ce qu'il plairoit „ à la Maiſon d'Autriche d'ordonner à cet „ égard ; qu'ils ſe ſoumettroient aveugle„ ment au nouveau plan de Gouvernement,

„ &

„ & aux nouvelles loix, que la Seigneurie „ leur donneroit. 4tò. Qu'ils païeroient à „ l'Abbaie de Seggingen toutes les cenſes „ retardées, & autres droitures; & laiſſé- „ roient comme auparavant parvenir les „ appellations par devant l'Abbeſſe. 5tò. „ Qu'ils païeroient aux Weſois tous les frais „ & dommages, qu'ils avoient ſouffert à la „ priſe de leur Ville, ſoit dans leurs biens, „ ſoit dans leurs perſonnes, & cela à la „ taxe, qu'en feroit le conſeil du Duc. 6tò. „ Qu'ils attendroient le pardon de leur lon- „ gue déſobéiſſance de la magnanimité de la „ Maiſon d'Autriche. 7mò. Enfin qu'ils don- „ néroient dix ôtages qu'on ne renvoieroit „ qu'après le terme dont on conviendroit.

Des propoſitions auſſi fiéres & auſſi inſupportables effraiérent les Glaronois qui ne furent pas peu étonnés de voir que dans les articles de paix dont nous venons de parler, la Maiſon de Seggingen n'y étoit pas moins lezée qu'eux, puiſque *Léopold* vouloit s'approprier un païs, ſur lequel il n'avoit d'autre prétention légitime que le droit de ſauve-garde, que l'Abbeſſe avoit demandé à ſes Ancêtres pour la ſûreté d'un païs, dont elle étoit la maitreſſe, & qui ne dépendoit en aucune maniére de la Maiſon d'Autriche qui ne s'étoit engagée qu'à le proteger. Cependant comme la préſence de l'ennemi les embarraſſoit, & que leur ſituation étoit extrême-

trêmement critique, ils ſe déterminérent à répondre au mémoire du Comte de Werdenberg, & aſſemblérent à ce ſujet la communauté, où il fut convenu des articles ſuivans: „ 1mò. Les Glaronois s'offroient à „ reconnoitre l'Abbeſſe & l'Abbaie de Seggingen pour leurs légitimes Seigneurs, à „ leur obéir & prêter hommage. Ils promettoient d'obéir à la Maiſon d'Autriche „ en tant, qu'elle avoit le droit de Protection ſur ce qui pouvoit concerner le „ profit, l'avantage, & le bien particulier de „ l'Abbaie. 2dò. Que puiſque la Confédération Helvétique ne prétendoit priver „ aucune puiſſance de ſes droits, & que ſon „ unique but étoit de ſe défendre contre „ ceux, qui voudroient leur faire violence „ contre la juſtice & l'équité, ils prioient, „ qu'on les laiſſât joüir d'une Alliance, qu'ils „ ne pouvoient ni ne vouloient abandonner. „ 3tiò. Qu'ils ſe conformeroient entiérement à l'ancien uſage au ſujet des Tribunaux de juſtice pourvû, qu'ils ne fuſſent „ point contraires aux Traités, qu'ils avoient „ avec l'Abbaie de Seggingen; qu'au reſte „ ils païeroient à la Maiſon d'Autriche les „ contributions retardées. 4tò. Ils prioient, „ qu'on les laiſſât dans leurs anciens priviléges & franchiſes ſans faire de la juriſdiction différente, la diſtinction qu'on prétendoit contre l'uſage & le poſſeſſoire.

„ Que

„ Que cependant ils renonceroient à la nou-
„ velle Ordonnance de 1387. 5tò. Qu'ils
„ laiſſeroient parvenir les appellations à l'Ab-
„ beſſe de Seggingen, & les droitures à l'Ab-
„ baie comme anciennement, de même qu'à
„ la Maiſon d'Autrîche comme Protectrice
„ & Avoiere, ce qui lui convenoit comme du
„ paſſé. 6tò. Qu'eu égard au dommage que
„ les Weſois avoient ſouffert, ils s'offroient
„ de traiter amiablement avec eux pour la
„ part de celui, qu'ils avoient cauſé eux mê-
„ mes; que s'ils ne pouvoient pas convenir,
„ ils ſe remettroient à ce qu'en jugeroit le
„ Comte Jean de Werdenberg. 7mò. Qu'é-
„ tant de pauvres gens, ils prioient, qu'on
„ ne les remit pas à la diſcretion de la Maiſon
„ d'Autrîche. Les Glaronois avant que d'en-
voier leur réponſe au Comte; la commu-
niquérent à leurs Alliés avec les prétenſions
des Autrîchiens. Les Confédérés approu-
vérent, & leur conſeillérent de s'en tenir là
ſans en demordre.

Mais pendant, qu'ils conſultoient ſur leur réponſe, les ennemis, qui prévoïoient bien, que leurs propoſitions de paix ne ſe-roient pas acceptées, ſe fortifiérent, & aſ-ſemblérent pendant cet intervale, comme on l'a déja dit, les quinze mille hommes tirés de Kibourg, de Schaffhauſen, de Grüningen, de Rapperſchweil, de Winterthour, de Frauenfeld, & de Zell, comptant d'entrer

dans

dans le Païs de Glaris le huitiéme d'Avril avant que les Uraniens & les Suiſſes puſſent paſſer les montagnes pour ſécourir leurs Alliés.

Les Députés de Glaris arrivérent à Weſen le jour des Rameaux, & rendirent au Comte de Werdenberg & aux autres Seigneurs de la Cour de *Léopold* la réponſe, qu'ils avoient ordre de leur remettre de la part de leurs Seigneurs & Supérieurs, les conjurant d'y acquieſcer affin que l'on pût vivre en paix & en repos de part & d'autre. Le Comte & ſes Conſeillers n'en eurent pas plûtôt fait la lecture qu'ils firent éclater leur colére par pluſieurs paroles injurieuſes & mépriſantes, déclarant aux Députés, que le ſeul moien de rentrer dans les bonnes graces de *Léopold* étoit de ſe ſoumettre tout unimement aux propoſitions qu'on leur avoit envoïées de ſa part. Les Glaronois aiant témoigné, qu'ils n'avoient pas ordre de leur Canton de s'expliquer au delà de la réponſe qu'ils venoient de faire, on leur ordonna de ſe retirer. Les Weſois leur firent mille avanies & mille inſultes à leur départ. C'eſt ainſi que la Maiſon d'Autriche aigriſſoit mal à propos les cœurs de ceux qu'elle vouloit s'aſſujettir.

Les Autrichiens étant reſtés dans l'inaction juſqu'au ſeptiéme d'Avril, leurs Troupes ſe mirent enfin en mouvement. Elles avoient leur rendez-vous à Weſen, où elles

elles s'assemblérent le même jour sur le soir. Les Glaronois, qui en eurent avis dépêchérent sur le champ à Zurich, à Uri, à Schweitz & à Underwalden pour demander du sécours dans cette dangereuse conjoncture. Les exprès eurent bien de la peine à passer les Alpes; celui qui fut envoié à Zurich ne put pas arriver parceque les passages étoient gardés par les ennemis. Il n'y eut que celui qui étoit parti pour Schweitz, qui perça au travers du Mutachtal, & arriva déja le Mécredi au matin au lieu de sa destination, où l'on assembla les plus prochaines communautés, qui commandérent cinquante hommes pour aller au sécours des Glaronois. Ceux là furent suivis par trente autres, qui ne purent arriver assez-tôt aiant à peine pû passer la montagne, & venir jusqu'à Richisove, où ils furent obligés de rester.

Les Autrichiens arrivérent tous le même Mécredi à Wesen. Le Comte de Werdenberg fut détâché avec deux mille hommes pour retourner les Glaronois en prenant par Kirchentzen, & par Beglingen. Le Gros de l'Armée marcha droit au retranchement sous les ordres du Comte Donat de Toggenbourg, de Pierre Baron de Torberg, & de Jean de Clingenberg. Le Comte de Thierstein, le Baron de Sax, & Ulric de Radoltstein étoient à la tête des Troupes des Villes, qui étoient dans le parti de *Léopold.*

Cette

Cette Armée forte de quinze mille Combattans l'étoit trop pour le Canton de Glaris ; le quart auroit ſuffit pour en faire la conquête. Mais le ſiſtéme du Prince ne ſe bornoit pas à celle là uniquement ; il comptoit bien, après avoir ſubjugué ce Pais, de pouſſer avec ſes Troupes victorieuſes juſques dans l'intérieur de la Suiſſe pour ſe venger de la Défaite de Sempach.

Ainſi le neuviéme Avril le Comte Donat de Toggenbourg parti une heure avant jour avec toute l'Armée, qu'il commandoit, & arriva à la pointe du jour aux retranchemens de Näfels, où Mathias de Büelen étoit avec deux cens hommes. A la vûë des Autrichiens il fit donner l'allarme, & on lui laiſſa le tems, avant que d'être attaqué de recevoir un ſécours de ſept cens hommes, qui arrivérent ſur l'heure de Müllis & de Glaris. Avec ces neuf cens hommes de Büelen oſa ſoutenir l'attaque des ennemis, & n'abandonna le retranchement, qu'après un Combat très-opiniâtre, où pluſieurs braves Glaronois perdirent la vie.

Les Autrîchiens ſe répandirent dans le Païs, mirent le feu à Näfels, pillérent Müllis, & enlevérent environ douze cens piéces de Bétail. Ils ſe crurent alors abſolument les maîtres du Canton, & dans cette penſée ils commirent la faute ordinaire des vainqueurs inconſiderés, qui s'abandonnant à

une

une fauſſe ſécurité, perdent non ſeulement les fruits de leur victoire, mais la victoire elle même. En effet tandis, que les Troupes de *Léopold* s'amuſoient à piller, à bruler, & à ſaccager de toute part, le Landamman de Glaris nommé *Albert Vogel*, qui étoit un vieux guerrier, aſſembla environ trois cens cinquante hommes au pied de la montagne de Routi, & leur repréſenta, qu'il ne convenoit pas à de braves gens d'être tranquilles ſpectateurs des maux, qui accabloient leur Patrie, de voir emmener leurs femmes & leurs filles au gré d'un ennemi inſolent, enlever leur bétail, & bruler leurs maiſons; qu'une petite Troupe courageuſe & aguerrie avoit ſouvent été ſupérieure au grand nombre, & lui avoit enlevé la palme d'entre les mains. Il leur fit comprendre le prix ineſtimable de la liberté que tout homme d'honneur doit défendre juſqu'à la derniére goute de ſon ſang, & pour laquelle il n'eſt rien au monde, qu'on ne doive ſacrifier; il leur fit connoitre enfin qu'en la conſervant par leur valeur au milieu des dangers qui les ménaçoient, ils acquereroient une gloire éternelle, & conſacreroient leurs noms à l'immortalité. Ce diſcours pathétique fut un puiſſant aiguillon pour les Glaronois, & les remplit d'une ſi vive ardeur, qu'ils s'offrirent au Landamman de le ſuivre par tout, où il jugeroit à propos de les conduire, ſans que les

fatigues ni les dangers de la mort puſſent jamais les detourner de cette réſolution. Dans ces généreux ſentimens ils deſcendirent de la montagne, & voiant approcher l'ennemi, ils l'attaquérent avec une intrépidité qui, l'étonna, & qui lui fit comprendre, qu'il ne ſuffiſoit pas d'avoir forcé les retranchemens pour s'aſſûrer de la victoire. Les Glaronois n'oubliérent rien de ce qu'il falloit pour vaincre. Quand ils ſe ſentoient trop preſſés dans la plaine par la Cavalerie, ils regagnoient la montagne à moitié côte obligeant toûjours les Autrîchiens de s'éloigner par la grande quantité de pierres, dont ils les accabloient.

Ils réiterérent cette maniére de combattre juſqu'à onze fois; ce qui ne s'eſt peut-être jamais vû dans aucune Bataille: En un mot l'on marqua une égale valeur des deux côtés; mais enfin la Cavalerie s'étant laiſſée emporter par la trop grande envie de vaincre, ſe trouva tout à coup reſſerrée dans un terrain fort étroit entre les deux côtés de la montagne; & comme l'Infanterie Autrîchienne, qui vouloit avoir part au gain de la Bataille, ſerroit continuellement, & vouloit avancer à quelque prix que ce fut, les ennemis ne furent plus maitres de leurs chevaux. Les Glaronois qui venoient de recevoir un renfort de trente Suiſſes s'animérent d'une nouvelle ardeur, & voiant les Autrîchiens dans le déſordre & dans un commencement de confuſion, ils

achevérent

achevérent de les rompre, les uns en jettant de groſſes pierres ſur les chevaux effarouchés, les autres en attaquant de front cette Cavalerie; qui ne pouvoit ni ſe remuër, ni ſe défendre. L'Infanterie aiant un peu reculé aux cris de la Cavalerie, celle-ci recula à ſon tour dans l'idée de ſe remettre, quand elle auroit gagné la plaine; mais les Glaronois ne lui en donnérent pas le tems. Ils tombérent ſi à propos, & avec tant de bravoure ſur cette Troupe déconcertée, qu'ils l'obligérent de changer ſa retraite en une fuite générale, qui ſe fit avec beaucoup de déſordre. Les Autrichiens abandonnérent le champ de Bataille après avoir perdu trois mille hommes, ou ſelon quelques uns, deux mille cinq cens. On les pourſuivit juſqu'au pont de Weſen, où il en périt encore un grand nombre qui furent précipités dans la riviére avec les débris de ce pont, qui ſe trouva ſurchargé. Il reſta cent quatre vints & trois Gentils-hommes ſur la place; entre autres Jean de Clingenberg Capitaine Général de l'Hegau, qui commandoit un Corps de trois mille hommes, Ulric Baron de Sax, Jean Baron de Bonſtetten, Walraf Comte de Thierſtein, dont le Pére avoit été tué à Sempach, George de Mülner de Zurich, qui avoit auſſi perdu ſon Pére à la même journée, Jean de Glaris, Itel de Louwe de Schaffhauſen, Jean de Rumlang, trois de Landen-

berg, &c. Les Glaronois n'eurent dans cette action, que cinquante cinq hommes de tués, & environ cent bleſſés. Ils prirent onze Banniéres, entre leſquelles fut celle d'Autrîche, que le Baron de Sax portoit, & qu'il n'abandonna qu'avec la vie. Celles des Comtes de Toggenbourg & de Montfort, celles de Rapperſchweil, de Schaffhauſen & de Winterthour. En action de graces de cette grande victoire on voüa une Proceſſion annuelle qui devoit ſe faire à Naifels le neuviéme Avril, & qui ſe continuë encore aujourd'hui par les Catholiques Romains, & les Reformez.

LIVRE SIXIEME.

LA défaite des Autrîchiens à la fatale journée du mont Routi affoiblit tellement leurs forces en Helvétie que ſaiſis d'une terreur panique, ils perdirent l'envie de paroitre en front de Banniére pendant que la guerre dura. Le Comte de Werdenberg, qui étoit venu au moment, que les Comtes de Toggenbourg & de Thierſtein plioient, fut le triſte témoin de la fuite de leur Armée. Il ne crut pas, qu'il fut de la prudence d'expoſer les deux mille hommes, qu'il commandoit, à ſubir le même ſort

que

que leurs Camerades; ainſi il ſe retira avec une précipitation, qu'on pourroit appeller une fuite réelle.

Les Victorieux retournérent de Weſen, ſur le champ de Bataille. Leur prémier ſoin fut de s'y jetter à genoux pour rendre graces à Dieu par l'interceſſion de la très Sainte Vierge & de leurs Saints Patrons, de la Victoire, qu'il leur avoit accordée, auſſi bien que de la conſervation de leur liberté. Ils remerciérent enſuite très affectueuſement ceux de Schweitz du ſécours, qu'ils leur avoient envoié, & donnérent en même tems avis aux Zuriquois de leur victoire, en les invitant de venir leur aider à faire le ſiége de Weſen, dont ils vouloient tirer une juſte vengeance. Dans ce deſſein ils ſe mirent en marche deux jours après la Bataille; mais en arrivant devant cette malheureuſe Ville, ils furent bien ſurpris de voir que tous les habitans en étoient ſortis ſans doute pour éviter la punition de leur trahiſon. Les Autrichiens les avoient abandonnés, n'aiant pas le courage de défendre un peuple, dont ils avoient cauſé le malheur. Les Weſois de leur côté ſentoient trop l'énormité de leur crime pour ôſer eſpérer la clemence d'un ennemi ſi vivement offenſé. Ainſi déſeſpérant de trouver grace auprès de lui, ils diſperſérent leurs femmes & leurs enfans chez leurs amis dans les terres d'Autriche; enlevérent ce qu'il y avoit

de meilleur & de plus précieux parmi leurs meubles, ſe retirérent enſuite, au ſentiment de *Bullinger*, après avoir mis le feu à leur Ville, & par cette action d'un déſeſpoir marqué ils laiſſérent à la poſtérité un exemple terrible de la vengeance de Dieu. Les Glaronois aiant trouvé Weſen embraſé, s'y jettérent précipitamment pour ſauver ce que les flammes avoient épargné. Ainſi périt cette Ville infortunée, qui depuis ce tems là n'a jamais pû ſe reléver de ſes ruines.

Les Zuriquois allant au ſiége de Weſen apprirent dans leur route le triſte ſort de cette Ville, mais ils ne voulurent pas avoir inutilement endoſſé la cuiraſſé. Rapperſchweil les incommodoit furieuſement; ils crurent, qu'ils ne pourroient mieux emploier leurs Troupes, qu'en faiſant le ſiége de cette place Ils y allérent en effet camper le douziéme Avril, & ils y furent dabord joints par ceux de Schweitz, & Glaris. Ceux de Lucerne, Uri, Underwalden & Zug arrivérent le vint huit, enfin, ſuivant le récit de *Lauffer*, les Bernois & les Soloriens s'y rendirent le trente.

Tſchudi rapporte, que les Zuriquois apprirent la deſtruction de Weſen à Richtiſchweil au deſſus du Lac de Zurich, où ils paſſérent la nuit; qu'ils y tinrent conſeil pour ſçavoir, le parti qu'ils prendroient, & que le réſultat de cette délibération fut, que puiſ-

que.

que ceux de Rapperſchweil avoient perdu quantité de monde à la Bataille du Mont Kouti, il falloit profiter de cet avantage, & en faire le ſiége : Que là deſſus ils envoiérent à Zurich demander une augmentation de Troupes, & tout ce qu'il falloit pour pouſſer le ſiége avec vigueur par le moien des Canons, des Béliers & autres machines, dont on ſe ſervoit alors pour forcer les Villes. Quand tout fut arrivé les Zuriquois partirent de Richtiſchweil le lendemain douziéme Avril environ les quatre heures du matin, & vinrent camper ſur le ſoir devant Rapperſchweil. Ils auroient dû ne pas ignorer, que la Ville étoit pourvûë d'une bonne garniſon, & de tout ce, qu'il falloit pour ſon entretien; qu'outre quantité d'arquebuſiers, il y avoit une Troupe conſidérable de Lombards, que Barnabé Viſconti avoit envoié à ſon Gendre *Léopold* Pére du Duc d'Autriche régnant, que ceux de Waldshut, qui à cauſe de leur éloignement n'avoient pas pû ſe rencontrer à la Bataille, s'étoient jettés dans Rapperſchweil, de même qu'un grand nombre de ceux qui avoient pris la fuite dans le dernier combat; & enfin que le vieux & brave Baron Pierre de Torberg ſe trouvoit à la tête de tout ce monde.

Le treiziéme Avril les Zuriquois envoiérent un détachement pour engager les aſſiégés à faire une ſortie. Ils y perdirent deux hom-

mes, dont l'un fut tué d'un coup de bale, ce qui prouve, qu'en ce tems là on ſe ſervoit déja des mouſquets. Le lendemain quatorziéme arrivérent les Troupes de Glaris avec la Banniére. Le quinze ceux de Schweitz. Le ſeize de bon matin ceux de Zug, & ſur le ſoir ceux de Lucerne, d'Uri, & d'Underwalden. Le vint huit on vit arriver ceux de Berne, & enfin le dernier d'Avril ceux de Soleure: Tous ces Suiſſes enſemble avec les Soloriens faiſoient une Armée de ſix mille hom̃es.

Il y avoit trois ſemaines, que Rapperſchweil étoit aſſiégé, & quoique tous les Confédérés n'y euſſent pas été au commencement du ſiége; ceux, qui s'y trouvérent, ne reſtérent pas dans l'inaction. Ils s'occupérent à préparer des bateaux, dont ils devoient ſe ſervir pour mettre le feu au pont, qui traverſe toute la largueur du Lac de la Ville juſqu'au Village de Hurden, ſéparant le Lac ſupérieur d'avec l'inférieur, qui eſt celui de Zurich. Il y a 1850. pas de long, & 12. piés de large. *Albert II.* commença à le bâtir l'an 1358. & quelques années aprés ſes Fils *Rodolphe IV.* & *Léopold III.* y mirent la derniére main. Ils eurent ſoin de remplir ces bateaux de matiéres combuſtibles, & les pouſſérent entre les paliſſades, qui étoient enfoncés dans le Lac, comptant par là d'allumer le pont, & mettre le feu à la Ville par la communication, que l'in-

l'incendie devoit naturellement avoir : mais les Aſſiégés jettérent de groſſes pierres dans les bateaux, tandis que les femmes & les filles verſoient continuellement de l'eau pour éteindre les bâtimens enflammés, & le pont, qui commençoit a bruler ; ce qui fut cauſe, que cette entrepriſe fut ſans ſuccés.

Quoique les Aſſiégeans n'euſſent pas réuſſi dans leur projet, ils ne laiſſérent pas que de ſommer *Pierre de Torberg* de ſe rendre. Cet habile Capitaine repréſenta à la Garniſon, qu'on feroit peut être mieux pour le bien de la Ville de reçevoir une bonne capitulation, que d'attendre l'extrémité, qui ne pourroit, qu'être fatale, ſi l'on étoit pris d'aſſaut, comme il n'y avoit que trop d'apparence.

Torberg ne fut point écouté ; les Habitans & la Garniſon furent même indignés de ſa propoſition, & il fut obligé de ſe taire. Les Aſſiégeans réſolurent donc le prémier de Mai de donner un aſſaut général, & de tâcher d'emporter la Ville de vive force, puiſqu'ils ne pouvoient pas l'avoir autrement. Ils dreſſérent leurs échelles, approchérent leurs machines, & mirent les blindages. Ils attaquérent de tous côtés avec beaucoup de valeur, & après un combat opiniâtre ils étoient déja parvenu a faire une brêche dans la cave d'une maiſon, qui ſervoit de muraille de Ville en cet endroit, lorſque les Soldats, qui y étoient entrés au lieu de pouſ-

ſer en avant, & de ſe faire ſuivre par leurs compagnons, s'amuſérent à boire du vin, qu'ils y trouvérent, & en portérent même à leurs camarades. Les Autrichiens, qui s'apperçurent de cette manœuvre, rompirent le deſſus du caveau, aſſommérent à coup de pierre ceux des Soldats Suiſſes, qui s'amuſoient à boire, & à force d'eau boüillante, que les femmes verſérent dans la cave, ils vinrent à bout de les chaſſer, & de réparer enſuite la brêche avec des poutres, qui la rendirent impénétrable. L'aſſaut aiant duré près de neuf heures, & les aſſiégés aiant ſoutenu avec une bravoure ſupérieure à celle des aſſiégeans, les Confédérés furent obligés de battre en retraite, d'abandonner une partie de leurs machines, & de lever honteuſement le ſiége le lendemain deuziéme de Mai. Cependant ils n'y perdirent pas beaucoup de monde. *Ulric Betſchard* & *Jean de Mutachtal* tous deux du Canton de Schweitz furent les ſeules perſonnes de conſidération, qui y périrent. Par la rélation, que nous venons de faire, il ne paroit pas, que les Suiſſes aient manqué de machines de guerre comme l'inſinue *Lauffer*, qui attribue la levée du Siége à ce défaut.

Pendant que les Glaronois étoient occupés au Siége de Rapperſchweil, ceux de Gaſtren, & d'Utznach profitérent de l'occaſion pour faire une irruption dans leur

pais.

païs. Ils ſortirent avec leur Banniére, & pillérent tous les villages au delà des retranchemens. Ceux, qui les gardoient, aiant donné l'allarme, les Glaronois s'aſſemblérent au nombre de trois cens, ſuivirent les ennemis juſques dans le Gaſtren, & les joignirent au Village de Schwanden, où ils les attaquérent, leur tuérent cent quatre vints hommes, enlevérent leur Banniére, & ramenérent tout le butin, que ceux de Gaſtren avoient fait dans Ober-Uren.

Les Bernois & les Soloriens avoient été plus heureux quelque tems auparavant devant Buren. *Léopold* Duc d'Autriche y avoit une Garniſon, qui infeſtoit le païs, & ſur tout le territoire de Soleure. Les deux Villes, pour ſe mettre en ſûreté de ce côté là, ne trouvérent point de moien plus efficace, que d'entreprendre le Siége de Buren. Leurs Troupes s'y rendirent dans ce deſſein le Vendredi après Pâques; & tandis, que les Capitaines, qui les commandoient, tenoient leur conſeil de guerre, pour délibérer ſur la maniére de l'attaquer, il s'éleva tout à coup un grand vent, qui leur donna l'idée de jetter dans la Ville des boulets rouges & des feux d'artifice, pendant qu'il ſoufloit impetueuſement. Cette ruſe ne réuſſit que trop pour le malheur des Habitans, qui ſe virent tout à la fois inveſtis, & par leurs ennemis & par le plus impitoiable des éle-

élemens. Ceux d'entr'eux, qui pour éviter les flammes venoient à ſortir de la Ville, étoient à l'inſtant paſſés au fil de l'épée par les Aſſiégeans. En vain voulurent-ils arborer le Drapeau pour demander grace, ils ne purent rien obtenir d'un ennemi ſans miſericorde, & qui ſe ſentoit grievément offenſé. Auſſi y eut-il très-peu de perſonnes, que le fer ou le feu ait épargnées. *Ulric de Tattelried* fut du nombre de ceux, qui ne périrent pas en cette occaſion ; il fut échangé, comme on l'a dit, contre *Ives de Bollingen*, qui étoit détenu à Fribourg. Cette Ville fut encore obligée cette année là de céder à la force du génie de celle de Berne. Les Bernois étant ſortis avec toutes leurs Troupes, vinrent par le *Staberg* juſqu'aux portes de la Ville, & pillérent tout ce, qu'ils rencontrérent en leur chemin. Les Fribourgeois à cette nouvelle ſortirent de leur côté, & pourſuivirent leurs ennemis, qui ſe retiroient. Le combat commença avec fureur de part & d'autre, quand ils furent en préſence. La grande pouſſiére empêchoit les Combattans de ſe reconnoître dans la mêlée, & *Stettler* dit, que les Fribourgeois aiant été obligés de céder, ils perdirent beaucoup de monde dans la pourſuite. Les Bernois non contens de cette victoire ſe remirent en campagne quelque tems après ; & ſuivant leur coutume, ils ſe mirent

rent encore en embuſcade dans les bois du Schönenberg, d'où ils envoiérent quelques Cavaliers, pour faire le dégat. Les Fribourgeois les chaſſérent juſqu'à l'embuſcade, d'où ils furent repouſſés comme la premiére fois avec perte de quelques hommes. *Henri Baron de Morsberg*, qui les commandoit, faiſant l'arriére Garde manqua de tomber entre les mains des Bernois. *Lauffer* en parlant de la prémiére action, nous dit, que la Cavalerie Bernoiſe „ fut piquée de ce, que „ les Fribourgeois avoient oſé ſe préſenter „ ainſi devant elle. Si cet Auteur avoit été homme de guerre, il auroit parlé ſans doute avec plus de modération & de prudence, & il auroit apparemment ſçu, que la bravoure & la peur ſont toujours partagées entre les deux Armées ennemies, quand elles viennent à s'approcher. La victoire ne décide pas entre ces deux paſſions. Un Rien fait gagner une Bataille, un Rien la fait perdre : quelques fois le plus habile Capitaine, le plus grand Général a obligation de ſa gloire à un Sous-Lieutenant, ou à un Sergent, mais l'ami de la fortune eſt ordinairement le vainqueur ; ce que le *Cardinal de Mazarin* ſcavoit ſi bien, qu'il ne donnoit le Commandement des Armées, qu'au plus heureux, ſans avoir égard au plus ou moins de mérite & d'expérience.

Sim-

Simler & *Tſchudi* [excepté dans une apoſtille tirée de Stettler] ni les annales de Fribourg ne font aucune mention de ces deux derniéres actions, au moins de la maniére dont elles ſont rapportées. *Tſchudi*, qui eſt le ſeul qui en parle dit ſimplement, que Otton de Bubenberg & Conrad de Birgenſtein furent faits Chevaliers par Joſſe de Rich dans les courſes, que les Bernois firent dans le Païs Fribourgeois. A en juger par le récit des *Stettlers* & de *Lauffer*, il ſemble que c'eſt une répétition des prémiéres en 1339. parceque les circonſtances ſont à peu près les mêmes à la délicateſſe de *Lauffer* près, qui ſe ſcandaliſe de ce que les Fribourgeois ont oſé ſe préſenter devant la Cavalerie Bernoiſe, quoique les deux auteurs, ſur leſquels il a fondé ſon trait d'hiſtoire, n'en aient point parlé. Quoiqu'il en ſoit: On laiſſe ce plaiſir à Lauffer pour paſſer aux expeditions, que les Helvétiens & les Autrichiens firent après le ſiége de Rapperſchweil.

Les Bernois & les Soloriens, à leur retour de ce ſiége, brulérent en paſſant les fauxbourgs de la Ville d'Arau, & enſuite allérent aſſiéger celle de Nidau, où Jean de Roſſey commandoit au nom d'*Enguerran* de Couſſi, à qui elle appartenoit par le Doüaire de ſa Mére Cathérine d'Autriche. Roſſey ne gardoit pas une bonne diſcipline militaire. Il permettoit toute ſorte d'excés à ſa garniſon,

juſqu'à

juſques là qu'il n'y avoit plus de ſûreté à voïager, & que ſes ſoldats pilloient impunément tout ce, qu'ils pouvoient attraper ſur les grands chemins. Le ſiége fut commencé & pouſſé avec beaucoup de vigueur. Les aſſiégeans, qui attaquoient la Ville par eau & par terre s'en rendirent bientôt les maitres. Les aſſiégés ſe ſauvérent dans le Château, où ils capitulérent ſous la condition, que s'ils n'étoient pas ſecourus dans l'eſpace de ſix ſemaines, ils ſe rendroient, moiennant qu'on les laiſſât ſortir avec tous les honneurs de la guerre. Il périt dans l'aſſaut une barque ſurchargée des aſſigéans, qui ſe noiérent dans les foſſés, que forme le Lac, parcequ'on ne put pas leur donner du ſécours pendant la chaleur du combat, où naturellement l'on ne fait pas beaucoup d'attention à ce qui ſe paſſé à côté de ſoi. Roſſey n'aiant point reçû de ſécours ſe rendit le jour de Saint Jean Baptiſte, ſous les conditions, dont on étoit convenu. Pierre Balmer du Conſeil de Berne y fut nommé le premier Ballif de la part de cette République. La Ville de Soleure eut part à la gloire de cette conquête, aux frais du ſiége, & aux tués; Voilà tout le profit, qu'elle en tira; Quoiqu'en bonne juſtice ils euſſent dû, ce ſemble, partager le fruit de leur victoire par égale portion, où au moins à proportion des Troupes, qu'on avoit fournies des deux côtés. On trouva dans les pri-

priſons de Nidau l'Evêque de Lisbone ; & le Prieur d'Altazona, qui revenant de Rome en Portugal, avoient été pris par la Garniſon entre Soleure & Bienne. Les Bernois les emmenérent avec eux dans leur Capitale, où ils furent reçus & traités ſuivant leur dignité. Le Magiſtrat leur fit livrer trois cens Ducats pour leur voiage ; mais ils les rendirent avec uſure en joignant à cette ſomme, qu'on leur avoit avancée, mille autres Ducats en reconnoiſſance de l'accüeil, qu'on leur avoit fait ; c'eſt la penſée de *Tſchudi*. *Lauffer* au contraire, qui a quelques-fois des idées un peu particuliéres, prétend, que ce fut par maniére de contribution pour les frais de la guerre ; où cependant ni le Prélat ni le Prieur n'avoient aucun interêt.

Les Autrîchiens eurent auſſi un avantage ſur les Zuriquois auprès du vieux Regenſperg ; le Ballif, qui les commandoit dans l'Ergau, leur dreſſa une embuſcade, où il mit deux cens Maîtres, & quelque Infanterie. Il envoia enſuite quelques Cavaliers par le Käfferberg du côté de Zurich pour les y attirer, ne doutant point, qu'après avoir appris l'entrée des Autrîchiens dans le pais, ils ne vinſſent inceſſamment pour leur livrer combat. La Ruſe eut ſon effet. Les Zuriquois au prémier avis, qu'ils eurent du pillage des ennemis s'avancérent avec la Banniére juſqu'au Letzi, où ils défendi-

fendirent au Soldat de quitter le Drapeau pour ne pas riſquer d'être battus en détail. Mais quelques uns n'obéirent pas. Il y eut des Bourgeois & des Soldats, qui prirent les devants, & tombant de Höng dans le bois, où les Autrîchiens étoient embuſqués, les uns furent taillés en piéces, & les autres faits priſonniers. Mais les Zuriquois eurent leur revanche quinze jours après. Ils ſortirent du côté de Gruningen, & de Kibourg, pillérent ces deux Balliages, & enlevérent quantité de bétail. Ceux de Gruningen & de Kibourg les ſuivirent avec la Banniére, & les joignirent auprès du Couvent de Gféen.

Les Zuriquois s'étoient poſtés avantageuſement, & ne faiſoient paroitre, qu'une partie de leur monde. C'eſt ce qui engagea les Kibourgeois à donner dans l'embuſcade où ils furent très maltraités, aiant laiſſé ſoixante & dix morts ſur la place, & pluſieurs priſonniers, entre leſquels fut le ſous-Ballif de Kibourg. Ce ne fut pendant cette année là, qu'une petite guerre, qui ne décida de rien, où tantôt les Suiſſes & tantôt les Autrîchiens étoient battus. Depuis la journée de Routi, la fortune ſe plaiſoit à partager ſes faveurs. Les Cantons brulérent les Bains de Baden, & en échange les ennemis réduiſirent en cendres les Villages de Richtiſchweil, de Pfeifficon, & de Freyenbach; ainſi les ſeuls Particuliers ſouffroient, ſans que les Etats

en fuſſent plus à leur aiſe. Les Bernois firent une courſe dans le Fricktal, où ils défirent quelques Autrîchiens, & en emportérent un butin conſidérable ; mais ceux-ci s'en vengérent bientôt ſur les Zugois, qu'ils attirérent dans une embuſcade, d'où il n'en échappa que très-peu ; ils leur tuérent entre autres leur Amman *Jean d'Oſſental*, & l'endroit, où ceci ſe paſſa, s'appelle encore aujourd'hui *la côte des Morts*. La plûpart des Cantons conſervérent cependant quelques unes de leurs conquêtes. Schweitz garda Einſidlen, avec quelques petites places dans la baſſe Marck. Glaris eut le Bourg de Windegg, qui avoit été détruit, & quelques terres dans le bas Urnen, Bilten, & Vilenſpach. Soleure eut la Seigneurie de Buchegg, Berne s'étant approprié tout le reſte, ſans leur en faire part, quoique les Soloriens euſſent été inſéparables des Bernois pendant toute la guerre. Berne eut Buren, Nidau, Underweſen, l'Oberſibental, & autres Seigneuries. Zug à la paix rendit le fort ſaint André. Lucerne eut la Ville & le Balliage de Rotenbourg, la Ville de Sempach, l'Entlibuch, Hochdorf, Ruſweil, Roth, & Wolhauſen.

La défaite des Villes Impériales à Dorfingen dans le Wirtemberg balança ces avantages, que les confédérés Suiſſes avoient remportés ſur la Maiſon d'Autrîche & ſes

Parti-

Partiſans, par l'influence, que la Confédération Germanique avoit ſur l'Helvétique. Ces Villes, outre leurs Troupes ordinaires, avoient un corps de dix-huit cens hommes tant Cavalerie qu'Infanterie dans la Ville de Weil frontiére de la Suabe & du Wirtemberg, avec lequel elles entrérent dans le Village de Dorfingen apparemment pour en faire le pillage. Ces Troupes en trouvérent d'autres, qui à leur approche ſe retirérent dans le Cimetiére, où celles des Villes voulurent entreprendre de les forcer. Les Comtes de Wirtemberg Pere & Fils, qui n'étoient pas éloignés de Dorfingen avec un corps de deux mille ſix cens hommes, accoururent au ſécours des leurs, qui étoient aſſiégés dans ce Cimetiére, & attaquérent vivement leurs ennemis, qui ſe trouvérent entre deux feux. Le combat devint furieux, & la valeur fut égale des deux côtés. Le jeune Comte *Ulric de Wirtemberg* fut tué à la tête des Siens de même que celui de *Löwenſtein* & pluſieurs autres; ce qui fit croire, que la Victoire ſe déclaroit pour les Villes alliées. Le vieux Comte *Eberhard de Wirtemberg* remarquant, que ſes Gens commençoient à plier, ſe mit à leur tête, en leur diſant „ de ne pas faire attention à la mort „ de ſon Fils, puiſqu'il devoit comme tous „ les autres hommes paier le Tribut à la na„ ture; qu'au reſte il les conjuroit de com-

„ battre avec toute la valeur, dont ils ſe-
„ roient capables, & de pourſuivre l'enne-
„ mi ſans miſericorde „ *Eberhard* témoigna dans ce moment, ce que le Général exigeoit de lui ; mais après la Bataille il ſentit, qu'il étoit Pere, & ſon cœur s'attendrit au ſouvenir de ce qu'il avoit perdu. Il ſe conſola cependant le lendemain, quand il apprit, que ſa Niéce avoit fait un fils.

La harangue du Comte ne rétablit pas le combat, dont le ſuccés ne lui étoit pas favorable ; mais l'arrivée du ſécours, que lui amena *Loüp de Wimenſtein*, eut tout un autre effet. Celui-ci, quoique ennemi particulier du Comte de Wirtemberg, voulut bien oublier en faveur de la cauſe commune, le ſujet de leur inimitié, qui étoit le refus de ſes ſervices dans cette guerre. Ceux, que la Ville de Nuremberg avoit envoié pour ſon contingent, aiant vû le ſécours, qui venoit d'arriver, en furent épouvantés, & prirent la fuite, qui entraina celle des autres dans le tems même, que la victoire ſe déclaroit une ſeconde fois pour les Villes alliées. Elles perdirent douze cens hommes, qui furent tués ſur le champ de Bataille, & ſix cens priſonniers.

Les Suiſſes apprirent cette mauvaiſe nouvelle avec douleur, parcequ'ils en connoiſſoient la conſéquence. Elle fut pourtant en partie la cauſe de la paix, qui ſe fit entr'eux & la Maiſon d'Autriche. Les Abbés

bés d'Einſidlen & de Wettingen n'avoient ceſſé de s'emploier pour la procurer. L'un & l'autre y étoient intereſſés à cauſe du voiſinage de la guerre, qui déſoloit leur païs. Einſidlen avoit été pris par les Suiſſes; Wettingen étoit le paſſage des Troupes entre Zurich, Baden, & Mellingen. Le prémier éſperoit, que la paix le remettroit en poſſeſſion de ſon Déſert, & l'autre, qu'il ſeroit délivré des contributions, dont il étoit accablé; mais leurs ſoins furent inutiles.

Les Villes Impériales eurent ou plus de bonheur, ou plus d'adreſſe. Celles de Bâle, de Conſtance, de Rotweil, de Ravenſpourg, d'Uberlingen, de Lindau, &c. envoiérent leurs Ambaſſadeurs à Zurich, où ils travaillérent avec tant d'aſſiduité, d'empreſſement & de zéle, qu'après un travail de trois ſemaines, ils vinrent à bout de faire une paix, qu'on devoit proclamer le 1. d'*Avril* 1389. pour durer juſqu'au vint troiſiéme *Avril* 1396. les conditions de cette paix furent „ que les „ Suiſſes reſteroient dans la tranquille poſ„ ſeſſion non ſeulement de leur Confédéra„ tion, de leurs priviléges, & de leurs fran„ chiſes, mais encore de leurs conquêtes.

Les Bernois firent difficulté d'entrer dans cette paix, quoiqu'ils n'euſſent pris les armes, qu'après la campagne de Sempach, où ils ne ſe trouvérent pas. Cela irrita extrêmement les autres Confédérés; qui avoient

ſoutenu le poid le plus dangereux, & le plus dur de la guerre, pendant que les Bernois, n'en avoient eû leur part, qu'après qu'on leur eût fraié le chemin à la victoire. Les Zuriquois ſur tout ſe récriérent beaucoup, parceque leurs magazins étant vuides, ils déclarérent qu'ils étoient hors d'état de continuer une guerre auſſi diſpendieuſe que celle, dont il étoit queſtion. Les Bernois néanmoins ſe laiſſérent enfin gagner, & ſouſcrivirent à la paix comme les autres.

Voilà à quoi ſe ſont terminées les menaces de la Maiſon d'Autriche. La mort de *Léopold*, & celle de ſes plus fidéles Partiſans dans les deux Batailles de Sempach & de Näfels ſont les triſtes preuves de ſon ambition, & de ſa décadence en Helvétie; & en même tems d'illuſtres trophées de la valeur des Suiſſes, & de glorieux témoignages de leur zéle pour le maintien de leur liberté & de leur Confédération.

1389 Le lendemain de la publication de la paix, les Glaronois inſtituérent à perpétuité une Proceſſion qui devoit ſe faire ſur le champ de Bataille à Näfels en action de graces de la victoire, que Dieu leur avoit donnée, avec un anniverſaire pour le repos de l'ame de ceux des leurs, qui y furent tués, auſſi bien qu'à Weſen, & dont les noms ſont lûs après la Meſſe finie en mémoire de leur valeur, & du Sacrifice qu'ils ont fait de leur

vie

vie pour le ſalut de la Patrie. Cette devotion eſt continuée encore de nos jours avec cette différence, que le Curé Catholique & le Miniſtre Réformé font leur fonction alternativement. Une année il y a une harangue prononcée par un Magiſtrat Catholique, & la ſuivante par un Réformé. Celà prouve, que tous les Cantons Réformés ne penſent pas également ſur les cérémonies & les uſages de l'Egliſe Romaine, puiſque ceux de Glaris en aſſiſtant indifferemment à cette Proceſſion annuelle, que leurs Ancêtres ont établie, donnent un témoignage public, que toutes les pratiques, & les cérémonies de l'Egliſe Romaine ne leur paroiſſoient pas vaines & ſuperſtitieuſes. Puiſqu'elles ne ſont inſtituées, que pour rendre à Dieu le culte d'adoration, & de reconnoiſſance que nous lui devons par toutes ſortes de titre.

Les Glaronois donnérent avis de cette inſtitution à leur Alliés du Canton de Schweitz, qui décrétérent qu'on envoïeroit toutes les années à perpétuité, des Députés de leur Conſeil pour aſſiſter à cette Proceſſion, & pour en conſerver la mémoire, il fut dreſſé un inſtrument, qui ſe lit toutes les années ſur le champ de Bataille. En 1426. on y fit quelque leger changement, qui ne touche rien à l'eſſentiel de l'acte. On y lit ces paroles: *Ceux de Weſen, qui exiſtoient alors*, & l'on y a ajouté ce qui ſuit: „ On fera dorenavant l'anniver-

„ faire pour le repos de l'ame tant des Gla-
„ ronois, qui ont été tués dans le combat
„ que de ceux qui ont assisté à cette Bataille.

La Noblesse, dont les Parens avoient été tués à Näfels, demanda aux Glaronois, qu'il lui fut permis de bâtir une Abbaie ou un Couvent dans l'endroit même, où le combat s'étoit donné; & l'Abbé de Ruti, de la Maison de Wagenberg, dont le Frére étoit du nombre, offroit douze mille gouldes pour ce bâtiment. Mais les Glaronois, dans la crainte, que ce Couvent ne leur portât préjudice à l'avenir, & que la mense capitulaire n'engloutît peu à peu leurs possessions & leurs biens, ne voulurent pas y donner les mains. Ils agréerent néanmoins, que les cadavres fussent déterrés, & transportés à Ruti, où l'Abbé Bilgerin les conduisit aiant eu la force & la charité de les déterrer lui même au nombre de cinq cens soixante & dix neuf prenant tout ce, qu'il trouva sans distinction pour ne pas manquer ceux de la Noblesse, qu'il vouloit avoir, n'étant pas possible de les reconnoître au bout d'un an & huit mois, qu'ils étoient enterrés.

Näfels, ou *Næchefels*, en latin *Navalia*, est un joli Bourg près de la Lint, avec un pont sur cette riviére, qui conduit à Mullis. Il y a deux bâtimens magnifiques, dont l'un appartient à la Maison des *Fräulers*, l'autre est le Couvent des Capucins, situé

sur

ſur une hauteur dans l'endroit, où étoit autrefois la fortereſſe, qui ſervoit de réſidence aux Gouverneurs du païs, lorſqu'il étoit ſous la domination de la Maiſon d'Autriche.

Näfels n'eſt point la Capitale du Canton; c'eſt GLARIS, qui eſt ſitué dans une jolie campagne au pied de quelques montagnes fort hautes, & fort eſcarpées. La Lint, qui paſſe tout auprès, contribue à la fertilité des campagnes voiſines. Il y a dans ce Canton des Familles d'une ancienne Nobleſſe, & qui ſe ſont fort diſtinguées. Les *Galati* ſont connus par cette ſuperbe réponſe, que le Collonel aux Gardes de ce nom fit à *Henri IV.* On ſçait, qu'aiant demandé à ce Monarque dequoi païer les Troupes Suiſſes en lui diſant: *Sire! argent ou congé*, le Roi répartit, *ni l'un ni l'autre; ſi j'avois tout l'argent, que les Suiſſes coutent à la France, j'aurois de quoi bâtir un ſecond pont neuf. Cela ſe peut, Sire!* répondit Galati, *mais ſi le ſang, que les Suiſſes ont répandu pour le ſervice de la Monarchie Françoiſe, couloit ſous ce pont, je ſuis convaincu, qu'il l'entraîneroit.* Les Tſchudi, les Heſſi, les Freuler, les Zwitcki, les Hauſer, les Bachman, les Elmer, les Muller, les Zweiffel, & quelques autres tiennent auſſi leur rang parmi les anciennes Familles.

Ruti étoit un Couvent de Moines fondé en 1217. par un Comte de Toggenbourg. Il appartient aujourd'hui à la Seigneurie de

Zurich, qui y établit un Officier pour en retirer les rentes. Le dernier Comte de Toggenbourg y a ſon tombeau, il mourut l'an 1436. La République de Zurich y avoit ci-devant un grand magazin de munitions de guerre : mais il fut conſumé par les flammes le 7. *Decemb.* 1706. ſans qu'on ait ſçu comment le cas étoit arrivé ; le feu étoit ſi violent, qu'il fut impoſſible d'en rien ſauver ; l'Egliſe & le Couvent furent enveloppés dans l'incendie. On ſoupçonna à ce ſujet les Miniſtres de l'Abbé de Saint Gal, fondé uniquement ſur la fantaiſie du peuple, qui dans ces ſortes de malheurs en réjette toûjours la cauſe ſur le parti ennemi.

1390 Les Glaronois par le moien de Rodolphe de Schwend Bourguemaitre, & de Henri Landolt de Zurich, s'apointérent avec l'Abbeſſe & l'Abbaie de Seggingen. De la part de l'Abbeſſe furent envoiés à Zurich, Jean Comte de Habſpourg, Rodolphe Comte de Sultz, Pierre Baron de Torberg, Nicolas de Haus, Burcard de Münch, Herman de Reinach, Thierri Schneuwli, & Jean de Wippingen Avoier de Fribourg en Neuchtland.

La Maiſon d'Autriche malgré le peu d'inclination, qu'elle ſçavoit qu'on avoit pour elle en Helvétie, ne laiſſoit pas, que de s'inſinuer dans ce païs dans toutes les occaſions qui ſe préſentoient. Elle ne pouvoit pas abandonner le deſir d'une Principauté en Suiſſe.

Elle

Elle attiroit à elle dans ce deſſein tout ce qu'elle pouvoit dans l'Alſace, dans la Suabe, dans la Turgovie, dans l'Ergau, & le Sundgau, dans le Briſgau, le Schwartzwald, & l'Hégau. Pluſieurs Comtes & grands Seigneurs s'étoient réduits à la miſére pour ſoutenir ſon parti dans les précédentes guerres. Jean Comte de Werdenberg Seigneur de Sargans ne vit qu'avec un ſenſible regret, que *Léopold* Duc d'Autrîche eût acheté de la Maiſon de Kilchmaltren les Villages de Tertzen & de Mols, qui étoient de ſon Comté. Mais comme il s'étoit prèſque ruiné en le ſervant, il fallut ſe contenter de ſe plaindre. Les Kilchmattren étoient originaires de Glaris, & Conrad leur Pére étoit mort Avoier de Walaſtat; ſon fils Dietrich ou Thierri avoit été tué à la Bataille de Näfels au ſervice des Glaronois: Ce qui faiſoit croire au Comte Jean, que *Léopold* avoit des deſſeins, qui dans la ſuite lui pourroient nuire. Après tout il ne ſçavoit, que penſer de la conduite des fréres Kilchmattren, qui ſe défaiſoient de leurs fiefs en faveur d'un ennemi de leur Patrie. Dans cette inquiétude jointe au peu de contentement, qu'il avoit de la Maiſon d'Autrîche, il crut devoir rechercher une Alliance avec les Suiſſes. Mais comme dans la derniére guerre il avoit été un des Généraux du parti oppoſé, les Confédérés ne voulurent point s'allier avec lui. Ce refus le fit 1391
retour-

retourner à *Léopold*, avec lequel il fit Alliance conjointement avec *Jean d'Ehingen* Evêque de Coire en Grison.

On sera surpris avec raison du scrupule, que les Confédérés se firent alors d'accepter l'Alliance d'un Seigneur, qui en qualité de Comte de Werdenberg & de Sargans, pouvoit donner un grand poid à la Confédération Helvétique. Il semble, que la saine politique exigeoit, qu'ils s'alliassent avec un puissant Voisin, qui quoique dérangé par rapport aux frais de la guerre; n'étoit pas dans l'impossibilité de rétablir ses affaires, & de devenir dans la suite un Allié utile, & respectable. D'autant plus, que ses deux Comtés étoient sur les frontiéres des Cantons de Glaris & de Schweitz.

1392 *Himier* Evêque de Bâle permit à la grande Ville de rédimer la Petite, moiennant la somme de 21000. goulden de la Maison d'Autriche, à qui elle étoit engagée. *Frédéric* Comte de Blankenheim Evêque de Strasbourg, & Administrateur de l'Evêché de Bâle, qui ne ménageoit pas mieux qu'*Himier*, convint avec le Magistrat pour 29800. Florins d'Empire, dont il avoit besoin, & obtint de *Boniface IX.* l'agrément nécessaire pour ce démembrement de l'Evêché. Plusieurs Evêques Successeurs ont confirmé cette vendition en faveur de la Ville de Bâle; ainsi à mesure, que les Prélats ne s'occupoient

poient que de leurs plaiſirs, & à faire des dépenſes ſuperflües, le Magiſtrat penſoit tout de bon à s'enrichir de leurs dépoüilles. *Claudine* de Seiſſel Veuve du Comte *Loüis* de Gruieres n'économiſoit pas mieux pour ſon Fils le Comte *François*, ſous prétexte de reconnoiſſance pour les ſervices, qu'elle prétendoit, que les Bernois avoient rendus dans le vieux tems à la Maiſon de Gruieres, elle leur fit préſent de ſon fief de Manenberg, qu'*Adrien de Bubenberg* lui avoit fait ravoir par le droit de commiſe. Il eſt vrai, que quelques années après les Bernois rentrérent en marché avec *Adrien*, qui leur céda ce fief, & leur vendit encore ſa terre de Reutingen avec le Zwiffelberg.

Il étoit bien difficile, que pendant une 1393
guerre de quatre ans, qui avoit cauſé tant de troubles, les mœurs ne ſe fuſſent pas corrompuës. Ce fut pour rémedier à ce déſordre, & pour attirer en même tems la Benediction du Dieu des Armées, que les Suiſſes firent prudemment les Ordonnances ſuivantes: 1ò. „ Aucun des Confédérés ne profane-
„ ra ni Egliſe, ni Chapelle, ni autres Lieux
„ ſaints. Au cas qu'il ſoit obligé de s'en ren-
„ dre maitre pour en chaſſer l'ennemi, qui
„ s'en feroit ſaiſi, il fera ſon poſſible pour
„ ne les point endommager. 2ò. Chaque
„ Confédéré ſe gardera bien d'abuſer d'au-
„ cune femme ou fille, & d'attenter à leur
„ pudi-

„ pudicité ; que ſi une femme ou fille fait
„ quelque choſe répréhenſible, alors elle
„ pourra être chatiée ſuivant ce qu'elle au-
„ ra méritée. 3ò. Chacun aſſiſtera fidélement
„ & généreuſement ſon Camerade dans les
„ aſſauts, dans les batailles, & autres opé-
„ rations militaires, oubliant tout ſujet de
„ haine & de rancune pour ne penſer, qu'à
„ donner ſa vie & ſon ſang en ſe ſecourant
„ mutuellement. 4ò. Perſonne ne quittera
„ ſon poſte avant la fin de l'action, ſoit ba-
„ taille, ou aſſaut, quand même il ſeroit
„ bleſſé, & par là mis hors de combat. Cet
„ état de ne plus pouvoir agir ne lui ſera
„ cependant pas reprochable. 5ò. On ne
„ s'amuſera point à piller le camp ennemi,
„ avant la bataille pleinement gagnée. Alors
„ le pillage ſera permis, mais le butin ſe
„ partagera par égale portion ſous l'inſpe-
„ ction du Général. 6ò. Les Confédérés ne
„ ſeront pas répondans l'un pour l'autre.
„ 7ò. Toute perſonne ou Marchand, qui
„ apportera des vivres, ou autres choſes né-
„ ceſſaires au camp, pourra librement &
„ ſans empêchement les débiter. 8ò. Au-
„ cun Canton ne pourra commencer une
„ guerre de ſon propre mouvement; & ſui-
„ vant l'Alliance, il donnera le tems d'exa-
„ miner, s'il a raiſon de l'entreprendre.
„ 9ò. Qui que ce ſoit, n'aura la hardieſſe
„ ni en tems de paix, ni en tems de guer-

re

„ re d'uſer de violence contre ſon Confédéré.
„ S'il a quelque ſujet de plaintes, il ſoumet-
„ tra le tout au Juge, qui en décidera ſuivant
„ l'équité. Quiconque fera le contraire ſe-
„ ra livré entre les mains de ſon Magiſtrat, qui
„ pourra diſpoſer de ſon corps & de ſes biens
„ ſuivant ſa volonté.

Ces ordonnances ne pouvoient faire, qu'un bon effet dans la milice Suiſſe. Auſſi les Auteurs contemporains diſent, qu'elles furent la cauſe des victoires qu'elle remporta, & des grandes conquêtes, qu'elle fit ſur la Maiſon d'Autriche, auſſi bien que de la réputation, qu'elle s'eſt acquiſe dans le ſervice de tant de différens Princes, où elle fut emploiée dans la ſuite.

Léopold Duc d'Autriche ne pouvoit oublier l'affront, que les Suiſſes lui faiſoient en l'empêchant d'établir dans leur païs, une ſouveraineté pour ſa Maiſon. Il ne perdit cependant pas de vûë ce deſſein, & il parut, qu'il ne vint à Baden que pour voir, s'il n'y auroit pas moien en tems de paix de ſe concilier les eſprits, qu'il n'avoit pas pû forcer en tems de guerre. Il ne trouva point de meilleur expédient pour cela que de chercher à diviſer les Confédérés; pour y parvenir il hazarda de frapper à la prémiére porte. Il s'adreſſa dabord à Rodolphe Schôn Bourguemaitre de Zurich, & par ſon moien au petit Conſeil. La plûpart traitérent avec lui ſans

l'aveu,

l'aveu, ni la participation du grand Conſeil, & de la Communauté. Un des articles de ce Traité, ſans parler de pluſieurs autres également contraires à la Confédération Helvétique, portoit „ qu'en cas, que le Duc fit la „ guerre aux Suiſſes, les Zuriquois ne leur „ fourniroient aucuns vivres.

Cette ſubtile démarche du Duc, & le train, qu'elle prenoit, lui firent concevoir une forte eſpérance, de pouvoir parvenir à déſunir les Suiſſes, & à rompre leur Alliance. C'étoit le but, qu'il s'étoit propoſé par le Traité que le Bourguemaitre avoit ſi légérement accepté, lui important aſſez peu qu'il réuſſit, pourvû qu'il jettât la prémiére ſemence de diviſion entre les Confédérés. Il abandonnoit au tems & aux conjonctures le ſoin de faire le reſte, ſçachant bien, qu'un trait de cette nature ne pouvoit manquer d'exciter parmi les Suiſſes une défiance, qui acheveroit ſon ouvrage. Cependant les zélés partiſans de la Patrie qui faiſoient la plus petite partie du Conſeil, gémiſſoient en ſécret dans ces circonſtances critiques; mais ils n'oſoient pas ouvrir la bouche; & une vaine crainte mêlée de reſpect les empêchoit d'inſtruire le public du malheur qui le menaçoit. Le petit Conſeil prétendoit être en droit de contracter des Alliances independamment du Grand & ſans conſulter la Communauté; mais les Suiſſes n'en penſérent pas de même;

car

car après avoir été avertis ſous main, du Traité, qui venoit d'être conclu avec *Léopold*; Lucerne, Uri, Schweitz, Underwalden, Zug, & Glaris envoiérent leurs Députés à Zurich pour ſe plaindre hautement contre la démarche, que le petit Conſeil avoit faite, & qui détruiſoit abſolument la Confédération Helvétique. Ils demandérent à être admis en Deux Cens pouryfaire leur repréſentation; mais on leur en refuſa l'entrée, & pour toute réponſe, le Conſeil leur fit connoitre, qu'il s'en tenoit à ce qui étoit fait, ſans vouloir y rien changer.

Après le départ des Députés le Bourguemaitre & le Conſeil conclurent ſans la participation des Deux Cens, l'Alliance avec la Maiſon d'Autriche; en firent expédier ſur le champ le Contract, & reçûrent peu de tems après de Vienne l'acte, qu'*Albert* avoit fait dreſſer pour le ratifier; mais ils n'arriva pas aſſez tôt pour qu'ils en puſſent faire l'uſage qu'ils prétendoient.

Il ſembloit, que tout alloit au gré, & ſuivant les ſouhaits de *Léopold*. Les Députés avoient été renvoiés avec hauteur; le Conſeil avoit fait un pas extrêmement hardi, & les Suiſſes qui n'en vouloient pas être les dupes, méditoient déja de faire la guerre aux Zuriquois, comptant ſur une partie de la Bourgeoiſie de Zurich, qui étoit très mal ſatisfaite de la conduite de Schön & de ſes

Partiſans. Mais comme dans des affaires de cette importance, d'où dépend le ſalut de la Patrie, la modération eſt toûjours le parti le plus aſſûré & le plus ſage; les Cantons indiquérent une Diette, où il fut reſolu, qu'on envoiéroit une ſéconde Ambaſſade à Zurich, pour tâcher de détourner les eſprits d'une Alliance ſi préjudiciable au Corps Helvétique, & ſi fort contraire à ſes interêts. Les Députés de Berne & de Soleure ſe joignirent à ceux des autres Cantons, & arrivérent tous enſemble à Zurich le huitiéme de Juin. Ils furent dabord admis en conſeil, où ils parlérent avec tant de force & d'énergie, que le Bourguemaitre & les Sénateurs en furent interdits, & démandérent un moment pour avoir la liberté de délibérer ſur leur réponſe. Pendant qu'on raiſonnoit en chambre, les Députés ſortirent de la Maiſon de Ville, & ſe répandirent parmi le peuple qui étoit accouru en foule pour ſçavoir de quoi il étoit queſtion. Ils déclarérent le ſujet de leur voiage, & ſe plaignirent amérement de l'Alliance, que le Bourguemaitre avoit faite avec la Maiſon d'Autriche ſans le conſentement de la grande Chambre.

La Bourgeoiſie étoit aſſez indiſpoſée contre le Conſeil ſans avoir beſoin, qu'on l'irritât davantage. Schön & ſes adhérans ne l'ignoroient pas. Les Suiſſes avoient demandé de paroitre devant les Deux Cens; c'eſt ce qui jettoit

jettoit le Conſeil dans un grand embarras; mais voiant enfin qu'il ne s'en tireroit pas autrement, il convoqua lui même cette illuſtre & ſuprême aſſemblée croiant par cette démarche en mériter la protection. Il y fut réglé que l'Alliance demeureroit ſuſpenduë, & ſeroit regardée comme non avenuë par l'eſpace de huit jours pendant lequel tems on en feroit l'examen en préſence de toute la Communauté, & que dans cet intervale le petit Conſeil ſeroit interdit de ſes fonctions.

Le peuple qui avoit hautement déſaprouvé le Traité dont on a parlé, fut étrangement irrité contre ceux qui en étoient les Auteurs, & ſi les plus ſages d'entre les Deux Cens n'avoient trouvé le ſecret d'adoucir les eſprits, peut être ſe ſeroit-on porté à des extrémités dangereuſes pour l'Etat.

Le Bourguemaitre & ſes Partiſans voulurent ſe juſtifier en proteſtant que dans leur démarche ils n'avoient eu d'autre choſe en vûë que le bien & l'avantage de la Patrie; mais comme l'on étoit parfaitement convaincu du contraire, ont eut bien de la peine à perſuader la Communauté de remettre le jugement des coupables aux Deux Cens; elle le fit cependant; & Schön fut dépoſé de ſon emploi, que l'on donna à Henri de Meis Chevalier. Dix ſept Conſeillers, qui étoient les plus affectionnés pour la Maiſon d'Autriche, furent exilés, les uns pour toûjours,

les autres pour un certain tems. La Confédération Helvétique fut renouvellée, & confirmée plus fortement que jamais. Enſuite les Zuriquois par le conſentement de Beatrix de Wolhauſen Abbeſſe du Munſter, firent diverſes Ordonnances pour le Gouvernement de l'Etat & pour ceux qui en ſeroient les Chefs, avec défenſe d'y jamais contrevenir en maniére quelconque.

Les Hiſtoriens Zuriquois paſſent légérement ſur cette Alliance de Schön avec la Maiſon d'Autriche, ſans en rapporter les circonſtances. On en verra une bien plus étonnante dans la ſuite, qui a manqué de renverſer entiérement le Corps Helvétique.

1394 *Léopold* aiant manqué ſon coup avec les Zuriquois, & ne ſe trouvant pas en état de faire la guerre aux Suiſſes, changea de ſiſtéme, & envoia ſes Députés à Zurich pour prolonger la paix avec eux; ce qui fut fait pour l'eſpace de vint ans; & tous les Confédérés furent compris dans cette Tréve. L'inſtrument eſt du ſeiziéme Juin.

Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt, qu'on y a traité des deux parts de Souverain à Souverain, & que la Maiſon d'Autriche abandonnant le Corps Helvétique à ſa propre juriſdiction civile & criminelle, elle ne s'eſt reſervé, que le droit de percevoir certaines cenſes, qui n'ont aucun rapport à la Souveraineté; comme ſont les treize florins d'Empire,

pire, que le Canton de Glaris païe encore de nos jours annuellement à l'Abbaie de Seggingen ſans que l'Abbeſſe ou ſon Chapitre puiſſent prétendre en aucune façon à la Suprématie de ce Canton, ni la Maiſon d'Autriche en ſon nom, comme elle l'entendoit avant cette époque. Claire de Hohenklingen Abbeſſe de Seggingen paſſa cet acte le Samedi avant la Sainte Madelaine 1395. en 1395
préſence d'Henri de Meis, & Jean Meyer de Knonau Bourguemaitres, accompagnés de cinq Conſeillers de la Ville de Zurich. Par ce Traité elle fait ceſſion pour elle & pour ſon Chapitre aux Glaronois de toutes leurs redévances à l'égard de ſon Abbaie moiennant trente deux Livres Zuriquoiſes, qui font les treize Gouldes.

Cependant *Galeas* Viſconti de Milan, qui faiſoit tous ſes efforts pour ſe rendre maitre de l'Italie, obligea le Pape de reclamer le ſécours de *Wenceslas*, qui s'étoit engagé à défendre & à proteger l'Egliſe contre tous ſes ennemis; mais bien loin de penſer aux affaires du Saint Siége, & à lui donner du ſécours, il avoit créé *Galeas* le prémier Duc de Milan, moiennant cent mille ducats, qu'il donna à l'Empereur pour le Diplome, qui lui fut envoié en grande cérémonie. Ce Prince avoit même abandonné le ſoin de ſes affaires domeſtiques, & de celles de ſon Etat pour ſe plonger dans les plus ſales voluptés,

étant dévenu comme inſenſible à ſes plus eſſentielles obligations, affin de ſe livrer avec plus de molleſſe à ſes ſenſualités criminelles, ſous leſquelles il demeura enſeveli. La plûpart du tems on le voïoit ivre, & en cet état il commettoit tous les déſordres, qu'on peut imaginer. Il ne rougiſſoit point de paroitre dans les lieux de débauche les plus infames. S'il arrivoit à quelqu'un de faire ou de dire quelque choſe, qui ne fut pas de ſon gout, ou qui attaquât ſes déréglemens, il ne pouvoit ſe laver de ce prétendu crime, que par la perte de ſa tête: Et affin qu'il fut d'autant moins émû de compaſſion, il prononçoit ordinairement ſa ſentence, quand il étoit plein de vin. Il tint ſur les fonds du Baptême un enfant du bourreau de Prague; & vivoit ſi familiérement avec ce dernier, qu'il l'appelloit toûjours ſon Compére, voulant, qu'il fut ſans ceſſe à ſon côté. Quand il alloit à la chaſſe, ou ailleurs, il falloit, que le bourreau fut de ſa ſuite, & qu'il approchât de plus près ſa perſonne. Lorſqu'en chemin il rencontroit quelqu'un, qui ne lui plaiſoit pas, il commandoit au bourreau de lui abbatre la tête ſur le champ, ce qui s'exécutoit ſans autre forme de procés. Il avoit un grand dogue d'Angleterre ſi bien dreſſé, qu'au moindre ſigne, qu'il lui faiſoit, il ſe jettoit ſur un homme, le terraſſoit, le mordoit, le déchiroit, le jettoit en l'air ſi haut, qu'il falloit, qu'en re-

tom-

tombant il ſe rompit un bras ou une jambe; c'étoit là les divertiſſemens les plus ordinaires de ce monſtre. Il eut pour femme Jeanne fille d'Albert de Baviére Comte de Hollande. Cette Princeſſe pieuſe & ſage tâcha de le détourner d'une maniére de vivre ſi brutale, mais ſes Conſeillers la lui aiant renduë odieuſe, il chercha quelque ſujet de pouvoir la répudier, & comme il n'en trouva point, il voulut contraindre *Jean Népomucéne* ſon Confeſſeur à lui déclarer les péchés, dont elle s'étoit accuſée. Ce Saint perſonnage l'aiant refuſé conſtamment, il le fit jetter de deſſus le pont de Prague dans la riviére de Moldau, où il fut noïé. Pour ce qui eſt de l'Impératrice, il lui fit tant d'avanies, que la pieuſe Princeſſe en mourut de chagrin quelque tems après.

Les Bohémiens, à la vûë deſquels ſe paſſoient tous les jours ces extravagances, & qui étoient ſpectateurs de ces tragédies, aiant commencé à murmurer contre lui, il chercha le moien de s'en venger. Il les éloigna de ſes Conſeils, & de toutes les charges, pour ne plus ſe ſervir que des Allemans. Les Grands du Païs indignés de cette derniére démarche, furent plus irrités que jamais contre ce Prince, mais afin de les contenir dans le devoir, il fit un feſtin auquel il invita tout le Conſeil de la vieille, & de la nouvelle Prague, parceque c'étoit ceux, qui étoient

les plus redoutables, & de qui il avoit le plus à craindre. Quand on fut au milieu du repas, le bourreau, ſelon l'ordre, qu'il lui avoit donné, entra & demanda, pourquoi on l'avoit appellé. L'Empereur lui dit de demeurer à la porte juſques à la fin du repas. Les Sénateurs, qui connoiſſoient ſon humeur, & qui ſçavoient, que le moindre ſoupçon lui ſuffiſoit pour faire mourir un homme, furent tous glacés de crainte, attendans à tous momens, que le bourreau leur donnât le coup de la mort; mais à la fin l'Empereur au lieu de prononcer leur ſentence, leur propoſa quelques articles un peu rudes à ſigner avec promeſſe, que tant, qu'ils vivroient ils ſeroient toûjours diſpoſés à ſacrifier leurs biens & leur vie pour ſon ſervice; c'eſt à quoi ils ſouſcrivirent tous en rendant graces à Dieu de ce qu'ils pouvoient s'en retourner chez eux avec leur tête. Un jour, qu'il vouloit faire mourir deux braves Seigneurs, avec deux des plus conſidérables Bourgeois de la Ville de Prague, les Bohémiens prirent enfin la réſolution de ſe défaire d'un Roi ſi cruel, & ſe rendirent en foule dans la Ville de Beraux, où il ſe divertiſſoit. Après l'avoir fait ſaiſir, ils le conduiſirent dans la priſon des voleurs à Prague, où il fut détenu l'eſpace de quinze ſemaines comme un criminel ſans que perſonne lui donnât la moindre conſolation. *Wenceslas*, que la craſſe & l'ordure incommodoit,

modoit, pria, qu'on lui fit la grace de permettre, qu'il ſe lavât dans un bain; le Magiſtrat touché de compaſſion y conſentit, & lui donna quatre gardes affidés de la Ville pour avoir l'œil ſur lui. Après être ſorti de l'eau, il pria ſes gardes de lui permettre de prendre l'air; ceux-ci ſans mal penſer, le lui aiant accordé, il s'en alla tout nud, qu'il étoit, à la petite porte de derriére, qui répondoit ſur le Moldau, & y aiant trouvé la ſervante du bain appellée *Suſanne*, il la pria de le paſſer de l'autre côté de la riviére dans le petit bateau, qui étoit proche de là; promettant de la récompenſer de ſa peine. La ſervante y conſentit, & ſans avoir autre choſe devant elle, que le tablier du bain, elle entra avec lui dans le bateau ſans le connoitre, & le paſſa comme il l'avoit ſouhaité. Quand ils furent à terre, *Wenceslas* retint le bateau, pour empêcher la ſervante de s'en retourner, & de déclarer la route qu'il avoit priſe; il lui perſuada de le ſuivre à travers les champs, juſques à ce qu'enfin ils arrivérent au Château, qu'il avoit fait bâtir depuis peu, & dans lequel il n'avoit mis, que de ſes créatures. Il y fut reçû du Commandant avec toute la joïe imaginable, & la fille, qui l'avoit ſauvé de priſon, devint ſa concubine pour recompenſe de ſes ſoins, & elle eût avec le tems un ſi grand Empire ſur ſon eſprit, qu'elle en étoit pour ainſi dire la maitreſſe abſoluë.

Un Régne ſi abominable n'inſpiroit aucun reſpect pour la perſonne du Prince ; la grande Ligue des Villes Impériales en étoit une preuve, & l'on en jugeoit tous les jours par les guerres qui s'exitoient à tout moment entre les particuliers. Les fréres de Werdenberg en étoient venus aux mains, & avoient été dans des continuelles diviſions pendant les trois derniéres années.

1396 Enfin ils ſoumirent leur difficulté à Henri de Meis Bourguemaitre de Zurich, Jacques Houphannen Amman de Glaris, Pierre d'Underweſen, & Stöcklin Amman de Feldkirch, qui la terminérent agréablement. Les Bernois conſentirent auſſi pendant cet intervale de céder aux Soloriens quelques unes des conquêtes, qu'ils avoient faites enſemble. Ils commencérent par ſe garder la Ville de Nidau avec ſes dépendances de même que Büren, & ce qui lui appartenoit en deça de l'Aar, c'eſt à dire la Paroiſſe de Gränichen, & les Villages de Lengnau, & de Reiben. Ce qui eſt au delà de l'Aar fut abandonné à Soleure avec l'affranchiſſement du péage de Nidau pour leurs marchandiſes.

Cette année fut fatale aux Chrêtiens par la grande défaite des François devant Nicopolis. *Bajazel* Empereur des Ottomans, après avoir vaincus les Serviens & leur Deſpote Lazare, jetta la vüë ſur l'Empire de Conſtantinople, & pour le ruiner plus facilement,

ment, tantôt il assistoit le fils de l'Empereur contre le Pére, tantôt le Pére contre le fils, les obligeant à ne faire, que ce qu'il leur prescrivoit, à moins de vouloir étre assiégés dans leur Capitale. Après qu'il eut mis le siége devant cette Ville sans aucune raison, & qu'il l'eût réduite à la derniére extrémité; aprés qu'il se fut rendu maitre de presque toute la Gréce, & d'une partie de la Dalmatie, *Sigismond* Roi d'Hongrie ouvrit enfin les yeux, & comptant bien que *Bajazet* ne manqueroit pas de fondre sur lui après avoir envahi l'Empire de son voisin, il assembla une belle Armée composée du puissant sécours qui lui vint d'Europe, mais particuliérement des Volontaires de France, & marcha droit à Constantinople pour en faire lever le siége. *Bajazet*, qui fut effraié à cette nouvelle, & qui appréhendoit une séconde Croisade, aiant été averti par *Galeas* Duc de Milan ennemi des François, que les Chrêtiens n'étoient pas d'accord entre eux, leva le siége, & marcha hardiment à la rencontre de *Sigismond*, qu'il joignit devant Nicopolis. Les deux Armées ne furent pas long tems à la vûë l'une de l'autre sans en venir aux mains. *Jean* Duc de Bourgogne commandoit l'avant-garde de l'Armée Chrêtienne avec ses François, contre le sentiment de *Sigismond*, qui auroit mieux aimé, que le Prince de Walachie l'eût conduite, parcequ'il étoit plus accoûtumé à com-

combattre contre les Turcs. *Jean* ſuivant le conſeil du Comte d'Artois, qui étoit un brave Soldat, mais ſans jugement; & ſe ſouvenant de l'avantage qu'il avoit remporté peu de jours auparavant ſur les Ottomans s'avança inconſidérement ſans attendre le Corps de Bataille, juſques au milieu des ennemis, qui avec une Armée de deux cens mille hommes, vinrent fondre ſur lui. Mais quoique les François ſe défendiſſent parfaitement bien, & que ne pouvant combattre à cheval à cauſe du terrain, ils euſſent mis pied à terre, comme ils ne purent être ſécourus aſſés tôt, ils furent accablés par la multitude, & taillés en piéces. Les chevaux des Cavaliers, qui avoient mis pied à terre, furent encore la cauſe d'un plus grand malheur; car aiant repris le chemin du camp, & étant arrivés à l'Armée, qui marchoit au ſécours, elle crut, que tout étoit perdu; ce qui épouvanta tellement les Officiers & les Soldats, qu'ils prirent tous la fuite ſans avoir vû l'ennemi. *Sigiſmond* ſe ſauva de bonne heure, & gagna Conſtantinople. *Jean Duc de Bourgogne* fut fait priſonnier avec *Enguerran de Couſſi*. *Philippe d'Eu* Connétable de France fut tué avec les Comtes de la Marck, de Saint Paul, de Bar, de la Trimoüille, de Vienne, de Boucicaud, de Roye, de Montreüil, de Saint Py, de Brezé, & juſques à mille Chevaliers & Ecuiers François. C'eſt

ainſi

ainſi que cette malheureuſe Armée des Chrêtiens fut diſſipée, quoique les François, dont le nombre ne paſſoit pas douze mille, euſſent mis ſoixante mille Turcs par terre. D'où l'on peut conclure qu'une ſeconde Victoire de cette eſpece, auroit détruit l'Empire Ottoman. *Bajazet* s'étant fait amener les Priſonniers devant lui, & les faiſant mourir les uns après les autres, un vieux Turc Nécromancien lui dit en voiant approcher le Duc de Bourgogne, de ne lui point faire de mal, & de le renvoier ſans rançon, ajoutant que ce jeune homme tueroit un jour plus de Chrêtiens, que l'Armée Turcque n'en avoit maſſacré. Cette prédiction ſe vérifia en effet dans la ſuite, parceque le Duc aiant commis un meurtre en la perſonne du Duc d'Orleans; il en réſulta une funeſte diviſion entre la Couronne de France, & la Maiſon de Bourgogne, qui dura cent & quelques années. On voit dans cette Journée de Nicopolis un Trait ſuperbe de l'admirable valeur des François; ſi elle avoit été accompagnée du diſcernement, qui manquoit au Comte d'Artois, & qu'elle ne ſe fut point trop appuiée ſur une fauſſe ſécurité, où n'auroit-elle pas conduit *Bajazet*, & n'auroit-elle pas prévenu *Tamerlan?*

Entr'autres priviléges, que *Wenceslas* diſtribua; ce Prince accorda à l'Etat de Berne la pleine & entiére Souveraineté dans leur 1397

Ville

Ville, & dans le Païs, qui leur appartenoit : „ les diſpenſant de paroitre à l'avenir devant „ aucun Empereur, ni devant ſes Tribunaux, „ & conſentant que tous les Bernois, & leurs „ Reſſortiſſans fuſſent déſormais jugés par „ leur Avoier, ou par leur juſtice tant civile, „ que criminelle. Pendant que *Wenceslas* prodiguoit ainſi ſes graces. Les Suiſſes d'un autre côté ſe répentoient de n'avoir pas profilé du dépit, que *Jean de Werdenberg* avoit marqué contre *Léopold* d'Autriche, & de n'avoir pas reçu ce Comte au nombre de leurs Alliés. *Jean* fit dabord Alliance avec ce Prince, comme on l'a dit; il ne ſe contenta pas de cette démarche. Il étoit oberé, il lui falloit de l'argent; auſſi en trouva-t-il agréablement dans la bourſe du Duc, qui fut charmé de lui en donner ſous l'hipotéque du Comté de Werdenberg, que *Jean* lui engagea. Il s'approchoit par là encore davantage des trois Cantons, & en particulier de celui de Glaris, qu'il croioit par là tenir en reſpect.

Il avança ainſi treize mille livres au Comte, qui lui fit ſon engagement en dûë forme: abandonnant pour lui & ſes hoirs la joüiſſance de ſon Comté de Sargans à *Léopold*, avec tout ce qui en dépendoit, juſqu'à ce qu'on fût en état de le rédimer. Il eſt vrai, que le *Baron de Torberg* fonda en ce tems là une Chartreuſe, à qui il donna tout ce, qu'il poſſédoit au Krauchthal, à Coppingen, &

aux

aux environs ; il fit recevoir les Religieux dans la Bourgeoiſie de Berne en donnant à l'Etat l'Avoierie de leur Maiſon ; mais cela ne compenſa pas, ce que les Suiſſes avoient négligé au Werdenberg.

L'année ſuivante il ſurvint une broüille- 1398
rie entre les deux Cantons de Berne & de Lucerne, qui auroit pû avoir de facheuſes ſuites, ſi les autres Cantons ne s'étoient pas emploiés à pacifier les parties. Un Bourgeois de Bâle, nommé *Vernier Schilling*, par une antipatie contre les Bernois, ſaiſit un jour un Gentil-homme de leur Capitale, appellé *Egon de Stein*, & le conduiſit priſonnier chez lui en lui faiſant violence. L'Etat de Berne demanda inceſſamment ſatisfaction de cet attentat à celui de Bâle, qui la lui refuſa. *Egon* aiant cependant été mis en liberté, & voulant venger l'affront, qu'il avoit reçu, prit à ſon tour un Gentil-homme domicilié à Bâle ; mais aiant ſçû qu'il étoit Bourgeois de Lucerne, il le relâcha à l'inſtant même. Le Gentil-homme ne laiſſa pas néanmoins de ſe plaindre à l'Etat de la violence, qu'*Egon* lui avoit faite.

Les Lucernois en firent dabord une affaire ſérieuſe ; & tinrent une conférence à Eſchols-matten pour la faire examiner. Pendant qu'on y étoit, le Gentil-homme lezé déclara la guerre aux Bernois, qui piqués de cette audace, mirent à ſes trouſſes quelques perſonnes

ſonnes qui l'atteignirent tout près de Lucerne, & lui paſſérent l'épée au travers du corps. C'eſt ſur cela, que les Cantons travaillérent avec grand zéle à pacifier les eſprits entre les Etats de Berne & de Lucerne; ce dernier aiant eu bien de la peine à ſe laiſſer calmer, parcequ'il croioit être l'offenſé en la perſonne de ſon Bourgeois tué avant que la queſtion fut décidée.

Le Comte *Jean de Habſpourg* termina auſſi quelques conteſtations entre l'Abbaie de Ruti de l'Ordre des Prémontrés, & *Henri de Gesler* Chevalier, au ſujet de la juriſdiction, que l'Abbé prétendoit avoir ſur la Seigneurie de Griningen. La baſſe juriſdiction lui fut adjugée, & le droit du glaive réſervé au juge de l'endroit. *Conrad* Comte de Fribourg, Neveu, ou petit fils du Comte de Neufchâtel, de la Maiſon de Firſtenberg, qui avoit hérité le Comté de Neufchâtel aiant eu quelques difficultés avec la Ville de Mo-
1399 rat, au ſujet de ſon péage de la Thiele termina le tout en dreſſant un nouveau Tarif qu'on trouve tout au long dans *Tſchudi*. C'eſt ainſi que cette année là & la précedente l'on s'accordoit amiablement ſur tous les différens qui regardoient la politique, & qu'on préferoit le répos & la tranquillité au bruit des armes. Ce fut dans cette vûë que le Marquis de Röteln fit avec les Bernois une Alliance de cinq ans, qui fut dans la ſuite prolongée par diverſes repriſes. Mais au milieu des douceurs

ceurs de la paix il s'éleva des eſprits inquiets & rémuans, qui au rapport de *Tſchudi* & d'*Hottinger* débitérent dans Berne & dans le Païs Bernois des ſentimens hérétiques, dont quelques uns, ajoute *Hottinger* ne différent pas de la Doctrine des prétendus Réformés de nos jours. Cette héréſie, continue-t-il, excita auſſi quelques troubles dans la Ville de Fribourg. Ces fauſſes opinions pervertirent pluſieurs perſonnes des deux Sexes dans le territoire de Berne, mais Nicolas de Landau de l'Ordre des fréres Prêcheurs, & le Clergé de Berne réfutérent ſçavamment ces erreurs par l'Ecriture Sainte; en ſorte que ceux qui en avoient été malheureuſement entichés, en firent une abjuration publique. Comme c'étoit la prémiére fois qu'ils s'étoient écartés de leur devoir en matiére de Réligion & de croiance, le Magiſtrat voulut bien leur épargner la mort qu'ils avoient méritée, & ſe contenta de les condamner à une amende de trois mille livres; quelques uns furent obligés de païer une ſomme plus conſidérable. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Sectateurs de *Calvin*, de *Luther*, & *de Zwingle*, qui ſuivant *Hottinger*, ont renouvellé ces opinions, vivent tranquilles aujourd'hui dans la profeſſion d'une Doctrine, que leurs Ancêtres ont condamnée, ſi on croit cet Auteur.

Quant à ce qui concerne Fribourg, je ne vois pas ſur quel fondement *Hottinger* a avancé

cé que le venin de l'erreur s'y étoit auſſi gliſſé, & y avoit excité des troubles ; il eſt certain, que l'on y a toûjours profeſſé la Réligion Catholique Apoſtolique & Romaine, & que tous les ſentimens contraires à ceux de la véritable Egliſe y ont conſtamment été regardés avec horreur. Les Fribourgeois redoublérent particuliérement leur zéle pour conſerver la pureté de leur Foi dans le tems où les Diſciples de Calvin & les autres Sectaires faiſoient le plus de ravage dans la Suiſſe, dans l'Allemagne, & autres Païs de l'Europe, où l'on a ſouffert, que des hommes foibles, débauchés & impudiques donnaſſent un mauvais ſens aux paroles claires du Sauveur par un entêtement inconcevable, & par le ſeul motif d'une vie aiſé & commode.

Ce fut cette année, que mourut *Amedée* Comte de Savoie. On ſoupçonna *Otton* Baron de Granſon d'avoir empoiſonné ce Prince. Il étoit à la Cour dans le tems, qu'*Amedée* mourut, il avoit la réputation d'un homme d'honneur, & quand il apprit le mauvais bruit, qui ſe répandoit ſur ſon compte, il voulut ſe juſtifier. Bien des Gens crurent, qu'on lui faiſoit tort, & que la calomnie n'avoit d'autre ſource, & que la haine ou la jalouſie de ſes ennemis. Mais *Gérard* d'Eſtavaler Chevalier, qui étoit l'auteur de ces diſcours, offrit de prouver ſon accuſation en Champ Clos par un combat ſingulier

lier, ſuivant l'uſage de ce tems là. *Otton* ſouffroit trop en ſon honneur pour refuſer la propoſition. Ils ſe battirent à Bourg en Breſſe en préſence de toute la Cour, & *Gérard* fut le vainqueur au grand regret des Bernois, qui perdoient un bon ami à la mort du Baron de Granſon. Son corps fut tranſporté à Lauſanne, où il fut enterré dans le chœur de la Cathédrale, aiant deux lions ſur ſa tête pour marque de ſa défaite.

Le cinquiéme ſiécle commença par l'Al- 1400
liance, que les Villes de Bâle, Berne, & Soleure firent entre elles pour l'eſpace de vint ans. En Allemagne on n'étoit pas ſi tranquille. *Venceslas*, ou pour mieux dire, ſa mauvaiſe conduite occupoit les Grands & les Petits; tous en étoient également ſcandaliſés. Loin d'être rentré en lui même depuis ſa priſon de Prague, il étoit dévenu, ce ſemble, encore plus ſcélerat. Les Grands du Roïaume témoins de ſes cruautés, & perſuadés, que perſonne ne pourroit ſe trouver en ſureté devant lui, prirent des meſures efficaces avec *Sigiſmond* ſon Frére Roi d'Hongrie & Margrave de Brandebourg, pour enfermer une ſeconde fois un animal ſi feroce. Ils profitérent à ce ſujet du tems, qu'il étoit à la chaſſe, & le remirent en priſon, ſans en donner au Public la moindre connoiſſance, de crainte, que ſes amis & le menu peuple, qui lui étoit affectionné, ne l'en-

levaſſent par force. Pour éviter cet inconveniant le Roi *Sigiſmond* le tira de Bohéme pour le remettre entre les mains d'*Albert* Duc d'Autriche qui ſans en rien dire à perſonne le fit enfermer à Vienne dans une forte tour bien gardée, mais d'où néanmoins il trouva encore le ſecret de ſe ſauver; & ce Prince ne reparut ſur la ſcéne que pour exercer de nouvelles cruautés.

Dans le tems qu'il ſortit de ſa priſon il ſe forma un funeſte ſchiſme dans l'Egliſe après la mort de *Grégoire XI.* à l'occaſion de ſon Succeſſeur. Les Cardinaux peu d'accord entr'eux élûrent *Barthélemi Butile* ou *de Brignano*, ſous le nom d'*Urbain VI.* & *Robert* Comte de Genéve [d'autre diſent de Clermont] qui ſe fit nommer *Clement VII.* Cette double élection partagea l'Egliſe. L'Allemagne, l'Angleterre, & l'Italie reconnurent *Urbain.* La France & l'Ecoſſe ſe déclarérent pour *Clement*, qui réſida à Avignon. L'Eſpagne & quelques autres Païs demeurérent neutres pendant quelque tems ſans vouloir reconnoître ni l'un ni l'autre. Comme ce Schiſme dura tout le tems du Régne de *Venceslas*, & même long tems après lui, on lui ſuggera de s'emploier à l'exemple de ſes Prédéceſſeurs, pour le faire ceſſer. Cette affaire fut ménagée avec tant d'adreſſe, qu'on le fit reſoudre à s'aboucher à Reims avec *Charles VI.* Roi de France; mais ſon voiage n'aboutit, qu'à lui fournir l'occaſion de s'enivrer

ivrer ſouvent de Vin de Champagne. D'ailleurs comme *Charles* fut obligé de s'en retourner à Paris à cauſe de ſa maladie, qui le reprenoit de tems en tems, *Venceslas* s'en revint en Allemagne ſans avoir preſque rien fait. Les derniéres débauches de cet Empereur, le rendirent tellement odieux à tout le monde, qu'enfin les Electeurs n'aiant plus rien de bon à attendre de lui, prirent la réſolution de le dépoſer. Ils s'aſſemblérent dans ce deſſein à Francfort, & y déclarérent *Venceslas* déposé de l'Empire à cauſe de ſes déréglemens, & tous ſes Sujets abſous du Serment de fidélité. On le chargea des articles ſuivans: 1ò. „ D'avoir aliené Génes, „ & reçu de l'argent à ce ſujet, pour le don„ ner au Roi de France ſans le conſente„ ment des Electeurs, & des Etâts de l'Em„ pire. 2ò. D'avoir créé Ducs les Vicom„ tes de Milan ſans le conſentement des „ Princes, & leur avoir aſſigné en titre „ toute la Lombardie. 3ò. D'avoir aliené „ les Domaines & Châteaux de l'Empire; „ les donnant aux Particuliers en propriété „ perpétuelle. 4ò. D'avoir tué de ſes pro„ pres mains par capr ice & ſans raiſon plu„ ſieurs Perſonnes tant Eccléſiaſtiques que „ Laïques, & exercé diverſes cruautés ſur „ des Gens de toutes ſortes de condition & „ de ſexe. 5ò. De ſupporter les voleurs, „ méme ceux, qui voloient ſur les grands

„ chemins. 6ò. D'avoir fait expédier pour
„ de l'argent pluſieurs injuſtes Patentes.
„ 7ò. D'avoir recherché l'amitié & l'alliance
„ des Princes Ennemis des Chrétiens. 8ò. D'a-
„ voir cité diverſes perſonnes à ſa Cour ſans
„ cauſe légitime, & uniquement pour les
„ obliger à donner de l'argent ſans aucune
„ forme de Juſtice. 9ò. D'avoir ruiné ſans
„ ſujet la célébre Univerſité de Prague, que
„ l'Empereur *Charles IV.* ſon Pere avoit in-
„ ſtituë, & d'en avoir chaſſé les Profeſſeurs
„ & autres Gens de lettres, qu'il haïſſoit.
„ 10. De s'être abandonné aux feſtins, à
„ l'ivrognerie, à l'impudicité, & autres dé-
„ bauches, ſans s'embarraſſer des affaires de
„ l'Empire, qui étoit tombé en décadence
„ par ſa fainéantiſe. 11ò. Enfin d'avoir été
„ pluſieurs fois averti par les Princes en gé-
„ néral, & en particulier, ſans que l'on eût
„ remarqué dans lui le moindre amandement.

Après l'avoir convaincu de tous ces Chefs d'accuſation, l'on mit ſur le Trône Impérial *Frédéric* Duc de Brunsvic fils de *Magnus* le jeune, & de Cathérine fille de *Woldemar* Marquis de Brandenbourg, dont la valeur & la rare prudence étoient connuës; mais comme ce Prince après ſon élection s'en retournoit chez lui pour donner ordre à la cérémonie de ſon couronnement, le Comte de Waldeck, qui l'attendoit près de Frizlaer, le fit aſſaſſiner. Quelques Auteurs diſent, que

que ce fut l'Electeur de Maïence, qui étant de la Maiſon de Naſſau, & ennemi mortel de *Frédéric*, porta le Comte à commettre ce parricide. Les Hiſtoriens racontent, que *Venceslas* ſe ſoucia ſi peu d'avoir été dépoſé de l'Empire, qu'il donna à cet égard des marques de la plus parfaite indifférence; voici à quelle occaſion.

Ceux de Nürenberg faiſant ſcrupule d'enfraindre le ſerment de fidélité, qu'ils lui avoient juré, & d'autre part craignant la force de *Robert de Baviére* Comte Palatin du Rhin Succeſſeur de *Frédéric*, ils s'aviſérent de lui envoier des Ambaſſadeurs, pour le prier de les abſoudre de ce ſerment, lui offrant pour cela vint mille écus d'or. Après les avoir oüis, il acquieſca à leurs priéres à condition, qu'ils lui envoïeroient quâtre tonneaux de bon vin de Bacharach: C'étoit celui de tout le Rhin, qu'il bûvoit les plus volontiers; & en effet il ne les eut pas plus tôt reçûs, qu'il les déchargea de leur ſerment. Il y avoit vint un ans & quelques mois que *Venceslas* régnoit, quand il fut dépoſé. Il mourut en 1419. d'une mort tout-à-fait imprévûë. Par l'accommodement, qu'il fit avec ſon Frére *Sigiſmond*, il s'étoit réſervé le Titre de Roi des Romains, avec lequel il vécut fort tranquillement pendant quelque tems; mais comme il s'éleva de grands troubles à Prague, il entra dans une ſi furieuſe

colére, qu'il fut ſubitement frappé d'apoplexie, & mourut le ſeiziéme Août âgé de cinquante ſept ans.

LIVRE SEPTIEME.

1400 ON ne s'apperçoit jamais mieux de l'aggrandiſſement d'un Etât, qu'en faiſant le parallele des tems & des époques. Au commencement du quatorziéme ſiécle, il n'étoit pas encore queſtion de la Confédération Helvétique; le ſiſtéme ſeul d'*Albert I.* Duc d'Autriche fixoit l'attention des Helvétiens, & de la Germanie. L'idée, d'ériger trois Principautés pour ſon Auguſte Maiſon, faiſoit craindre à chaque Province d'être du nombre de celles, qu'il vouloit ſubjuger. Pas une n'oſoit s'oppoſer au deſſein, que cet Empereur avoit conçu de renverſer la Liberté publique, à l'exception des trois Cantons Uri, Schweitz, & Underwalden, qui y réſiſtérent à la fin; la Maiſon d'Autriche avoit non ſeulement perdu ce deſir de faire une Principauté de l'Helvétie, mais elle s'étoit vûë dans la néceſſité d'accepter une Paix extrêmement désavantageuſe, après s'être laiſſé ravir une partie de ſon Patrimoine. Au commencement l'Alliance des Suiſſes n'étoit fondée que ſur trois

têtes,

têtes, mais dans la ſuite pluſieurs milliers de perſonnes furent diſpoſées à répandre leur ſang, & à donner leurs vies pour ſa conſervation, & ſi ſuivant le ſentiment d'un ſage Politique une République eſt reſpectable, quand elle s'eſt miſe en état de réſiſter à l'étranger, & de répouſſer ſes attaques ; on peut dire, que celle des Suiſſes l'étoit ſur la fin du ſiécle, dont nous parlons, puiſqu'à moins d'une conſpiration générale contr'elle, rien n'étoit capable de l'ébranler. *Galeas* Duc deMilan, *Amedée VIII.* Duc de Savoie, ni *Philippe* Duc de Bourgogne n'étoient pas en état d'entreprendre la moindre choſe contre les Confédérés.

La France & la Suiſſe avoient alors des limites, qui les éloignoient beaucoup l'une de l'autre ; & la Bourgogne de même que l'Alſace les empêchoient de pouvoir ſe joindre. L'Empereur au milieu de Prague n'étoit occupé que de ſes plaiſirs & de ſes débauches. La Maiſon d'Autriche auroit pû nuire aux Alliés, ſi elle n'eût pas éprouvé pour ſon malheur, qu'il ne faiſoit pas bon les attaquer ; & ſi ſes Provinces n'avoient pas été partagée entre les fils des deux Fréres. L'Etat de Berne étoit celui de la Suiſſe, qui avoit le mieux ſçû profiter de la décadence de la Maiſon d'Autriche, ou de ſes Partiſans ; & celui par conſéquent, qui étoit le plus conſidérable en

Helvétie. La Bataille de Laupen n'avoit pas tant contribué à ſon aggrandiſſement que celles de Sempach & de Näfels, où il n'avoit cependant point eu de Troupes. Cette République ſçavoit prendre les armes à propos, & lorſque la Maiſon d'Autriche avoit été battuë quelque part, elle ſçavoit admirablement bien ſe rendre cette circonſtance favorable. Le quinziéme ſiécle ne lui fut pas moins avantageux.

Les guerres d'Autriche & de Bourgogne, & les nouvelles Alliances, qu'elle ſe procura, lui valurent de nouveaux Païs. Les autres Cantons en eurent leur part, mais avec moins de ſuccès & de bonheur; car on peut dire que Berne pouſſoit ſes conquêtes à meſure que la Suiſſe s'aggrandiſſoit. Les deux Ville de Fribourg & de Soleure, qui dans ce Siécle furent reçûës dans la Ligue des Suiſſes, ne tirérent preſque d'autre avantage de la proſpérité des Cantons, que celui d'en augmenter le nombre. Soleure étoit une Ville Impériale, qui ſe contentoit de ſon ſort, ſans ambitionner autre choſe, comme elle le fit voir dans la guerre de l'Aargau ou plûtôt à ſa priſe.

Quoique la Ville de Fribourg joüit déja alors en toute propriété & avec une eſpéce de Souveraineté d'un aſſez beau diſtrict de païs à trois lieües à la ronde, elle auroit bien voulu étendre ſes limites; mais ſa fidélité inviola-

violable pour la Maiſon d'Autriche ſous la protection de laquelle elle étoit, l'empêcha de le faire, d'autant plus que quand même elle auroit eu autant d'avantage ſur Berne, que Berne en eut ſur Fribourg, ſes conquêtes n'auroient tourné qu'au profit de ſes Protecteurs ou de leurs Adhérans, que les Bernois vainquirent en pluſieurs occaſions, où ils s'enrichirent de leurs dépoüilles. Bâle, Schaffhauſen, & Appenzel n'entrérent dans la Confédération que dans le ſiécle ſuivant, où le Corps Helvétique étoit à peu près compris dans les mêmes limites dont parle Céſar dans ſes Commentaires, ſi l'on en excepte le Païs de Vaud. Il eſt encore vrai, que les Suiſſes dans le quatorziéme ſiécle n'étoient connus que dans leur propre Païs, où ils n'avoient eu à faire qu'avec la Maiſon d'Autriche; mais dans le quinziéme leur Réputation devint célébre chez les Nations étrangéres; & nommément au delà des Alpes, où les Suiſſes en vinrent aux mains avec les Peuples les plus belliqueux, les François, les Allemans, & les Bourguignons, avec autant de gloire que de bonheur. Néanmoins une mésintelligence inteſtine manqua de les perdre & de diſſoudre leur Confédération, que toute la Puiſſance de la Maiſon d'Autriche n'avoit jamais pû venir à bout de détruire.

Pendant le Régne de l'Empereur *Venceslas*

las les Saint-Galois, qui dés lors avoient déja l'eſprit remuant, & qui ne cherchoient pas mieux, que de ſe ſouſtraire peu à peu à la légitime obéiſſance, qu'ils devoient à leurs Supérieurs, travaillérent ſous mains, & à l'inſçu de *Conrad de Stauffen* leur Abbé, pour obtenir de l'Empereur un changement de Domination, enſorte que la Juriſdiction & la Seigneurie reſtât toute entiére entre les mains de leur Magiſtrat, inſinuant à *Venceslas*, que Saint Gal étoit une Ville d'Empire, à qui par conſéquent il convenoit de joüir du privilége, qu'ils demandoient avec juſtice. Rien cependant n'étoit ſi mal fondé que cette prétention; car tous les Habitans tant de la Ville que du Païs étoient ce qu'on appelloit alors *Servi Eccleſiaſtici*, ou Gens de la Maiſon-Dieu. Auſſi l'Abbé aiant appris cette démarche envoia-t-il ſans délai *Lutzen* de Landau ſon Conſeiller Aulique auprès de l'Empereur, pour lui faire connoitre les fauſſes inſinuations des Saint-Galois ſes Sujets. *Venceslas* convaincu par les Documens, & les Titres, qui lui furent produits, que ceux de Saint-Gal avoient ſurpris ſa Religion, révoqua ſur le champ ce qu'il avoit fait en leur faveur, remit l'Abbé en poſſeſſion de ſes Droits légitimes, & lui fit expédier ſur cela des Lettres patentes telles, qu'il pouvoit les deſirer. La révocation de ces Franchiſes engendra une haine mortelle

de

de la part de la Bourgeoiſie contre l'Abbé, & fut la cauſe d'une cruelle Guerre ; car les Saint-Galois, pour ſatisfaire leur animoſité, inſpirérent aux Appenzellois la déſobéiſſance, & la mutinerie contre *Conrad* leur Seigneur.

APPENZEL en Latin *Abbatiscella*, eſt le XIII. Canton de la Ligue des Suiſſes. Il eſt ſitué près du Rhin & du Lac de Conſtance, & eſt entouré du Rheintal, du Toggenbourg, & des terres de Saint Gal. Les deux petites riviéres de Sitter, & d'Urneſchen le traverſent, & après s'être uniës près de Teuffen, elles vont ſe rendre dans la Thour près de Biſchoffzel. Le Païs eſt aſſez rude, & montagneux ; il ne produit que peu de bled, mais en échange il eſt riche en praïries, & en paturages ; ce qui fait qu'on y nourrit quantité de Beſtiaux, dont les habitans tirent un profit conſidérable. Cette contrée eſt encore extrêmement fertile en Chanvre & en Lin. Après que les Païſans ſe ſont occupés, pendant l'Hiver, à en faire des toiles, ils les vont vendre dans le Printems à Saint Gal. Le nom de tout le Canton vient de ſon Bourg, qui lui ſert de Capitale, & le Bourg même tire ſon nom d'Appenzel, qui veut dire Cellule de l'Abbé, à cauſe d'un petit hermitage, où l'on prétend que Saint Gal a demeuré autrefois ; & où les Abbés de Saint Gal firent depuis bâtir une Chapelle, avec une maiſon

pour

pour eux. Depuis l'an 1597. ce Païs eſt diviſé en deux parties, ſçavoir l'intérieure & l'extérieure, qu'on appelle en Allemand *Roden.* Le Roden intérieur ſe ſousdiviſe en ſix autres Rodens, ou Communautés ſubalternes, qui ſont celles de Schwanden, de Rutin, de Léene, de Schlatte, de Gonte, & de Ringenbach. Son Bourg principal eſt Appenzel ſitué ſur la Sitter. Il doit ſon origine à la Chapelle, & au Château de Clanx, que les anciens Abbés de Saint Gal ont fait bâtir, après que les Rois de France eurent fait le don de cette contrée, & de ſes habitans à cette Abbaie. *Norbert* Baron de Stoflen Abbé de Saint Gal fut le prémier, qui en 1071. fonda l'Egliſe Paroiſſiale d'Appenzel. L'an 1560. ce Bourg fut prèsque entiérement conſumé par le feu; mais on le rebâtit, & on l'augmenta ſi bien dans la ſuite, qu'aujourd'hui il méritée d'être mis au rang des plus beaux Bourgs. Le Roden extérieur, dont le Bourg principal eſt Heriſau, conſiſtoit autrefois en ſix Communautés, qui étoient outre celle d'Heriſau, celle de Hunweil, de Troguen, d'Urneſchen, de Geis, & de Teuffen. Les habitans de celui-ci ſont Réformés, & ceux de l'autre ſon Catholiques Romains. Le Roden extérieur s'eſt ſi fort peuplé dans la ſuite, qu'on y compte aujourd'hui juſques à dix neuf Communautés, de ſorte, qu'il eſt incomparablement plus

fort,

fort que le Roden intérieur. La Religion Proteſtante s'y établit en 1531. & le vint uniéme du mois d'Août de la même année le double Conſeil permit aux Réformés d'appeller un Miniſtre. Les Armes communes du Canton ſont d'argent à l'ours de ſable armé de gueule. Les Abbés de Saint Gal furent autrefois en poſſeſſion du Canton d'Appenzell, quoiqu'il y eût néanmoins quelques Familles nobles, qui s'y étoient établiës, comme les Barons de Troguen, les Nobles de Roſenbourg, d'Anwyl, de Glatbourg, de Schwanberg, d'Oberberg, d'Urſtein, & d'Eppenberg, qui avoient leurs Villages, & leurs Juriſdictions. On croit de plus, que les quatre Communautés d'Appenzell, d'Hundweil, d'Urneſchen, & de Teuffen avoient des Droits particuliers & des Franchiſes, qui leur étoient propres; de là vient, qu'on les appella les petits Païs d'Empire; & qu'en 1277. ils avoient déja leur Landamman. Les Abbés firent bâtir une forte tour auprès d'Appenzel nommée *Clanx*, où leurs Officiers faiſoient leur Réſidence, & où eux mêmes ſe retiroient en tems de guerre. Voici quel eſt la forme préſente du Gouvernement du Canton d'Appenzell. Le Pouvoir ſupréme dans chaque Roden, ou partie, conſiſte dans l'Aſſemblée générale, dans laquelle tout Bourgeois, qui a ſeize ans accomplis, a droit de ſéance & de

de ſuffrage. C'eſt dans cette Aſſemblée, qu'on fait l'élection des Chefs, qu'on remplit les charges vacantes, qu'on traite des affaires de Paix, de Guerre, & des Alliances. L'Aſſemblée du Roden intérieur ſe tient annuellement à Appenzel le dernier Dimanche d'Avril ſelon le nouveau Stile. L'Aſſemblée générale du Roden extérieur ſe tient auſſi le même jour, mais ſelon le vieux Stile, alternativement à Troguen & à Hundweil. Les principales charges du Roden intérieur ſont celles de Landamman, qui ſe donne ordinairement pour trois ans, de Lieutenant, de Banneret, de Tréſorier, de Capitaine de la Milice, & celle d'Enſeigne de la même Milice, qui dans cet endroit là eſt diſtinguée de la charge des Bannerets d'un autre Canton. Banneret étoit dans l'ancien tems un Gentil-homme de marque, qui avoit droit de Banniére. *Juſti Vexilli Dynaſta.* Les charges du Roden extérieur ſont les mêmes. La charge de Landamman n'eſt que pour deux ans dans ce Roden, & comme il ſe diviſe encore en deux parties, par rapport à ſa ſituation, à l'égard de la riviére de la Sitter, il y a auſſi une alternative dans la diſtribution des charges, de ſorte, que ſi la partie, qui eſt au deça de la Sitter a fourni une année le Landamman, dans l'élection ſuivante, elle ni fournit, que le Banneret, & ainſi des autres charges. Il eſt à remarquer, que l'ancien Landamman,

qui

qui ſort de charge, eſt par là même élû Banneret. Outre l'Aſſemblée générale, il y a auſſi dans chacun des Rodens un Conſeil, dont les membres ſe choiſiſſent dans chaque Roden ſubalterne. Ce Conſeil eſt d'environ cent vint membres dans le Roden intérieur, & s'aſſemble deux fois l'année, au Mois de Mai huit jours après l'Aſſemblée générale, & dans le Mois d'Octobre à la fête de Saint Gal; ce qui cependant n'empêche pas, que le même Conſeil ne s'aſſemble auſſi extraordinairement dans les occaſions preſſantes. Ils ont outre cela, le Conſeil de Conférence compoſé de douze membres, qui s'aſſemble ſur tout pour les affaires étrangéres. Il y a encore un Conſeil hebdomadaire compoſé de trente quatre membres. Il ſe tient toutes les ſemaines une fois, & juge des différens, qui s'élevent entre les Bourgeois.

Enfin chaque Roden ſubalterne a ſon Capitaine, & ſes Conſeillers, qui gouvernent, & qui prononcent ſur les affaires, qui ſe préſentent dans leur Roden. Le Conſeil du Roden extérieur eſt de quatre vints dix membres, & ne s'aſſemble qu'une fois par an, huit jours après l'Aſſemblée générale. Il a encore un autre Chambre appellée le grand Conſeil compoſé de vint trois membres; ceux-ci jugent des affaires criminelles, & reçoivent les comptes, que le Tréſorier eſt obligé de rendre; ils jugent auſſi, & finiſſent les pro-

cés, que les Juges inférieurs leur ont renvoiés. Les Communautés au deça de la Sitter, & celles, qui ſont au delà, ont auſſi deux Conſeils, qui s'aſſemblent tous les prémiers Mêcredis de chaque Mois, l'un à Troguen, & l'autre à Hériſau. C'eſt devant ces Conſeils, que les petits différens, & les affaires des Bourgeois ſe décident. Enfin chaque Roden ſubalterne a encore ſes Capitaines, & ſes Conſeillers. Pour ce, qui regarde les affaires matrimoniales; le Roden intérieur s'en rapporte à cet égard à l'Officialité de l'Evêque de Conſtance, & le Roden extérieur a établi pour cet effet deux Tribunaux.

Après cette digreſſion ſur le Gouvernement d'Appenzel je reviens à nôtre Hiſtoire. L'an 1400. les Appenzellois à l'inſtigation des Saint-Gallois, ſe mutinérent, & refuſérent à *Courad de Stauffen* leur Abbé, & leur Seigneur l'obéiſſance, qui lui étoit dûë ſous prétexte: „ Quil ne vouloit pas permettrre „ les mariages d'un Païs à l'autre; qu'il fai„ ſoit des nouveautés dans la diſtribution des „ Emplois, & dans les redevances ordinai„ res, & qu'à la mort de quelqu'un de ſes „ ſujets, il exigeoit de l'héritier le plus bel „ habit du défunt, quand il ne laiſſoit point „ de bétail; qu'il avoit même fait déterrer „ un cadavre, qui avoit été inhumé avec ſes „ meilleurs habits, pour l'en dépoüiller. *Lauffer* ajoute de ſon Chef; „ Que les Ap-

„ pen-

„ penzellois ſe plaignoient, de ce que les
„ Officiers de l'Abbé enlevoient leurs fem-
„ mes & leurs filles pour en abuſer, & que
„ quand même ils en portoient leurs juſtes
„ plaintes, on n'y faiſoit point d'attention;
„ & l'on y apportoit pas le reméde conve-
„ nable.

Le voiſinage des Glaronois & des Suiſſes, qui leur contoient merveille de leur Liberté, & de la douceur de leur indépendance, contribuoit beaucoup à entretenir les Appenzellois dans leur mauvaiſe humeur, & dans le deſir de ſe débarraſſer des contributions, qu'ils païoient annuellement à l'Abbé de Saint Gal, & par là de devenir égaux à leurs voiſins, en joüiſſant comme eux des avantages d'une entiére liberté. Mais, pour y parvenir, il falloit une raiſon plauſible; ils crurent l'avoir trouvée au ſujet du cadavre, que celui, qui commandoit dans le Château de Clanx, avoit fait déterrer. Les Villages d'Appenzell, de Hundweil, d'Urneſchen & autres avoient conſpiré enſemble pour tirer raiſon des violences pretendües de *Conrad.* Ils commencérent donc par chaſſer les gens des maiſons que l'Abbaie poſſédoit dans ces quartiers, & attendirent tranquillement, ce qui en arriveroit. Mais l'Abbé, qui étoit épuiſé par les dépenſes, qu'il avoit été obligé de faire, chercha à calmer les inquiétudes de ſes ſujets, & n'étant pas en état de les repri-

mer par la force, il s'adreſſa aux Villes de Conſtance, de Lindau ; & à quelques autres avec leſquelles il venoit de conclure une Alliance, & les ſollicita à emploier leur médiation pour appaiſer ſes ſujets ſur les articles de leurs plaintes. Elles le firent, & portérent les rébelles à renoncer à leur conſpiration ſous la promeſſe, que *Conrad* feroit examiner leurs griefs, pour leur rendre enſuite la juſtice convenable. La Ville de Saint Gal fût auſſi compriſe dans ce Traité, par lequel l'Abbé pour le bien de la paix lui céda quelques droitures au ſujet des héritages, & des emphiteoſes dans le diſtrict des quatre Paroiſſes. Par ce moien tout fut pacifié pour quelque tems.

Cependant les Glaronois firent cette même année une Alliance perpétuelle avec les hauts Griſons : ce qui les fortifia extrêmement de ce côté là, & les mit de plus en plus en état de ſe défendre contre la Maiſon d'Autriche, & ſes Partiſans, contre qui ces concordats ſe faiſoient dans la crainte, où l'on étoit continuellement des armes de *Léopold*, qui ne pouvoit reſter en repos qu'autant que les occaſions lui manquoient pour les reprendre. Le Zuriquois crurent auſſi mortifier le Duc en recevant le Comte *Frédéric de Toggenbourg* au nombre de leurs Bourgeois, parcequ'il avoit eu quelque démêlé avec la Maiſon d'Autriche, & les Comtes de Montfort.

Frédéric

Frédéric voulut auſſi être admis dans la Bourgeoiſie de Schweitz, ce qui cauſa dans la ſuite de grandes broüilleries entre ces deux Cantons, & les Confédérés. Mais pendant, que ces choſes ſe paſſoient dans la baſſe Helvétie, les Bernois s'aggrandiſſoient à leur ordinaire dans la haute. Ils achetérent d'*Antoine* Baron *de la Tour de Trême* le Païs de Frutigen pour dix mille & deux cens Gouldes, que les habitans païérent de leur propre argent pour ſe rédimer des cenſes, qu'ils païoient à la Seigneurie. Ils acquirent encore des deux fréres *Egon*, & *Berchtolde* Comtes de Kibourg les terres d'Oberhoffen, & d'Unſpunnen pour quatre mille florins d'Empire. Ils revendirent ces deux Seigneuries encore la même année à Loüis de Sefftingen leur Avoier, & à Nicolas de Scharnachtal, pour cinq mille gouldes, ſe reſervant néanmoins ce qui regardoit le militaire. Ainſi ils ne perdirent rien à cette convention, non plus, qu'à celle, qu'ils firent avec le Comte Guillaume de Valangin, qu'ils reçûrent Bourgeois de Berne à condition, qu'ils païeroit deux cens florins, toutes les fois, qu'il manqueroit de s'acquiter de quelqu'un de ſes devoirs de Bourgeoiſie. Les Bâlois profitérent en la même époque de la mauvaiſe œconomie de leur Evêque *Humbert de Neufchâtel*, qui leur vendit les Villes de Lieſtal, & de Vallenbourg, les Seigneuries de Hom-

bourg, Saint Urſitz, Freiberg & quelques autres. C'eſt ainſi que les folles dépenſes des grands enrichiſſoient les Villes, qui avoient dépendu d'eux, & les mettoient en état de leur faire la Loi en ſe ſervant des forces mêmes qu'ils leur mettoient entre les mains.

1401 Les Appenzellois de leur côté ſe récrierent hautement, ſur ce que l'Abbé de Saint Gal ne tenoit pas les articles du dernier Traité, & de ce, que ſes Officiers les maltraitoient plus que jamais. Ils renouvellérent leur conſpiration avec les Villages d'Appenzel, de Troguen, d'Heriſau, d'Urneſchen, de Huudweil, de Geis, de Grub, de Teuffen & autres Communautés, qui commencérent une guerre qui dura environ ſept ans comme nous allons le raconter de ſuite pour ne pas embroüiller l'Hiſtoire des Helvétiens par des faits étrangers dont on pourra parler en ſon lieu, autant que le cas l'exigera.

L'Abbé & la Ville de Saint Gal travaillérent chacun de ſon côté à ſe procurer des Alliances qui les fortifiaſſent les uns contre les autres. Ce qui produiſit un effet contraire à ce, qu'on s'étoit proppoſé; car au lieu d'une guerre, à laquelle on devoit naturellement s'attendre entre l'Abbé, & la Ville de Saint Gal. Les Villes de Conſtance, d'Uberlingen, de Lindau, de Buchorn, de Wangen, & de Ravensberg, avec leſquelles ils s'étoient Alliés, vinrent à bout de pacifier

les

les parties ennemies; mais les Appenzellois ne furent pas long tems tranquilles; car aiant remarqué, que *Conrad*, malgré la paix qu'il avoit faite avec les Saint-Galois, ne ceſſoit pas de faire de nouvelles Alliances avec les Villes de l'Algau, Memmingen, Kempten, Isni, & Lütkirch, ils commencérent à craindre que toutes ces meſures du Prélat ne leur devinſſent un jour funeſtes; c'eſt ce qui les détermina à ſe jetter du côté des Suiſſes, & à envoier leurs Députés aux ſept Cantons Zurich, Lucerne, Uri, Schweitz, Underwalden, Zug, & Glaris pour leur repréſenter les Griefs, qu'ils avoient contre leur Abbé, & leur Seigneur. *Conrad* aiant appris cette démarche des Appenzellois écrivit aux Confédérés pour leur faire comprendre le tort, que ſes Sujets avoient de ſe plaindre de ſa Domination. Les Suiſſes ne firent pas beaucoup d'attention ni aux uns, ni aux autres, quoiqu'ils euſſent plus d'inclination pour les Appenzellois, que pour l'Abbé, qui n'avoit jamais donné de veritables marques d'amitié à leur égard. Néanmoins ceux de Schweitz ne refuſérent pas l'Alliance, que ceux d'Appenzel avoient demandée au Corps Helvétique, ils les reçûrent pour leur part, en leur donnant *Vernier Amſel* pour leur Landamman, & *Léri* pour leur Capitaine. Les Glaronois en faveur de Schweitz permirent aux Volontaires de leur Canton d'aller au

ſécours des Appenzellois, qui, par un Trait de politique, voulurent ſoumettre leur conteſtation aux Confédérés, préſumant bien que l'Abbé n'y conſentiroit jamais, & que par ce refus il irriteroit les *Eydgnoſs*, ou qu'au moins il ne ſe les rendroit pas favorables, comme il éprouva en effet dans la ſuite, où il eut ſujet de ſe répentir de n'avoir pas agrée leur médiation. *Conrad* & les Villes alliées trouvérent fort mauvais, que ceux d'Appenzel euſſent appellé les Suiſſes à leur ſécours, craignant que par cet appui ce peuple ne ſe trouvât en état de ſoutenir ſes plaintes contre l'Abbé. Cette appréhenſion fut cauſe, que les choſes reſtérent quelque tems en ſuſpens, ſans que l'on entreprit rien ni d'un côté, ni de l'autre; mais à la ſollicitation de *Conrad* les Villes ſe déterminérent à envoier un Député à Appenzel pour y inſpirer l'obéiſſance à l'égard de l'Abbé de Saint Gal, & porter les Appenzellois à ſoumettre leurs difficultés à une ou pluſieurs Villes Impériales, qui en décideroient, mais il fut réſervé, qu'en attendant la déciſion, ils obéiroient à l'Abbé comme du paſſé, & lui païeroient ce qui lui étoit dû, en renonçant à la médiation des Suiſſes.

George d'Embs, Chevalier, qui fut envoïé, n'oublia rien pour gagner les eſprits & pour les perſuader; mais les Appenzellois ne voulurent rien écouter, alleguant, que *Conrad* les

avoit

avoit trop ſouvent amuſés par des Traités, qui ne s'obſervoient jamais de ſa part, & de belles paroles, qui n'avoient jamais eu leur effet. Que cependant ils ſe préteroient à tout, pourvû, que les Suiſſes en fuſſent les Juges & les Arbitres. *Conrad* voiant bien, qu'il falloit en venir à la force pour faire rentrer ſes Sujets dans leur devoir, démanda à ſes Alliés le ſécours ſtipulé par les Traités, qu'il avoit faits avec eux. Ils lui envoiérent cinq mille hommes à la tête deſquels *Conrad* marcha droit à Appenzel dans l'eſpérance de ſoumettre cette Communauté, & enſuite tout le Païs. Quand il fut au pied du Mont-Speicher, il trouva les Appenzellois campés ſur la hauteur avec cinq cens Suiſſes des Cantons de Schweitz & de Glaris. Les Suiſſes, qui faiſoient l'Avant-Garde, étoient au Looch entre Saint Gal & Speicher pour obſerver les Troupes de l'Abbé, & leur empêcher de ce côté là l'entrée dans le païs. Ceux d'Appenzell gardoient le côté de la Montagne; mais ils n'apperçûrent pas plûtôt l'Armée des Alliés, qu'ils abandonnérent leur poſte avantageux pour fondre ſur eux avec grand bruit, & en jettant quantité des pierres dans leurs eſcadrons pour les mettre en déſordre. Cette maniére d'attaquer fut ſuivie d'un tel ſuccés, qu'aiant diſperſé la Cavalerie, ils n'eurent pas de la peine à rompre l'Infanterie, qui ſe voioit abandonnée. Ils en firent

un grand carnage, mirent le reſte en fuite, & prirent les Banniéres des Villes de Conſtance, d'Uberlingen, de Lindau, & de Buchorn. Deux Gentils-hommes de Blanckenſtein & Plorer, qui réſtérent ſur la place, furent fort regrétés par ceux de leur parti. Les Appenzellois n'eurent que trois hommes bleſſés : pendant, que du côté de l'Abbé on compta trois cens ſoixante morts. La ſuite de cette Victoire fut le ſiége du château d'Appenzel, que les Appenzellois emportérent en peu de jours, & qu'ils démolirent. Ils détruiſirent encore d'autres maiſons fortes, qu'ils regardoient comme les chaines de leur eſclavage. Ils firent des loix, établirent un Gouvernement Démocratique, & ſe propoſérent d'emporter la liberté au prix de leur vie, & de leur ſang. Cette prémiére expédition tira de l'obſcurité ce Peuple ignoré pour le mettre ſur la ſcéne avec beaucoup de gloire & de réputation. Les Villes, qui avoient éprouvé à leur déſavantage la valeur des Appenzellois conſeillérent à l'Abbé de Saint Gal de s'accommoder amiablement avec ſes Sujets ; mais ce ſalutaire Avis ne fut pas de ſon gout, & il perſiſta dans ſon deſſein de les forcer les armes à la main à lui obéir & à ſe ſoumettre. Les Suiſſes avoient donné le même conſeil aux Appenzellois, qui de leur côté ne voulurent entendre à aucun accom-

accommodément, puiſque de quelque maniére, qu'il fut conçu, il ſeroit toûjours contraire à la liberté & à l'indépendance, à la quelle ils aſpiroient.

L'obſtination de *Conrad* à rejetter conſtamment toutes les propoſitîons qu'on lui faiſoit, engagea les Villes à faire leur paix particuliére avec ceux d'Appenzel, & à ſe ſéparer entiérement de leur Allié. La Ville de Saint Gal elle même, non ſeulement ſe détacha de ſon Prince, mais elle lui déclara encore la guerre, & embraſſa le parti de ſes ennemis.

Dans ces triſtes circonſtances *Conrad* quitta ſon Abbaie pour ſe retirer à Weil, d'où il implora le ſécours de *Frédéric* Duc d'Autrîche, qui témoigna dabord de la répugnance à s'engager dans une guerre diſpendieuſe, dont il ne pouvoit pas prévoir les ſuites. Néanmoins preſſé par la Nobleſſe de la Turgovie, qui avoit été ſouvent maltraitée par les Appenzellois; perſuadé d'ailleurs qu'il parviendroit à ſe rendre l'Abbaie & la Ville de Saint Gal tributaires, ce que ſes Ancêtres de la branche d'Habſpourg avoient toûjours vainement tenté, il ſe laiſſa enfin gagner, & arriva en 1405. avec une forte Armée dont il fit deux corps pour être plus aſſûré de la victoire. Le prémier eut ordre d'inveſtir la Ville de Saint Gal, & d'en faire le ſiége; le ſécond de pénétrer en même

tems

tems par Roſchach, & Rancweil dans le territoire d'Appenzel, pour empêcher ces peuples de venir au ſécours de Saint-Galois. Le Comte *Rodolphe de Werdenberg*, que *Frédéric* avoit chaſſé de ſon Païs, avoit été très ſenſible à ce mauvais traitément, & ſa plaïe ſaignoit encore; il crut avoir trouvé une occaſion favorable de s'en venger en prenant le parti des Appenzellois contre lui. Il ſe jetta en effet parmi eux, & leur fut d'un grand ſécours tant par la fidélité de ſes eſpions, qui rapportérent exactement tout ce qui ſe paſſoit dans l'Armée du Duc, que par ſa valeur perſonnelle en ſe mettant à la tête de ceux d'Appenzel, qu'il conduiſit en grand Capitaine. Ils le conjurérent de ne prendre aucune marque qui put le diſtinguer des autres, dans la crainte qu'il ne fut tué par quelques uns des leurs qui dans la chaleur du combat le prendroient aiſément pour un Seigneur de l'Armée Autrichienne. Cette ſage précaution ne lui fut pas inutile, & dans peu il ſe vit en état de rentrer en poſſeſſion du Comté de Werdenberg, & autres Seigneuries, que les Appenzellois, qu'il avoit ſi gratieuſement ſécourus, lui procurérent par leur victoire.

L'Armée qui aſſiégeoit Saint Gal ne faiſoit pas grand progrés: Outre les habitans, qui défendoient leur propre Ville, quatre cens Appenzellois s'étoient jettés dans la place. Le Duc après quelques vaines tentati-

tatives, comprit bien, qu'il ne pourroit pas s'en rendre maitre; & comme il apprit, que ſes gens avoient été défaits en voulant forcer les Retranchemens du Stos, où les Appenzellois les avoient attendus, il leva le ſiége avec précipitation, & ſe retira du côté d'Arben près du Lac de Conſtance; la garniſon en le pourſuivant lui tua quelque monde, entre autres Jean Comte de Thierſtein, Jean de Clingenberg Chevalier, Herman de Landenberg, Jean de Halweil, Sigefroi de Wolfurt, Pierre d'Aberſperg, un Seigneur de la famille de Landec, & pluſieurs autres Gentilhommes. Quant à l'affaire du Stos, il y perdit cinq cens hommes, avec pluſieurs Seigneurs de marque: on lui prit auſſi quelques Banniéres.

Cette défaite, & la levée du ſiége n'abbatirent pas le courage du Duc d'Autriche, ni celui de l'Abbé *Conrad*; ils raſſemblérent une nouvelle Armée, & marchérent droit aux Retranchemens du Stos, qu'ils emportérent, n'y aiant alors que fort peu de monde pour les défendre. Après cette heureuſe expédition, ils ſe crureut maitres de tout le pais; mais les Appenzellois, qui étoient campés ſur la montagne voiant approcher l'Armée ennemie, ſe mirent en ordre de Bataille ſous le commendement du Comte Rodolphe de Wendenberg, & reçûrent les Autrichiens avec tant de valeur, qu'après un combat de quelques heures,

ils

ils les enfoncérent, & les mirent en fuite, laiſſant neuf cens morts ſur la place. Ils ne furent pas plus heureux à la journée de Wolfhalden, où ils perdirent encore la Bataille avec perte de quatre cens hommes le reſte aiant été chaſſé jusques dans le Rhinthal.

Tant de Victoires enflérent le cœur des Appenzellois, & leur inſpirérent un courage ſurprenant. Ils ſe répandirent dans les païs ennemis, prirent environ ſoixante Châteaux forts, en démolirent la moitié, & laiſſérent ſubſiſter l'autre. En 1406, ils pouſſérent leurs conquêtes encore plus avant dans les païs Autrichiens ſans trouver la moindre réſiſtance. Il faut avoüer que la Maiſon d'Autriche a toûjours manqué de réſolution dans les guerres qu'elle entreprit contre le corps Helvétique. Elle les commencoit avec une ardeur, & une violance, qui ſembloit devoir tout engloutir; mais aulieu de ſe ſoutenir, elle perdoit courage au prémier échec, & n'agiſſoit plus, qu'avec une langueur, qui marquoit ou une pareſſe blamable, ou une appréhenſion réelle. De là il n'eſt pas étonnant, qu'elle ait toûjours fait des paix ſi déſavantageuſes pour elle, & ſi utiles pour les Suiſſes.

Ceux d'Appenzel ne manquérent pas de profiter de cette indolence des Autrichiens. Ils paſſérent dans l'Algau, dans le païs de Brégence, & la Seigneurie de Sax juſ-

jusques au Cobelſtein ; de là ils revinrent par le Rheinthal dans la Turgovie jusqu'à Weinfelden , entrérent dans le Comté dù Kibourg , & pouſſérent jusqu'à Etſch , où ils rencontrérent près d'Ymbſt un corps de Troupes Autrîchiennes, dont le Général avoit fait mettre cette deviſe dans ſa banniére : *Cent mille Diables doivent nous attendre , ſi nous ne maſſacrons pas tous ces païſans.* Les Appenzellois attaquérent vigoureuſement ces fiers-à-bras, les battirent à platte couture , & leur enlévérent la fameuſe Banniére, que l'on conſerve fidélement à Appenzel. Cette irruption dans le Comté de Kibourg épouvanta ceux de Winterthur , de Bulach , & du nouveau Regensbourg. Ils ſe jettérent ſous la Protection des Zuriquois , qui envoiérent Garniſon dans ces Endroits ; ce qui couta la vie à Götz Avoier de Winterthur, lorsque Herman Comte de Sultz, après la guerre , reçût de nouveau l'hommage au nom de la Maiſon d'Autrîche. Le Comte, qui accuſoit Götz d'avoir conſeillé, qu'on reçût Garniſon Zuriquoiſe , le fit jetter à Andelfingen dans la riviére de Thur , où il fut noïé.

Cependant les Appenzellois au nombre de cinq cens paſſérent la montagne du Lad , entrérent dans la Marck , s'en rendirent maitres , & en firent un préſent à leurs fidéles Alliés du Canton de Schwitz. A leur retour ils s'emparérent du Gaſtal &

de

de la Seigneurie de Windec, & arrivérent chez eux chargés de dépoüilles. Ils avoient auſſi envahi le Comté de Werdenberg, qu'ils donnérent au Comte *Rodolphe* leur vaillant Capitaine. Après tant de Victoires ils voulurent terminer cette longue guerre, & ſe procurer une tranquillité, dont ils étoient privés depuis ſix ans. Dans cette vûë ils mirent le ſiége devant Biſchofzel, qu'ils prirent en 1407. & aſſiégerent enſuite Weil, où étoit *Conrad* de Stauffen Abbé de Saint Gal leur ennemi Capital. Ils le preſſérent ſi vivement, qu'aidés par ceux de Schweitz & de Saint Gal, ils l'obligérent à ſe rendre, à retourner dans ſon Abbaie, & à faire une paix, telle, qu'ils la ſouhaitoient. Delà ils allérent devant Conſtance, où ils reſtérent trois jours dans l'eſpérance, que la Bourgeoiſie leur viendroit préſenter la Bataille; mais perſonne n'aiant paru, ils paſſérent par Adolfingen & Oſingen dans l'Elgau, qu'ils ravagérent, & retournérent chés eux.

Frédéric d'Autriche s'éveilla au bruit de tant de conquêtes; il avoit confié le ſoin de ſes Armées au Comte *Frédéric* de Toggenbourg, qui ne s'étoit preſque pas remué pendant qu'il avoit eu le commandement des Troupes, ſous prétexte, que le Duc ne lui fourniſſoit pas aſſés d'argent pour les paier; ce qui fit qu'il lui engagea, pour lui ſervir de paiement le Comté de Sargans,

gans, les Seigneuries de Freidenberg, Nidberg & Wallaſtat. Mais le Comte n'en fit pas de plus grandes merveilles. Au contraire, il regarda tranquillement paſſer les Appenzellois au travers du Comté de Sargans, pour aller dans la Marck, ſans s'y oppoſer ni les inquieter dans leur marche, comme il auroit dû le faire. Le Duc ſe répentit d'avoir abandonné ſon Armée après la Bataille de Wolfhalden, & de l'avoir remiſe entre les mains d'un homme, qui n'oſoit, ou qui ne vouloit pas agir. Pour réparer ſa faute il fit au commencement de l'année 1408. une Alliance avec l'Evêque de Conſtance *Albert de Plarer*, & les Chevaliers de Saint George dans la réſolution de porter la guerre dans le pais ennemis. Les Appenzellois, qui en eurent avis, penſérent à le prévenir, & paſſérent le Rhin avec leurs Alliés de Saint Gal, prirent l'Ecluſe, & allérent mettre le ſiége devant Bregence, qu'ils preſſérent vivement. Mais les Autrichiens ſe mirent à leurs trouſſes, reprirent l'Ecluſe, & leur tombérent ſi à propos ſur le corps à la faveur d'un broüillard, que les Appenzellois épouvantés de cette ſurpriſe, à laquelle ils ne s'attendoient pas, prirent la fuite, en abandonnant leurs canons, leurs machines, leur Banniére, & leur Capitaine. Après ce ſuccés le Comte de Sultz aſſiégea la Ville & le Château de

Rheinec ; mais les Habitans ne ſe trouvant pas en état de réſiſter, mirent le feu à leurs maiſons, & ſe retirérent par la montagne dans le Païs d'Appenzel. Le Duc alla enſuite mettre le ſiége devant Altſtetten dans le Rheinthal avec douze mille hommes ; les habitans aiant remarqué, qu'il avoit oublié de fermer le paſſage, par où ils pouvoient ſe ſauver, ſortirent ſans bruit pendant une nuit ſombre, & gagnérent par la montagne le Païs d'Appenzel, le Duc n'aiant appris leur fuite, qu'au bout de trois jours. Malgré ces trois échecs, les Appenzellois ne perdirent point courage. Ils ſe préparoient à faire de nouveaux efforts pour réparer leur perte, & prendre leur revanche contre les Autrîchiens, lorſque l'Empereur *Robert* arrivant à Conſtance ordonna dans l'inſtant à ceux de Schweitz, à ceux d'Appenzell, à ceux de Saint Gal, & à l'Abbé *Conrad* de ſe ſiſter devant lui ſans délai. Ce Monarche fit une forte réprimande aux Appenzellois, & à ceux de Saint Gal, de ce qu'ils avoient pris l'Abbé ſous leur protection ; déclarant à leurs Députés „ qu'une pareille con-
„ duite ne leur convenoit pas, vû que *Con-*
„ *rad* étant Prince & membre d'Empire, ne
„ pouvoit ni accepter, ni recevoir une ſau-
„ ve-garde d'eux. Qu'au reſte s'ils perſi-
„ ſtoient dans leur ſentiment à cet égard il
„ en avertiroit le Collége des Electeurs, qu-

„ en

„ en cas de refus ſçauroient bien ſoutenir „ les Droits de l'Empire. Il les exhorta enſuite à lui laiſſer le ſoin de prononcer ſur leurs conteſtations & leurs différends ; & c'eſt à quoi ils conſentirent très-volontiers.

La Déciſion de *Robert* portoit en ſubſtance : 1*ò*. Que les frais de la guerre entre l'Abbé & les Appenzellois ſeroient réciproquement ſupportables par les deux parties ; que ces derniers païeroient comme du paſſé à *Conrad* les cenſes, qui devoient parvenir avec les autres Droitures à la Maiſon Abbatiale, & qu'ils lui reſtitueroient la Ville de Weil, & autres Bourgs, qu'ils lui avoient pris dans la Tourgovie. 2*ò*. Qu'eu égard à l'Evêque de Conſtance ; ils libéreroient du ſerment les Sujets de ce Prélat, qui l'avoient prêté aux Appenzellois, pour les faire rentrer ſous l'obéiſſance de leur prémier Maître. 3*ò*. Que quant aux Bourgs de Goſſau, d'Heriſau, de Tegerſchen & autres des environs, l'Abbé de Saint Gal & les Appenzellois en ſoumettroient la déciſion aux Arbitres, qui ſeroient nommés. 4*ò*. Qu'il y auroit une Tréve pour deux ans entre la Maiſon d'Autriche & ceux d'Appenzell. Que ces derniers garderoient cependant le Rheinthal ſous la condition de laiſſer parvenir à l'Abbé de Saint Gal les Droitures, qui lui appartenoient.

„ 5ò. Que les Chevaliers de Saint George
„ & la Ville de Conſtance ſeroient auſſi
„ compris dans la paix ſans pouvoir récla-
„ mer pour les frais de la guerre.

Les Appenzellois par le Conſeil & l'Autorité de ceux de Schweitz acceptérent la prononciation de l'Empereur, qui les releva du Ban de l'Empire, auſſi bien que l'Evêque de Conſtance des Cenſures de l'Egliſe, qu'il avoit emploié contr'eux comme un moien, qu'il croioit plus efficace que la force des armes; mais les Appenzellois convinrent à la pluralité des ſuffrages en pleine Aſſemblée, que ne méritant pas l'excommunication, ils la regarderoient comme injuſte, & par conſéquent comme nulle. C'eſt pour cela, qu'ils ſe portérent devant Conſtance, comme nous l'avons dit. Dèslors les Appenzellois commencérent à ſe ſouſtraire à l'obéiſſance de l'Empire, & ils formérent l'année 1409. un corps à part. L'année 1436. ils obtinrent de pouvoir établir une Juſtice criminelle indépendante de l'Empire, & en 1438. de paroître pour toutes ſortes de cauſes nulle part ailleurs, que dans leurs propres Tribunaux; inſenſiblement ils ſe mirent en pleine liberté, & enfin l'an 1513. ils s'alliérent avec les XII. Cantons, & formérent le XIII.

Pendant les troubles d'Appenzell, de Saint Gal, & de la Maiſon d'Autriche, l'Helvé-

l'Helvétie n'étoit pas ſans occupations guerriéres, & ſans prendre les meſures convenables pour ſa ſureté. Ceux de Glaris fi- 1400
rent une Alliance perpétuelle avec les hauts Griſons, & les inſtrumens en furent échangés le 24. *Mai*, ce qui fut un contre-poids à la nomination, que la Maiſon d'Autriche fit de *Jean* Vicomte de Stulingue, à l'Intendance de l'Ergovie & de la Turgovie. C'étoit un puiſſant Seigneur, qui pouvoit fort incommoder les Glaronois par les Troupes, qu'il auroit pû tirer de ſon Vi-Comté.

Le meurtre commis par le Comte de Waldec en la perſonne de Frédéric Duc de Brunsvic comme on l'a déja remarqué en parlant de ſon élection à l'Empire, obligea les Electeurs à s'aſſembler de nouveau, pour travailler à une autre élection, qui tomba ſur *Robert*, ou *Rupert* Electeur Palatin. Mais ſi cette nomination ſe fit ſans oppoſition, il n'en fut pas de même de ſon couronnement; car la Ville d'Aix, où ſelon la coûtume il devoit ſe faire, ne voulant pas abandonner *Venceslas*, refuſa d'ouvrir ſes portes à *Rupert*, qui après s'être fait couronner à Cologne, mit un blocus devant Aix, & le fit durer cinq ans, au bout deſquels la Ville fut obligée de ſe rendre. Ce Prince fit auſſi la guerre à *Venceslas* par le moien du Landgrave de Thuringe, & du Marquis de Misnie, parcequ'il s'obſtinoit à ne vouloir pas décharger quel-

ques Villes d'Allemagne de leur ſerment de fidélité, quoiqu'il en eût exempté la plus grande partie, ſuivant la remarque, que nous avons déja faite ci-devant : en ſorte qu'il le fit conſentir par force à une entiére réſignation. Quoique *Rupert* fut un Prince d'aſſez grand mérite, & ſur tout un véritable amateur de l'équité, Dieu ne permit pas, que ſon Régne fut long tems heureux ; & l'on ne trouve rien de bien remarquable dans ſa vie que ſon voïage d'Italie, qui fut tout à fait infortuné ; car *Galeas* Viſconti, à qui *Venceslas* avoit conferé le titre de Duc de Milan, ſans que *Rupert* eût jamais voulu le reconnoitre en cette qualité, battit l'Armée Impériale, que cet Empereur menoit contre lui pour l'en faire défiler. Il n'eut pas lieu non plus d'être content des Vénitiens, ni des Florentins, qui emploiérent toute leur adreſſe pour l'engager de ſe rendre à Padoüe, affin de les ſeconder dans l'exécution de certains deſſeins qu'ils avoient formé de ce côté là. Mais *Rupert*, qui avoit été trompé par la plûpart des Seigneurs de ce Païs là, qui lui avoient promis deux cens mille livres en cas, qu'il voulut paſſer en Italie contre *Galeas*, ne jugea plus à propos de ſe fier à des gens de ſi mauvaiſe foi ; ainſi il reprit le chemin d'Allemagne en leur laiſſant le ſoin de pourſuivre leurs intérêts comme bon leur ſembleroit.

Ce fut à ſon retour, qu'il calma la guerre d'Ap-

d'Appenzel, après laquelle il tint une Diétte à Francfort au ſujet du grand ſchiſme, qui avoit commencé dans l'Egliſe ſous *Venceslas*. Les Legats des deux Papes y aſſiſtérent, & demandérent l'un & l'autre la Protection de l'Empereur pour leurs maitres; mais *Robert* qui ſoutenoit le parti de *Boniface* ne voulut entrer pour rien dans cette affaire, qu'il renvoia à un Concile général, & congédia les Légats en les exhortant à la Concorde. L'année ſuivante, qui étoit la dixiéme du Régne de *Rupert*, il mourut à Oppenheim le 18. de *Mai*. Il étoit fils de Rupert le chiche Electeur Palatin, & de Beatrix Princeſſe Roïale de Sicile. Les Hiſtoriens le nomment communément le Duc Clem, que quelques Auteurs font dériver du mot Alleman *klemmen*, qui ſignifie ſerrer ou être rude, au moien de quoi ils l'ont nommé en Latin *Rupertus rigoroſus*. D'autre, au contraire, l'ont appellé *Clemens*, nom qui paroit, ce ſemble, plus conforme que l'autre à ſon véritable caractére, puiſqu'il avoit pris pour ſa deviſe: *Miſericordia fortunam ſpectat, non cauſam.* „ La miſéricorde a égard à la con-„ dition des perſonnes, & non à la cauſe. Ce qui marque plûtôt un homme doux & clement que rigoureux & ſévére. Ce Prince eut deux femmes; la prêmiére, dont le nom eſt inconnu à la poſtérité, mit au monde un fils appellé auſſi *Rupert*, & ſurnommé

Pepin, qui fut pris par les Turcs à la Bataille de Nicopolis, & relâché pour une groſſe ſomme d'argent; mais il mourut avant ſon Pére. La ſéconde de ſes femmes fut Eliſabeth, fille de Frédéric Burgrave de Nürenberg, dont il eut neuf enfans; ſçavoir, Marguerite, qui fut mariée au Duc Charles de Lorraine; Agnés au Duc Adolphe de Cléves; Eliſabeth au Duc Frédéric d'Autriche. Loüis qui fut la ſouche de la branche Electorale, éteinte l'an 1559. en la perſonne de l'Electeur Ott-Henri. Jean Pére de Chriſtophle Roi de Dannemarc. Frédéric qui mourut ſans enfans. Etienne, qui eſt le Pére de tous les Comtes Palatins d'aujourd'hui, tant de la Ligne Electorale, qui eſt à préſent éteinte, ou de Simmeren, que de celle des Deuxponts, laquelle eſt actuellement ſousdiviſée en Electorale, ou de Nieubourg, Sultzbach, Suede ou des Deux Ponts, Birkenfeld, & Veldentz auſſi éteinte; & enfin *Otton*, qui demeura à Neuenmarc & Mosbach.

1401 Tous les Juifs furent cruellement perſecutés cette année à l'occaſion d'un homme de leur nation, qui avoit tué un enfant Catholique à Dieſſenhoffen par l'inſtigation du Palfrenier du Ballif de l'endroit, qui avoit demandé du ſang d'un enfant pour en faire un breuvage; ceux, qui ne voulurent pas reçevoir le Batême, furent condamnés au feu. On en brula dix neuf à Schaff-

Schaffhauſen, autant à Winterthur, & à Zurich on eut mille embarras avec eux. Le Magiſtrat leur aiant permis de demeurer dans la Ville, le Peuple dans l'occaſion, dont nous parlons, fit tant de bruit, qu'on fut obligé de les mettre en priſon; & l'on eut bien de la peine à les tirer des mains de la populace, qui vouloit abſolument qu'on les condamnât au même ſupplice, que les autres; mais les repréſentations de tout le Judaiſme, qui ſe récrioit ſur le Droit des gens, furent cauſe, qu'on ſe contenta de les bannir de Zurich à perpétuité, après avoir paié 1500. gouldes pour les frais de la priſon. Les Deux Cens connurent par cette opiniatreté du Peuple, à vouloir faire mourir tous les Juifs, combien il y avoit de danger, de lui communiquer abſolument toutes les affaires d'Etat; qui étant maniées par une Communauté, qui ne ſe donne pas le loiſir d'examiner, & de prévoir les ſuites, tombe ordinairement dans des inconveniens, & dans des fautes, qu'on ne redreſſe jamais, qu'à ſa confuſion. Cette mortification ſe fait aſſés ſouvent ſentir dans des Républiques, où la liberté des ſuffrages entraine la pluralité; ſur tout, quand on opine par paſſion, par interêt, par un motif de jalouſie ou d'animoſité. Pour prévenir ces maux, le Magiſtrat fit une ordonnance, par laquelle il étoit ſtatué „ qu'à

„ l'avenir on ne traiteroit plus rien en Com-
„ munauté, que les affaires, qui concerne-
„ roient l'Empire ; qui regarderoient une
„ nouvelle Alliance, ou qui intereſſeroient
„ le Corps Helvétique.

Les Zuriquois reconnurent *Rupert* pour Empereur, & lui prétérent l'hommage ordinaire, contre le ſentiment de ceux de Schweitz, qui ne voulurent point flatter le Monarque juſqu'à ce point, diſant, que leurs Ancêtres s'étoient auſſi laiſſé aller à une pareille démarche, il y avoit deux cens ans, dans la ferme eſpérance de mériter par là, la protection du Prince ; mais qu'ils avoient remarqué, que ce n'étoit là, qu'une vaine cérémonie, dont ils n'avoient tiré aucun profit, puiſqu'ils s'étoient toûjours trouvés dans la néceſſité de ſe ſervir de leurs propres forces, ſans avoir jamais profité de la protection des Empereurs.

1402 Les Glaronois étoient dans des occupations plus ſérieuſes. Ils avoient donné ſécours aux Barons de Rätzuns contre l'Evêque de Coire, il y avoit déja ſix ans. Le Prélat ne put pas oublier cette injure, non plus que la Maiſon religieuſe de Pund, qui avoit été intereſſée dans cette guerre. L'Idée de la vengeance leur parut douce, & ils en donnérent des marques aux Glaronois, en leur faiſant enlever quelques pieces de bétail dans les pâturages. Ceux de Glaris

Glaris en furent piqués, & en portérent leurs plaintes à quelques Particuliers d'entre les Suiſſes. Ceux-ci ſenſibles au tort, que les Gens de l'Evêque avoient fait à leurs Alliés, & d'ailleurs peu endurans, comme c'étoit la méthode dans ce tems là de ne jamais pardonner, vinrent chacun avec leur troupe au ſécours des Glaronois. Ils paſſérent avec eux le Mont Kirchenzen, & au travers du Sargans, entrérent dans Zizers, & delà droit à Coire, où ils firent un grand butin, enlevant auſſi tout le bétail, qu'ils pûrent à Maſpans, à Trimmis, à Zizers, & à Ygis, d'où ils revinrent tranquillement ſans avoir trouvé aucune réſiſtance, & ſans avoir fait de mal à perſonne. Ceux d'Appenzel prirent quelques priſonniers pour en tirer la rançon, à laquelle ils eurent bien de la peine à renoncer, lorſque les Glaronois & l'Evêque de Coire eurent accepté la médiation de *Guillaume* Baron d'End Gouverneur du Païs de Sargans pour la Maiſon d'Autrîche, & choiſi d'autres Arbitres de Rapperſchweil, de Sargans, & de Weltkilch, qui terminérent leur conteſtation au contentement de toutes les parties, ſi l'on en excepte un nommé *Nicolas Wurtzer* Bourgeois de Coire, qui avoit le plus ſouffert comme étant des plus riches. Celui-ci trouvant les conditions de la paix désavantageuſes pour lui, continua à inquiéter ceux d'Ap-

d'Appenzell & de Glaris, qui en écrivirent à l'Evêque pour s'en plaindre; mais le Prélat ne leur donna d'autre réponſe ſi non, qu'il en étoit fâché; qu'il ne ſe mêloit pas des affaires de *Wurtzer*, & qu'il ne lui donnoit ni aide, ni protection. Il ſemble néanmoins qu'on étoit en droit d'en douter, puiſque *Nicolas* fit la guerre aux Glaronois & aux Appenzellois pendant quatre ans, au bout deſquels il fut fait priſonnier, & traduit dans les priſons du Comte Frédéric de Toggenbourg, ſur le territoire duquel les Glaronois l'avoient pris. Il fut cependant relâché après avoir fait un Traité particulier ſous la garantie de pluſieurs habitans du Balliage du bas Windec, qui s'engagérent ſous les ſceaux du Comte de Toggenbourg, & du bas Windec, de livrer mille Gouldes en or, au profit des Glaronois, en cas que *Wurtzer* ne tînt pas le Traité, qu'il avoit fait avec eux.

Cette même année *Jean Marie Viſconti*, Succeſſeur de ſon Pére *Jean Galeas*, qui étoit mort prémier Duc de Milan, fit confiſquer aux Uraniens, & aux Underwaldnois tout le bétail, qu'ils avoient mené à la foire de Lugan & de là dans la Lombardie, ſous prétexte, qu'ils avoient fraudé le péage; ce qui n'étoit certainement pas. Ces deux Cantons s'en plaignirent aux autres, & leur demandérent leur avis ſur les meſures qu'il y avoit à prendre. Il fut décidé, qu'on en écriroit au

Duc,

Duc, mais il ne daigna pas répondre aux lettres des Confédérés. Ceux-ci lui firent ſçavoir, qu'au défaut d'une prompte ſatisfaction de ſa part, ils iroient eux mêmes chercher le bétail qu'il leur avoit enlevé, & ſe procurer les armes à la main, la juſtice qu'il leur refuſoit.

La raiſon particuliére pour laquelle le Duc en vouloit aux Suiſſes, c'eſt qu'il y en avoit quelquesuns de leur Nation, qui s'étoient mis au ſervice des Comtes de Sax de Maſſax à Bellinzone. Ces Comtes étoient ſes ennemis, & il crut devoir s'en prendre aux Helvétiens, qui cependant n'avoient rien à ſe reprocher là deſſus, puiſque ceux des leurs, qui étoient à Bellinzone n'y étoient pas de leur aveu ni par leur conſentement. Ces raiſons n'aiant pas pû contenter *Jean Marie Viſconti*, les Suiſſes paſſérent le Mont Saint Gaudard, & lui prirent la vallée de Livine & Abläſch. *Tſchudi* ne parle pas de cette conquête dans cette époque. Il paroit même, qu'*Iſelin* en doute. La Maiſon de Sax de Maſſox eſt griſonne. Sax d'où les Seigneurs de cette famille ont pris leur nom, eſt au deſſus de Gambs près de Verdenberg. Cette Maiſon s'eſt renduë puiſſante par les héritages du Comté de Maſſox, de la Ville de Bellinzona; de la fortereſſe de Wartenſtein, & du Rheinwald; elle avoit auſſi l'Avoierie de l'Abbaie de Pfeffers. Le Baron de Belmont de ſon côté lui donna par Teſtament

Flims,

Flims, le Grueb, Illantz, & Langnitz; en ſorte qu'elle devint très conſidérable dans les Griſons, où elle poſſédoit des biens immenſes. Ces Seigneurs pour diſtinguer leurs terres, ou ceux, qui les poſſédoient, prirent différentes armes. Les Seigneurs de Sax gardérent les anciénnes. Ceux, qui poſſédoient la fortéreſſe de Wartenſtein & l'Avoierie de Pfeffers prirent deux étoiles; & ceux, qui eurent le Comté de Maſſox choiſirent deux ſacs, d'où ils acquirent le ſurnom de Sac. Les Comtes de Bellinzone joignirent aux anciennes armes deux ſoufflets. C'eſt par la différence de ces armoiries qu'on diſtinguoit les différentes branches de cette Famille. Les Seigneurs de Bellinzone avoient vendu aux Viſconti la Ville & Comté de ce nom pour une ſomme conſidérable ſans parler d'une penſion annuelle, qu'ils s'étoient encore réſervée; mais après la mort de *Galeas* & de *Henri de Sax*, qui étoient les vendeurs, *Gaſpar* le fils de ce dernier ne put rien obtenir de *Jean Marie Viſconti*. Il en porta ſes plaintes à ſes Oncles *Jean*, *Albert*, & *Donat*, qui aiant pluſieurs fois ſollicité le Duc de Milan de ſatisfaire au Traité, qu'il avoit fait avec les Défunts, ſans qu'ils euſſent pu faire entendre raiſon à ce Tiran,
1403 ils prirent enfin le parti en 1403. de ſe rendre maîtres de Bellinzone par ſurpriſe; Il y a toute apparence, qu'il fut ſécouru dans

dans cette expédition par quelques Volontaires de Glaris, puiſque la Maiſon de Sax étoit en Alliance perpétuelle avec ce Canton. Quoique cette conduite des Glaronois n'eût rien de répréhenſible, il eſt bien probable qu'elle occaſionna la confiſcation du bétail des deux Cantons d'Uri & d'Underwalden, que *Jean Marie* paia avec uſure, s'il eſt vrai, que les Suiſſes lui aient pris *Livine* & *Ablaich*.

Pendant toutes ces Révolutions, les Villes de Berne & de Fribourg s'accommodérent entre elles, oubliérent toutes les quérelles paſſées, & firent l'Alliance & Combourgeoiſie perpétuelle, qui exiſte encore aujourd'hui. Ils la jurérent à Laupen le jour de la Saint Martin. Elle eſt fondée ſur les anciens Concordats, dont celle-ci n'eſt qu'une heureuſe répétition.

En 1400, les Béguines ou Begutes commencérent leur établiſſement ; ces Filles s'étoient voüées ſans permiſſion, ni approbation du Saint Siége, à garder la chaſteté, & la pauvreté, ce qui devenoit extrêmement à charge au Public, qui étoit obligé de les entretenir. *Jean de Mülberg*, de 1404
l'Ordre des Fréres Prêcheurs parla ſi énergiquement contre ces Béguines, qu'on en chaſſa environ quinze cens de la Ville de Bâle, où elles s'étoient habituées. Elles ſe retirérent à Berne, où il y en avoit déja. Le Magiſtrat aiant conféré à leur ſujet avec l'Offi-

l'Official de Lauſanne & le Clergé de la Ville ; il fut décreté, que ces Filles étoient une Engeance inutile, qu'il falloit faire ſortir de la Capitale & de tout le Canton. Elles diſparurent en effet pour quelque tems ; mais elles revinrent peu après, & l'on n'en parla plus.

La Banniére devint auſſi un ſujet de diſcorde dans le Canton de Zug. Les trois Communautés d'*Aigeri*, *Menzingen*, & *Ba*[illegible] voulurent l'avoir avec les Sceaux, parce-qu'elles ſe croioient plus en état de les garder que la Ville, dont le nombre des Bourgeois n'étoit pas ſi grand, que celui des Communiers. Les Citoiens fondoient leur Droit ſur l'uſage, & ſur la poſſeſſion, prétendant d'ailleurs, que ſuivant la ſaine raiſon, la Banniére & les Sceaux étoient plus en ſureté dans un endroit fermé que dans un lieu ouvert, où l'ennemi pouvoit à tout moment les enlever ſans difficulté. Les Communautés perſiſtérent opiniatrément dans leurs prétentions, & ſe pourvûrent de l'aſſiſtance de ceux de Schweitz, avec le ſécours deſquels elles ſurprirent la Ville. Cette violence déplut extrêmement aux Cantons voiſins, comme étant contraire aux Alliances, & faiſant appréhender des ſuites dangereuſes. Ils blâmérent fort l'imprudence des Suiſſes, qui s'étoient l'aiſſés aller à une action, qui détruiſoit l'ordre, & rompoit

poit la bonne harmonie. Zurich, Lucerne, Uri, & Underwalden assemblérent un corps de dix mille hommes, avec lesquels ils vinrent camper sur le territoire de la Communauté de Bar, d'où ils ne voulurent pas sortir, que les Suisses n'eussent reconnu leur faute, & remis la Banniére & les Sceaux à qui il convenoit de Droit.

Les Bernois, les Glaronois, & les Soloriens intervinrent, & par leur moien les trois Communautés s'étant soumises à l'approche des Troupes des quatre Cantons, on traita avec les Suisses: Au moment que l'on déliberoit sur cette affaire, leurs Députés arrivérent à Bar, où la Conférence se tenoit. Ils acceptérent la médiation, & la paix fut concluë à ces conditions: „ 1o. Que ceux de „ Schweitz, s'ils avoient avec ceux de Zug „ d'autre Traité, que celui de la Confédération Helvétique, en produiroient l'extrait, „ affin qu'on pût le cancellet. 2o. Que les „ deux parties vivroient desormais en bonne „ intelligence sans qu'il fut plus parlé de cette guerre. 3o. Que la Banniére & les sceaux „ seroient rendus à la Ville de Zug. 4o. Enfin que les Suisses païeroient mille Goulds aux quatre Cantons pour les frais de „ l'Armement, sans rémission, ni grace; „ mais que de ces mille florins, il en reviendroit six cens au profit de la Ville de Zug pour son dédommagement.

„ Donné à *Bar* le Vendredi avant la St. Mar-
„ tin en l'an 1404. L'Inſtrument eſt dreſ-
ſé au nom des Députés des quatre Cantons, & ſous leurs Sceaux ; il n'y eſt fait mention ni des Bernois, ni des Glaronois, ni des Soloriens.

Les Suiſſes eurent entr'eux un grand débat au ſujet des démarches, que le Peuple ſoutenoit, que le Conſeil lui avoit fait faire dans cette rencontre. Il n'y avoit eu, que huit Conſeillers, qui furent d'avis de donner du ſécours aux Communautés de Zug, tous les autres aiant été contraires à ce ſentiment. Enſorte que ſi le Peuple ne l'avoit pas adopté, la guerre n'auroit pas eu lieu. On décida néanmoins en faveur du plus fort, & les huit Conſeillers furent condamnés à livrer deux cens gouldes à compte des mille, que le Canton devoit paier aux quatre autres. C'eſt ainſi que les innocens ſouffrirent pour les coupables.

1405 Comme l'on n'avoit pas jugé à propos à Berne de tolerer plus long tems la vie oiſeuſe des Béguines, on ne voulut pas faire plus de grace aux Concubines ; on leur défendit abſolument la fréquentation de certaines perſonnes, qui par le caractére ſacré, dont elles étoient revêtuës, étoient obligées de mener une vie pure, chaſte, & irrépréhenſible. Quelques unes aiant fait difficulté d'obéir, on les mit en priſon, où elles ſouffrirent bientôt la peine dûë à leurs crimes.

mes ; à l'occaſion du grand incendie arrivé le quatorziéme Mai, dans lequel elles périrent. Quelques jours auparavant le feu avoit déja pris dans la ruë de l'Egliſe ; mais ce fut peu de choſe en comparaiſon du malheur, qui ſuivit. L'incendie commença à la ruë des fontaines ſur les cinq heures du ſoir par un grand vent du Nord accompagné d'une ſi grande violence, que dans l'éſpace d'un quart d'heure ce terrible élement conſuma cinq cens cinquante maiſons. Des richeſſes immenſes furent dévorées par les flammes ; & il y périt environ cent perſonnes. Les Bernois reçûrent de toutes parts des complimens de condoléance ſur ce terrible déſaſtre. Les Villes de Soleure, de Bienne, de Thun, de Berthoud, d'Arberg, de Laupen, de Nidau, & de Buren arrivérent avec des ſécours effectifs ; mais les Fribourgeois ſe diſtinguérent, & donnérent de ſincéres marques de leur réconciliation, de leur amitié, & des fruits du dernier renouvellement d'Alliance. Ils envoiérent le Capitaine de Gambach Conſeiller d'Etat avec cent hommes à Berne, douze chariots attelés, & tout ce qu'il falloit pour nettoier la Ville. Ils y reſtérent à leurs frais pendant un mois, & Gambach eut un ſoin particulier pour que tout ce, qui ſe trouva dans les cendres, d'argent, de joiaux, ou autres choſes, fût rendu. On prit les tui-

les, qui couvroient les murs de Ville dans toute l'enceinte de Fribourg, qui eſt d'une conſidérable étenduë ; & on les fit charier à Berne pour en couvrir les nouvelles maiſons, qu'on fit bâtir. En un mot, les Fribourgeois rendirent à leurs Alliés tous les ſervices, dont ils étoient capables dans ces triſtes circonſtances ; mais les Bernois n'en furent point ingrat, ils ont donné des preuves de leur reconnoiſſance, & de leur amitié dans le dernier incendie arrivé à Fribourg en 1737. où ils ont fait paroitre avec généroſité, qu'ils n'oublient jamais les ſervices, qu'on leur rend.

Gambach, diſent les Archives, *fuit potens Familia & pia, multa enim & Hoſpitali & Eccleſiis bona contu-lit.* Pierre de Gambach Fils de celui, qui fut à Berne, a été Avoier de Fribourg en 1460. cette Famille noble eſt éteinte. On ſoupçonna fort les Béguines d'avoir pris leur tems pour faire répentir les Bernois de les avoir chaſſées de leur Ville. *Stettler* paroit être d'un ſentiment contraire en diſant, qu'on ne ſçait pas d'où ce malheur eſt venu ; mais comme il ajoute, que les Béguines dirent, qu'on ſe l'étoit attiré en les maltraitant, il fait aſſez connoitre, qu'il eſt diſpoſé à croire, qu'elles n'en ſont pas innocentes. *Rhan*, & *Schodeler* ſont à peu près dans la même penſée, attribuant encore ce funeſte deſſein aux Concubines fugitives, qui n'étoient pas

ſi loin, qu'elles n'euſſent bien pû revenir pour l'exécuter.

Frédéric d'Autriche crut pouvoir ſe plaindre avec raiſon contre ceux de Schweitz de ce, qu'ils s'étoient emparés de la Marck contre le Traité de Paix, qui défendoit expreſſément aux deux parties reſpectives d'envahir leurs terres. Les Députés de *Frédéric* firent ſur cela leurs repréſentations aux Cantons, en les priant d'obliger ceux de Schweitz à rendre le Diſtrict, qu'ils poſſédoient contre la teneur du Traité. Zurich, Berne, Lucerne, Uri, Underwalden, & Zug entrérent dans les raiſons des Députés, & les trouvérent fondées ſur la Juſtice. Dans la crainte, que cette difficulté n'attirât une nouvelle guerre dans la Suiſſe, ils avertirent ſérieuſement ceux de Schweitz de ſatisfaire aux conditions, qu'ils avoient acceptées, au défaut dequoi ils leur déclaroient, qu'ils ne leur fourniroient aucun ſécours contre la Maiſon d'Autriche, puiſque la Marck dépendoit d'un Prince, qui aiant fidélement obſervé la Traité de Paix, qu'il avoit conclu avec le Corps Helvétique depuis onze ans, méritoit que les Cantons en agiſſent de même à ſon égard. Ceux de Schweitz oppoſérent à ces raiſons, qu'ils n'avoient pas conquis la Marck par la voie des armes, comme on le ſuppoſoit; mais que les Appenzellois la leur avoit donnée comme une

récompense des bons services, qu'ils leur avoient rendus en qualité de Confédérés dans la guerre que *Frédéric* leur déclara, & dans laquelle ils s'étoient rendus maîtres de ce Comté ; que d'ailleurs ils se croioient obligés pour leur sûreté de conserver un Païs, qui dès le tems de leur Ancêtres avoit continuellement été leur plus dangereux ennemi, & le plus acharné à leur perte. Qu'au reste, s'il étoit question de rendre la Marck, c'étoit en faveur des Appenzellois & des Saint-Gallois, & non pas d'un Prince, qui l'avoit laissée prendre par des ennemis, qu'il avoit injustement attaqué.

Les Cantons, dont le Gouvernement étoit alors conduit par un esprit de paix, ne changérent point de sentiment, mais ceux de Schweitz ne voulurent rien rabattre de leur obstination. Ils auroient cependant bien souhaité, que le Canton de Glaris, comme le plus à portée ; eut voulu prendre part avec eux à la conservation de la Marck ; mais les Glaronois n'osérent pas désobliger les autres Confédérés, qui étoient si contraires à ce dessein. Ainsi ceux de Schweitz la gardérent pour eux seuls, & elle leur resta sans que personne s'y opposât plus. La principale cause fut, que les Zuriquois aiant eu de leur côté une assez vive contestation avec la Maison d'Autriche au sujet du Balliage de Griningen, & à cause de l'Alliance, qu'ils avoient faite avec

la

la Ville de Winterthour ; l'affaire de la Marck demeura dans l'oubli, & l'on n'en parla plus, quoique certainement il y eût de fortes raiſons pour & contre.

C'étoit *Herman de Gesler* Chevalier qui 1406
étoit l'Auteur du démêlé entre la Maiſon d'Autriche & les Zuriquois. Il étoit Gouverneur de Rapperſchweil, & avoit à cauſe de ſon Gouvernement de fortes prétenſions contre *Frédéric*, dont il ne pouvoit avoir aucune ſatisfaction ; ce qui l'aiant vivement piqué, il ſe fit Bourgeois de Zurich, & aſſigna ſon droit de Bourgeoiſie ſur la belle terre de Griningen. Le Duc en ſentit la conſéquence, & appréhenda encore d'avantage, que Gesler ne livrât Rapperſchweil aux Zuriquois, ce qui auroit mis le comble à ſon infidélité. Il prit néanmoins ſi bien ſes meſures, qu'à la fin il obligea Gesler à ſortir de ſon Gouvernement, & à lui remettre la Ville & le Château de Rapperſchweil.

La mauvaiſe foi ne régnoit pas ſeulement dans cette partie de l'Helvétie, elle ſe repandit encore dans d'autres diſtricts, où elle cauſa du déſordre. *Conrad de Fribourg* Comte de Neufchâtel avoit un Chancelier du caractére de certaines perſonnes, qui aux dépens du prochain & du public cherchent à plaire à leurs maitres ſans trop s'embarraſſer de l'équité de leurs inſinuations. Ce flatteur fit connoitre au Comte, que ſes Prédéceſſeurs avoient engagé

pour une modique ſomme d'argent des biens & des terres conſidérables à la Ville de Neufchâtel, au Chapitre, & à d'autres perſonnes ; que la longue joüiſſance & l'uſufruit ſurpaſſoit le capital, qu'ainſi il lui conſeilloit de répéter ces poſſeſſions par un juſte retour, puiſque les poſſeſſeurs ne pouvoient avec juſtice exiger autre choſe, que le rembourſement de leurs deniers, qu'ils avoient retirés, & même au delà par leur longue poſſeſſion. *Conrad* trouva le Conſeil admirable, & ce moien de s'enrichir tout d'un coup, fut extrêmement de ſon gout. Ainſi il fit ſignifier à la Ville, au Chapitre, & aux Particuliers de lui remettre les terres, dont ils joüiſſoient, provenant du Domaines de ſes Prédéceſſeurs, & dont ils n'étoient que ſimples hipotécaires. Mais autant, que l'avis du Chancelier avoit ſçû plaire au Prince, autant la dure propoſition de celui-ci déplut aux intereſſés. Dans cette extrémité ils ne trouvérent point de meilleur parti à prendre, que de ſe procurer une protection, qui les mît en ſûreté contre l'injuſte demande de leur Seigneur. Ils crurent pouvoir la trouver auprès des Bernois, & dans cette perſuaſion ils envoiérent leurs Députés à Berne pour demander la protection & la Bourgeoiſie de cette Ville. Les Bernois voulurent ſçavoir auparavant, s'ils étoient en droit de contracter

ter & de s'allier librement avec des Puiſſances étrangéres ; les Neufchâtelois aiant ſuffiſamment prouvé cette liberté par leurs lettres & leurs Patentes, les Bernois les admirent dans leur Bourgeoiſie, & les prirent ſous leur Protection aux conditions ſuivantes : „ 1ò. La Ville de Berne accorde à celle „ de Neufchâtel la Bourgeoiſie perpétuelle „ tant intérieure qu'extérieure, promettant „ de la protéger de bonne foi, & de la „ défendre contre tous ceux, qui voudroient l'inquiéter ou moleſter contre „ droit & l'équité ; enſorte que les Bernois „ ſeront toûjours diſpoſés à emploier leurs „ biens, leurs corps, & leurs vies à ce ſujet, „ de même qu'à envoier aux Neufchâtelois telle quantité de Troupes, qu'ils demanderont dans le beſoin. 2ò. Promet „ en outre la Ville de Berne d'aſſiſter fidélement en tout les Neufchâtelois ; d'éviter „ leur perte, & d'avancer leur profit ; d'accorder à eux & aux leurs un libre paſſage dans toutes les terres de la Domination Bernoiſe, comme il ſe pratique à „ l'égard des autres Combourgeois, néanmoins ſans ſon préjudice, ni celui des Siens. „ On réſerve dans ce Traité le Saint Empire ; les Villes confédérées de Fribourg „ & de Soleure ; & tous ceux, qui ſont „ alliés ou attachés par Traité, ou par ſerment à la Ville de Berne. D'un autre

„ côté les Neufchâtelois s'engagent à assi-
„ ſter de toutes leurs forces les Bernois &
„ leurs Succeſſeurs contre toutes perſonnes
„ tant Eccleſiaſtiques que Läiques, quand
„ la néceſſité l'exigera, évitant ce qui pour-
„ roit leur être préjudiciable, ainſi que le fe-
„ roient leurs propres Bourgeois, ſans frau-
„ de ni dol. Avec cette réſerve cependant,
„ que les ſuſdits Neufchâtelois païeront tou-
„ tes les Droitures, auxquelles ils ſont te-
„ nus à l'égard de *Conrad* de Fribourg leur
„ Seigneur, & de ſes Succeſſeurs.

Il eſt encore ſtipulé dans cet Inſtrument, qui fut dreſſé le jour de la Saint George 1406. „ de quelle maniére les conteſtations,
„ qui pourroient ſurvenir entre les deux
„ Villes, ou les leurs, devront être termi-
„ nées; & il eſt dit, que le Village de Wal-
„ perſweil ſera choiſi pour le lieu du Con-
„ grés, à moins, qu'il ne plaiſe aux deux
„ Villes d'en nommer un autre : que l'on
„ pourra prendre le Surarbitre de la Ville
„ oppoſée entre le nombre de ſes Conſeil-
„ lers, ou entre ceux des Villes de Fri-
„ bourg, de Soleure, ou de Bienne, leſ-
„ qu'elles lui nommeront au même tems
„ les deux Aſſeſſeurs; qui tâcheront dabord
„ d'appointer les parties à l'amiable; mais
„ ſi cela ne réüſſit pas, alors ils jugeront
„ à rigueur de droit; & la pluralité des
„ ſuffrages décidera la cauſe ſans appel. Le

„ créan-

„ créancier recherchera ſon débiteur par de-
„ vant le Jugé de ſon Domicille, & il lui
„ ſera fait bonne & brieve Juſtice pour les
„ dettes avoüées. Aucune perſonne des
„ deux Villes & des dépendances ne pour-
„ ra procurer une barre, ou un arrêt pour
„ qui que ce ſoit, à moins, qu'elles ne
„ produiſe ſçeau & lettre. Il ne ſera per-
„ mis à aucun de citer ſa partie en Juſtice
„ étrangére, à moins, que ce ne fut pour
„ fait de mariage, ou d'uſure. Les Neuf-
„ châtelois paieront annuellement le jour
„ Saint André deux marcs bon argent à la
„ Tréſorerie de Berne pour le Droit de
„ Combourgeoiſie. Ambes parties païe-
„ ront réciproquement les Droits accoutu-
„ més des péages établis. Un Aſſaſſin peut
„ être banni du Païs & de la Ville, où il
„ a commis l'Aſſaſſinat, mais il ne devra
„ pas être privé du Droit de Bourgeoiſie
„ dans celui, où il n'a pas pêché. S'il y
„ a conteſtation entre le Comte *Conrad* de
„ de Fribourg, ſes Héritiers, ou ſes Suc-
„ ceſſeurs, & la Ville de Neufchâtel, ils
„ expoſéront leurs raiſons à l'Avoier & Con-
„ ſeil de Berne, qui en décideront: & ce
„ qui ſera par eux prononcé tiendra lieu
„ de Loi inviolable; mais ſi contre eſpéran-
„ ce une des parties refuſoit d'y acquieſcer,
„ alors les Bernois s'engagent de forcer le
„ déſobéiſſant à ſe ſoumettre à la pronon-
ciation.

„ ciation. Aucune des deux Villes ne ſera
„ reſponſable, ni gagée, ni compromiſe
„ pour les dettes de l'autre. Cette Com-
„ bourgeoiſie ſera tous les ſix ans renou-
„ vellée en préſence du Conſeil & de la
„ Communauté de Berne le jour Sainte Tri-
„ nité, à quoi aſſiſtéront les Députés de
„ Neufchâtel.

Lorſque *Conrad* eut appris, ce que la Ville de Neufchâtel & le Chapitre avoient obtenu à Berne, outré de dépit, il monta à cheval pour aller demander aux Bernois la Bourgeoiſie, affin de contrebalancer celle, qu'ils avoient accordée à ſes Sujets. C'eſt ainſi, que la ſplendeur de Berne augmentoit par la folle imagination du Chancelier du Comte de Neufchâtel, qui réellement n'étoit fondée que ſur l'injuſtice. Les articles de ce Traité furent peu differens de ceux, qu'on avoit accordés aux Neufchâtelois & au Chapitre. Il y étoit dit:
„ que les Villes, les Châteaux, & les For-
„ tereſſes du Comte ſeroient ouvertes aux
„ Bernois, ſans le préjudice du Seigneur,
„ autant, & ſi ſouvent, que la néceſſité le
„ requereroit. Réſervé ſes Seigneurs, deſ-
„ quels il tenoit les fiefs & ſes Combour-
„ geois de Soleure, & de Morat. Et quand
„ les Bernois ſeroient en guerre avec les
„ prémiers, qu'alors il garderoit une exa-
„ cte neutralité; promettant, qu'il ne leur

„ donne-

„ donneroit aucun paſſage ni ſécours con-
„ tre ſes Combourgeois de Berne. Enfin,
„ qu'à perpétuité les Bernois joüiroient du
„ libre commerce dans le Comté de Neuf-
„ châtel, ſans qu'on pût jamais, ſous quel-
„ que prétexte que ce fut, leur refuſer d'y
„ acheter le ſel, le vin, & autres denrées, ou
„ choſes quelconques, dont ils pourroient
„ avoir beſoin. S'il venoit à poſſeder de nou-
„ veaux fiefs par donnation, héritage, ou ac-
„ quiſition, la Bourgeoiſie de Berne y ſeroit
„ conſiderée, comme dans ſes anciens fiefs.
Les Bernois de leur part promirent au Comte
„ une aſſiſtance & un ſécours limité, qui ne
„ paſſeroit pas, d'un côté, le Bois, ou la
„ Forêt de Vaumarcus, & qui s'étendroit de
„ l'autre juſques tout près de l'Egliſe de Ver-
„ riéres. Les autres articles ſont conformes
à ceux des Neufchâtelois, à cela près, qu'au lieu de deux Marcs bon argent, *Conrad* & ſes Succeſſeurs n'en païeroient qu'un pour la protection, & qu'il n'y auroit point de peine pour le dédit. *Lauffer* par répetition repréſente très prudemment aux Neufchâtelois les devoirs de leur combourgeoiſie avec Berne, mais il ſe tait avec la même prudence ſur la non obſervance du libre Commerce du vin, dont il n'oſe attribuer la faute à perſonne. Il eſt moins politique eu égard à la mort violente de *Guillaume de Montenai* Savoiard de naiſſance, que ſon Valet de chambre nommé

Mer-

Merlet tua dans ſon lit avec le couteau de chaſſe de ſon maitre. Il en conte l'avanture entiére, & finit par dire, que cet ingrat, qui avoit été élevé dans la Maiſon du Prélat avec beaucoup de bonté, fut tenaillé, & enſuite écartelé, comme il le méritoit.

1407 Il a été dit, que quelques volontaires Suiſſes s'étoient mis au ſervice de la Maiſon de Sax dans Bellinzone pour être emploiés contre les Ducs de Milan, ce qui avoit extrêmement indiſpoſé cette Maiſon de Viſconti contre les Confédérés; & quoique le Corps Helvétique n'y eut aucune part, le Duc de Milan ne laiſſa pas de croire le contraire avec opiniatreté. Cette indiſpoſition jointe à la démarche des fréres de Sax & de leur Couſin *Caſpar* par rapport à Bellinzone fut la prémiére étincelle, qui alluma la guerre entre les Suiſſes & les Viſconti. L'Empereur *Rupert* avoit confirmé la poſſeſſion de Bellinzone aux Comtes de Sax, qui mirent cette Ville ſous la garde des Suiſſes à cauſe de la combourgeoiſie d'Uri & d'Underwalden ſur le bois, qu'on leur avoit octroïée: & comme le Duc de Milan formoit des prétentions ſur ce Comté, de même que ſur Luggarus, & Côme, que le même Empereur avoit inféodé aux Ruſca, il fallut que le Corps Helvétique ſoutint ſes Bourgeois ſuivant l'uſage, lorſque les Viſconti réveillérent leurs prétendus droits ſur ces contrées.

conti

Valentine Viſconti fille du Duc *Jean Marie* avoit épouſé *Loüis d'Orleans* Frére de *Charles VI.* Roi de France, qui fut tué un jour en revenant de la Cour par un Gentil-homme appellé *Hoquetonville* à l'inſtigation de *Jean* Duc de Bourgogne, le même à qui *Bajazet* avoit ſauvé la vie après la Bataille de Nicopolis. La haine, que *Jean* nourriſſoit contre le Duc d'Orleans ſon Coulin Germain, lui étoit héréditaire. *Philippe de Bourgogne* ſon Pére étoit Oncle du Roi *Charles VI.* & comme tel il prétendoit, que l'Adminiſtration des affaires du Roïaume lui appartenoit pendant les intervales de la maladie du Roi; mais *Charles*, qui avoit épouſé *Iſabelle* fille d'*Etienne* Duc de Baviére, obligea ſes Oncles & ſes Tuteurs de lui abandonner le Gouvernement, & appella le jeune *Loüis* Duc d'Orleans ſon frére pour l'aider. C'eſt ce qui cauſa une extrême jalouſie, aux Princes du ſang, & ſurtout au Duc de Bourgogne. Ces inimitiés firent avorter tous les deſſeins que l'on avoit conçûs pour les interêts du Roïaume. On équipa par deux fois deux flotes de neuf cens voiles chacune pour aller attaquer les Anglois dans leur Ile; mais la mésintelligence des Grands rendit tous ces projets inutiles, & ce qui mit le comble au malheur de la France, c'eſt que le Roi devint inſenſé. Le Duc de Bretagne avoit donné retraite dans ſes Etats à *Pierre de Craon*, qui venoit d'aſſaſſiner le Con-

Connétable de Cliſſon ; & comme il ne vouloit pas le livrer, le Roi ſe mit en marche vers la Bretagne à la tête d'une formidable Armée, pour aller lui même chercher de Craon, & punir le Duc, mais comme il approchoit du Mans, un gueux de fort mauvaiſe mine, aiant fendu la preſſe, vint lui crier à pleine tête, & d'une voix terrible : *Prince, où allez-vous ? on vous trahit, & on va vous livrer à vos ennemis.* Il en fut effraié, & l'épée d'un homme d'armes, qui étoit proche de lui, s'étant échappée du fourreau, & aiant été relevée, cette vûë d'une épée nuë jointe à ce qu'il venoit d'entendre, acheva de lui troubler tellement l'eſprit, qu'il devint tout furieux. Il met l'épée à la main, & tuë le Cavalier, qui reléve la ſienne, & trois autres encore ; l'un des trois fut un Chevalier de Guienne nommé le *Bâtard de Poligniac*, il continuë à frapper tout ce qui paroit devant lui ; mais ſon épée s'étant rompuë, on le ſaiſit pour le tranſporter au Mans. Le Duc d'Orleans, le Duc de Bourgogne, & quelques autres Seigneurs, qui étoient accourus à ce malheur, ſe préſentérent devant lui ; mais il ne voulut pas les reconnoître. Le troiſiéme jour de ſa maladie il revint à lui, & apprit avec horreur ce, qui lui étoit arrivé. Il fut quelques mois ſans ſe reſſentir de ſa frénéſie ; mais un nouvel accident, qui arriva, la ranima plus que jamais.

Une

Une Dame Allemande de la Maiſon de *la Reine* s'étant mariée, les nôces ſe firent à l'Hôtel de la Reine Blanche au Fauxbourg ſaint Marceau le vint-neuviéme de Janvier. Après le ſouper il y eut bal & maſcarade. Le Roi entra dans la Salle déguiſé en Satire avec quatre autres jeunes Seigneurs de la Cour habillés de même; tous cinq étoient attachés les uns aux autres avec des chaines. Pour repréſenter plus ſenſiblement ces Divinités champêtres, qu'on a coutume de peindre toutes velües, ils s'étoient fait faire des habits de toile fort ſerrés, & enduits de poix réſine, par le moien de laquelle ils y avoient attaché de la laine en guiſe de poil. Le Duc *d'Orleans* en badinant mit le feu à l'habit d'un de ces maſques; auſſitôt la poix réſine s'enflamme; le feu ſe communique à tous, & l'on ne ſçavoit comment les ſecourir. La Ducheſſe *de Berri* aiant détaché ſon manteau court au Roi, & l'en aiant enveloppé, le ſauve en étouffant la flamme à force de le ſerrer. Le jeune Comte *de Joigni* expira au milieu de ce tourment. *Le bâtard de Foix*, *Aymeri de Poitiers*, & *Hugues de Guiſai* s'étant jettés l'un dans la riviere des Gobelins, l'autre dans une grande chaudiere pleine d'eau, & le troiſiéme s'étant fait deſcendre dans un puits, ne ſurvécurent que deux ou trois jours. Dés le matin le bruit courut dans

Paris que le Roi étoit mort ; le peuple perſuadé, que la choſe étoit telle, s'attroupa devant l'Hôtel des Ducs *de Berri* & *de Bourgogne*, qui furent contraints de faire lever ce Prince, qui commençoit à prendre du repos, & de le conduire dans l'Egliſe de Nôtre Dame pour le montrer à un nombre infini de perſonnes, qui étoient accourües pour le voir. Dés lors il n'eut plus que quelques bons intervales malgré tous les remédes qu'on lui donna. Le Duc *de Bourgogne* profita de cette occaſion pour faire de ſanglans reproches au Duc *d'Orleans*, qu'il accuſa en termes aſſez clairs d'en avoir voulu à la vie du Roi. Cette animoſité ſe communiqua de pere en fils malgré tous les ſoins que l'on prit pour réconcilier ces deux illuſtres Familles, juſqu'à ce qu'enfin *Jean* fils ainé de *Philippe* Duc *de Bourgogne* porta les choſes juſqu'à l'extremité dont on a parlé.

Jean, ſurnommé *Sans peur*, Duc *de Bourgogne* épouſa le 12. Avril 1385. *Marguerite de Baviére*, fille *d'Albert*, Comte *de Hainaut*, *Hollande*, *& Zelande*, & de *Marguerite de Brige Siléſienne*, dont il eut *Philippe III.* ſurnommé *le Bon*, qui épouſa en troiſiémes nôces *Iſabelle*, fille de *Jean I.* Roi de Portugal ; dont il eut *Antoine* décedé le 5. Février 1431. *Joſſe*, qui mourut fort jeune. Et *Charles* ſurnommé *le Hardi*, &

le

le *téméraire*, avec lequel les Suiſſes eurent de ſi grandes guerres, comme on le verra dans la ſuite. Ce fut *Philippe III.* qui inſtitua l'Ordre des Chevaliers de la Toiſon d'or le 10. *Janvier* 1430. Quelque longue que paroiſſe cette digreſſion à laquelle *Valentine Viſconti* à donné occaſion, j'ai cru qu'elle ſerviroit d'éclairciſſement à l'hiſtoire, eu égard à *Charles* le hardi Duc de Bourgogne, dont il importoit de ſçavoir parfaitement la Généalogie pour ſe mettre au fait de la naiſſance d'un Prince, qui a tant fait couler de ſang Helvétien, & qui a procuré aux Suiſſes une gloire immortelle par la triple Victoire, qu'ils ont remportée ſur lui.

D'ailleurs *Valentine Viſconti* étoit Fille & Sœur de deux Princes, avec leſquels les Suiſſes ont eu de grandes affaires à démêler, & par là même je ne pouvois, ce me ſemble, me diſpenſer d'en parler, d'autant plus, qu'elle a joüé un grand rolle ſous le Régne de *Charles VI.* qui dans le plus fort de la maladie affectant de ne pas connoître la Reine, ne vouloit s'entretenir qu'avec la Ducheſſe d'Orleans, qui cependant fut exilée peu de tems après l'occaſion, que nous allons dire. Cette Princeſſe allant un jour chés le Roi, y fit porter un de ſes enfans, pour amuſer ceux de ce Monarque. Elle jetta au milieu de la chambre une pomme, que ſon propre fils rammaſſa. A peine

l'eut-il mangée, qu'il ſe trouva mal, & mourut au bout de quelques jours. Cette étrange avanture fit ſoupçonner la Ducheſſe d'avoir voulu empoiſonner les enfans du Roi; & l'ancienne opinion, qu'elle avoit enſorcelé ce Prince, commença à revivre parmi le peuple toûjours trop credule dans ces ſortes d'affaires. Le Duc de Bourgogne aiant écouté les plaintes, qu'on fit ſur ce ſujet, les renvoia au Conſeil de Sa Majeſté, qui ordonna, que pour éviter le ſcandale, *Valentine* ſortiroit de la Cour. Elle ſe retira à Anieres ſúr le chemin de Beauvais; & le Duc d'Orleans ſon Mari fut acculé en ſecret d'avoir auſſi trempé dans ce noir deſſein.

LIVRE HUITIEME.

1407 RODOLPHE *Comte de Gruiéres*, cinquiéme du Nom, Seigneur d'Oron, d'Aubonne, & de Montſervens, traita rigoureuſement ſes ſujets de Sanen & de Rougemont, qui ſuivant leurs priviléges & franchiſes avoient fait un Traité de Combourgeoiſie avec les Bernois. Les Auteurs de cette démarche furent les principaux objets de ſon indignation; il les maltraita ſi ſouvent, & en tant de maniéres, qu'enfin les eſprits s'aigrirent, & les ſujets pouſſés à bout levérent l'étendart de la rébellion contre leur Seig-

Seigneur. Ils saisirent le Châtelain du Château Dex avec six autres des plus considérables de Gruiéres, qu'ils menérent en prison à Blankenbourg par ordre des Bernois, à qui ils avoient donné avis de cette capture. Après ce début ceux de Thun, de Frutigen, & du Sibental prirent les armes, & assiégérent le fort de Jon, qu'ils emportérent malgré la vigoureuse défense des Assiégez, qui avoient à leur tête deux Fréres de la Maison de Corbiéres. Ils s'emparérent encore des Châteaux de Rotenbourg, & de Château Dex. Après ces actes d'hostilité, on ne douta plus, qu'il n'y eût guerre entre le Comte de Gruieres & les Bernois; le Comte de Savoie s'étoit déclaré en faveur du prémier, & les circonstances devinrent extrêmement critiques. Les Fribourgeois, les Bâlois, & les Suisses, qui en appréhendoient les funestes suites, ne négligérent rien pour parvenir au terme d'une heureuse pacification; on indiqua un Congrés à Morat, où après six mois de Conférence, on vint à bout de faire la paix au désavantage de *Rodolphe*, qui fut obligé de souffrir la Combourgeoisie de ses Sujets avec la Ville de Berne. Ceux de Grinenberg en s'engageant de païer annuellement trois gouldes pour la Sauve-garde, furent aussi admis dans la Bourgeoisie de cette Ville, à laquelle *Herman* & *Guillaume*

de Grinenberg Chevaliers vendirent en même tems le Bailliage & la petite Ville de Wangen. Et pour que rien ne manquât à la proſperité des Bernois, *Egon* Comte de Kibourg, ſous prétexte de reconnoiſſance, leur fit préſent de même qu'aux Soloriens de la Ville de Wietlisbach, de Bipp & d'Erliſpourg avec tout ce, qui en dépendoit ſous la ſpéciale réſerve, qu'ils rembourſeroient deux mille gouldes à la Maiſon d'Autriche, à qui ces contrées étoient engagées pour la même ſomme. Ceux de Schweitz ne furent pas ſi heureux ; ils prirent à la verité Kibourg, qui appartenoit alors à *Guillaume* Comte de Montfort Seigneur de Bregence, à qui la Maiſon d'Autriche l'avoit donné en hipotéque, & ils y laiſſérent douze hommes pour en garder le Château ; mais les autres Cantons leur aiant refuſé le ſécours Helvétique, comme étant en paix avec *Fréderic*, ils furent obligés de ſe retirer, & de renoncer à ce beau Comté, qui appartient aujourd'hui à Zurich.

1408 *Trachſelwald*, que les Bernois avoient infeodé à *Burcard* de Sumiswald après la guerre de Kibourg, & que celui-ci avoit vendu à l'Ordre Teutonique, fut racheté par la Ville de Berne d'*Henri de Schletti* Grand Commandeur, de même que Ranflu, Weiſſenbach, & Rutti. L'on en fit un excellent Balliage. Les Zuriquois acquirent

quirent auſſi en la même année les Villes de Rhinsfelden & de Liebenberg, qui étoient des hipothéques de la Maiſon d'Autriche. L'Evêque de Conſtance, qui trouvoit ces deux places à ſa bienſéance; en voulut beaucoup de mal aux Zuriquois, à l'égard de qui il uſa même de menaces; mais cela ne les empêcha pas de rédimer le Balliage de Griningen moiennant huit mille florins d'Empire, qui furent livrés à *Herman* de Gesler, à qui le Duc d'Autriche l'avoit engagé pour le même ſomme. Le mécontentement, que *Frédéric* fit paroître à cette occaſion, n'inquieta pas beaucoup les Zuriquois, qui par cette conduite ne croioient pas d'avoir rien fait de contraire à la paix, non plus qu'en renouvellant l'Alliance avec le Canton de Glaris, qui à cauſe de la Victoire de Néfels méritoit bien de joüir des mêmes avantages, que les autres Cantons alliés. Auſſi ne firent-ils plus de différence entr'eux & les Glaronois, qui participérent déslors à toutes les prérogatives contenües dans le Traité d'Alliance, comme l'équité & la ſaine Politique l'exigeoient. Il ne convient point en effet dans un Corps de République, qu'un Canton ſoit plus favoriſé, que l'autre; une diſtinction de cette nature ne peut opérer, que l'éloignement des cœurs & des eſprits entre des Alliés, qui doivent être étroitement unis pour leur propre con-

ſervation. Les Zuriquois & ceux de Regenſperg après s'être fait une rude guerre ſoumirent d'un commun Accord le ſujet de leur conteſtation à la déciſion de l'Evêque de Conſtance & Jean de Dengue Baron d'Egliſau, qui la terminérent agréablement; ainſi finit cette année en Helvétie.

1409 La ſuivante préſente à nos yeux un double ſpectacle de la cruauté inoüie de Jean Marie-Ange Viſconti frére de Valentine Ducheſſe d'Orleans. Cet homme dénaturé plus barbare que les Tirans de Sicile avoit dreſſé des chiens de façon qu'au moindre ſigne de leur maitre ils déchiroient les paſſans; Les prémiéres familles de la Lombardie furent les victimes de cette déteſtable invention. Il fit dévorer entr'autres de cette maniére, un Gentil-homme d'une Nobleſſe diſtinguée nommé *Jean de Puſterla.* Quelque tems après, le fils de ce Seigneur âge de douze ans eut le malheur de ſe rencontrer devant le Tyran, qui l'aiant à peine apperçû, lâcha ſes chiens contre ce pauvre innocent. Le jeune homme effraié ſe jette à genoux pour demander la vie à ce monſtre de cruauté, qui n'en fut que plus irrité. Mais ce qu'il y eut de ſurprenant, c'eſt que ſon chien nommé *Squartza* quoiqu'accoutumé au carnage, ne fit que de flairer l'enfant, & ſe retira ſans lui faire la moindre bleſſure. L'implacable Duc fit venir une braque qu'il appelloit *Sibilina*, enco-

encore plus furieuſe que le chien; mais qui n'en fut pas plus meurtriére. Viſconti au lieu d'ouvrir les yeux ſur un trait ſi marqué de la providence, guidé par ſon mauvais naturel il fit couper en pieces cet enfant par un de ſes domeſtiques; & ce qu'il y eut encore içi de ſingulier, c'eſt que les chiens n'en voulurent pas approcher. Peu de tems après le Duc paſſant dans les ruës de Milan, & voiant une femme éplorée, il lui demanda le ſujet de ſes larmes. Celle-ci répondit, que ſon mari étant mort, le Curé lui refuſoit la ſépulture, parcequ'elle n'étoit pas en état de païer les frais funeraires. Le Duc aiant fait venir le Curé, lui ordonna d'enterrer le cadavre; il aſſiſta enſuite au ſervice funébre, pendant lequel on creuſa par ſes ordres une profonde foſſe dans laquelle, après la Meſſe finie, il fit jetter le Curé le prémier, & enſuite la biére du défunt qui lui ſervit de cercueil.

Ces deux actions inhumaines de *Jean Marie Ange Viſconti* n'intereſſoient pas autant le public que le ſchiſme, qui continuoit encore dans l'Egliſe. *Pierre de Lune* ſous le nom de *Benoit XIII.* & *Ange Corrarius* ou Corraro ſous celui de *Grégoire XII.* la diviſoient étrangement; mais comme tout le monde commençoit à s'ennuier de ce ſchiſme, & que les deux Papes ne vouloient pas abdiquer la Thiare, comme ils l'avoient promis, les Cardinaux des deux Factions, ou des

deux Obédiances, comme l'on parloit alors, convoquérent un Concile à Piſe, dans lequel ils dépoſérent les deux Papes, pour élire *Pierre Philargius* de l'Ile de Candie Archevêque de Milan, qui ſe fit nommer *Alexandre V.* Ce Pape qui ne régna que dix mois, étoit fort liberal. Il avoit coutume de dire qu'il étoit riche étant Evêque ; mais qu'il devint pauvre quand il fut fait Cardinal, & qu'étant Pape il n'avoit plus rien. Lorſque les deux Anti-Papes eurent connoiſſance de ce qui s'étoit paſſé au Concile de Piſe, ils aſſemblérent chacun de leur côté un Concile, *Grégoire à Aquilée*, & *Benoit à Perpignan*, de façon, que la Robbe de Saint Pierre ſe trouvoit diviſée en trois parties au grand regret des fidéles.

Léopold Troiſiéme Duc d'Autriche ſurnommé le Superbe avoit épouſé Catherine fille de *Philippe le hardi* Duc de Bourgogne, & lui avoit donné dès ſon vivant l'uſufruit de tous ſes biens en cas de ſurvivance, pendant qu'elle reſteroit dans l'état du veuvage. Il arriva, que cette année, elle eut un démêlé avec les Bâlois au ſujet de quelques prétentions, ſur la petite Ville de Bâle, d'autres diſent, à cauſe de quelques Bourgs voiſins, ſur leſquels la Ducheſſe, & les Bâlois diſoient avoir de légitimes droits chacun de leur côté. Le Comte *Jean de Lupfen* Gouverneur de l'Alſace, & le Comte *Jean de*

Sultz

Sultz Gouverneur de la Suabe, de Briſgau & de l'Argovie, tous les deux au nom de Catherine, levérent chacun une Armée formidable, & vinrent devant Bâle, après avoir brulé, & ſaccagé Waſſer-Hiſer, Gundeldingen, Benigen, Bottmadingen, & autres endroits, qui appartenoient aux Bâlois. *Philippe* Duc de Bourgogne envoia auſſi des Troupes au ſécours de la Princeſſe ſous la conduite de *de Verſthi*. Les Bâlois ſe mirent en état de défenſe avec leurs Alliés, de Zurich, de Berne, de Soleure, de Lucerne & de Strasbourg; *Loüis de Baviére* voulant faire un accommodement entre les parties belligerantes convoqua un Congrès à Mülhauſen, où les Plenipotentiaires parurent, ſans pouvoir convenir de rien. Les Autrîchiens aiant appris que les Suiſſes venoient pour faire lever le ſiége, ſe retirérent, ne jugeant pas à propos de riſquer une Bataille: Mais les Bâlois & les Bernois allérent inſulter Rheinfelden, & s'en retournérent chez eux après avoir tiré quelques coups de Canons. Les Bâlois cependant au nombre de cinq mille allérent mettre le ſiége devant Yſtein, qui appartenoit à *Bourcard de Minch de Landscron*, un des Gentils-hommes, qui avoient envoié le Cartel aux Bâlois. Ils attaquérent cette place avec tant de vigueur, qu'elle fut obligée de ſe rendre; ce qui engagea ceux de Rheinfelden à entrer dans le Païs Bâlois, comptant

de

de ſauver Yſtein par cette diverſion ; mais ils arrivérent trop tard, & les Troupes victorieuſes qui tombérent ſur eux, les forcérent à rebrouſſer chemin.

Loüis de Baviére, ou comme le prétend *Lauffer*, *Rodolphe* Palatin du Rhin, & *Rodolphe* Marquis de Hochberg, Seigneur de Röteln, aiant aſſemblé un nouveau Congrès à Keiſerſperg, furent ſi heureux, qu'ils conclurent une Tréve juſques à la Saint Martin de l'année prochaine, qui enſuite fut prolongée, & enfin terminée par une Paix avec la Maiſon d'Autriche. On y comprit les Villes du Briſgau, de l'Alſace, de la Tur-
1410 govie, & de l'Aargovie ; qui l'année 1410. avoient fait une Alliance particuliére entre elles & la Nobleſſe du Païs, & à laquelle elles renoncérent pour entrer avec les Suiſſes dans celle, qu'ils firent avec *Frédéric*. Les conditions de la Paix avec *Catherine* de Bourgogne Ducheſſe d'Autriche portérent, „ que les Bâlois conſerveroient le fort d'Y-„ ſtein ; qu'on leur livreroit le fort de „ Rheinfelden appellé *la Pierre*, & enſuite „ *le Bourgſtell*, qui fut détruit par les Fran-„ çois en 1744. & de plus, qu'ils auroient „ ceux de Steinec, & d'Altenſtein. Ils détruiſirent la tour d'Yſtein, & ſe ſervirent de ſes pierres pour rebâtir ; & embellir la porte de Richemer dans la petite Ville.

Quoique l'Evêque de Conſtance eût été Arbitre

Arbitre entre les Zuriquois, & ceux de Regenſperg, il n'avoit pas oublié l'acquiſition, que les prémiers avoient fait de Rhinsfelden près du Glat. Comme ce voiſinage l'incommodoit, il s'aviſa d'y faire mettre le feu, les Zuriquois infiniment ſenſibles à cette violente maniére de procéder, coururent aux armes, & pénétrérent dans le Turbental, & dans la Contrée de Tanneg, juſqu'au Convent de Fiſchingen, qu'ils pillérent & brulérent ſans miſericorde. Il n'en fallut pas davantage pour faire ouvrir les yeux au Prélat; il ſe répentit de ſa démarche, & chercha à faire ſa paix avec les Zuriquois, qui voulurent bien la lui donner.

Celle des Appenzellois avec le Duc *Frédéric* étoit à ſa fin. Ainſi le Comte *Herman de Sultz* aſſembla un Corps de ſept mille hommes, pour aller aſſiéger la petite Ville de Rheineg. La Garniſon, qui n'étoit compoſée que de deux cens hommes, ne pouvant pas tenir devant tant de troupes, y mit le feu, & ſe ſauva par la montagne dans le Païs d'Appenzél. Le Comte de ſon côté entra dans le Rhintal, & alla aſſiéger Altſtetten, où il y avoit quatre cens Appenzellois. Le Duc manda à ſon Général de ne pas preſſer le ſiége, parce qu'il vouloit y aſſiſter en perſonne. Il y vint en effet accompagné d'une nombreuſe Nobleſſe, & d'environ quatre ou cinq mille hommes de pied. Les

Appen-

Appenzellois à l'approche d'une Armée de douze mille hommes, ne voulurent pas attendre l'extrémité, ni s'expoſer à la fureur du Soldat, dont ils étoient ſûrs d'être la victime, s'ils avoient la temérité de ſoutenir le ſiége. Ainſi ſans faire bruit, ils ſortirent pendant la nuit avec tous les Habitans, & paſſérent la montagne, ſans que les Autrichiens s'en apperçuſſent. Le Duc, qui avoit tout diſpoſé pour donner l'aſſaut, fut fort étonné le matin, de ne voir perſonne ſur les tours, ni ſur les murailles. Il ſoupçonna ce qui en étoit; mais il ne fit pas ſuivre la Garniſon dans la crainte de tomber dans quelque embuſcade; ainſi après avoir mis le feu à la Ville, il congédia ſon Armée, & s'en rétourna en Suabe.

Il n'eſt pas ſurprenant que les Appenzellois n'aient pas ſçu profiter de leurs prémiéres victoires; la vanité les ébloüit, & chacun prétendoit être le Heros de ſa Patrie. Cet orgueilleux déſordre offuſqua une partie de leur gloire, & de tout ce beau Païs qu'ils avoient conquis avec tant de valeur, à peine leur en reſta-t-il le ſouvenir. Pour ſurcroit de malheur, il ne ſe trouva perſonne parmi eux; qui eût la tête aſſez forte pour prendre en mains les Rênes du Gouvernement. *Frédéric* de ſon côté manqua l'occaſion de ſe rendre maitre des Appenzellois. La mémoire des défaites paſſées le retint en delà des montagnes;

tagnes; il n'osa plus tenter la fortune, qui pourtant lui montroit une face riante; & cette belle Armée, qui dès long-tems n'avoit pas eu sa semblable en Allemagne, se borna uniquement à pénétrer dans le Rheintal, où elle porta la désolation & le ravage.

Les Bernois furent tout autrement attentifs sur leurs propres interêts. *Hugues de Montbelliard* Bourgeois de Berne, qui étoit d'un naturel féroce, maltraitoit ses Sujets en toute occasion; les menaçant même souvent de les vendre à un Prince étranger. Ceux-ci las de ses cruelles persécutions, l'assiégérent dans son Château d'Oltingen, où il étoit alors, & sans se fier aux propositions amiables qu'il leur fit pour se tirer d'entre leurs mains, ils le massacrérent & rasérent le Château. Le Comte de Savoie entreprit de venger la mort de son Vassal sur des sujets rébelles; mais les Bernois les prirent sous leur protection, & firent naitre par là un puissant soupçon, qu'ils avoient été d'accord avec les auteurs de la mort de *Hugues* affin de pouvoir s'emparer de la Seigneurie d'Oltingen. La chose paroissoit d'autant plus vrai semblable que les Bernois avoient refusé du sécours à *Hugues* leur Combourgeois qui les avoit instamment sollicités de le soûtenir; & que de plus ils s'opposoient à la punition que le Comte de Savoie vouloit exercer sur les coupables; aiant actuellement armés leurs Alliés & leurs

Sujets

Sujets de Thun, de Berthoud & de Frutigen pour la défenſe des Païſans d'Oltingen.

Les Soloriens étoient auſſi arrivés avec la Banniére, de même que *Guichard de Raren* Valaiſan, quoique Proche-Parent de *Hugues de Montbelliard.* Mais lorſqu'ils ſe diſpoſoient à marcher contre le Comte de Savoie; les Villes de Fribourg & de Bâle, *Conrad* de Fribourg Comte de Neufchâtel, & les Députés des Suiſſes emploiérent leur médiation, & engagérent la Veuve *Angelique de Bagnes* d'abandonner Oltingen aux Bernois pour ſept mille florins d'Empire, que la Seigneurie païa de ſon argent propre, & la paix fut concluë à ce prix. Le Comte de Savoie conſentit, que les fiefs d'Arberg, de Belp & de Frutingen appartinſſent à la juriſdiction de la Ville de Berne.

Les Evêques de Bâle pourvoioient cidevant à toutes les dignités & les emplois de la Magiſtrature; *Humbert* de Neufchâtel nomma pour la derniére fois Bourguemaître Gontier de Marchal Chevalier, & Zunfftmaître Ulric d'Ytingen; mais il abandonna dans la ſuite à perpétuité cette nomination à la Ville, & ſe dépoüilla ainſi de même, que ſes Succeſſeurs, d'un droit, qui a inſenſiblement fraié le chemin de la Souveraineté à un peuple, qui obéiſſoit auparavant aux Evêques de Bâle.

C'eſt encore cette année là, que les Suiſſes

ſes commencérent à ſe faire connoître au delà des Alpes, en meſurant leurs armes avec celles des Milanois; pour & contre leſquels ils ont ſi ſouvent fait la guerre. Les Uraniens ſe plaignirent contre les Milanois, qui venoient fourager chez eux, enlevant leur bétail, & faiſant toutes ſortes de ravages. Le ſeul reméde, qu'ils trouvérent à ce mal, fut de les en aller punir dans leur propre païs. Après avoir imploré pour cela le ſécours des Cantons, ils prirent eux mêmes les devants avec leur Banniére, & allérent camper dans la Val d'Oſcela en attendant les Suiſſes. Ceux-ci étant tous arrivés à l'exception des Bernois, qui ordinairement ne ſe rencontroient pas aux prémiéres expéditions, ils avancérent dans la Vallée, s'emparérent de Bomat, & de Domo Capitale du païs, & revinrent chés eux chargés de butin.

Guichard Baron de Raren par une imprudence digne du caractére d'un homme fier & ſuperbe, dit ouvertement, que s'il avoit été chargé de la défenſe des retranchemens du Val d'Oſcela, il en auroit certainement empêché la priſe, & que peu d'entre les Uraniens & Underwaldnois en auroient échapé. Les deux Cantons indignés d'un diſcours ſi hardi, en portérent leurs plaintes à Berne, parce que de Raren en étoit Bourgeois, & exigérent par leurs Députés une ſatisfaction

proportionée à cette impertinence. Les Bernois répondirent froidement, qu'à la verité *Guichard* avoit joüi du Droit de Bourgeoiſie chez eux; mais qu'à préſent il en étoit dé-
„ chu pour n'avoir pas rempli ſes devoirs
„ à la guerre d'Oltingen; qu'ainſi ils n'a-
„ voient plus rien à démêler avec lui, &
„ par conſéquent il n'étoit pas de leur com-
„ pétance de le punir. *Antoine Brügler* Conſeiller & Député de Berne à la Conférence de Hasle, où *Jean* & *Henri Zelger* aſſiſtérent de la part des deux Cantons au ſujet du Baron de Raren, parla ſur le même ton, & la choſe en reſta là.

1411 Cependant la Vallée d'Oſcela n'étoit rien moins que tranquille. Les Gibelins, qui étoient au delà de la riviére de Toſa ſurprirent adroitement le Podeſta, ou le *Judice*, que les Suiſſes y avoient établi. Ils lui firent inſinuer, qu'il n'avoit qu'à paſſer de leur côté, & qu'ils ſe ſoumettroient aux Cantons. *Bronnen* fut un peu trop crédule; il s'y rendit avec quelques Soldats dont le nombre étoit trop petit pour le mettre à l'abri d'une ſurpriſe. Les Gibelins le firent priſonnier, & lui tuérent ſept hommes pendant que les autres prirent la fuite. *Facinus Canis* Général du Duc de Milan reprit Domo avec toute la Vallée, & ſe mit en état de bien recevoir les Confédérés, au cas qu'il leur prit envie de rentrer dans la Lépontie. Cet échec n'empêcha pas

les

les Suiſſes de repaſſer le Mont de St. Gotard le jour de Saint Marc, & enſuite la Tola, ils prirent quelques Tours fortifiées, chaſſérent les Troupes de Facinus, & rentrérent en poſſeſſion de Domo, où ils rétablirent *François Brennen* dans ſon poſte. Après cette heureuſe expédition ils détruiſirent le Château de Matarello, & revinrent au Païs avec perte de vint hommes.

Les Bâlois aiant auſſi démoli le Fort d'Yſtein, ne purent pas ſe mettre en poſſeſſion des trois places, qu'on leur avoit cédées par la derniére paix avec Catherine de Bourgogne, parceque le Comte de Sultz piqué de cette ceſſion n'avoit pas voulu les évacuer. Ceux de Bâle cherchérent à ſe faire juſtice les armes à la main; ils entrérent pour cela dans le Fricthal, & ruinérent tout le païs juſqu'à Seggingen, où ils reſtérent juſqu'à l'arrivée du Duc d'Autrîche, qui vint dans le deſſein de chatier ceux de Bâle; mais ces derniers aiant eu recours aux Suiſſes, on convoqua une Diétte à Baden, où le Marquis de Hochberg ſe trouva, & la paix y fut concluë ſous les conditions, que les Forts de Stein, de Steinec, & d'Altenſtein reſteroient à la Maiſon d'Autrîche, & que *Fréderic* en dédommageroit les Bâlois par une ſomme d'argent.

Quoique la paix entre la Maiſon d'Autrîche & le Corps Helvétique ſubſiſtât toûjours, il ne laiſſoit pas d'y avoir quelque méſintel-

ligence entre les Autrîchiens & les Zuriquois. Ces derniers aiant reçû quelques Gentils-hommes Turgovins au nombre de leurs Bourgeois, le Comte de Montfort qui réſidoit à Kibourg, & quelques autres Seigneurs & Villes Autrîchiennes prétendoient punir ces Gentils-hommes pour s'être ainſi laiſſés ſéduire. Ils ſe ſaiſirent en effet d'*Herman de Hunweil* riére ſa juriſdiction propre, & de quelques Marchands de Zurich, qu'ils traduiſirent en priſon. L'affront étoit trop ſanglant pour être diſſimulé; les Zuriquois voulurent uſer de repréſſailles, & voici comment ils s'y prirent. Comme *Guillaume de Montfort* alloit tous les jours de Kibourg à Winterthour, ils mirent quatre vints Cavaliers en embuſcade, & au moment que Montfort paſſa, ils ſe ſaiſirent de ſa perſonne, & l'envoiérent ſur le champ priſonnier à Zurich. Delà cette Troupe s'avança juſqu'aux portes de Winterthour, où elle enleva encore quelques Autrîchiens, de même qu'au pont de Schaffhauſen, où elle en alla prendre d'autres. Ces différentes perſonnes reſtérent en priſon pendant vint ſept mois, au bout deſquels, ils furent relâchés, lorſqu'on eut donné la liberté à Herman de Hunweil.

Quelque tems après les Suiſſes reprirent gout pour le voiage d'Italie; un établiſſement dans ce beau païs leur tenoit au cœur, & ils n'oubliérent rien pour ſe le procurer. Ce fut

ici

ici le ſécond voiage qu'ils y firent dans la même année, & ce ne fut pas inutilement; ils y firent encore des conquêtes, & forcérent Viſconti de traiter avec eux en lui ôtant l'envie de les inquiéter par de nouvelles guerres.

Conrad Baron de Stofflen Abbé de Saint Gal mourut, après avoir régi cette Abbaie l'eſpace de trente deux ans, pendant les quels il diſſipa cent mille florins pour ſoutenir une guerre ruineuſe, où il perdit tout le Païs d'Appenzel. Après ſa mort il ſe fit une Alliance entre les Appenzellois, & les Cantons, excepté celui de Berne, par l'entremiſe de ceux de Schwitz, qui emploiérent leurs bons offices pour ce ſujet; cependant ce ne fut là qu'une Alliance particuliére; mais dans la ſuite des tems ils entrérent dans la confédération Helvétique, & firent le XIII. Canton.

La plûpart des Hiſtoriens prétendent qu'après la mort de l'Empereur *Rupert* on élût à ſa place *Joſſe* Margrave de Moravie Neveu de l'Empereur *Charles IV.* Ce Prince par un effet de ſon irreſolution ordinaire aiant différé ſon couronnement pendant ſix mois fut atteint dans ces entrefaites d'une maladie, dont il mourut avant que d'avoir reçû la Couronne Impériale, & le ſerment de fidélité de ſes ſujets. C'eſt pour cette raiſon qu'ordinairement on ne le met pas au nombre des Empereurs. Les Auteurs s'expliquent différem-

ment ſur l'Election de ce Prince. Quelques uns aſſûrent, qu'il fut élû le jour même de la dépoſition de Venceslas par les Electeurs de Maïence & de Cologne, & que comme il étoit Couſin Germain de *Venceslas*, celui-ci voiant que la dignité Impériale reſtoit dans ſa famille, il ne ſe mit pas fort en peine de ſa dépoſition. Quoiqu'il en ſoit de cette élection, il eſt certain que le vintiéme Mars 1411. *Sigiſmond* Fils de *Charles IV.* & frére de *Venceslas* Roi d'Hongrie du Chef de ſa femme, connu ſous ce nom par ſes grands exploits, fut élû Empereur des Romains par le conſentement unanime de tous les Electeurs. On dit à cette occaſion, qu'aiant été prié de choiſir pour cette dignité celui qu'il en croiroit le plus capable, il déclara hautement qu'il n'en connoiſſoit point d'autre que lui même, & qu'ainſi il ſe nommoit Empereur. Les Electeurs qui connoiſſoient effectivement ſon mérite perſonnel, y conſentirent de bon cœur, & ſouſcrivirent agréablement à cette nomination. Ce fut ce Prince qui acheva de former le Corps Helvétique pour ce qui regarde des Cantons alors confédérés, comme on le verra dans la ſuite.

1412 En 1412. la Ville de Stein ſur le Rhin acheta un diſtrict conſidérable de Païs de la Maiſon de Klingenberg, qui réſidoit au château de Hohenwiel en Suabe; & comme la Ville de Zurich avança l'argent pour le païer,

celle

celle de Stein ſe mit ſous ſa protection, comme elle y eſt encore de nos jours.

La Ville de Milan n'en fit pas de même à l'égard de *Philippe Marie Viſconti*, frére de *Jean Marie Ange*, qu'elle ne voulut pas reconnoitre pour ſon Souverain après la mort tragique de celui-ci. Le peuple avoit en horreur la tirannie de ſon dernier Duc, & la Nobleſſe juſtement irritée contre lui, ſe détermina à faire périr l'Auteur de tant de cruautés. Le Tiran voulant ſortir un jour pour aller à la Meſſe, les conjurés entrérent dans ſon antichambre, & lui fendirent la tête d'un coup de ſabre dont il mourut ſur le champ. *Jean Marie* avoit une jalouſie ſecrette contre Facinus Canis ſon Général, dont les belles actions lui avoient gagné les cœurs de ſes Troupes. *Viſconti* le craignoit parcequ'il lui parloit librement, & qu'il déſaprouvoit ſa tirannie. Il apprit avec joïe la veille, qu'il fut aſſaſſiné, que Facinus étoit malade; cependant quand celui-ci ſçût la mort de ſon Prince, non ſeulement il en fut ſenſiblement affligé, mais par une généroſité dont il y a peu d'exemples, il recommanda à ſes amis de venger cet attentat. *Philippe Marie* ne pouvant entrer dans Milan, épouſa Beatrix Feuda Veuve de Facinus, qui lui apporta quatre cens mille Ducats comptant, avec leſquels il gagna une partie des Villes qui obéiſſoient à ſon frére, & ſe fit recononitre Duc de Milan.

Il n'y avoit plus que deux ans juſqu'à ce que la paix que les Suiſſes avoient faite avec Frédéric d'Autriche fut écoulée. Ce Prince étoit à Baden avec ſa Cour, & il étoit queſtion ou de renouveller une paix que tous ſes Sujets déſiroient ardemment, ou d'en revenir à une guerre ouverte. Les Suiſſes ne cherchoient pas mieux, que d'en venir à ce dernier parti parcequ'au milieu même de la paix, ils ſe trouvoient pour ainſi dire toûjours en guerre avec les Autrichiens. Ils ſe laiſſérent néanmoins vaincre par les vives inſtances de *Frédéric*, & ils conclurent une nouvelle paix à Baden pour l'eſpace de cinquante ans comme il s'enſuit. „ 1ò. Les Villes & les trois „ Païs confédérés reſteront dans la tranquille „ poſſeſſion de toutes les droitures, Seigneu„ ries, Païs & Juriſdictions, dont ils joüiſ„ ſent à la préſente époque, ſans que la Mai„ ſon d'Autriche puiſſe ſous quelque pré„ texte que ce ſoit les moleſter ou les inquié„ ter. Le tout cependant ſans préjudice des „ droits de l'une & de l'autre partie au bout „ du terme fixé. 2ô. Tous les Traités ſeront „ fidélement obſervés reciproquement ſans „ dol, ni fraude. 3ò. La Ville de Weſen ne „ pourra pas être fortifiée pendant la paix. „ 4ò. Aucune partie ne pourra recevoir un „ Reſſortiſſant, ou un ſujet de l'autre au „ nombre de ſes Citoiens, ni le naturaliſer à „ moins qu'il ne veüille abandonner ſon lieu

„ natal.

„ natal. 5ò. La Maiſon d'Autriche n'atten-
„ tera en aucune façon ſur les Villes, Païs,
„ Châteaux, ou Juriſdictions des Suiſſes,
„ ou de ceux, qui leur appartiennent; ni ne
„ donnera aucun ſécours à ceux, qui vou-
„ droient l'entreprendre, directement, ni in-
„ directement; & les Suiſſes de leur côté
„ obſervéront la même choſe à l'égard de la
„ Maiſon d'Autriche. 6ò. Il y aura un li-
„ bre Commerce entre les deux peuples
„ qui pourront paſſer d'un païs à l'autre ſans
„ empêchement. 7ò. On n'établira point de
„ nouveaux péages; & l'on pourſuivra réci-
„ proquement le païement de ſes dettes par
„ devant le juge du domicile du débiteur, à
„ moins qu'on n'eût refuſé de rendre juſtice
„ au Créancier. 8ò. On ne permettra au-
„ cun Cartel, ni que le déffendeur ſoit di-
„ ſtrait de ſon Tribunal, où le démandeur
„ ſera jugé ſuivant les Loix. 9ò. Aucune
„ partie ne donnera aſile, aide, ou paſſage à
„ l'ennemi de l'autre. La paix fut ſignée le
28. *Mai* 1412. & l'on y comprit les quatre Villes du Rhin, qui appartenoient à *Frédéric*, avec toutes ſes Villes de l'Argovie & Turgovie. Ces articles de paix ſont rapportés dans *Tſchudi*, où l'on pourra les lire mot à mot.

Cet inſtrument fut échangé à Baden de main à main, entre le Duc & les Suiſſes; mais quelques Villes firent difficulté de le ſigner pour leur part, lorſque les Députés le

leur préſentérent, parcequ'elles auroient voulu des conditions plus favorables. Rapperſchweil prétendoit, que le marché hebdomadaire à la Marc fut aboli, alléguant que ſuivant leurs anciens titres il ne devoit point y avoir de marché à deux lieües à la ronde de leur Ville. Les Suiſſes indignés de ces tergiverſations en écrivirent au Duc, qui ne manqua pas d'y mettre ordre, & tout fut enfin ſigné le cinquiéme *Juin*. On publia cette paix dans les Terres dépendantes de *Frédéric* d'Autriche, & dans celles de la Domination des Suiſſes le huitiéme du même Mois.

Rien n'eſt ſi poſitif que ce Traité, en vertu duquel la Maiſon d'Autriche abandonne pour cinquante ans aux Suiſſes toutes les conquêtes qu'ils ont faites ſur elle. Au bout de ce terme on prolongea la paix juſqu'à Maximilien ; & les Suiſſes ſe ſervirent alors d'un poſſeſſoire ſouverain ; enfin la paix de *Münſter* les déclara peuples libres, & indépendans.

Philippe Marie Viſconti prit querelle avec ſon Couſin *Hector Viſconti*, & l'aſſiégea dans ſa Ville de Monza. *Sigiſmond* n'en fut pas plûtôt aviſé par *Jean Carel Viſconti*, qu'il écrivit à *Philippe* de ne pas continuer le ſiége, & de ſuſpendre leur conteſtation juſqu'à ſon arrivée en Italie, affin qu'il pût terminer leur différent ſuivant toutes les régles de l'équité. Mais *Philippe* continua ſon entrepriſe, & ſuivit le ſiſtéme de ſa Maiſon, dont l'eſprit d'indépen-

pendance avoit fait de la peine à tous les Empereurs. *Hector* fut tué d'un coup de Canon, & après la mort la Ville capitula. Ce Seigneur fut extrêmement regreté par *Sigiſmond*, qui l'eſtimoit à cauſe de ſa bravoure, & de ſon bon caractére.

Les Barons d'*End* rebâtirent le Fort de Grimenſtein dans le Rheintal contre le gré de ceux d'Appenzel, qui regardérent cela comme une infraction à la paix, de même, qu'un Corps de garde, que Gaſpar de Clingenberg avoit établi, & dans lequel il fit mettre quelques Appenzellois. Ils s'en plaignirent aux Cantons de Zurich, de Schweitz & de Glaris, en leur demandant leurs avis ſalutaires dans ces circonſtances. Les Confédérés en écrivirent au Ballif de Feldkirch qui ordonna à ceux du Clingenberg de mettre en liberté les Appenzellois qu'ils avoient arrêté, & de leur païer leurs frais. Quant au fort de Grimmenſtein, il fut permis de le rebâtir, parcequ'il n'y avoit rien de particuliſé à cet égard dans la paix, & que les Barons d'*End* s'engagérent d'ailleurs à ne jamais s'en ſervir pour moleſter les Suiſſes ni les Appenzellois; mais en 1416. du tems du Concile de Conſtance la Garniſon aiant inſulté quelques Seigneurs qui y aſſiſtoient, l'Empereur obligea les Barons d'*End* de le détruire en punition du mal, que leurs gens avoient fait. Et dèslors cette fortereſſe eſt reſtée enſevelie ſous ſes ruines. Ce-

Cependant *Frédéric* d'Autriche ne pouvoit vivre en paix ; & lorſqu'il eut perdu les Suiſſes de vûë, il s'attacha à l'Evêque de Coire au ſujet de certaines droitures dans la Vallée d'Engadine, que l'un & l'autre prétendoient. *Frédéric* fit guéter *Hartman*, lorſqu'il iroit dans ſon Château Epiſcopal de Firſtenberg, & le fit priſonnier pour le forcer, & à condeſcendre à tout ce, qu'il ſouhaitoit de lui. Mais les Engadins aiant appris, que leur Evêque étoit arrêté dans ſa propre maiſon, coururent aux armes, & allérent devant le Château, où étoit *Frédéric* avec l'Evêque. Le Duc fut obligé de capituler, de rendre la liberté au Prélat, & de remettre le Fort & le Bourg de Firſtenberg aux Engadins, qui le rendirent à leur Evêque. Celui-ci arma après ſa délivrance, & fulmina anathéme contre *Frédéric*, qui s'en moqua. Il voulut auſſi forcer Frédéric de Toggenbourg à déclarer la guerre au Duc ; & ſur le refus, qu'en fit le Comte, il la lui déclara à lui même auſſi bien qu'au de Mätſch & aux Ratzuns, qui étoient partiſans d'Autriche. On ſe mit en bonne poſture des deux côtés, & chacun chercha à ſe fortifier par ſes amis & par ſes adhérans. L'Evêque eut pour lui toute la Maiſon des Comtes de Werdenberg, de laquelle il étoit, & l'Abbé de Diſſentis avec ſes gens

de

de la Vallée de Lugnitz. Le Comte de Toggenbourg, qui étoit Seigneur des dix Droitures en Griſon, ſe déclara pour les Barons de Ratzuns & de Mätſch, & de cette façon la partie fut à peu près égale. Le Baron de Ratzuns fut outré de ce, que l'Abbé de Diſſentis prenoit parti contre lui, vû qu'ils avoient tous les deux remis leur conteſtation à l'amiable déciſion du Comte de Toggenbourg, du Landamman de Réding de Schweitz, & de Jean Eggel de Glaris. Il ne pouvoit pas ſouffrir non plus, que l'Evêque de Coire & l'Abbé demandaſſent du ſecours aux Suiſſes contre lui. *Henri* de Ratzuns l'ainé des fils en fit des plaintes améres aux Glaronois „ en leur repréſentant le tort, qu'avoit *Donat* de Sax 1413
„ Abbé de Diſſentis, qui après avoir accep-
„ té l'arbitrage, dont nous avons parlé,
„ ne laiſſoit pas de prendre les armes en
„ faveur de l'Evêque de Coire. Il leur fit
„ comprendre qu'une pareille conduite déſ-
„ honnoroit le Caractére de l'Abbé en mê-
„ me tems, qu'elle étoit injurieuſe aux Ar-
„ bitres; qu'ainſi il les conjuroit de faire
„ en ſorte, que les choſes reſtaſſent ſur le
„ pîed, dont on étoit convenu, & que les
„ Cantons refuſaſſent leur ſécours tant à
„ l'Evêque qu'à l'Abbé.

Les Glaronois, qui avoient une Alliance perpétuelle avec les deux parties intereſ-

ſées

ſées dans cette conteſtation, furent très-mortifiés de les voir ſur le point de prendre les armes. Ils écrivirent fortement à l'Abbé de Diſſentis, au Comte Hugues de Werdenberg, au Baron de Sax, & aux autres, pour les exhorter de vivre en paix, ſans cauſer aucun trouble aux Barons de Ratzuns ; au défaut dequoi ils demanderoient eux mêmes l'aſſiſtance du Corps Helvétique pour les y forcer. Cette lettre eut ſon effet, & l'Abbé demeura tranquille. Lés Glaronois envoiérent dans les Griſons le Landamman Vogel, Henri Tſchudi, Jean Eggel, & Rodolphe Speichen, qui eurent le bonheur d'adoucir les eſprits, & d'établir une bonne paix entr'eux.

L'Evêque, qui ſe plaiſoit autant à manier l'épée qu'à porter la croſſe ceſſa ſes hoſtilités contre la Maiſon de Ratzuns ; mais il ſe tourna contre le Comte de Toggenbourg, & engagea encore dans ſa querelle l'Abbé de Diſſentis, le Comte Hugues de Werdenberg, le Baron de Sax, & les hauts Griſons. Son véritable prétexte étoit le ſécours, que le Comte avoit donné au Baron ; mais il en fit abſtraction dans le Public, & s'attacha à des minuties, qui démaſquérent le vrai ſujet de la guerre. *Frédéric* en donna avis aux Glaronois, pour les engager à détourner les Seigneurs d'aſſiſter l'Evêque de Coire. Ils s'y emploiérent comme la prémiére fois, mais

non

non pas avec le même ſuccès; car quelques uns de ces Seigneurs répondirent qu'étant feudataires du Prélat, ils ne pouvoient pas avec juſticelui refuſer leur ſécours : „ Que ce-
„ pendant en conſidération de l'Alliance ils
„ conſentiroient volontiers à ne pas ſécourir
„ l'Evêque, pourvû que la Maiſon de Rat-
„ zuns en fit autant à l'égard du Comte de
„ Toggenbourg. Ils ajoutérent au reſte, que
„ celui-ci avoit fait du tort à la Maiſon des
„ Nobles de Lumerins en leur enlevant des
„ denrées, qu'ils faiſoient conduire de leurs
„ terres proche de Lindau à Lugnitz en paſ-
„ ſant par le Comté de Feldkirch; & qu'ils
„ en exigeoient la reſtitution; ils demandé-
„ rent encore une ſûreté pour eux mêmes,
„ & pour leurs biens, en cas, que le Comte
„ ſortit victorieux de cette guerre. Les Gla-ronois envoiérent ſur le champ des Députés à *Frédéric* qui étoit à Sargans pour l'inſtruire de tout ce détail. Le Comte promit de ſatisfaire aux articles qui le regardoient; mais il proteſta en même tems que bien loin d'avoir offenſé les Lumerins comme on le prétendoit, il ne ſçavoit pas même où étoient leurs terres. Il ajouta, que comme ils avoient pris parti contre la Maiſon d'Autriche, il falloit s'adreſſer à celui qui commandoit dans le Comté de Feldkirch, affin que par ſes ordres on ceſſât de les moleſter.

Le Canton pour obvier à cette guerre envoia

voia ſes Députés à Coire, & à Sargans au Comte de Toggenbourg. Ils firent des propoſitions de paix & d'accommodement, qui furent goutées, & qui terminérent enfin ces difficultés qui auroient allumé une ſanglante guerre, ſi l'on n'avoit pas eu la prudence d'arrêter le mal dans ſa ſource. Par là tout fut pacifié en Helvétie. *Frédéric* d'Autriche joüiſſoit auſſi d'une parfaite tranquillité à Baden en Ergovie, où il avoit ſa Cour compoſée de ſes Conſeillers Auliques, *Burcard de Manſperg* Chevalier, & qui étoit ſon Intendant dans cette contrée; *Jean de Wolkenſtein*, Maitre d'Hôtel de la Ducheſſe, *Herman de Reinach*, *Henri de Randec*, *Henri de Hernlingen*, *Egon de Vilander* Maréchal, *Berctolde Stein*, *Rodolphe de Galvila*, *Jean Ségiſſer*, & *Ulric Clingelfus* Commandant du Château d'embas près du pont.

Conrad de Neufchâtel ſentoit parfaitement le tort, que lui faiſoit la Combourgeoiſie, dont la Ville & le Chapitre étoient convenus avec Berne. La néceſſité d'en faire autant de ſon côté l'empêchoit de faire le Souverain chez lui, parceque les Bernois prétendoient être en droit de juger entre lui & ſes Sujets. Il étoit moins mortifié d'être obligé à s'en tenir au précis des loix & des franchiſes accordées par ſes Prédéceſſeurs, que de voir qu'elles étoient ſoumiſes à l'explication d'un tiers qui ne s'en ſervoit que pour ſon propre aggrandiſſement.

Ce

Ce Prince appréhendoit avec raiſon, que la Bourgeoiſie de Neufchâtel n'allât à tout propos & ſuivant ſon caprice porter ſes plaintes à Berne, où par ce fatal Traité il ne pouvoit paroitre qu'au grand préjudice de ſa Souveraineté. Ces réflexions jettérent *Conrad* dans une inquiétude qu'il ne pût s'empêcher de faire connoitre aux Neufchatelois. Peut-être n'avoit-il pas tort, au moins ſi l'on en juge par ce qui arriva à l'occaſion d'un faux titre, dont ſes Sujets voulurent ſe prévaloir. Valter ou Goutier bâtard de Neufchâtel, & Jacques Letſchet Chanoine, ſes deux Conſeillers intimes, croiant devoir profiter de la mésintelligence, qu'ils remarquoient entre le Prince & la Bourgeoiſie, devinrent infidéles à leur Maitre pour avoir le plaiſir d'augmenter l'aigreur & la déſunion entre *Conrad* & ſes Sujets. Dans ce deſſein ils s'aviſérent de dreſſer un acte en parchemin ſous le nom & la prétenduë autorité de Loüis de Neufchâtel, qui étoit mort depuis pluſieurs années, & ils y inſérérent cette franchiſe inoüie en faveur de la Ville de Neufchâtel: Sçavoir:
„ Que la Bourgeoiſie ne ſeroit tenuë à ſon
„ égard à autre choſe, qu'à ce qu'il lui plai-
„ roit, & qu'elle voudroit bien faire par ſon
„ propre mouvement, & qu'en cas, que lui,
„ ou ſes Succeſſeurs la traitaſſent avec trop
„ de rigueur, le Comté ſeroit alors réverſi-

» ble à la Maiſon de Châlon, dont il étoit
» fief mouvant.

Affin que cette lettre eût tout l'air d'antiquité, ils la frottérent avec un certain onguent, la mirent à la cheminée, & l'antidatérent de ſoixante ans, y aiant appoſé le ſceau de *Loüis*, qu'ils avoient levé ſur de la cire, ou de la pâte, pour en faire l'uſage dont nous parlons. Un jour, que le Comte avoit chagriné la Bourgeoiſie, le bâtard & le Chanoine ſe préſentérent en Conſeil de Ville, & déclarérent avec un air hippocrite, qu'à la verité ils étoient ſerviteurs de *Conrad*; mais qu'ils ne pouvoient voir ſans gémir dans le fond de leur cœur, que leur Maitre traitât la Bourgeoiſie avec tant de dureté malgré ſes priviléges & ſes franchiſes. Que s'il étoit vrai, que le Comte n'eut d'autres droits ſur la Ville, que conformément au bon vouloir des Bourgeois, déslors tout ce qu'il démandoit au delà, étoit une exaction illégitime. Mais qu'ils ſçavoient, qu'il y avoit une Patente de *Loüis* de Neufchâtel, qui réduiſoit *Conrad* & ſes Succeſſeurs, non ſeulement à ce qu'ils venoient de dire, mais qui rendoit le Comté à la Maiſon de *Châlon*, en cas, que les Comtes régnans euſſent un Gouvernement trop rigoureux envers la Bourgeoiſie. Et affin, que le Magiſtrat n'eu pas lieu de douter de cette verité, ils produiſirent effrontément le prétendu original de *Loüis*.

Les

Les Neufchâtelois, qui ne ſouhaitoient pas mieux, y ajoutérent une foi vive ; & ſans examiner la validité d'un acte de cette conſéquence, qui n'avoit jamais paru, & dont le répertoire de leurs archives ne faiſoit aucune mention, ils commencérent par refuſer toute obéiſſance au Comte, qui leur en aiant demandé la raiſon, ne put avoir d'autre réponſe ſinon, qu'ils étoient ſuffiſamment fondés dans leurs prétentions. Cette opiniatreté de la part des Bourgeois cauſa dans Neufchâtel une ſi grande révolution, que les Villes de Berne, de Fribourg, de Soleure, & de Bienne furent obligées d'interpoſer leur autorité à ce ſujet. Les Députés qui furent envoiés, s'étant fait montrer la lettre de franchiſe, n'eurent pas beaucoup de peine à découvrir la fourberie ; ainſi ils obligérent les Neufchâtelois à s'en tenir à leurs titres réels, & à renoncer à la lettre chimerique de *Loüis*. Cependant, comme l'on avoit pris garde, que le Bâtard & le Chanoine avoient eu enſemble de fréquentes conférences pendant la durée du congrès, & qu'il leur avoit échappé quelques mots, qui les démaſquoient, ils furent ſaiſis, & après quelques examens on les contraignit à avoüer leur crime. Le Bâtard eut la tête coupée, & le Chanoine fut noïé dans le Lac. Par cet exemple de ſévérité le bon ordre fut rétabli ; la paix régna entre le Comte & ſes Sujets, & chacun joüit tranquillement de ſes légitimes droits.

Avant que de paſſer au Concile de Conſtance, qui fut l'occaſion de l'aggrandiſſement des Suiſſes, il ſeroit à propos d'expliquer qu'elle en fut la cauſe ; mais pour parler d'une maniére intelligible de cette grande affaire, qui a occupé tant d'Hiſtoriens, & à laquelle *Sigiſmond* a eu tant de part, il s'agit de la reprendre de plus haut. Quoique cette matiére ſoit proprement du reſſort de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, on ne laiſſera pas de la traiter le plus ſuccinctement, qu'il ſera poſſible.

Sous le Régne de *Venceslas* Grégoire XI. à la priére des Romains transfera à Rome le Siége de St. Pierre, qui avoit été à Avignon depuis l'an 1305. & il y mourut la même année, que *Charles IV.* déceda c'eſt à dire en 1378. La plûpart des Cardinaux étoient alors François, parce que pendant les ſoixante & dix ans, que le Siége Pontifical avoit été à Avignon, ils étoient devenus les maîtres. Ces Prélats déſiroient tous ardemment de revoir la France, les uns par un effet de leur amour pour la Patrie, les autres parce qu'ils dominoient avec bien plus d'autorité à Avignon qu'à Rome, où le Magiſtrat s'étoit attribué de grands droits & de grandes prérogatives pendant la longue abſence des Papes. D'ailleurs les Romains & les Italiens avoient pris une ferme & conſtante réſolution de ne plus permettre, que le Siége Pontifical ſortit de leur Ville, &

ſur

ſur tout de l'Italie. Ces différens interêts cauſérent de grands troubles dans le ſacré Collége, mais ils furent bientôt appaiſés par la violence du Peuple Romain, qui entra dans le Conclave l'épée à la main en menaçant les Cardinaux de les tuer tous, s'ils n'éliſoient un Italien pour Pape. Les deux partis ſouffroient avec peine, que l'inſolence d'une Populace leur impoſât des loix pour l'élection, & ils proteſtérent contre cette violence; mais comme il étoit à craindre, que les Romains ne pouſſaſſent les choſes à l'extrémité, ils réſolurent de ſe garantir de leur fureur, en éliſant d'un conſentement unanime *Barthelemi Brignano* Archevêque de Bari dans le Roiaume de Naples, qui prit le nom d'*Urbain VI.* C'étoit un Seigneur, qui n'avoit pas encore été admis dans le ſacré Collége, mais qui avoit la réputation d'honnête homme, & ſur tout d'excellent Canoniſte. Cela leur fit eſpérer, qu'une élection faite par violence comme la ſienne, l'engagéroit à abdiquer le Pontificat.

Le peuple Romain content du ſuccès de ſon entrepriſe mit bas les armes, & les Cardinaux de leur côté loin de témoigner ce qu'ils avoient dans l'ame, ſacrérent, & introniſérent *Urbain*, qu'ils reconnurent pendant quelques Mois pour Pape légitime, vivant avec lui ſans aucune contradiction. Mais

Urbain ne fut pas plûtôt ſur le trône, qu'il commença à ſe méconnoitre, & à maltraiter les Cardinaux principalement les François. Ceux-ci, qui d'ailleurs n'avoient jamais été ſes amis, & qui n'avoient conſenti, que par force à ſon élection, chagrins de voir un procédé ſi indigne, ſe répentirent de l'avoir élû ; & comme ils prévoioient, que tant que ce Pape vivroit, il n'auroit aucun égard pour eux, ils réſolurent de rompre avec lui, & ſous prétexte d'aller paſſer l'Eté à la Campagne, ils ſortirent de Rome, & ſe retirérent d'abord à Anagnie, delà à Fondi dans le Roïaume de Naples, où ils prirent la Reine *Jeanne* pour leur Protectrice, déclarant publiquement, que l'élection de l'Archevêque de Bari, n'aiant été faite, que par violence, ils la regardoient par conſéquent comme nulle. Après cette déclaration ils procédérent à une nouvelle élection en faveur de *Robert* Cardinal & Comte de Géneve, qui prit le nom de *Clement VII.* Les trois Cardinaux Italiens, les ſeuls qui reſtaſſent dans le Sacré Collége, aſſiſtérent à ce Conclave dans l'eſpérance qu'on en éliroit un d'entr'eux. Par ce moien le Schiſme s'introduiſit dans l'Egliſe. *Urbain* prétendoit que ſon élection étoit Canonique, vû que les Cardinaux quoiqu'un peu forcés dans les commencemens, étoient venus librement le trouver, & avoient achevé ſans contrainte

la

la cérémonie de cette même élection, qu'ils avoient manifeſté à toute la Chrêtienté. Voiant cependant que tous les Cardinaux l'avoient abandonné, il en créa vint-neuf autres. *Clément* de ſon côté ſoutenoit la validité de ſon élection, & les plus ſçavans perſonnages de l'Europe écrivirent pour & contre de toutes parts ſans pouvoir réünir les eſprits. L'Allemagne & l'Empire Romain, la plus grande partie de l'Italie, la Suede, le Dannemarc, la Pologne, l'Angleterre, l'Eſpagne, la Hongrie, la Flandre, & par conſéquent la plus grande partie de la Chrétienté, étoient pour *Urbain*. La France au contraire, l'Ecoſſe, Naples, la Chipre & la Savoie adhéroient à *Clément*, pour lequel auſſi l'Arragon ſe déclara à la fin, parce qu'*Urbain* avoit irrité le Roi, en voulant s'emparer à ſon préjudice des Roïaumes de Naples & de Sardaigne pour les donner à un de ſes Neuveux, quoique ce Prince y eut des grandes prétentions. La Caſtille & la Navarre ſuivirent l'exemple d'Arragon, & ainſi *Clément* fut reconnu dans toute l'Eſpagne.

Cependant les deux Papes ne manquoient pas de ſe ſervir l'un & l'autre des armes ſpirituelles, & des temporelles : les anathémes & les excommunications ſe lançoient de part & d'autre avec la derniére vigueur contre eux, & contre leurs adhérans ; mais enfin *Urbain* eut le deſſus en Italie, & *Cle-*

ment fut contraint de ſe retirer en France. *Urbain* régna l'eſpace d'onze ans en eſſuiant les plus terribles coups de la fortune. Après ſa mort les Cardinaux de ſa faction élûrent *Perin Tomacelle* ſous le nom de *Boniface IX.* *Clement* ne lui ſurvécut que quatre ans, & mourut à Avignon d'un accident d'apoplexie. Les Cardinaux de ſon parti ne voulant pas être inférieurs à ceux de Rome, élûrent en diligence *Pierre de Lune*, Cardinal d'Arragon, qui prit le nom de *Benoit XIII.*

L'on avoit éſpéré juſques ici, que la mort de l'un des deux Papes auroit fait ceſſer le Schiſme, comme la choſe étoit déja arrivée pluſieurs fois; mais quand on vit, que les deux parties s'opiniatroient, à ne vouloir pas en démordre, les Princes ſéculiers réſolurent enfin de rémédier au ſcandale. Il ſe tient à ce ſujet pluſieurs conférences en différens endroits; & le meilleur expédient, que l'on trouva, fut d'engager les deux Papes à ſe démettre volontairement de leur Pontificat, affin que l'on travaillât à une nouvelle élection; mais c'étoit là une corde, à laquelle ni *Boniface* ni *Benoît* ne vouloient pas, qu'on touchât.

Ce fut ſur cette importante affaire, que *Venceslas* & *Charles VI.* conférérent enſemble à Reims; mais ces deux Princes n'étoint guéres capables de réüſſir dans une entre-

priſe

priſe de cette nature, le prémier à cauſe de ſa négligence dans le gouvernement de ſes propres Etats ; le ſecond parce que de tems en tems il étoit attaqué d'une frénesie effective. Ainſi tous ces beaux projets n'aboutirent à autre choſe, ſi non que le Duc d'Orleans Frére de *Charles*, qui pendant la maladie du Roi avoit le maniment des affaires du Roiaume, aiant aſſiégé le Pape *Benoit* dans Avignon, & pouvant ſe rendre maître de ſa Perſonne, le laiſſa cependant en liberté à la priére de ſes amis, pendant que *Venceslas* de ſon côté abandonna tout-a-fait cette affaire. Mais au bout de deux ans l'Empereur aiant été dépoſé, & *Rupert* le Palatin mis à ſa place, les Electeurs & le nouvel Empereur ſe liérent étroitement avec *Boniface*, affin que cette nouvelle maniére de dépoſer un Empereur, & de lui en ſubſtituer un autre, fût d'autant moins déſaprouvé à Rome. Cela fut cauſe, que l'empreſſement des François venant à ſe ralentir après avoir ſi fort inſiſté ſur la réſignation, le Duc d'Orleans, qui avoit épouſé les interêts de *Benoit*, le fit ſortir de l'arrêt, où le Roi *Charles* le tenoit à Avignon, au moien de quoi le Schiſme devint plus furieux que jamais.

Quelque tems après *Boniface* Pape de Rome étant mort, ſes Cardinaux élûrent en ſa place *Côme Méliorat* Cardinal de Boulogne

ſous le nom d'*Innocent VII.* néanmoins avec cette condition, que pour procurer la paix à l'Egliſe, il ſeroit obligé de céder la Thiare, ſi *Benoit* en vouloit faire autant ; mais ce fut une choſe, à laquelle ni l'un ni l'autre ne voulut conſentir ; & quoi qu'après la mort d'*Innocent VII.* *Gregoire XII.* de l'anciénne Famille des Cornaro de Veniſe, Perſonnage âgé de 80. ans eût été nommé à ſa place, aux mêmes conditions, les choſes reſtérent toûjours ſur le même pied, & les deux Papes s'entendoient ſi bien enſemble [c'étoit au moins l'opinion commune] qu'ils auroient mieux aimé laiſſer pouſſer les choſes à la derniére extrémité, que de ſe reſoudre à une ceſſion volontaire. Les Eccléſiaſtiques, & les Séculiers firent tout leur poſſible pour mettre fin au Schiſme, & toute la France aiant refuſé de reconnoître *Benoit*, il ſe retira en Catalogne, où il fut aſſés bien reçu. Les Cardinaux Romains maltraités par leur Pape *Grégoire* ſe retirérent à Piſe, où ceux de l'obédiance de *Benoit* étant venu les joindre, ils réſolurent tous d'un conſentement unanime de convoquer un Concile univerſel ſous le bon plaiſir des Puiſſances, affin de travailler à faire ceſſer le ſcandale de l'Egliſe. Dans cette vûë ils convoquérent les Evêques de toutes les Nations, qui ſe trouvérent à cette Aſſemblée au nombre de deux cens dix,

dix, ou en perſonne ou par Procureurs. Ces Peres citérent les deux Papes *Grégoire* & *Benoit* à comparoître devant eux à Piſe, & voiant que ni l'un ni l'autre ne s'étoit fiſté, ils les condamnérent par contumace, comme réfractaires aux ordres du Concile, & comme aiant contrevenu au ferment, qu'ils avoient fait de réſigner librement le Pontificat pour rétablir la paix dans l'Egliſe. Après leur dépoſition, on élut pour vrai & légitime Pape *Pierre Philarque* Archevêque de Milan, qui prit le nom d'*Alexandre V.* comme on l'a dit plus haut. Ce Concile de Piſe auſſi bien que l'élection, dont il s'agit, furent approuvés de la plûpart des Princes Chrétiens. *Grégoire* n'eut pour lui que *Ladiſlas* Roi de Naples, quelques Villes d'Italie, & l'Empereur *Rupert*; quoique toute l'Allemagne fut pour Alexandre. *Benoit* ſe maintint encore en Arragon & dans la Caſtille; ainſi le Concile de Piſe ne rémédia pas un mal dans le fond; & tout ce, qui en réſulta fut, qu'aulieu de deux Papes, il y en eut trois.

Alexandre ne joüit pas long tems de ſa Dignité; il mourut l'année ſuivante, & eut pour ſon Succeſſeur *Balthaſar Coſſé* Cardinal de Boulogne ſous le nom de *Jean XXIII.* La mort d'*Alexandre* fut ſuivie de celle de *Rupert*; Prince, qui avoit contrequarré *Alexandre* & le Concile de Piſe en faveur de

Gré-

Grégoire. Le nouveau Pape étoit né à Nâples d'une Famille noble ; & dans ſa prémiére jeuneſſe, quoique déja dans la Clériçature il alla ſur mer avec quelques-uns de ſes fréres, faire des courſes à l'occaſion de la guerre entre *Ladiſlas* & *Loüis d'Anjou.* Dans cet exercice il s'accoutuma à veiller la nuit, & à dormir le jour, & en garda l'habitude toute ſa vie. Il feignit de ne pas ſe ſoucier d'être Pape, & il pria les Cardinaux d'élire le Cardinal de Malthe *Conrad Caraccioli* Napolitain comme lui. Le Roi de Sicile *Loüis d'Anjou* deuxiéme de ce nom avoit alors une grande flotte en mer ſur la côte de Génes pour attaquer *Ladiſlas*, & aiant appris la mort du Pape *Alexandre*, il envoïa un Ambaſſadeur à Boulogne, qui avant que les Cardinaux entraſſent au Conclave, leur recommanda *Balthaſar*, particuliérement aux François, les priant de l'élever au Pontificat, parce qu'il en eſpéroit un grand ſécours pour ſon entrepriſe. Il fut en effet élû trois jours après par un Sammedi 17. *Mai* 1410.

Jean voulut tenir à Rome le Concile général, que ſon Prédeceſſeur *Alexandre V.* avoit ordonné d'aſſembler dans trois ans ; c'eſt à dire l'année 1412. ſur la fin de laquelle en effet il commença : mais il y vint ſi peu d'Evêques, qu'il ne s'y conclut preſque rien. Le ſeul acte, qu'on en trou-

trouve, eſt une Bulle portant condamnation des cent erreurs de *Viclef* en date du ſécond Février 1413.

A peine *Sigiſmond* eut-il le Sceptre en main, qu'il s'appliqua tout de bon à chercher les moiens d'abolir entiérement le Schiſme. Le Concile de Rome n'aiant pas réüſſi par la raiſon que nous avons dit, l'on fut obligé de le proroger. Cependant l'Empereur étoit engagé dans une guerre contre les Vénitiens à cauſe de ſon Roïaume d'Hongrie, & de Dalmatie, où ceux-ci poſſédoient quelques places, pour leſquelles ils étoient obligés de païer annuellement une certaine ſomme au Roi; & comme depuis quelques années en deça ils n'avoient point ſatisfait à ce devoir, *Sigiſmond* leur demanda ſept mille florins d'Empire, dont ils lui refuſérent le païement, ne cherchant pas mieux, qu'à ſe délivrer d'un tribut, qui leur étoit à charge. Ils furent cependant contraints de compoſer avec l'Empereur, & après une guerre ruineuſe ils lui donnérent une ſomme très conſidérable, pour en éviter les ſuites encore plus diſpendieuſes. Quand cette guerre fut finie, *Sigiſmond*, qui penſoit ſérieuſement au bien de la Chrétienté partit pour l'Italie dans le deſſein de conférer avec le Pape, & en même tems de ranger le Duc de Milan à ſon devoir, en le faiſant répentir d'avoir mépriſé ſes ordres.

Lorſ-

Lorſqu'il fut arrivé à Meran dans l'Engadine, les Députés des Villes de Zurich, de Berne, & de Soleure le priérent au nom de leurs Seigneurs de vouloir confirmer leurs priviléges, & leurs franchiſes, ce que l'Empereur fit de la meilleure grace du monde; mais le Chancelier ne fut pas ſi gracieux à leur égard; car quand il fut queſtion de livrer leurs patentes, il leur demanda deux mille huit cens gouldes, ce qui étoit alors une ſomme très conſidérable. Les Députés s'en plaignirent à *Sigiſmond*, qui aiant trouvé l'exaction exorbitante, obligea ſon Chancelier à ſe contente de quatre cens florins d'Empire, qui eſt encore le tau d'aujourd'hui. L'Empereur paſſa de Méran à Coire, où tous les Députés des Cantons devoient ſe trouver ſuivant ſes ordres. Ce Monarque leur expoſa, qu'étant dans le deſſein de faire rentrer le Duc de Milan dans les juſtes bornes de l'obéiſſance, qu'il lui devoit, il ne doutoit pas, qu'en qualité de membres fidéles de l'Empire, & comme les plus proches voiſins du Milanois, ils ne l'aſſiſtaſſent de toutes leurs forces pour parvenir à ſon but. Les Suiſſes lui répliquérent en peu de mots, qu'ils en aviſéroient leurs amis, & qu'enſuite ils feroient leur réponſe à ſa Majeſté. *Sigiſmond* étoit perſuadé que le Corps Helvétique ſeroit charmé de faire la guerre à un Prince qui l'avoit moleſté en tant d'occaſions; mais après un certain

tems

tems voiant que les Confédérés ne répondoient rien à ſa demande, il fit venir leurs Députés à Lucerne, où ſes Ambaſſadeurs leur demandérent une réponſe poſitive. Ils déclarérent enfin en courte ſubſtance, qu'ils n'étoient pas accoutumés à faire la guerre hors de leur païs, qu'au reſte les paſſages des montagnes étoient trop difficiles pour celui d'une grande Armée, tandis que le Duc avec peu de monde pouvoit leur empêcher l'entrée dans le Milanois; que cependant tous ceux des leurs, qui voudroient entrer au ſervice de l'Empereur, pourroient le faire librement & ſans oppoſition de leur part.

Sigiſmond fort ſatisfait de la réponſe des Suiſſes, partit pour la Lombardie. Les Ambaſſadeurs de Zurich, de Berne, de Soleure, & des autres Cantons le ſuivirent dans ce voiage, & en arrivant à Bellinzona ils y trouvérent déja ſix cens Suiſſes volontaires, à qui l'Empereur fit un accueil des plus gracieux; mais comme ils étoient partis du pais ſans argent, & que *Sigiſmond* ne leur en faiſoit point livrer, aiant d'ailleurs eſſuié quelques railleries de la part de quelques Seigneurs Allemans, ils s'en revinrent très-mécontens. Mais en échange *Guichard* Baron de Raren, que *Guillaume* Evêque de Valais avoit nommé Capitaine général du pais, amena à l'Armée Impériale quatre cens chevaux & trois cens Fantaſſins,

ſins, qui ſervirent *Sigiſmond* pendant tout le tems, qu'il reſta en Italie.

Tſchudi rapporte le fait autrement, & ne prétend pas, que *Guichard* ait reſté plus de ſept ſemaines auprès de l'Empereur; ajoûtant que dans cet eſpace de tems il dépenſa ſept mille ducats, que lui coutérent ſes ſept cens hommes, qu'il avoit amenés avec lui du Valais; enſorte que *Sigiſmond* parfaitement ſatisfait des Troupes, que les Seigneurs Allemans lui avoient fournies, le laiſſa partir ſans lui donner un ſol pour le dédommager de cette dépenſe conſidérable, ce qui cauſa au Baron un cruel chagrin, qui l'accompagna juſqu'au tombeau.

L'Empereur étant à Côme fut reçû par le Comte *Luthere Ruſca* avec toute la magnificence qu'exigeoit la préſence d'un ſi grand Prince. Delà il envoia ſes Ambaſſadeurs à Milan auprès de *Philippe Marie*, & lui fit annoncer le droit d'Empire; après bien des mouvemens de part & d'autre ils convinrent d'une conférence à Canturio, où le Duc de Milan parut avec toute la pompe imaginable, eſcorté de tous ſes Généraux, qu'il affecta de montrer à l'Empereur. Ce Prince lui demanda, qu'il eût à le laiſſer entrer dans Milan avec ſon Armée pour y recevoir la Couronne ſuivant l'ancien uſage. *Philippe* conſentit, qu'il y allât, pourvu que le nombre de ceux qui l'accompagneroient, fut réglé, & qu'aucun de ſes ennemis n'y entrât avec lui.

L'Empereur piqué de cette condition, qu'un Vaſſal de l'Empire ôſoit lui impoſer, partit en colére pour Côme, & le Duc pour Milan. Voilà à quoi aboutit à cet égard le grand armement de *Sigiſmond.*

Quelques jours après, ce Prince ſe rendit à Lodi, où il trouva les Cardinaux de Chalant & de St. Côme, qui y étoient allé par ordre de *Jean XXIII.* Ce Pape joignit ſes Troupes à celles de *Loüis d'Anjou* dans l'eſpérance de chaſſer *Ladislas* du Roïaume de Nâples; mais le Pontife voiant qu'il ſe fortifioit de plus en plus même dans la Romagne & les autres Terres de l'Egliſe, il réſolut de le gagner par argent, lui aiant envoié à ce qu'on prétend juſqu'à cent mille florins d'or par un certain Florentin. Le Traité fut conclu le 15. *Juin* 1412. les deux principaux articles portoient que *Ladislas* joüiroit non ſeulement du Roïaume de Nâples, mais encore de la Sicile, & qu'il abandonneroit le Pape *Grégoire.*

Pendant que cette négotiation ſe traitoit ſecretement, *Ladislas* vint un jour à Gaëte voir le Pape *Grégoire*, & le ſalüa tête nüe à l'ordinaire. Ce Pontife, qui étoit informé du Traité, dont il s'agit, lui dit publiquement : *Prince, pourquoi vous êtes vous accordé avec mon Adverſaire à mon inſçu, & ſans ma participation.* Le Roi proteſta hautement, que la choſe n'étoit pas; mais dès le lendemain il fit ſignifier

au Pape, que le dernier jour d'*Octobre* il eût à ſortir du Roiaume de Sicile avec les ſiens. *Grégoire* ne douta plus alors, que le Traité ne fut réel ; la vûë du péril, qui le ménaçoit, le jetta dans un étrange embarras ; mais il arriva heureuſement à Gaëte deux Vaiſſeaux Vénitiens chargés de marchandiſes, dont l'un venoit du Levant, & l'autre du Ponant. Les Citoiens de Gaëte, qui aimoient *Grégoire* & ſa Cour, achetérent les marchandiſes, affin que ce Pape pût fréter les Vaiſſeaux, & s'y embarquer. Après pluſieurs jours d'une heureuſe navigation il arriva à la Marche d'Ancône, où il prit terre ſous la protection de *Charles Malaeſta*, & il fit ſa Réſidence à Rimini, où il entra la Veille de Noël accompagné de trois Cardinaux, qui l'avoient ſuivi. *Ladislas*, qui n'avoit en vûë que ſes propres interêts, & qui endormoit *Jean* comme *Grégoire*, s'approcha de Rome au commencement du mois de *Mai* 1413. avec une grande Armée ſous prétexte d'y maintenir la paix, pendant que le Pape *Jean* iroit au Concile. Le Pape s'imaginant bien, que le deſſein du Roi étoit de ſurprendre Rome, la fit garder comme il put par les Gens de ſa Cour, & par les Romains. Mais comme ceux-ci häiſſoient le Pape à cauſe de ſes grandes exactions, & que pluſieurs étoient d'intelligence avec *Ladislas*, la Ville fut ſi mal gardée, que

les

les Troupes du Roi y entrérent par un trou fait à la muraille la nuit du huitiéme de *Juin*. Le Pape *Jean* s'enfuit à la hâte dès le matin avec la plûpart des Cardinaux, & ſa Cour le ſuivit. Après s'être arrêté en divers lieux, il ſe retira à Florence, & y demeura juſqu'au commencement de *Novembre*. Florence étoit alors diviſée par des grandes factions. Les uns étoient pour le Pape, les autres pour *Ladiſlas*; & ce fut pour cette raiſon, que le Pontife fut obligé de loger hors des murs dans une maiſon, qui appartenoit à l'Evêque; ſa Cour aiant cependant été introduite dans la Ville. Le Roi s'étoit rendu maître non ſeulement de Rome; mais de toutes les autres Villes, juſqu'au Territoire de Sienne & de Florence. Le Pape *Jean* voïant par là, qu'il ne pouvoit lui réſiſter, s'adreſſa à l'Empereur *Sigiſmond*, & après avoir négocié avec lui par lettres, il lui envoia les deux Cardinaux, dont on vient de parler, à Lodi pour régler le tems, le lieu, & la maniére d'aſſembler un Concile général, affin de rémédier aux maux de l'Egliſe. Le Pape *Jean* n'étoit pas ſans inquiétude par rapport à l'endroit, où ſe tiendroit le Concile; il fit confidence de ſes intentions ſur ce ſujet à *Leonard d'Arezzo* ſon Secrétaire, qui raconte ainſi la choſe: „ Tout dépend, me dit-il, du lieu, où ſe

„ tiendra le Concile, & je ne veux point
„ être dans un endroit, où l'Empereur ſoit
„ le plus fort. Je donnerai donc à ces Lé-
„ gats pour la bienſéance des pouvoirs très-
„ amples, qu'ils puiſſent montrer ; mais
„ par un ordre ſecret, je les reſtraindrai à
„ de certains lieux ; & il m'en fit le dé-
„ nombrement. Il étoit demeuré pluſieurs
„ jours dans cette réſolution, lorſque les
„ Légats étant enfin ſur le point de par-
„ tir, il fit retirer tout le monde hors moi
„ ſeul. Alors il leur parla long tems pour
„ les exhorter à ſe bien acquiter de leur
„ commiſſion, dont il leur fit voir l'impor-
„ tance en loüant leur prudence & leur fi-
„ délité ; enſuite il ajouta : j'avois réſolu de
„ vous nommer quelques lieux, dont vous
„ ne vous départiriés en aucune maniére ;
„ mais je change d'avis en ce moment, &
„ je remets le tout à vôtre prudence.
„ Il déchira en leur préſence le papier, où
„ ces endroits étoient marqués ſans leur en
„ réſerver aucun. Les Légats s'étant abou-
„ chés avec *Sigiſmond*, choiſirent la Ville
„ de Conſtance, qui lui étoit ſujette. Quand
„ le Pape *Jean* l'eut appris, il en eut un
„ chagrin, qu'il eſt difficile d'exprimer.
Ce ſont les paroles de *Leonard Arrezzo.*

Cependant le Concile n'en fut pas moins fixé à Conſtance, malgré l'averſion du Pontife ; & *Sigiſmond*, qui vouloit ſçavoir, ſur quoi

quoi il pouvoit compter, engagea *Jean XXIII.* à une conférence perſonnelle. Ainſi ce Prince alla au commencement de l'hiver à Boulogne, & peu de tems après à Plaiſance, où il commença ſes conférences avec l'Empereur. Delà ils paſſérent à Lodi, le neuviéme de *Décembre* 1413. & y demeurérent l'un & l'autre près d'un Mois. Le Pape preſſé par l'Empereur publia la Bulle de convocation du Concile, où il dit en ſubſtance: „ Le Pape „ *Alexandre V.* préſidant au Concile général „ de Piſe ordonna, que dans trois ans il y „ auroit encore un Concile général, où l'on „ continueroit à régler ce qui concernoit la „ Réformation de l'Egliſe. Or comme nous „ lui avons ſuccédé dans le Pontificat, Nous „ nous ſommes conformés à ſes intentions, „ & avons à ce ſujet convoqué le Concile à „ Rome dans le tems preſcrit; mais les Prélats, & les autres, qui devoient y aſſiſter n'y „ ſont pas venus en auſſi grand nombre, „ que ſembloit l'exiger l'importance, & la „ grandeur des affaires, qui s'y devoient traiter. C'eſt pourquoi Nous avons prorogé „ le tems du Concile ſans toute fois en marquer encore le lieu. Enſuite nôtre cher „ Fils *Sigiſmond* élû Roi Nous a prié inſtamment par ſes lettres de ſurſeoir la déclaration du lieu & du tems, juſqu'à ce „ qu'il Nous envoiât ſes Ambaſſadeurs: „ Qui en effet Nous ſont venus trouver à

„ Florence ; & après les avoir oüis Nous
„ avons envoié au Roi les Cardinaux *Antoine*
„ Prêtre du titre de Sainte Cecile, & *François*
„ Diacre du titre de Saint Côme, & avec
„ eux *Manuel Chryſoloras* Chevalier Grec,
„ qui du conſentement du Roi ont choiſi la
„ Ville de Conſtance de la Province de
„ Maïence pour le lieu de la célébration du
„ Concile, & pour le tems le prémier jour
„ de Novembre prochain. Enſuite Nous
„ avons conféré en perſonne avec le Roi,
„ qui Nous a certifié de la grandeur, com-
„ modité & ſûreté de la Ville de Conſtance,
„ & Nous en avons approuvé, & confirmé
„ le choix, auſſi bien, que du prémier jour
„ de Novembre, comme Nous faiſons en-
„ core par ces préſentes: Réquerant Nos
„ vénérables Fréres les Evêques, & Nos
„ chers Fils les Abbés, & les autres Supé-
„ rieurs d'Egliſes, & de Monaſtéres, & leur
„ enjoignant de ſe trouver au Concile en per-
„ ſonne. Nous exhortons auſſi les Rois,
„ les Princes, & les autres, qui doivent y
„ aſſiſter, ou qui peuvent y être utiles, à y
„ venir auſſi en perſonne, ou du moins y
„ envoier des Ambaſſadeurs.

L'Empereur outre ſes viüës particuliéres avoit inſinué Conſtance pour la tenuë du Concile, parce cette Ville étoit limitrophe d'Allemagne, de France, & d'Italie. Après la Conférence de Lodi le Pape *Jean* vint à Plai-

Plaiſance, puis à Crémone le dernier jour de Janvier 1414. Enſuite il revint à Boulogne 1414
vers le commencement du Carême, dont le prémier jour cette année fut le 22. Février. Cependant le Roi de Nâples *Ladiſlas*, qui faiſoit toûjours du progrès en Italie, réſolut de chaſſer le Pape de Boulogne, comme il l'avoit chaſſé de Rome; & pour cet effet il aſſembla une grande Armée vers le commencement de Juin, ce qui donna une terrible allarme aux Cardinaux, & à toute la Cour du Pape; mais ils furent tous raſſûrés par la nouvelle, qui leur vint, que *Ladiſlas* étant à ſon Armée, avoit été attaqué d'une dangereuſe maladie, qui l'avoit obligé de ſe retirer. En effet il retourna à Nâples, & y mourut le ſixiéme d'Août, après avoir régné vint quatre ans. Alors le Pape *Jean* penſa tout de bon à rentrer en poſſeſſion de Rome & des autres terres de l'Egliſe; mais les Cardinaux s'oppoſérent fortement à ſon voiage, comptant bien, que s'il partoit, il ne reviendroit point pour tenir le Concile ſuivant ſa promeſſe; & qu'ainſi l'Egliſe ne ſeroit ni réünie, ni réformée. Ils lui repréſentérent, qu'il étoit de ſon devoir de vaquer en perſonne aux affaires ſpirituelles, & de laiſſer le ſoin des temporelles à des Lieutenans, & à des Légats. Enfin il réſolut, quoi qu'à regret, de s'acheminer vers Conſtance. Pour cela il fit de grands pré-

paratifs en habits, en meubles précieux, & en joïaux, affin de paroître au Concile avec éclat, & d'y faire montre de ſes richeſſes. Il partit de Boulogne le prémier d'*Octobre*, & vint à Vérone, puis à Trente. En paſſant par le Comté du Tirol, il s'arrêta à Méran dans le Diocéſe de Coire, où étoit alors *Frédéric* Duc d'Autriche, à qui il rendit viſite, lui expoſant le péril, où il croïoit être, & lui demandant ſon ſécours, que le Duc lui promit. Le Pape le déclara Capitaine général de ſes Troupes, avec une penſion annuelle de ſix mille florins d'or.

Cependant *Sigiſmond* cherchoit toûjours à inquiéter *Philippe Marie Viſconti*, & à lui faire la guerre juſqu'à ce, qu'il l'eût réduit ſous ſon obéiſſance. Pour y parvenir avec plus de facilité, il tâcha d'attirrer dans ſon parti *Gabrino Fondulo* ou *Fonduli* Seigneur de Cremone, & *Jean Vignatus*, avec le Marquis de Montferrat; mais comme le Duc de Milan avoit lui même un parti conſidérable, & que l'Empereur remarqua l'impoſſibilité, où il étoit de réüſſir dans ſon projet, ce Monarque quitta Crémone, & ſe tranſporta à Plaiſance, où il reſta deux mois, pendant leſquels il convint avec *Charles Malateſta* Seigneur de Rimini, qu'il perſuadéroit *Grégoire XII.* de venir en perſonne au Concile de Conſtance, ou d'y envoïer ſes Légats munis de pleins pouvoirs

en

en ſon nom. Après quoi aïant remis le ſoin du Gouvernement de Plaiſance aux deux Fréres *Conrad* & *Odon Carette*, il ſe rendit avec le Marquis de Montferrat à Aſti, où il manqua de périr par la trahiſon de Frobourg l'un de ſes Capitaines. Ce Traitre avoit gagné ſecrettement beaucoup de monde dans la Ville; & quand il ſe crut aſſez fort pour achever ſon deſſein, il excita pendant la nuit une ſédition ſubite, dont *Sigiſmond* devoit être la victime. Quoique ce Prince eût peu de Soldats auprès de lui, il ne laiſſa pas que de ſe mettre à leur tête, & prénant en main ſa propre Banniére, ſi nous devons périr, leur dit-il, cette Ville nous ſervira de tombeau : avançez mes amis, & ne craignez pas ces Parricides. La préſence & l'intrepidité de l'Empereur effraia Frobourg & ſes Satellites, & l'allarme s'étant donnée, la Bourgeoiſie accourut au ſécours de *Sigiſmond*, & tous enſemble ils chaſſérent les Rébelles, ou pour mieux dire, les Aſſaſſins. Après cette avanture l'Empereur ne fit pas un long ſéjour en Lombardie; il paſſa par le Piémont, & le Mont ſaint Bernard, & le Valais, pour ſe rendre à Romont, où les Bernois lui envoiérent des Ambaſſadeurs.

De Romont *Amedée* Comte de Savoie l'accompagna juſqu'à Fribourg; & c'eſt à l'occaſion de ce voiage, que l'Auteur latin s'explique ainſi:

ainſi : *Anno* 1414. *Sigiſmundus Imperator ob receptum honorem, fidelitatem, & ſervitia à Friburgenſibus in ſuo reditu ex Lombardia præter ſtabilimentum Privilegiorum concedit, quòd poſſint monetam argenteam legitimam & validam formare, imperátque omnibus Principibus Eccleſiaſticis, & Sæcularibus, ne impediant.* Les Bernois le reçurent auſſi chez eux avec pompe & magnificence. L'Avoier lui aiant préſenté les clefs de la Ville, il les lui rendit en diſant : „Reprenés les clefs de vôtre Vil„ le, & gardés la bien. *Sigiſmond* reſta trois jours à Berne, d'où il partit pour Soleure, Bâle, Strasbourg, Cologne, & arriva enfin à Aix, où il ſe fit couronner.

Les Valaiſans ne vivoient pas encore dans une bonne union avec leur Evêque ; & *Guichard* s'appercevoit bien, que le Prélat ni lui n'avoient rien de bon attendre d'une populace mutinée. Cependant comme il n'étoit pas en état de défendre les droitures de l'Evêché, il alla implorer le ſécours des Bernois dans la penſée qu'étant leur Combourgeois, ils ne manqueroient pas de l'aſſiſter dans le beſoin où il ſe trouvoit ; mais on lui reprocha à Berne de s'être mal comporté à l'affaire d'Oltingen, & on le renvoia ainſi ſans l'écouter. Les Fribourgeois en qualité de bons voiſins eurent plus d'égard pour lui, & ils envoiérent des Députés en Valais pour moienner une paix, qui cependant ne fut pas

de

de longue durée ; car peu de tems après on vit commencer la ſocieté de la maſſuë qui déſola les meilleures & les plus riches familles du païs. Les Valaiſans même aiant appris, que *Guichard* de Raren avoit été à Berne & ailleurs pour demander du ſécours contr'eux, reprirent les armes, lui ruinérent ſa belle maiſon de Siders, & réduiſirent en cendres ſon Château de Leuc, aprés avoir enlevé quatre-vints bœufs dans ſes paturages ; l'Evêque ne fut pas épargné non plus ; on abbattit ſa maiſon, & l'on continua ces inſultés pendant une année toute entiére ſans que ni *Guillaume*, ni *Guichard* fuſſent en état d'arrêter ce déſordre, & de faire la moindre réſiſtance.

Cependant *Jean* Cardinal d'Oſtie arriva de Rome à Conſtance le 12. Août 1414. pour y préparer les logemens, & tout ce qui étoit néceſſaire pour la réception de *Jean XXIII.* & des Prélats de ſa ſuite.

Le Pape de ſon côté deſcendant par la Turgovie arriva le vint ſeptiéme Octobre au Couvent de Creitzlingen ; & le lendemain en reconnoiſſance du bon accueil qu'on lui fit, il érigea le Couvent en Abbaie, & le Prévôt qui l'avoit ſi bien traité devint un Abbé mitré. Le même jour après midi le Pontife partit pour ſe rendre à Conſtance.

FIN
Du ſecond Tome.

TABLE DES MATIE'RES
TOME II.

A.

AGnes [Reine d'Hongrie] *eſt nommée ſurarbitre entre le Duc d'Autriche & les Zuriquois*, 76. *ſa prononciation partiale*, 78. *ſa mort*, 146.

Albert [Duc d'Autriche] *ſe plaint de ce que les Zuriquois ſont entrés dans la conféderation Helvétique*, 71. 72. 73. *m'édite le ſiége de Zurich*, 73. 74. *l'aſſiége*, 74. 75. *leve le ſiége & accorde une Tréve ſous la médiation du Comte de Toggenbourg*, 75. 76. *ſuite*, 77. 78. 79. 80. 81. 82. *déclare la guerre de nouveau aux Zuriquois*, 83. *réponſe qu'il donne au Député de Zug*, 92. *fait le ſiége de Zurich*, 93. *leve le ſiége* 95. *entre en négociation avec les Suiſſes*, 95. 96. *fait paier contre la foi des Traités* 1700. *florins aux ôtages*, 97. *ſuſcite de nouvelles affaires aux Cantons*, 104. *il eſt fâché de l'Alliance des Bernois avec les Cantons*, 105. *s'en plaint à l'Empereur*, 106. 107. *plaide ſa cauſe devant ce Prince*, 108. 109. *refuſe le moien que l'Empereur propoſe*, 115. 116. *le ſollicite*

ſollicite à faire le ſiége de Zurich, 118. *ſe recrie contre S. M. I. de la levée du ſiége*, 122. *il continue à reſter devant Zurich*, 123. *abandonne le ſiége pour la troiſiéme fois, ibidem*, 124. *engage Winterthour aux Barons de Bonſtetten*, 129. *ſa généroſité à l'égard des Bâlois*, 134. 135. *ſa mort*, 135. *ſa poſtérité*, 136.

Allemannie [Duché] *ce que c'eſt*, 65.

Alliance *entre beaucoup de Villes*, 13. *de Berne & de Fuierne*, 20. *de Berne, de Soleure, de Morat & de Bienne*, 98. *de Savoie & de Berne*, 146. *des Villes Impériales*, 274. 275. 276. *entre les Villes de Bâle, de Berne & de Soleure*, 339. *entre les Cantons, excepté Berne, & les Appenzellois*, 421.

Altazona [Prieur de] *eſt trouvé dans les priſons de Nidau*, 304.

Animoſité *entre les Maiſons d'Orleans & de Bourgogne*, 402.

Appenzel *XIII. Canton, & ſon Gouvernement*, 349. 350. 351. 352. 353. 354. *ſe mutinent contre l'Abbé de Saint Gal leur Seigneur à l'inſtigation des Saint-Galois*, 354. *raiſons pourquoi, ibidem, agiſſent par voie de fait*, 355. *s'accommodent avec l'Abbé*, 356. *reprennent les armes, & font la guerre avec ſuccès contre l'Abbé & l'Archi-Duc d'Autriche*, 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. *prennent la fameuſe Banniére des Autrichiens*, 367. *ſont battus par les Autrichiens*, 369. 370. *font la paix par la médiation*

diation de l'Empereur Robert, 371. 372. *ſont battus par les Autrîchiens*, 413. 414. *raiſon de leur défaite*, *ibidem*.

Arberg *indigne action de ce Comte*, 1. *veut ſon Comté aux Bernois*, 97. 98.

Autrîchiens *veullent venger la défaite de Sempach*, 265. 266. *aſſemblent quinze mille hommes pour ſoutenir la trahiſon des Weſois*, 279. 280. 281. *font la guerre aux Glaronois*, *ibidem* 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. *ont de l'avantage ſur les Zuriquois*, 304. 305. *mais ceux-ci prennent leur revanche*, 306. *font la paix pour dix ans avec les Suiſſes*, 308. 309. 310. *ſes intrigues dans la Suiſſe*, 314. 315. *manquent de réſolution dans les guerres qu'ils entreprennent contre le Corps Helvétique*, 366. *battent les Appenzellois*, 369. *aſſiégent Rheineg*, 413. & *Altſtetten*, *ibidem*, 424. *meſintelligence entr'eux & les Zuriquois*, 420.

B.

Bâle, *tremblement de terre qu'il y eut*, 134. *Senno Evêque ſa mort*, 155. *Jean de Vienne lui ſuccéde*, *ſon caractére*, 156. *ſes difficultés au ſujet de la Ville de Bienne*, *ibidem*, 157. 158. 159. 160. *aſſiégent Falkenſtein*, 180. 181. *l'Evêque vent à la Ville le droit de battre monoie*, *ibidem*, 182. *fait la guerre aux Bâlois*, 184. *engage la petite Ville de Bâle à Léopold d'Autrîche*, *ibidem*, *événement particulier arrivé à Bâle*, 184. 185. *s'empare de Nidau*, 193. 194. 195. *Carneval qui s'y fait*, 196. 197.

197. 198. *rediment la petite Ville de Bâle*, 316. *chaſſent les Beguines de la Ville*, 383. *vont inſulter Rheinfelden*, 411. *aſſiégent Yſtein, ibidem, l'Evêque abandonne la nomination des Emplois de Magiſtrature à la Ville*, 416. *entrent dans le Frickthal*, 419.

Banniére [droit de] 352. *ou Banneret, ibidem.*

Bataille *de Créci, de Tettweil*, 84. 85. 86. 87. *de Sempach, & ſes ſuites*, 249. *juſqu'à* 266. 269. 270. 271. 272. *du Mont Routi*, 290. 291. *ce qui fait gagner une bataille*, 301. *de Dorfingen*, 307. *de Nicopolis*, 331. 332. 333.

Baviére [Loüis Duc de] *conclu la paix entre les Autrichiens & les Suiſſes*, 412.

Bernois *paſſent la nuit ſur le champ de bataille*, 2. *ſont bien reçûs à Berne*, 2. *proteſtations qu'ils font aux Troupes auxiliaires des trois Cantons*, 2. *aſſiégent Bürgenſtein*, 3. & *Hutweil*, 5. *veüillent détruire la Ville de Fribourg, mais ne réuſſent pas dans leur deſſein*, 8. 9. *ravagent les terres des Comtes de Nidau, de Kibourg & d'Arberg*, 9. *ſont battus par le Comte de Gruiéres*, 26. *s'occupent à bâtir & à aggrandir leur Ville*, 27. 28. *menent une vie Epicurienne au ſiége de Mannenberg*, 47. 48. *leurs deux Avoiers ſont choiſis pour Arbitres entre le Duc d'Autriche & les Zuriquois*, 76. *leur oppoſition à la prononciation des deux autres Arbitres*, 78. *vont au ſécours des Seigneurs de Rinckenberg*, 99. *battent les Paiſans revoltés, ibidem, députent aux Cantons pour juſtifier leur armement*, 100.

deviennent le ſecond Canton, 101. *nouvelles difficultés avec les Underwaldnois*, 136. 137. *troubles au ſujet du retour de Jean de Bubenberg*, 138. 139. 140. 141. 142. *reçoivent l'Empereur dans leur Ville*, 148. 149. *s'accommodent avec le Comte de Neufchâtel au ſujet des prétentions que ce dernier avoit ſur le Comté d'Arberg*, 155. *voit au ſecours des Biennois contre l'Evêque de Bâle*, 156. 157. 158. 159. 160. *nouveaux troubles au ſujet du Traité de Balſtal*, 160. 161. 162. 163. *donnent ſecours au Prince aîné de Savoie*, 171. *ont un nouveau different avec les Comtes de Kibourg*, 171. 172 *ont de nouveaux démêlés avec les Underwaldnois*, 178. 179. *admettent le Commandeur de Simiswald au nombre de leurs Citoiens*, 179. *priviléges que leur accorde l'Empereur Charles*, 182. *battent les Anglois à Fraubrunnen*, 190. *prenent la Ville & Comté de Thun en hipothéque*, 193. *achetent les droits de la Comteſſe de Thierſtein ſur le Comté d'Arberg*, 199. *nouvelle guerre avec Underwalden*, 207. 208. 209. 210. 211. 212. *s'élevent ſur les ruines de la Maiſon de Kibourg*, 212. 213. *font le ſiége de Berthoud, le leve, & en vieniment en poſſeſſion par un Traité*, 221. 222. 223. *révolution à ce ſujet dans Berne*, 223. 224. 225. 226. *la République introduit l'Ariſtocratie*, 226. 227. 228. 229. 230. 231. *envoient du ſecours au Duc de Savoie contre le Vallais*, 231. *repouſſent*

ſent les Fribourgeois, & entrent dans leurs Païs, 268. *font une irruption dans l'Oberland*, 269. 270. *vont au ſiége de Weſen*, 294. *& à celui de Rapperſchweil*, 296. *font le ſiége de Buren*, 299. 300. *marchent contre les Fribourgeois & les battent*, 300. 301. *brulent les fauxbourgs d'Arau*, 302. *enſuite vont aſſiéger la Ville de Nidau*, 302. 303. 304. *y mettent Pierre Balmer pour prémier Ballif*, 303. *y trouvent dans les priſons l'Evêque de Lisbone*, 304. *qu'ils renvoient honorablement chez lui*, *ibidem*, *cédent quelque choſe des conquêtes qu'ils avoient faites avec les Soloriens*, 330. *ſont en difficulté avec les Lucernois au ſujet d'Egon de Stein*, 335. 336. *puniſſent les Sectaires d'une nouvelle Religion*, 337. *font Combourgeoiſie perpétuelle avec les Fribourgeois*, 383. *les Béguines viennent à Berne*, 383. 384. *vont au ſécours des Zugois, & ſont médiateurs*, 385. *ſouffrent un grand incendie*, 386. 387. *ſécours qu'ils reçoivent des Fribourgeois, & leur reconnoiſſance à l'égard de ces derniers*, *ibidem* 388. *font Alliance avec la Ville de Neufchâtel, & Conrad de Fribourg leur Comte*, 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. *prenent le parti des Gruieries contre le Comte Rodolphe*, 405. *achêtent les Balliages de Wangen & de Bipp*, 406. *& de Trachſelwald*, *ibidem*, *vont inſulter Rheinfelden*, 411. *ſe rendent maître de la Ville d'Oltingen par accord*, 415. 416. *éludent les plaintes que les Uraniens & les Un-*

derwaldnois leur font contre le Baron de Raren, 417. 418.
Berri [Ducheſſe de] *ſauve le Roi Charles VI.* 401.
Berthoud *aſſiégée par les Suiſſes*, 218. 219. 220. 221. *le ſiége en eſt levé*, 220. 221. *Traité au ſujet de cette Ville qui eſt abandonnée aux Bernois*, 221. 222. 223.
Blumenberg, *belle action qu'il fit en mourant*, 2.
Bourgogne [Duc de] *eſt ſauvé de la mort par un Négromancien*, 333. *animoſité de cette Maiſon contre celle d'Orleans*, 402. *Généalogie de la Maiſon de Bourgogne*, 402. 403.
Brunsvic [Frédéric Duc de] *élû Empereur en la place de Wenceslas*, 342. *ſa mort*, *ibidem.*
Bubenberg [de] *Avoier de Berne dépoſé*, 45. 46. *rentre dans Berne*, 138. 139. 140. 141. 142.
Buren *aſſiégé & brulé par les Bernois & les Soloriens*, 299. 300.

C.

Charles de Luxembourg *Roi de Bohéme eſt tué à la bataille de Créci*, 32. *belles actions qu'il y fait*, 33. 34.
Charles IV. *Empereur*, 40. *vient à Berne, à Soleure & à Bâle*, 40. 41. 42. *ſa ſage politique*, 50. *s'accommode avec Gonthier*, 51. *châtie la Ville de Francfort, & ſe radoucit à ſon égard*, 51. *ſon Regne paiſible*, 52. 53. *écoute les plaintes d'Albert d'Autriche contre la Confédération Helvétique*, 107. *ne veut rien décider qu'après avoir entendus les Suiſſes*, *ibidem*,

dem, vint à Zurich, 108. *ſa déciſion à ce ſujet,* 112. *moien qu'il propoſe pour contenter Albert,* 115. 116. *& aux Suiſſes,* 116. 117. 118. *aſſiége Zurich,* 119. 120. 121. *enleve le ſiége,* 122. *fait la paix entre le Duc d'Autriche & les Cantons,* 124. 125. *ne ſouhaite pas l'Union entre ces deux Puiſſances,* 125. *paſſe en Italie,* 127. 128. *l'opinion que les Hiſtoriens ont eu de ce Prince,* 128. *ſa politique pour occuper la Maiſon d'Autriche,* 130. 131. *il inſtitue la Bulle d'or, ibidem,* 132. 133. 134. *approuve & confirme la Confédération Helvétique,* 143. 144. *accorde des priviléges aux Zuriquois en dépit de la Maiſon d'Autriche,* 144. 147. *paſſe par la Suiſſe pour aller trouver le Pape à Avinion, ibidem, donne le Vicariat d'Empire à Amédée VI. Comte de Savoie, ibidem, paſſe à Berne, & y reçoit differentes plaintes contre cette Ville,* 148. 149. *eſt appellé en Allemagne par les guerres civiles,* 201. 202. *propoſe l'aſſurance du Trône Impérial en faveur de Venceslas ſon Fils,* 201. *ſa mort,* 204.

Charles VI. *Roi de France devient inſenſé,* 399. *effet de ſa maladie,* 400. 401. *maſcarade malheureuſe, ibidem,* 402.

Coire [Hartman Evêque de] *en conteſtations avec Frédéric d'Autriche, en eſt fait priſonnier, & délivré par les Engadins,* 428. *& comunie Frédéric & le Comte de Toggenbourg, & guerre à ce ſujet,* 428. 429. 430. 431. 432.

Concile *de Conſtance fut l'occaſion de l'aggrandiſſement des Suiſſes, & à quelle occaſion il fut tenu*, 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245.

Conrad *de Fribourg Comte de Neufchâtel en conteſtation avec la Ville, le Chapitre & quelques particuliers de Neufchâtel*, 391. 392. *fait Alliance avec Berne*, 396. 397. *ſent le tort que la Combourgeoiſie de ſes ſujets avec Berne lui fait*, 432. *& les ſuites*, 433. 434. 435.

Conſtance, *ſon Evêque aſſaſſiné*, 126. *en différent avec l'Abbé de Richenau*, 163. 164. *fait mettre le feu à Rhinsfelden*, 413. *fait ſa paix avec les Zuriquois à ce ſujet, ibidem.*

Conteſtations *différentes terminées amiablement entre l'Abbaie de Ruti, & Gesler & le Comte de Neufchâtel & la Ville de Morat au ſujet du péage de la Thiéle*, 336.

Creutzlingen *eſt errigé en Abbaie par le Pape Jean XXIII.* 459.

D.

Dauphiné *vint à la France*, 49.

Débordement *d'eau*, 19.

Diesbach [de] *Nicolas va au ſecours de Loüis de Savoie*, 20. *Généalogie de cette Maiſon*, 21. 22. 23.

Diétte, *prémiére entre les Suiſſes*, 90. *ce qu'on y fait*, 91. *de Lucerne au ſujet de la défaite des Underwaldnois & des rebelles du Bruning*, 100. *au ſujet de la ſurpriſe de Soleure*, 215. 216.

E.

Eccleſiaſtiques *tendent à la Monarchie univerſelle*, 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170.
Edoüard [Prince] *gagne la bataille de Créci*, 32. *ce que dit le Roi ſon Pére le voiant en danger*, 32.
Egliſe [Schiſme dans] 409. 410.
Einſidlen *bâti par Eberhard de Strasbourg*, 65. *conteſtation au ſujet de ſon territoire avec le Canton de Schweitz*, 65. 66. 67. *l'Abbé eſt garant pour le Comte de Habſpourg envers ceux d'Uri*, 177.
d'Ellerbach *envoié à Fribourg pour être Ballif de la Maiſon d'Autriche*, 11. *il eſt répouſſé devant Berne*, 12. 13.
Empire, *décrete ſur les vaines prétentions des Papes au ſujet de la Couronne Impériale*, 17. *difficultés qui y naiſſent après la mort de l'Empereur Loüis*, 39. 40. 42. 43. 44. *Villes d'Empire ſont différentes Tréves entre la Maiſon d'Autriche & les Suiſſes*, 271. 272.
End [Barons d'] *rebatiſſent le Fort de Grimmenſtein, qu'ils ſont enſuite obligés de détruire*, 427.
Enguerran [de Couſſi] *entre en Alſace, & pourquoi*, 150. 151. 152. 153. *aſſemble une Armée*, 185. *fait la guerre en Suiſſe & en Alſace*, 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. *ſa mort*, 192.
Eptingen [de] *continuë ſa poſtérité*, 254.
Erlach [de] *Rodolphe bat les Fribourgeois*, 6.

eſt chargé de la tutelle des enfans du Comte de Nidau, 24. *ſa mort tragique*, 142.
Eſtavaier [Gerard d'] *tue Otton de Grandſon en Champ Clos*, 338. 339.

F.

Facinus Canis *cauſe de la jalouſie au Duc de Milan*, 423. *ſa mort & ſa généroſité, ibidem.*
Falckenſtein *aſſiégé par les Bâlois*, 180.
Familles *de Glaris*, 313.
Fiva [de] *Général d'Artillerie du Corps Helvétique*, 176.
Flagellans *Secte*, 34. 35. 36. 37.
Fou [de l'Archi-Duc Léopold] *avis qu'il donne à ce Prince avant la bataille de Sempach*, 253.
Frédéric *Duc d'Autriche ſe plaint de ce que ceux de Schweitz s'étoient emparé de la Marck*, 389. *il en fait ſes repréſentations aux Cantons, ibidem, aſſiége Reineg & Altſtetten*, 413. 414. *ne ſçait pas profiter de ſa bonne fortune*, 414. 415. *conclu la paix pour 50. ans avec les Suiſſes*, 424. 425. 426. *en conteſtation avec l'Evêque de Coire*, 428. *ſa Cour à Baden*, 432.
Fribourgeois *continuent à harceler les Bernois*, 4. 5. *battent ceux de Laupen proche Cormonde*, 6. *ſont battus par les Bernois*, 6. 7. 8. 9. *ne moliſſent point*, 10. 11. *reçoivent un Ballif de la Maiſon d'Autriche*, 11. *pillent Kœnigs & veüillent ſurprendre Berne, mais ſont repouſſés*, 12. 13. *font la paix avec les Bernois par l'entremiſe de la Reine d'Hongrie*, 14. 15. 16.

aſſiégent le Château de Werdes, 45. *& prenent celui de Trême*, 45. *traitent avec Léopold d'Autriche au ſujet de la Ville de Nidau*, 195. 196. *entrent ſur les terres des Bernois, & en ſont repouſſés*, 267. 268. *ſont battus par les Bernois, ce qui paroit une répétition de l'affaire de* 1339. 300. 301. 302. *ne ſont point compris dans les nouvelles opinions qui étoient à Berne*, 337. 338. *font Combourgeoiſie perpétuelle avec les Bernois*, 383. *envoient le Capitaine Gambach à Berne après l'incendie que cette Ville avoit ſouffert*, 387. 388. *pacifient le Comte de Gruieres avec ſes Sujets*, 405. *ſont médiateurs entre les Bernois & Angelique de Bagnes Veuve de Hugues de Montbelliard*, 416. *reçoivent l'Empereur Sigiſmond dans leur Ville, qui leur confirme leurs priviléges en leur accordant le droit de battre Monoie*, 457. 458. *envoient leurs Députés pour pacifier les troubles du Valais, ibidem.*

Fürſtenberg [Engen Comte de] *veut aſſujettir la Ville de Fribourg en Briſgau*, 153. 154. 155.

G.

Gal [Saint] *termine ſes conteſtations avec l'Abbé*, 206. *ſurprenent la Religion de Wenceslas au préjudice de leur Abbé*, 348. *fait malheureuſement la guerre contre les Appenzellois*, 358. *juſqu'à* 368. *Conrad meurt*, 421.

Galati *famille de Glaris*, 313. *reponce du Colonel de ce nom au Roi Henri IV. ibidem.*

Gambach [de] *famille noble*, 388. *Pierre Avoier de Fribourg, ſon Pére fut envoié à Berne après le grand incendie*, 387. 388.

Geneve, *affront que leur fait le Comte d'Alençon*, 29. 30. 31. *obtiennent de l'Empereur la revocation du Vicariat d'Empire que ce Prince avoit donné au Comte de Savoie*, 147.

Gesler *Auteur du démêlé entre la Maiſon d'Autriche & les Zuriquois*, 391.

Giel [de] *s'empare du Fort de Roſenberg, mort tragique des deux fréres*, 24. 25.

Glaris *devient Canton*, 82. *ne veut pas permettre que les appellations parviennent à Seggingen*, 272. 273. *fait des propoſitions de paix aux Autrichiens, après avoir vû les Autrichiens dans ſon païs & n'avoir pû accepter celles de leurs ennemis*, 279. 280. 281. 282. 283. 284. *ſe fortifient dans leurs Lignes*, 285. *ſont attaqués*, 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. *inſtituent une Proceſſion perpétuelle ſur le champ de bataille de Näfels*, 310. 311. 312. *s'accommodent avec l'Abbeſſe de Seggingen*, 314. *traitent avec l'Abbeſſe de Seggingen*, 325. *ſont Alliance avec les Griſons*, 373. *font une irruption dans les Griſons contre l'Evêque*, 379. *acceptent la médiation du Baron d'End*, 379. *ont guerre contre Nicolas Wurtzer, ibidem, le prenent priſonnier*, 380. *vont au ſecours des Zugois*, 385. *& ſont médiateurs, ibidem.*

Gonthier [Empereur] *ſe préſente dans la plaine de Francfort*, 50. *ſa maladie*, 50. *eſt empoiſ-*

ſonné, 51. *Traite de l'Empire avec Charles IV.* 51. *ſa mort*, 51.

Götz [Avoier de Winterthour] *eſt noïé pour avoir reçû garniſon Zuriquoiſe*, 367.

Grai [Baron de] *ſa mort après la bataille de Sempach*, 265.

Gruiéres [Comte] *a un démêlé avec le Baron de Weiſſenbourg*, 25. *bat les Bernois*, 26. *Rodolphe V. eſt en guerre contre ſes Sujets*, 404. 405.

Gruiéres [Claudine de] *fit preſent de ſon fief de Mannenberg aux Bernois*, 317.

H.

Habſpourg [Jean Comte de] *veut ſurprendre Zurich*, 53. *eſt fait priſonnier avec le Baron de Bonſtetten*, 59. *ſes fréres Rodolphe & Godefroi refuſent de faire la paix avec Zurich*, 61. *prenent ombrage de la prononciation des Arbitres entre le Duc d'Autriche & les Zuriquois*, 79. *ſort de priſon*, 97.

Haſenbourg [Baron de] *ſon prudent avis avant la bataille de Sempach*, 251. 252.

Heidelberg, *Rupert Comte Palatin y établit l'Univerſité & le prodigieux tonneau de vin*, 37.

I.

Jean XXIII. [Pape] *joint ſes Troupes à celles de Loüis d'Anjou*, 449. *Traité avec Ladislas pour le Roïaume de Naples*, *ibidem*, *eſt obligé de ſortir de Rome*, 451. *envoie ſes Légats à l'Empereur Sigiſmond pour régler le*

tems, le lieu & la maniére d'aſſembler le Concile, ibidem, ſes inquiétudes à ce ſujet & la confidence qu'il en fait à ſon Secretaire, 451. 452. *publie la Bulle pour le Concile,* 453. 454. *veut rentrer dans Rome, mais les Cardinaux s'y oppoſerent,* 455. *ſe prépare pour aller au Concile,* 455. 456. *déclare le Duc d'Autriche ſon Capitaine Général,* 456. *arriva au Couvent de Creutzlingen & en part pour Conſtance,* 459.

Incendie *dans la Ville de Berne,* 386. 387. *qui on ſoupçonne de l'avoir cauſé,* 388.

Juifs *perſécutés en Helvétie pour avoir empoiſſoné les fontaines,* 46. *pour avoir tué un enfant,* 376. 377.

K.

Käntzingen [Nicolas de] *Evêque de Conſtance, ſa charité envers les pauvres,* 20.

Kibourg [Hartman Comte de] *engage aux Bernois la Ville & Comté de Thun,* 193. *partage avec le Comte de Thierſtein la ſucceſſion du Comte de Nidau,* 193. 194. 195. *Berne s'éleve ſur ſes ruines,* 212. 213. *veullent ſurprendre la Ville de Soleure,* 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. *abandonne la Ville de Berthoud aux Bernois,* 221. 222. 223. *s'accommodent avec les Bernois,* 232.

L.

Ladislas [Roi de Nâples] *traite avec le Pape,* 449. *vint à Gaëte voir le Pape Grégoire, ibidem,*

dem, chaſſe Jean XXIII. de Rome, 451. *continue ſes progrès en Italie, tombe malade, retourne à Naples & y meurt,* 455.

Lauffer *paroit ſe tromper dans le récit d'une action entre les Bernois & les Fribourgeois,* 302. *bonne opinion qu'il a de la Cavalerie Bernoiſe, ibidem, ſes réflexions ſur la Combourgeoiſie de Berne avec Neufchâtel,* 397.

Léopold [Archi-Duc d'Autriche] *renouvelle la Tréve avec les trois Cantons,* 163. 172. 173. *s'accommode avec Enguerran de Couſſi, & traite à ce ſujet avec les Fribourgeois,* 195. 196. *ſoupçonné d'avoir part à la ſurpriſe de la Ville de Soleure,* 215. *veut entreprendre la guerre contre les Suiſſes après avoir vaincu les Vénitiens,* 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. *& de ſuite juſqu'à* 266. *ſa mort,* 258. *achete au grand regret du Comte de Werdenberg de la Maiſon de Kilchmattren les Villages de Tertzen & de Mels,* 315. *cherche à diviſer les Suiſſes,* 319. 320. *prolonge la paix pour vint ans avec les Suiſſes,* 324. *& traite avec eux de Souverain à Souverain, ibidem, en difficulté avec les Bâlois,* 410. 411. *aſſiége Bâle, ibidem.*

Lisbone [Evêque de] *eſt trouvé dans les priſons de Nidau, renvoié chez lui par les Bernois & ſa reconnoiſſance à leur égard,* 304.

Loüis de Baviere, *Empereur, ſa mort,* 38.

Lucerne *demande du ſecours,* 89. *achéte le Balliage de Wägis,* 205. 206. *eſt en conteſtation avec Berne au ſujet d'Egon de Stein,* 335. 336.

M.

Maſcarade *tragique de Charles VI. Roi de France*, 402.
Mazarin [Cardinal] *donnoit le commandement des Armées au plus heureux*, 301.
Milan *ne veut pas reconnoître Philippe Marie Viſconti pour ſon Souverain*, 423. *celui-ci épouſe la Veuve de ſon Général, & ſe fit reconnoître Duc de Milan, ibidem.*
Montfort [Comte Rodolphe de] *attaque le Baron de Belmont*, 177. 178.

N

Näfels, 312. *n'eſt point la Capitale du Canton de Glaris, mais Glaris*, 313.
Nellenbourg [Comte de] *envoié en Suiſſe par l'Empereur*, 14.
Neufchâtel *en conteſtation avec Conrad de Fribourg Comte de Neufchâtel*, 391. 392. *ſont reçûs Bourgeois de Berne & les conditions*, 393. 394. 395. 396. *les ſuites & les fourberies du bâtard de Neufchâtel & leur effet*, 433. 434. 435.
Nobleſſe *mépriſée par les Paiſans*, 10. *ſollicite Léopold de faire la guerre aux Suiſſes*, 234.
Noms *de ceux qui furent tués à la bataille de Sempach*, 260. *de ceux qui le furent à celle du Mont Routi*, 291.

O.

Orleans [Loüis Duc d'] *tué par Hoquetonville*, 399. *animoſité de cette Maiſon contre celle de Bourgogne*, 402.

Oſtie [Cardinal d'] *arriva de Rome à Conſtance*, 459.

P.

Pape [Benoit XII.] *ſa mort*, 16. *Clement VI. ſuccéde*, 16. *ſes prétentions contre l'Empereur Loüis, qu'il pourſuit à outrance*, 16. *l'Empire les refuſe*, 17. *excommunie l'Empereur de nouveau*, 17. 18. *dégrade l'Archevêque de Tréves*, 25. *demarche qu'il tient après la mort de l'Empereur Loüis*, 38. 39. *condition qu'il propoſe aux Bâlois pour être relevés de l'excommunication*, 41. & *leur réponſe*, 42. *ſe plaint à l'Empereur contre les Viſconti*, 148. *Grégoire XI. ſuccéde à Urbain V. fait la guerre aux Viſconti*, 182. *envoie un Bref aux Suiſſes pour les empêcher de ſécourir les Viſconti*, 183. 184. *transfére le Siége d'Avinion à Rome*, 200. *Schiſme*, 409. 410.

Peſte *terrible en Europe*, 46. 47. 198.

Pfaffen - Brief, 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170.

Philippe *Duc de Bourgogne prétend l'adminiſtration des affaires du Roïaume de France pendant la maladie du Roi*, 399. *jalouſie à ce ſujet*, *ibidem*.

Poudre, *ſon invention*, 202. 203. 204.

R.

Rapperſchweil *eſt aſſiégée*, 295. *vaillance des femmes à ce ſiége*, 297. *les Suiſſes abandonnent honteuſement ce ſiége*, 298. *ſon beau pont*, 296.

Raren

Raren *ou* Rarogne [Baron de] *eſt mal recompenſé du ſecours qu'il mene en Italie pour le ſervice de l'Empereur Sigiſmond*, 447. 448.
Réflexion *ſur la Proceſſion de Näfels*, 311.
Reinach [Baron de] *fait l'avantgarde à la bataille de Sempach*, 250. *le libertinage qu'il permet à ſes Soldats*, *ibidem*.
Richenau [Abbé de] *a un différent avec la Ville de Conſtance*, 163. 164.
Rinckenberg (Seigneur de) *les Païſans leur refuſent obéiſſance*, & *ſe revoltent*, 98. 99. *releve le gant que Baron de la Tour de Tréme avoit jetté à terre en préſence de l'Empereur*, 149. *engage une nouvelle guerre entre Berne & Underwalden*, 207. 208. 209. 210. 211. 212.
Robert, *Electeur Palatin nommé Empereur*, 373. *fait la guerre à Venceslas*, *ibidem*, *ſon voiage d'Italie*, 374. *ſon Armée y eſt battüe*, *ibidem*, *renvoie les Légats des deux Papes au Concile général*, 375. *ce que diſent les Hiſtoriens du caractére de ce Prince*, *ibidem*, *ſa mort & ſa poſtérité*, 375. 376.
Rodolphe (Duc d'Autriche) *confirme la Tréve avec les Suiſſes*, 138.
Ruti *Couvent de Moines*, 313. 314. *appartient aujourd'hui à Zurich*, *ibidem*.

S.

Savoie, *Loüis déclare une inimitié mortelle aux Fribourgeois*, 3. *demande ſecours aux Bernois*, 20. *Amedée donne au Prince ſon Fils la Breſſe*, 170. *ſuite*, 171. *fait la guerre à la République de Valais avec différent ſuccès*, 231. 232.

Schwartzenbourg (Comte de) *élû Empereur*, 43. 44. *leve une Armée*, 49. *tombe malade à Francfort*, 50. *eſt empoiſſonné*, 51. *s'accommode avec l'Empereur avant que de mourir*, 51.

Schweitz (le Canton de) *trouve mauvais que les Zuriquois pretaſſent hommage à l'Empereur Robert & pourquoi*, 378. *prend parti pour les Communautés de Zug contre la Ville*, 384. *débat entr'eux au ſujet des Zugois*, 386. *ne veullent pas rendre la Marck au Duc d'Autriche*, 389. 390. 291. *prenent Kibourg qu'ils abandonnent*, 406.

Sigiſmond *élû Empereur*, 421. 422. *cherche les moiens d'abolir le ſchiſme*, 445. 446. 447. 448. 449. *envoie ſes Ambaſſadeurs à Philippe Marie*, 448. *lui demande d'entrer dans Milan, ibidem*, 449. *va à Lodi*, 449. *engage Jean XXIII. à une conférence perſonelle*, 453. *vûë de Sigiſmond pour le Concile de Conſtance*, 454. *cherche à inquieter Viſconti*, 456. *manque de périr à Aſti*, 457. *paſſe à Fribourg en Suiſſe*, 457. *delà à Berne*, 458.

Soleure, *entrepriſe contre cette Ville par les Comtes de Kibourg & ſa ſuite*, 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. *vont au ſiége de Weſen*, 294. *& à celui de Rapperſchweil*, 296. *font le ſiége de Buren avec les Bernois*, 299. *brulent les Fauxbourgs d'Arau*; 302. *vont au ſiége de Nidau*, 302. 303. *partagent une portion du païs qu'ils avoient conquis avec les Bernois*, 330. *vont au ſécours des Zugois*,

385. & *ſont médiateurs*, *ibidem*, *ſont médiateurs entre les Bernois & la Veuve de Hugues de Montbeillard*, 416.

Stadian (Gauthier de) *eſt battu & tué dans le Païs de Glaris*, 88. 89.

Succès *différens entre les Autrichiens & les Suiſſes après la bataille du Mont Routi*, 305. 306.

Suiſſes, *font la paix avec les dix Droitures*, 3. *font Alliance avec le Comte de Heiligenberg*, 3. 4. *aſſiégent Zug*, 91. *négocient avec Albert d'Autriche*, 95. 96. *concluent le Traité*, *ibidem*, *leur Alliance autoriſée par la Maiſon d'Autriche*, *ibidem*, *ordre des Cantons*, 101. & *leur Souveraineté*, 102. *ſont indépendant les uns des autres*, *ibidem*, 103. *renouvellent la Tréve avec Léopold Archiduc d'Autriche*, 163. *ne connoiſſent que la fidélité dans les Traités*, 173. *exemple qu'ils en donnent*, 173. 174, 175. *leur diſpoſition militaire*, 175. 176. *laiſſent aller trois mille hommes de la Nation au Service des Viſconti, Seigneur de Milan*, 183. *qui ſont les prémiers qui aient été à la ſolde d'un Prince étranger*, *ibidem*, *réflexion à ce ſujet*, *ibidem*, *font la paix entre Berne & Underwalden*, 210. 211. 212. *ne ſont pas ſatisfaits de Léopold d'Autriche*, & *la guerre qui en ſuit*; 234. 235. 236. 237. 238 2-9. 40. 241. 242. 43. 244. 245. 246. 47. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. *les armes dont ils ſe ſervent à la bataille de Sempach*

& leur ordre de bataille, 254. s'emparent du Fort de St. André & d'Einſidlen, 273. obſervent la Tréve fidélement, 276. 277. conſeillent les Glaronois de répondre aux propoſitions des Autrichiens, 285. vont ſucceſſivement au ſiége de Rapperſchweil, 296. font honteuſement le ſiége, 298. font la paix pour dix ans avec les Autrichiens, 308. 309. 310. refuſent de s'allier avec le Comte de Werdenberg, 315. 316. font des Ordonnances militaires, 317. 318. 319. veullent prévenir les ſuites du Traité que le petit Conſeil de Zurich avoit fait avec l'Archiduc Léopold, 320. 321. aſſemblent une Diéte à ce ſujet, 322. députent à Zurich, ibidem, ſe repentent de n'avoir pas fait Alliance avec le Comte de Werdenberg, 334. leur Etat dans le XIV. & XV. Siécles, 344. 345. 346. 347. veullent obliger ceux de Schweitz à rendre la Marck au Duc d'Autriche, 389. 390. 391. ſont médiateurs entre les Bernois & la Veuve de Hugues de Montbeillard, 416. ſe font connoître au dela des Alpes, 417. paſſent dans la vallée d'Oſcela, 418. 419. repaſſent une ſeconde fois en Italie, 420. 421. font la paix avec Frédéric d'Autriche pour 50. ans, 424. 425. 426. leurs Ambaſſadeurs accompagnent l'Empereur Sigiſmond en Italie, 446. 447. les Troupes eſſuient des railleries de la part de quelques Seigneurs Allemans, 447.

T.

Toggenbourg [Comte de] *veut ſurprendre Zurich*, 54. *eſt noïé*, 55. *ſon cadavre pêché*, 60. *Frédéric eſt reçû Bourgeois de Zurich*, 356. *reſte dans l'inaction à la tête des Armées Autrichiennes*, 368. 369.

Torberg [Pierre de] *défend Rapperſchweil*, 295. *ſonde ſa garniſon*, 297.

Tour de Trêmes [Baron de la] *ſe plaint à l'Empereur contre les Bernois, & jette un gant en s'offrant de ſoutenir ſes plaintes en champ clos*, 149.

U.

Valais, *trouble entre l'Evêque & le Baron de la Tour de la Maiſon de Tavel*, 192. 458. 459.

Vallangin [Comteſſe de] *eſt maltraitée par les Bernois*, 266. *fait ſa paix*, 272.

Valentine *Viſconti épouſe Loüis d'Orleans*, 399. *eſt ſoupçonnée d'avoir voulu empoiſoner les enfans de Charles VI.* 403. 404. *eſt releguée de la Cour, ibidem.*

Valois [Philippe] *hérite le Dauphine*, 49.

Viſconti [Seigneurs de Milan] *demandent des Troupes aux Confédérés*, 182. 183. *envoie du ſecours à Léopold d'Autriche ſon Gendre*, 295. *confiſquent le bétail des Underwaldiois & des Uraniens, & pourquoi*, 380. 381. 382. 398. *cruautés inoüies de Marie Ange*, 408. 409. *Philippe Marie aſſiége ſon Couſin Hector dans Monta*, 426. 427.

Under-

Underwalden, *ſe joignent aux Rébellés du Bruning*, 99. *ſont battus par les Bernois, dequoi ils ſe plaignent aux Cantons*, 99. *ont de nouveaux démêlés avec Berne*, 178. 179. 207. 208. 209. 210. 211. 212. *ſont en mauvaiſe intelligence avec Jean Marie Viſconti Duc de Milan, & les ſuites*, 380. 381. 382. *ſe plaignent envain aux Bernois contre le Baron de Rangue*, 417. 418.

Vogel [Albert] *gagne la bataille du Mont Ruti*, 289. 290. 291. *ſon diſcours aux Troupes, ibidem.*

Uri, *profitent des circonſtances pour s'arrondir dans leur Païs*, 145. *ſurprenent à Einſidlen Godefroi Comte de Habſpourg*, 176. 177. *reçoivent l'Abbé du dit lieu en garantie à ſon ſujet, ibidem, & conviennent avec ce Prélat de la paix, ibidem, ſont en meſintelligence avec Jean Marie Viſconti, Duc de Milan & pourquoi*, 380. 381. 382. *ſe plaignent envain aux Bernois contre le Baron de Rangue*, 417. 418.

W.

Wagenbourg [de] *Abbé de Ruti offre* 12000. *goulds pour bâtir une Abbaie ſur le champ de bataille de Näfels*, 212.

Waldner, *Gentils-hommes Alſatiens moleſtent les Zuriquois*, 63.

Walterſperg, *mécontens de l'Alliance Helvétique*, 103. *cabalent contre, ibidem, ſont regardés comme des eſprits turbulens*, 104. *inquiétent les Rinckenbergois, ibidem.*

Wenceslas [Empereur] *ſon caractére*, 201. 205. *eſt reçû Empereur*, 202. *accorde de beaux priviléges aux Villes de Zurich & de Lucerne*, 205. *ſa conduite*, 325. 326. 327. 328. 329. *ſa priſon, ſon évaſion & ſa concubine*, *ibidem*, *accorde aux Bernois la pleine Souveraineté*, 333. 334. *eſt remis en priſon par les Grands du Roïaume de Bohéme*, 339. *eſt mis entre les mains d'Albert d'Autriche*, 340. *travaille avec Charles VI. Roi de France à appaiſer le ſchiſme dans l'Egliſe*, 340. *revient en Allemagne ſans avoir rien fait*, 341. *eſt démis de l'Empire & pourquoi*, *ibidem*, & 342. *libere la Ville de Nuremberg de ſon ſerment à ſon égard moiennant quatre tonneaux de vin de Bacharach*, 343. *ſa mort*, 344.

Werdenberg [Comte de] *donne un combat dans la plaine de Tumlaſco*, 19. *arrive trop tard à la bataille du Mont Routi*, 292. *veut s'allier avec les Suiſſes, qui le refuſent*, 315. 316. *fait Alliance avec Léopold Duc d'Autriche*, *ibidem*. *Soumettent leur conteſtation au Bourguemaitre de Zurich*, 330. *Jean engage ſon Comté à Léopold d'Autriche*, 334. *eſt fait Général des Appenzellois*, 368. *eſt remis en poſſeſſion de ſon Comté*, 368.

Weſen *ingrats à l'égard des Suiſſes*, 277. 278. 279. *eſt brulé par ſes propres habitans*, 293. 294.

Winckelried [Arnold de] *gagne la bataille de Sempach*, 255. 256, *ſa mort*, *ibidem*.

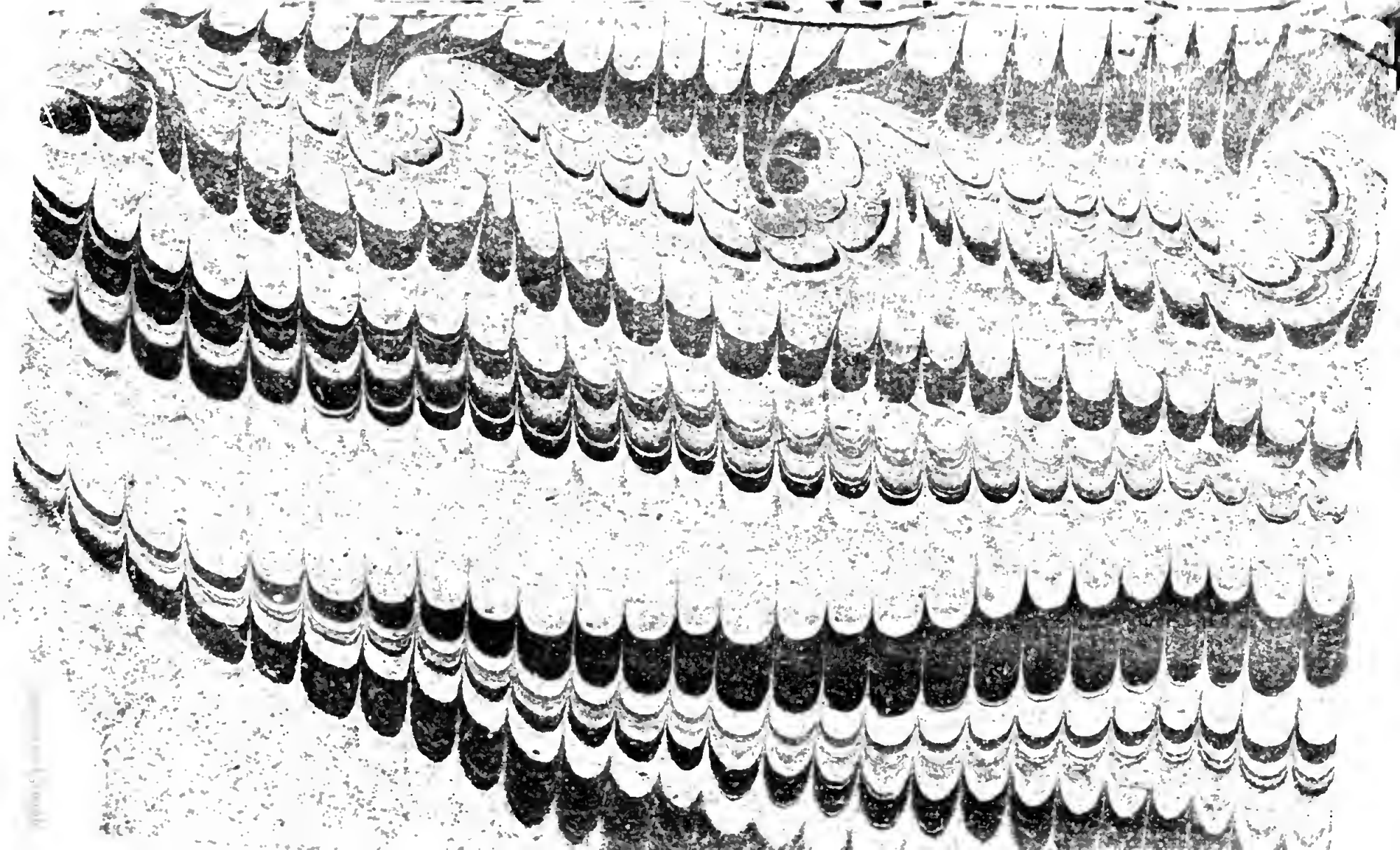
Wittemberg [Comtes de] *font la guerre à quelques Villes Impériales*, 199. 200. *Ulric eſt tué à l'affaire de Dorfingen*, 307. *Eberhard après la mort du Comte ſon Fils anime ſes Troupes, & gagne la bataille avec le ſecours que lui amene Loup de Winnenſtein*, 307. 308.

Z.

Zug, *ſont battus à Arth* 88. 89. *ſont aſſiégés*, 91. *députent à Albert*, 92. *ſont de nouveau aſſiégés, & obligés de rentrer dans l'Alliance Helvétique*, 105. *ſont ſommés par Albert de Bubeim à renoncer à l'Alliance avec les Cantons*, 125. *ce qu'ils refuſent, ibidem. Explication que l'Empereur donne à ce ſujet, ibidem. Sont forcés pour la troiſiéme fois à rentrer dans cette Alliance*, 126. *La Ville a une conteſtation avec les Communautés au ſujet de la Banniére & des Sceaux*, 384. 385. *font la paix par la médiation des Bernois, des Glaronois & des Soloriens*, 385. *articles de la paix, ibid.*

Zurich, *pardonne aux Proſcrits*, 4. *eſt en conteſtation avec Schaffhauſen*, 18. *trahiſon horrible dans la Ville*, 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. *aſſiégent Rapperſchweil*, 60. *Nobleſſe Zuriquoiſe*, 61. *font des propoſitions de paix aux Comtes de Lauffenbourg*, 61. *ſont refuſées* 62. *raſent Rapperſchweil*, 63. *prenent des Bâlois & des Strasbourgeois priſonniers*, 64. *les relachent*, 64. *ſont harcelés par la Maiſon d'Autriche, qui les oblige à faire Alliance avec les Cantons*, 67. 68. 69. 70. 71. *ſont aſſiégés par le*

le Duc d'Autriche, 74. *nomment des arbitres* 76. *leurs prononciations*, 77. *s'emparent de Glaris*, 81. *font une expédition dans le Comté de Baden*, 83. *tombent dans une embuscade*, 85. *lâcheté de leur Bourguemaître*, 85. *belle action de son Lieutenant Rudiger Mannes*, 85. *sont assiégés*, 93. *leur défense*, 93. 94. 95. *plaident la cause de la Confédération devant l'Empereur contre le Duc d'Autriche* 110. 111. 112. 113. 114. 116. 117. *sont assiégé par l'Empereur*, 119. 120. 122. *acceptent la décision de l'Empereur au sujet de Zug*, 125. *députent auprès de l'Empereur*, 129. 130. 131. *engagent le Duc Rodolphe à tenir la Tréve faite avec le Baron de Torberg*, 135. *priviléges, qui leur sont accordés par Charles IV.* 144. 145. *vont du côté de Neuf-Regensperg*, 270. 271. *vont au siége de Wesen*, 294. *font le siége de Rapperschweil*, 295. 296. 297. *enlevent le siége*, 298. *tombent dans une embuscade, que les Autrichiens leur dressent*, 304. 305. *ont leur revanche, ibidem. le petit Conseil traite en secret avec Léopold Duc d'Autriche*, 319. 320. *est suspend*, 323. *le Bourguemaître est dépose*, 323. *& la Confédération Helvétique renouvellée*, 324. *ont contestation avec la populace au sujet des Juifs*, 377. *réflexion à cet égard & ordonnance, qu'ils font pour prévenir semblables désordres*, 377. 378. *reconnoissent Robert contre le sentiment de ceux de Schweitz*, 378. *acquiérent les Villes*

les de Reinsfelden & de Liebenberg, & redinent le Balliage de Griningen, 407. *renouvellent l'Alliance avec le Canton de Glaris*, 407. *ſoumettent leur conteſtation avec ceux de Regenſperg à l'Evêque de Conſtance & au Baron d'Egliſau*, 408. *donnent la paix à l'Evêque de Conſtance*, 413. *mesintelligence entr'eux & les Autrîchiens*, 420. *prend la Ville de Stein ſous ſa protection*, 422.

MAG 2014687